Bibliothèque numérique
medic@

Lafosse, Philippe-Etienne. Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière d'élever, de soigner et de connoître les chevaux ; 2° deux tableaux indicatifs des différentes morves ; 3° une description de toutes leurs maladies, avec une formule de médicamens ; 4° un catéchisme pour tous les maréchaux... Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée, par U. Leblanc, médecin vétérinaire...

Paris : Ferra Jeune, 1824.

BIUM

ENVA
Adresse permanente : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extalfo00026

©ENVA

MANUEL
D'HIPPIATRIQUE.

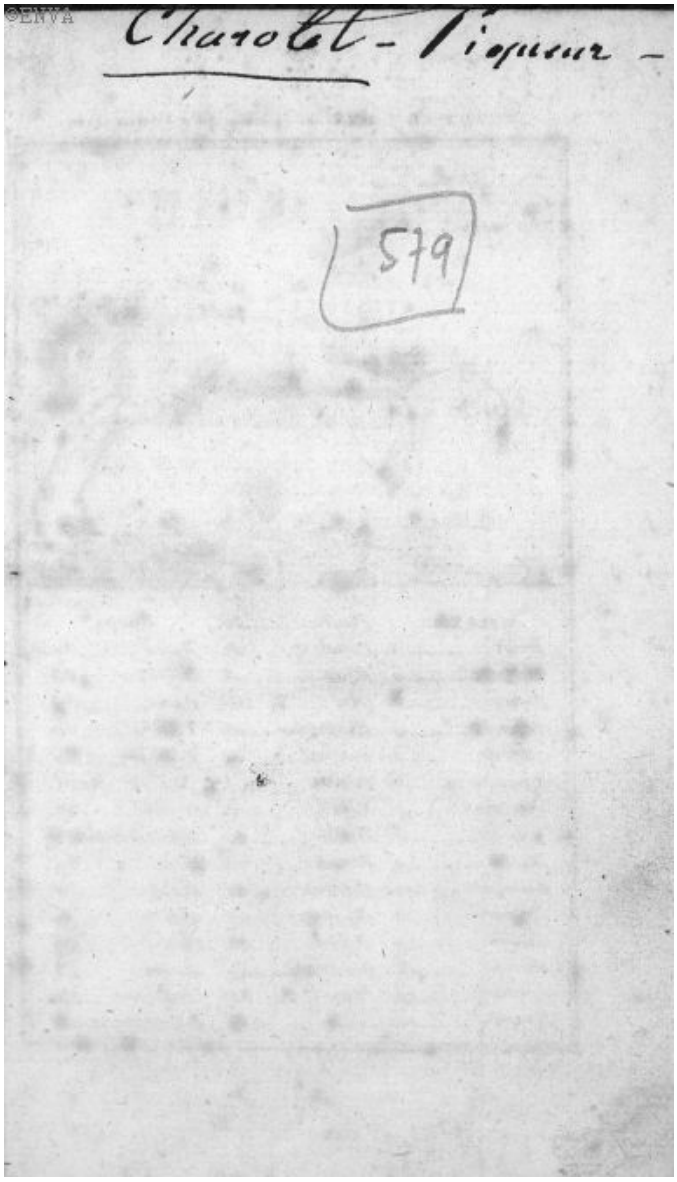


©ENVA

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI

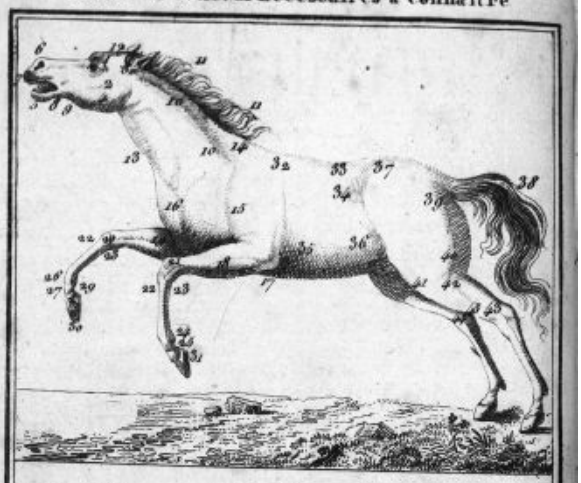
CHEZ { Mme HUZARD, Imprimeur-Libraire, rue de l'Éperon, nº 7.
MM. ANSELIN et POCHARD, Libraires, rue Dauphine, nº 9.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, nº 1.


Charlet - Vigneur -
579

©ENVA

Parties du Cheval nécessaires à Connaitre



Avant-Main.		Poitrail.....16.	Coude.....17.	Bras.....18.	Ars.....19.	Chataigne...20.	Genouil.....21.	Canon.....22.	Nerf.....23.	Boulet.....24.	Fanon.....25.	Paturon.....26.	Couronne....27.	Sabot.....28.	Quartiers....29.	Pince.....30.	Talon.....31.	Corps.	Reins.....32.	Rognons....33.	Côtes.....34.	Ventre.....35.	Flancs.....36.	Arriere-Main.	Croupe.....37.	Tronçon de la Queue 38	Fesses.....39.	Hanches.....40.	Grasset.....41.	Cuisses.....42.	Jarret.....43.	Chataigne...44.	Pointe du Jarret. 46.
Front.....1.																																
Temples.....2.																																
Salieres.....3.																																
Ganache.....4.																																
Levres.....5.																																
Naseaux.....6.																																
Bout du Nez....7.																																
Menton.....8.																																
Barbe.....9.																																
Encolure.....10.																																
Crinière.....11.																																
Toupet.....12.																																
Gosier.....13.																																
Garrot.....14.																																
Epaules.....15.																																

156109

MANUEL D'HIPPIATRIQUE,

CONTENANT

1° Une Instruction sur la manière d'élever, de soigner et de connaître les Chevaux; 2° deux Tableaux indicatifs des différentes Morves; 3° une description de toutes leurs Maladies, avec une Formule de médicamens; 4° un Catéchisme pour tous les Maréchaux.

A l'usage des Officiers de Cavalerie, Possesseurs, Amateurs de Chevaux, et principalement des Maréchaux de régimens.

PAR M. LAFOSSE,

HIPPIATRE, MEMBRE ASSOCIÉ DE L'INSTITUT, DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE, CI-DEVANT INSPECTEUR-GÉNÉRAL EN CHEF DES REMONTES DE CAVALERIE.

CINQUIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PAR U. LEBLANC,

Médecin-Vétérinaire, ancien Répétiteur de Botanique, Pharmacie, Matière médicale, etc., à l'école royale vétérinaire d'Alfort.

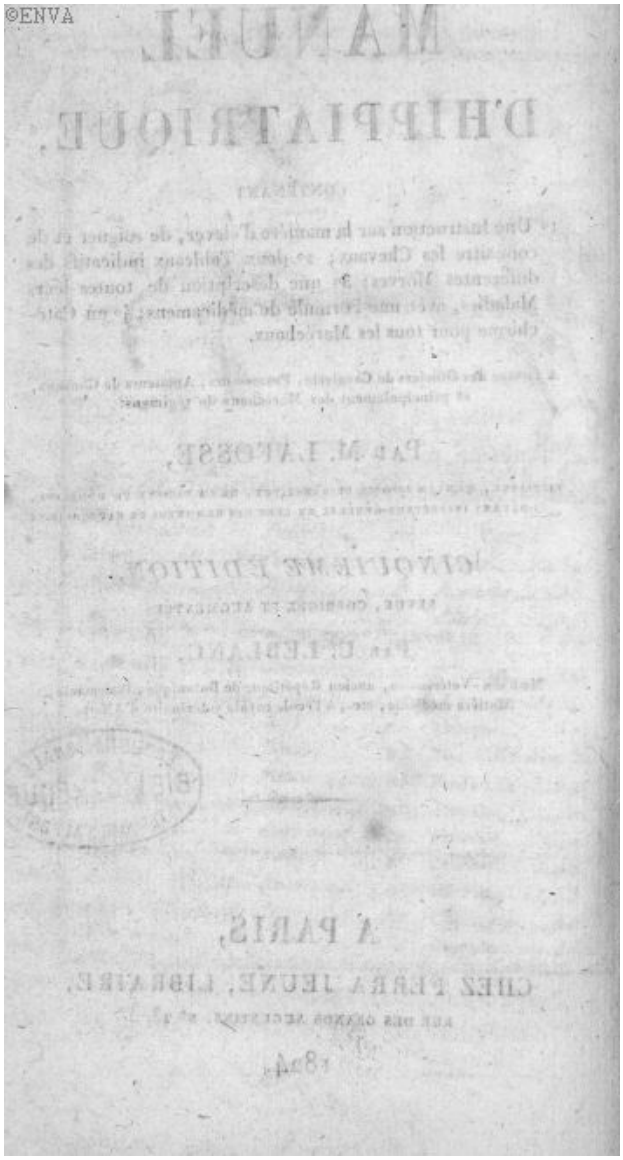
ECOLE NATIONALE BIBLIOTHÈQUE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

A PARIS,

CHEZ FERRA JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N° 23.

1824.



©ENVA

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Le *Manuel d'Hippiatrique* de Lafosse, sans être trop populaire, peut cependant guider un grand nombre de personnes, même peu instruites. Il est incomparablement préférable à la plupart des livres qui se trouvent entre les mains des cultivateurs, et qui leur nuisent plus qu'ils ne leur sont utiles, car ils gagneraient souvent davantage à confier le mal à la nature, que de chercher à le combattre d'après des recettes informes, le plus ordinairement contr'indiquées, et enfantées par la plus grossière ignorance.

On trouvera dans cet ouvrage des principes sages et lumineux, fruit d'un grand nombre d'observations bien suivies et bien saisies. Ces principes manquent seulement de certains développemens, qui seraient indispensables pour mettre la plupart des lecteurs dans le cas de saisir les nuances variées d'une lésion principale, dont les modifications infinies exigent également des modifications dans leur trai-

©ENVA

tement. L'unique cause de ce vice réside dans le plan du livre, qui, du reste, quoique ne formant qu'un petit volume, renferme beaucoup de choses.

Si je suis en droit de faire quelque reproche à cet ouvrage, c'est à l'égard de l'ordre que l'on y a suivi dans la description des maladies; rien n'est moins convenable pour en favoriser l'intelligence, et le sort seul décide de la place que doit occuper l'histoire d'une lésion; tandis qu'en médecine, comme dans toutes les autres sciences, les idées doivent se suivre, de manière à ce que les choses les plus simples précèdent toujours ce qu'il y a de plus compliqué.

Je ne pouvais établir une telle innovation sans changer totalement l'ouvrage, qui serait alors devenu un autre livre que le *Manuel* de Lafosse. J'ai seulement élagué tout ce qui n'est plus admissible, j'ai changé ce que les nouvelles découvertes ont perfectionné, et j'ai ajouté tout ce qui m'a paru manquer pour que l'ouvrage puisse remplir le but que l'auteur s'était proposé d'atteindre.

On doit, en général, être étonné de voir constamment se réimprimer, avec de nombreuses corrections, des ouvrages anciens seulement, qui devraient être remplacés par d'autres plus corrects sous tous les rapports;

©ENVA

cependant il est prudent d'en agir ainsi; c'est un moyen de préparer les partisans des auteurs connus depuis long-temps, aux innovations reconnues préférables aux anciennes pratiques, qu'ils rejetteront dès qu'ils auront essayé les nouveaux moyens: alors on pourra leur offrir avec sécurité des traités qui les mettront au niveau des sciences actuelles, et qui leur feront connaître combien il y a de différence entre la science d'observation, la vraie science médicale, et la médecine hypotétique, fruit des esprits purement systématiques.

Je désire que cet ouvrage, si répandu depuis nombre d'années, puisse, par les améliorations que j'ai essayé d'y faire, exciter les cultivateurs et tous les possesseurs d'animaux à suivre une méthode régulière dans les traitemens simples qu'ils ont l'habitude d'ordonner et d'exécuter eux-mêmes, et les empêcher de se laisser entraîner par les charlatans et les empiriques, qui agissent avec mauvaise foi ou avec ignorance.

Je leur conseille en même temps de ne jamais trop accorder de confiance au jugement qu'ils auront pu porter, d'après la lecture simple de cet ouvrage rudimentaire, dans les cas graves, et de recourir, plus tôt

©ENVA

que plus tard, à un vétérinaire, qui n'usera à la vérité que des moyens que recommande le livre, mais qui saura, en raison de ses connaissances étendues, leur faire éprouver les diverses modifications nécessaires, et surtout appliquer un traitement en rapport avec la lésion.

Enfin, il me serait presque inutile de conseiller encore à ces mêmes propriétaires de ne jamais opérer eux-mêmes, comme cela arrive souvent, et encore moins de faire agir des empiriques qui, en coupant tout ce qui se trouve sous leur tranchant, risquent de commettre les plus grandes bévues, qui très-souvent ne leur échappent malheureusement pas.

U. LEBLANC.

©ENVA

D'HIPPIATRIQUE.

ARTICLE PREMIER.

DE L'HYGIÈNE,

OU L'ART DE CONSERVER UN CHEVAL EN SANTÉ.

Il ne suffit pas, en hippiatrique, de tenter la guérison des maladies du cheval : un point plus essentiel est de le conserver sain. On n'y parvient qu'en prenant des précautions dans la manière de le nourrir et de l'exercer.

Des alimens.

Le cheval est de tous les animaux domestiques l'herbivore le plus délicat; il mange un nombre de plantes moins grand que la plupart des autres; il les consomme ou fraîches ou sèches; celles qui lui conviennent le plus sont les graminées : sous ce genre nous rangerons le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le fromental, le rey-grass, les chiendens et le tipha. Les plantes de la famille des graminées qui servent de base à la nourriture ordinaire du cheval, appartiennent particulièrement aux genres pâturin, fétuque, avoine, vulpin, fléau, agrostide, phalaride, ivraie, houque, cretelle, flouve, alopécure et quelques autres.

Après ces plantes, la luzerne, le trèfle, le sainfoin, le lotier, la vesce, la gesse, etc., sont les meilleurs foins.

La carotte, les racines de bette, dite herbe de

©ENVA

misère, les pommes-de-terre, peuvent être données pour nourriture au cheval.

Comme la plus grande partie des chevaux sont nourris des foins récoltés des prairies naturelles, qui sont un composé de plantes nutritives et de vénéneuses, qu'il serait long de décrire ici, et que ce n'est pas le lieu de parler de la manière de faire les foins, nous nous contenterons de dire que le foin des prairies basses ne vaut pas celui des prairies hautes, que celui-ci ne vaut pas celui qui vient à mi-côte, et que celui qui croît constamment dans l'eau, ou dans des marais, est très-dangereux. On préférera celui des pays découverts à celui des bois. Il doit être composé de beaucoup de graminées, de légumineuses, de quelques rosacées, de quelques personnées, et d'un petit nombre de flosculeuses. Ces plantes doivent être fauchées à l'époque de leur floraison, et récoltées par un beau temps. Le foin d'une qualité inférieure contient en outre des plantes dont la tige est dure, grosse et ligneuse, comme certaines ombellifères; des labiées, des souchets, etc. La qualité du fourrage dépend beaucoup de la nature du terrain où il a été récolté; car les mêmes espèces de plantes peuvent fournir du foin de première qualité dans un cas, et en former d'une qualité très-inférieure dans un autre.

Le foin doit être vert, d'une odeur agréable, légèrement aromatique, et fin, c'est-à-dire composé de plantes qui n'aient point de grosses tiges dures ou ligneuses. Ces tiges doivent être souples, pourvues encore de leurs fleurs et de leurs feuilles, et lorsqu'elles sont mâchées elles doivent laisser dans la bouche une saveur douce et non acerbe. Tout foin blanc, jaune ou noir, gros et ligneux, mou, frais ou humide, de mauvaise odeur, ou boueux, doit être rejeté comme de mauvaise espèce : pour le conserver de bonne qualité, il doit être placé dans des magasins, à l'abri de l'humidité et élevé de terre, éloigné des murs, percés de grandes fenêtres

©ENVA

de l'est à l'ouest. Le foin, sur la fin de l'hiver, se détériore et devient inodore, surtout s'il est herbacé et s'il renferme des plantes mucilagineuses : pour le conserver dans un état parfait, il doit être remué souvent dans les temps secs ; et si, par hasard, il a acquis une odeur de moisi, qui est toujours un commencement de décomposition, et qu'on ne puisse pas en donner d'autre au cheval, on l'éparpillera, on le secouera et on l'aspergera d'eau saturée de sel marin. Rien n'est si dangereux pour la santé d'un cheval, qu'un foin qui commence à se décomposer. L'altération des fourrages devient une des principales causes de ces maladies meurtrières qui, en peu de temps, moissonnent un grand nombre d'animaux. Le foin peut être sec et cassant ; ce qui arrive lorsqu'il est resté trop long-temps exposé au soleil, lorsqu'il est trop vieux, ou lorsque les plantes ont été fauchées après leur maturité. Il peut être échauffé ; ce qui provient de ce qu'il a été récolté par un temps humide, ou serré dans des granges après avoir été mouillé ou séché incomplétement ; alors la fermentation putride s'y développe facilement ; il devient très-friable et par suite poudreux. On reconnaît facilement cette altération à une odeur forte, désagréable, à une saveur de moisi, et une couleur brunâtre tirant sur le noir. Le foin peut encore être vasé, c'est-à-dire, couvert de boue à la suite des débordemens : cette altération est d'autant plus préjudiciable, que la plante a été lavée et privée de ses sucs nutritifs. Enfin le foin est dit rouillé quand les tiges sont couvertes d'une poussière jaune-brunâtre ; poussière qui n'est autre chose qu'une plante parasite desséchée. On observe surtout cette altération lorsque les foins versent pendant les temps humides et surtout les grandes pluies.

La paille doit être d'un jaune doré, ses tuyaux minces, flexibles et encore pourvus de leurs feuilles, et nullement couverts de petites taches noires :

©ENVA

celle qu'on emploie le plus communément est celle de froment; elle est dite fourrageuse quand à la base de ses tuyaux il se trouve quelques plantes graminées ou légumineuses; c'est un des alimens le plus sain et le plus nourrissant qu'on connaisse, surtout si les épis contiennent encore quelques grains; l'expérience démontre que les chevaux qui ont été nourris avec de la paille et de l'avoine, sont beaucoup plus gras, ont le poil plus lisse, et sont moins sujets aux maladies cutanées que ceux qui n'ont mangé que du foin. La paille peut éprouver les mêmes altérations que le foin; ainsi, elle peut être cassante, échauffée, moisie, vasée, rouillée, etc.

La paille se donne en nature ou hachée, mêlée avec de l'avoine et un sixième de foin pareillement haché; mais cette manière de l'administrer ne convient que depuis la fin de l'automne jusqu'au commencement d'avril, qui est le temps où la paille devient sèche, ligneuse, et ne conserve aucune substance nutritive : l'animal, qui ne la mange que parce qu'il est engagé par l'odeur de l'avoine, la triture mal. Il convient donc, passé ce temps, de la donner en nature : le cheval ne mange alors que les sommités ou les épis, et le reste lui sert de litière.

L'avoine est le plus nourrissant de tous les alimens; plus elle sera pesante, plus elle sera farineuse, et plus elle sera nourrissante : sa couleur est assez indifférente, quoique bien des gens préfèrent la noire. L'avoine de première qualité doit en outre couler facilement entre les doigts lorsqu'on la prend à poignée, son écorce doit être brillante, son albumen dense, d'une couleur très-blanche, et d'un goût agréable. L'avoine inférieure, non altérée, est légère, les grains sont petits, peu farineux, leur pellicule est terne et non lisse, plusieurs sont encore couverts de leurs balles; elle est salie par d'autres graines, par de la terre, des graviers, etc. Enfin la mauvaise avoine, celle que l'on doit, autant que possible, éviter de donner aux animaux, ou

©ENVA

contient une très-grande quantité de corps étrangers, des graines nuisibles, de la terre, des pierres, etc.; ou elle est altérée de diverses manières : la plupart de ces altérations proviennent de ce que l'avoine a été exposée à la pluie ou à l'humidité, de quelque manière que ce soit, comme cela arrive quand on l'arrose dans les greniers afin de la gonfler; l'avoine ainsi altérée est boursoufflée, les grains en sont gros, mais très-légers, son écorce est terne et ridée, l'albumen est spongieux et brunâtre; elle a une odeur marquée, désagréable. Dans cet état le grain est susceptible de troubler les fonctions; il ne contribue que d'une faible manière à la nutrition. L'opération du javelage est une des causes les plus ordinaires de ce genre d'altération; elle n'est avantageuse que pour le fermier qui vend, parce que les grains devenant plus gros, il en faut moins que si l'avoine n'était pas boursoufflée. Il serait nécessaire, pour prévenir cette fraude, de vendre le grain au poids et non au volume; les animaux s'en trouveraient mieux, ils auraient du moins toujours une même quantité de nourriture, que l'appât du gain n'altérerait plus. Toute avoine germée, qui a été mouillée, se moisit aisément, et devient un aliment encore plus dangereux que le foin. Pour avoir de bonnes avoines, il faut qu'elles soient dans des greniers très-élevés, percés de l'est à l'ouest, étalées sur un plancher ou un carrelage, formant des tas de six toises de long, et hauts de dix-huit à vingt pouces environ, distans les uns des autres de quatre toises, pour faciliter le remuage; et la jetée à la pelle doit se faire le plus élevé possible, tous les huit jours dans les commencemens, tous les quinze ensuite, et tous les mois après.

On nourrit encore les chevaux avec d'autres graines, que l'on mélange avec l'avoine en diverses proportions. On unit avec avantage l'orge à l'avoine dans les proportions d'une partie d'avoine sur deux d'orge, ou parties égales. On remplace l'orge et l'avoine, selon les diverses circonstances, par les fé-

©ENVA

verolles, les fèves, le maïs, le pois, le haricot, la vesce, la gesse, etc., et même dans certaines localités on donne aux chevaux des grains de blé noir, du fenugrec, du seigle, du froment, etc.; mais il faut toujours agir avec précaution dans la distribution de ces alimens : ainsi il est préférable de donner moulues les légumineuses et les diverses graminées autres que l'avoine, telles que le froment, le seigle, le maïs, etc.

Le son, c'est-à-dire l'enveloppe des graines du froment, du seigle et de l'orge, réuni à une quantité variable d'albumen farineux, est aussi en usage comme nourriture. Le son de froment est préférable, et en général on doit toujours rechercher celui qui contient le plus de principe farineux, la seule substance qui soit susceptible de nourrir; le reste est une matière qui n'est pas susceptible d'être digérée. Le son est généralement une mauvaise nourriture, que l'on doit rejeter toutes les fois que l'on veut nourrir des chevaux de fatigue. On le donne sec ou humecté (son frisé); il est sujet à deux principales altérations, ou il devient aigre, ou il se putréfie; il est très-nuisible de s'en servir dans ces deux états; d'ailleurs les animaux le refusent.

De la boisson.

On entend par boisson tout liquide que le cheval prend volontairement. L'eau est sa boisson ordinaire; mais toutes les eaux ne sont pas également bonnes. L'eau battue est préférable à l'eau dormante; celles des grandes rivières, aux eaux de source; celle des étangs, aux eaux de mares; et celles-ci, souvent, à l'eau de puits : mais la meilleure est la plus claire, la plus limpide, la plus légère, la plus inodore et la plus nette. Toute eau qui dissout parfaitement le savon est la meilleure; il est très-rare d'en trouver qui aient cette qualité dans les eaux de fontaines, et principalement dans celles de puits; et ce sont les eaux que boivent la plus grande partie des chevaux de cavalerie. Celle

©ENVA

des fontaines est cependant bonne quand les crues sont grandes; il en est de même des eaux de pluie quand la récolte s'en fait après qu'il en est tombé une certaine quantité : on peut même dire que c'est la plus pure. Mais quand les sources fournissent peu, cette petite quantité d'eau, en passant, s'imprégne des sels ou autres substances qu'elle a pu dissoudre, et devient par là malsaine au cheval; d'un autre côté, quand elle ne contiendrait aucune substance étrangère, son long séjour dans les corps de bois par lesquels elle passe, lui donne un goût putride qui dégoûte l'animal. Celle de puits est dure, pesante, saumâtre, pour l'ordinaire séléniteuse, et ne facilite pas la digestion : souvent ces puits se trouvent près des latrines, ou bien ils sont entourés de masses énormes de fumier, dont les pluies qui les ont arrosés, filtrant à travers la terre, vont se rendre dans le puits, ce qui donne à l'eau la couleur jaune et putride qu'elle a, ce qui est la source des maladies. C'est une erreur de croire que les chevaux préfèrent l'eau trouble à l'eau claire. Toute eau croupissante et odorante est plus ou moins dangereuse : toute eau vive l'est aussi plus ou moins, mais momentanément.

Les chevaux ne boivent ni chaud ni tiède, mais toujours à la température de l'air. Cependant l'été, comme les eaux de source ou de puits sont froides, on a soin de tirer l'eau qu'on a à leur présenter une heure avant, ou de tremper les bras dans l'eau pour en corriger le grand froid; c'est par cette raison aussi que la plupart des palefreniers, sans avoir intention de faire boire à l'eau blanche, pétrissent long-temps une poignée de son dans l'eau, avant que de la présenter à l'animal.

On ne doit point du tout présenter à boire à un cheval qui est en sueur; mais on doit attendre qu'il soit ressuyé. Il est des chevaux qui boivent des eaux composées, des eaux dans lesquelles on aura jeté du son de froment, de la farine d'orge, etc., mais toujours des substances alimentaires propres à

©ENVA

leur espèce; autrement, ils la refusent. Cependant on voit tous les jours des chevaux boire des eaux dans lesquelles on a jeté des sels ou acidules, ou autres matières semblables; mais il faut que ces mêmes matières soient en bien petite quantité, autrement le cheval ne les prendrait pas, telle soif qu'il pût avoir.

Comme nous aurons souvent occasion de renvoyer aux différentes boissons, nous dirons que l'eau acidulée est l'eau dans laquelle on a jeté une petite quantité de vinaigre; l'eau nitrée est celle dans laquelle on a jeté du nitre; l'eau miellée, dans laquelle on a fait dissoudre du miel; l'eau blanche, celle qui devient telle par l'addition d'une ou deux poignées de son de froment qu'on aura pétries dans de l'eau; de son d'orge, de froment, dans laquelle on a jeté l'une de ces farines, etc.

De la distribution du fourrage.

Le cheval et tous les animaux domestiques doivent être exercés à jeun, ou au moins trois heures après le repas. Des expériences répétées à ce sujet nous ont prouvé que les exercices violens, après le repas, occasionaient des indigestions qui faisaient périr l'animal, ou au moins lui donnaient de violentes tranchées : soit que le cheval mange avant ou après, voici l'ordre dans lequel on doit distribuer le fourrage.

A déjeûner, on doit lui donner la moitié du foin, ensuite le faire boire; après, l'avoine; et on finit par lui jeter de la paille.

A dîner, on le fait boire, et on lui jette de la paille, et il convient mieux de ne lui donner que de l'avoine.

A souper, on lui donne le reste du foin et de la paille. Le principal et l'essentiel de cette distribution est de faire boire avant l'avoine, et quelque temps après les autres alimens. L'eau qu'on donne au cheval immédiatement après avoir mangé, lave les alimens; elle entraîne les sucs digestifs, et em

©ENVA

pêche la digestion. La quantité de fourrage qu'on doit donner à un cheval de taille de cavalier, est huit livres de foin, quinze de paille, si celle-ci est bonne, ou dix livres de foin et dix livres de paille, si cette dernière est vieille ou un peu altérée; et trois quarts d'avoine, hiver comme été. La quantité des alimens nécessaire est extrêmement variable selon l'idiosyncrasie de l'animal; ce n'est que l'habitude qui peut guider d'une manière certaine sur ce point. Il est cependant certaines limites qu'on ne peut dépasser sans danger : Lafosse les a indiquées.

Tous chevaux qui ne s'entretiennent pas en bon état avec cette nourriture, sont ou mal constitués : tels sont les chevaux élancés, ceux qui ont la poitrine serrée, qui sont cornus, haut montés sur jambes, et autres défauts semblables; ou ils ont des causes particulières, parmi lesquelles on peut ranger toutes les affections récentes et surtout les anciennes des organes de la digestion, comme les gastrites et les entérites chroniques, une inflammation du foie, ou diverses autres maladies dont le siége est variable, mais qui constamment ont de l'influence par sympathie sur le tube intestinal. Mais ceux auxquels on ne reconnaît aucunes causes de maladies, et qui, bien loin de se tenir dans l'état où ils sont, dépérissent, il faut leur donner toutes les substances farineuses qu'ils aiment, telles que les pois, les fèves, les lentilles, l'orge, le froment, etc. Il est impossible qu'un animal qui n'est pas malade et qui est bien nourri ne conserve pas son embonpoint, pourvu toutefois qu'il ne soit pas trop vieux : or il existe constamment une maladie plus ou moins notable qui produit le dépérissement; dans ce cas les substances farineuses agissent en faisant cesser l'irritation et en augmentant les sucs nutritifs.

Lorsque ces alimens sont insuffisans, il faut mettre les chevaux au vert, qu'on leur fera prendre dans l'écurie, ou on les enverra à la prairie; mais

©ENVA

le vert d'orge pris dans l'écurie est le meilleur; la prairie convient mieux à ceux qui sont attaqués de la gale, du farcin, ou bien qui sont boiteux depuis long-temps. En général, le vert est indiqué toutes les fois qu'un exercice outré aura déterminé dans l'économie l'irritation de divers organes, ou lorsqu'après une maladie inflammatoire, le malade entrera en convalescence. Il convient encore aux animaux qui, étant maigres, dégoûtés, n'offrent aucun signe bien déterminé de l'affection d'un organe particulier. En général, les signes principaux qui annoncent l'urgence des alimens d'herbe fraîche sont la chaleur et la sécheresse de la peau, son adhérence, la couleur terne du poil, la chaleur et la sécheresse de la bouche, le peu d'ampleur du ventre, la dureté des crottins, la rareté des urines, et l'envie remarquable des animaux pour le vert, etc.

L'herbe fraîche est, au contraire, contr'indiquée toutes les fois qu'il y a des signes de débilité réelle à la suite de la plupart des maladies chroniques, des inflammations du système lymphatique.

Il est facile de s'apercevoir, au bout de quelques jours de l'administration du vert, s'il a produit un bon effet ou non : dans le premier cas, on voit que toutes les fonctions, qui étaient d'abord troublées, redeviennent dans leur état naturel; la peau devient souple, le poil lisse, les urines plus abondantes et sédimenteuses; la gaîté renaît avec l'appétit; le ventre, au lieu d'être levretté, descend et s'arrondit, etc. Quand au contraire le vert est nuisible à l'animal malade que l'on y soumet, les symptômes morbides deviennent de plus en plus graves; la buccale est pâle et flasque; le poil reste terne et hérissé; l'appétit diminue de plus en plus; il survient des engorgemens divers aux jambes, au fourreau; les excrémens sont liquides, d'une odeur aigre et fétide, et composés d'alimens qui n'ont

©ENVA

éprouvé aucune élaboration. Il faut alors revenir au régime sec et nutritif.

Le régime vert doit être rejeté quand on veut employer l'animal à un fort travail, ou au moins on doit modifier l'action relâchante de l'herbe en mitigeant cette nourriture avec des alimens secs et très-substantiels. En général, on ne doit jamais faire passer subitement un animal du sec au vert, et *vice versâ;* il convient de l'y amener graduellement en augmentant de jour en jour la quantité de l'aliment dont plus tard on veut le nourrir entièrement.

On fait prendre le vert au printemps et à l'automne; on le donne ou à la prairie ou à l'écurie. On use ordinairement de la première méthode au printemps, parce qu'alors les insectes sont moins abondans qu'en automne : on doit, dans toutes les circonstances, attendre que l'herbe soit parvenue à un certain degré de végétation; le plus souvent c'est aux mois de mai et de juin que l'on donne le vert à la prairie. Les méthodes de donner le vert à la prairie ou à l'écurie dépendent, du reste, d'une infinité de circonstances, comme de la nature de l'herbe, de la position et de la disposition du terrain, de la saison, de l'espèce de l'animal, de son usage ordinaire, de son état particulier de santé ou de maladie.

Le vert est le plus communément fourni par les familles des graminées et des légumineuses. Il reste encore beaucoup à ajouter à ce qui précède : mon plan ne me permet pas de m'étendre davantage.

Les mauvais fourrages, les eaux de mauvaise qualité occasionent aux chevaux :

Les tranchées,
Les dévoiemens,
Le gras fondu, qui est la dyssenterie,
Les ébullitions,
La péripneumonie,
La pleurésie,
L'hydropisie de poitrine,
Le vertigo,
Le mal de feu,
Les dartres,

©ENVA

La gale, Le farcin,
et généralement toutes les maladies inflammatoires.

Je me réserve d'indiquer, quand il sera traité des maladies, quelles modifications produisent les divers genres de nourriture sur l'économie dans l'état de santé et de maladie, parce qu'alors je pourrai préciser les influences de telle ou telle nourriture.

De la propreté et du soin qu'on doit avoir des chevaux.

Ce que nous avons à dire à ce sujet regarde les écuries, l'air qui y règne et le pansement de la main.

Une écurie doit être placée sur un terrain un peu élevé; son plancher doit être très-haut, ses fenêtres doivent être principalement exposées au levant et au couchant; il conviendrait même qu'il n'y en ait pas, mais que ces écuries fussent faites comme des jeux de paume, ce qui entretiendrait toujours les chevaux à la température de l'air extérieur.

Il ne faut pas que les chevaux y soient trop serrés, autrement l'air n'y circulerait pas facilement et deviendrait malsain.

Toutes les fois qu'une habitation quelconque renferme un nombre d'animaux trop grand, l'air y devient trop chaud par l'excès de calorique fourni par la respiration; en même temps ses principes constituans changent de rapports; il devient humide, se charge d'un excès d'acide carbonique et de diverses matières animales qui ne laissent pas que d'en altérer les qualités. Malgré cela, je ne pense pas que cette cause seule puisse déterminer, comme le pense Lafosse, la colique, le vertigo, le mal de feu, la morve, la courbature, etc.; elle peut seulement les aggraver, ou favoriser même leur développement quand il existe déjà un point

©ENVA

d'irritation sur les divers organes qui deviennent le siége des maladies.

L'air trop froid, après que les chevaux ont été dans une transpiration un peu forcée, donne de la rigidité aux solides, et occasione les mêmes maladies ci-dessus, et de plus les toux, la morfondure, la morve de la première espèce, ou morve proprement dite. L'air froid agit d'une manière très-pernicieuse sur les animaux qui sont dans une grande transpiration; il suspend les fonctions, détermine le reflux des liquides vers des viscères qui s'engorgent et qui s'irritent; de là survient un très-grand nombre de maladies que nous indiquerons en temps utile.

L'air trop humide détruit l'élasticité, le ressort des solides, et produit les fièvres lentes, les œdèmes, l'hydropisie, etc.

Dans l'état de maladie, comme dans l'état de santé, donnez un grand courant d'air à vos écuries; les renouveler souvent est un puissant remède, de même qu'un air trop condensé, et mêlé de vapeurs qui s'exhalent des corps des chevaux, est nuisible à leur santé. Une écurie basse, qui n'a point de fenêtres, ou qu'on tient fermées, et qui est pleine de chevaux, produit en peu de temps un air si épais, que, quand on y entre, on a peine à respirer; les lumières y perdent leur vigueur, n'éclairent presque point, et quelquefois s'éteignent. Nous sommes entrés plusieurs fois en hiver dans des écuries où nous n'apercevions la lumière qu'à deux pieds environ d'elle: la raison qu'on peut en donner est que l'air de l'écurie s'est trouvé décomposé par les poumons des chevaux, et renferme les vapeurs de leur transpiration; de manière que la masse aérienne qui se trouve resserrée dans les écuries, circulant plusieurs fois dans leur poitrine, perd sa propriété vivifiante, et doit par conséquent affecter les poumons de ces animaux. Il n'est pas extraordinaire, d'après cela, de voir des chevaux tomber subitement malades.

©ENVA

On doit donc avoir attention de tenir presqu'en tout temps les fenêtres ouvertes, ou au moins renouveler l'air souvent. On doit, lorsqu'on s'aperçoit de l'épaississement de l'air, jeter force eau, mais jamais de vinaigre; ce serait augmenter le mal.

Pour éviter ces accidens, on doit, quand on fait le devoir des écuries, sortir les chevaux dehors; une telle précaution leur évite les maladies sans nombre qu'occasionent la vapeur des fumiers et la poussière méphitique de leur transpiration.

Nous dirons encore qu'il est absurde de donner trop de pente à une écurie, de la mangeoire à la croupe; elle ne doit être qu'autant inclinée qu'il le faut pour faire écouler les urines; et un pouce par toise suffit. Une pente trop rapide doit nécessairement, par cette position, charger tout le train de derrière du cheval; et comme il ne saurait se tenir dans cette situation inclinée, il se trouve obligé de se rejeter sur le devant, ce qui ne s'exécute pas sans porter ses boulets en avant. Aussi voit-on que les chevaux qui habitent ces sortes d'écuries, sont tout bouletés. L'expérience prouve tous les jours que les jeunes chevaux qui arrivent de remonte sont fatigués sur leurs boulets, après quatre à cinq mois de séjour dans ces mêmes écuries. Enfin, nous ne saurions trop le répéter, le trop de pente des écuries, la ferrure longue, les temps d'arrêt dans les charges, ruinent en peu de temps les jarrets et les boulets des chevaux, sans compter une infinité d'accidens auxquels ces animaux sont exposés. Le sol des écuries est ou formé de vieux platras privés de leur sel, et que l'on bat fortement; ou il est pavé: ce dernier moyen est moins bon que le précédent; ou il est couvert de madriers dans la partie qui supporte les pieds postérieurs notamment: ce procédé, quoique très-bon, est moins usité que les deux autres. On doit toujours faire en sorte que le sol soit uni et sec; on doit également prévenir l'humidité des murs, cause d'une infinité de maladies.

©ENVA

La propreté des écuries est d'une nécessité absolue, tant pour ce qui concerne le sol, que les mangeoires et les râteliers; on ne doit jamais laisser de vieux fumiers sous les chevaux, pas plus que des toiles d'araignées, dans lesquelles les habitans des campagnes mettent tant de confiance.

La propreté du corps des animaux est aussi nécessaire que celle de leurs écuries; on l'entretient à l'aide d'un bon pansement de la main qui, en enlevant la crasse de dessus la peau, favorise la transpiration cutanée et entretient l'équilibre des fonctions. On se sert à cet effet d'étrilles, d'époussettes en étoffe ou en crin, de brosses, de bouchons de paille, d'éponges et de peignes. On aura ensuite le soin de couvrir les animaux pour empêcher la poussière de les atteindre; on doit préférer les couvertures en toile, surtout en été; elles ont l'avantage de tenir la peau fraîche et de ne pas user le poil comme celles de laine. Pour favoriser l'entretien de la propreté, on a l'habitude de couper les crins sur diverses parties du corps, notamment aux parties inférieures des jambes; on doit en effet couper l'excès, mais il convient de ne jamais le faire trop ras, afin d'éviter l'influence des causes irritantes, qui sont si communes dans certains pays, comme à Paris. C'est une erreur grossière que de croire que le pansement de la main est nuisible aux chevaux qui prennent le vert et aux jumens poulinières.

De l'exercice.

Tous les animaux, sans excepter l'homme, sont nés pour l'exercice; sans lui, ils ne peuvent subsister long-temps; les alimens ne peuvent facilement se digérer, et leurs membres se roidissent, etc.; de même que son excès lui est nuisible : l'un et l'autre lui occasionent des maladies sans nombre.

On doit exercer le cheval à jeun, ou au moins deux ou trois heures après ses repas : l'exercice du matin est préférable à celui du soir. Un cheval qui fait route, et qui n'est pas tracassé, peut tra-

©ENVA

vailler cinq heures de suite; un cheval de manége, une heure; un cheval de cavalerie, dans les manœuvres, deux heures; un cheval de voiture, dont le pas est lent, six heures; mais il faut pour cela que le cheval de selle ne soit pas trop surchargé, et que la pesanteur du cheval de trait soit relative à ses forces : toutes ces proportions sont fort difficiles à établir; le tout dépend de la vitesse. Nous dirons en général qu'un cheval de selle bien construit et musculé, qui va le pas, peut porter les deux tiers de sa pesanteur; que le cheval de trait, de même construit, peut tirer deux fois et demie sa pesanteur. Il est très-aisé de voir d'après cela que la charge du cheval de selle doit diminuer si on le met au trot, qu'elle doit être moindre si on le fait galoper. Le cheval de trait, au contraire, allége son poids par la vitesse; mais il ne saurait la continuer longtemps sans se fatiguer et se mettre hors d'haleine. De même qu'il est imprudent de se servir d'un cheval qui vient de prendre son repas, on doit éviter également de lui donner à manger immédiatement après l'exercice, qui dans tous les cas doit toujours être en rapport avec la force du cheval.

Les maladies qui proviennent d'un exercice outré, sont :

La courbature, La fourbure,
Les tranchées,

et généralement toutes les maladies inflammatoires.

On peut en ajouter un grand nombre d'autres, que sans doute Lafosse a comprises dans le groupe des maladies inflammatoires; je me contenterai d'en citer quelques-unes, les inflammations cérébrales, idiopathiques et sympathiques; les phlegmasies des organes de la respiration, des voies digestives et urinaires (1).

(1) Quoique les noms des maladies de l'auteur ne soient plus admis dans le langage médical, je les conserverai, puisque je me suis imposé seulement le droit de faire des observations; je ne redresserai les dénominations qu'à l'article des maladies.

©ENVA

Mais il en est d'autres qui viennent d'un passage subit du chaud au froid, qui sont très-fréquentes dans la cavalerie, et qui sont très-dangereuses; ce sont :

La péripneumonie,
La morfondure,
La morve, proprement dite,
L'hydropisie de poitrine,
La maladie qu'on appelle pris dans les épaules,
Et les boiteries rhumatismales.

Ces maladies ont existé de tout temps, mais nos manœuvres, et surtout nos manéges, font qu'elles sont bien plus communes qu'autrefois : ce sont ces espèces d'endémie qui alarment tant les régimens, et qui font craindre pour la suite. Mais il n'est pas à douter qu'on pourrait éviter ces maladies, pour la plus grande partie, 1° en faisant des remontes de chevaux de quatre ans faits, et qui n'aient point de vice de construction; en leur donnant de bon fourrage; en les aérant dans les écuries; en évitant de les mettre en sueur, qui est toujours un état contre nature. Nous conseillons donc, pour éviter les accidens qui peuvent s'ensuivre après les reprises, de promener les chevaux au grand pas, ensuite au petit pas, jusqu'à ce qu'ils aient repris insensiblement leur chaleur naturelle : on évite par là tout arrêt de transpiration. De même qu'on ne doit pas faire boire ni panser un cheval qui a chaud, on doit au contraire, si on est forcé de le rentrer à l'écurie, le desseller, le bouchonner très-promptement, et le couvrir avec des couvertures de laine.

©ENVA

ARTICLE II.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MALADIES.

Les maladies sont constitutionnelles ou accidentelles : les premières viennent de naissance, les secondes proviennent de la nature, ou de la trop grande quantité des alimens, de la malpropreté, et des exercices outrés.

Il est peu de maladies de construction qui soient curables; mais un corps de cavalerie, dans ses remontes, peut se mettre à l'abri de pareilles acquisitions, comme nous venons de le dire.

La plupart de ces maladies qui sont héréditaires, et qui proviennent des os, sont :

Les chevaux de peu de taille,
Les chevaux chevillés,
Les chevaux haut montés sur jambes,
Les chevaux ensellés,
Les chevaux cornus,
La croupe avalée,
Les chevaux jarretés,
Les chevaux pannards,
Les chevaux crochus,
Les chevaux qui ont la côte plate,
Les chevaux huchés ou droits sur leurs jarrets,
Les chevaux long jointés,
Les chevaux court jointés,
Les canons menus,
Les tendons collés à l'os,
Les pieds plats,
— gras,
— encastellés,
Les talons bas,
Les formes,
Les quartiers serrés,

et une infinité d'autres qui ne sont pas si essentielles.

©ENVA

Les maladies accidentelles sont internes ou externes.

Les premières sont presque toujours aiguës et inflammatoires, ou chroniques; les unes et les autres ne sont nullement apparentes à la vue; elles dépendent ou de l'intérieur de la tête, ou de la poitrine, ou du ventre.

Les secondes sont visibles et sensibles au tact, et retiennent le nom de tumeurs et de plaies.

Toute maladie consiste dans une lésion plus ou moins profonde d'un ou de plusieurs organes; elle est toujours accompagnée d'un trouble dans les fonctions : il me semble que d'après cette définition on ne doit pas comprendre sous le titre de maladie les vices de conformation que Lafosse a appelés *maladies constitutionnelles*.

Les maladies sont toutes dues à une augmentation ou à une diminution de la force de la vie, qui est elle-même entretenue par des agens stimulans. Lorsque ces agens agissent avec trop ou trop peu d'énergie, les fonctions se troublent et les maladies surviennent.

Quand une partie de l'économie est très-vivante, qu'elle prend beaucoup d'accroissement, c'est qu'elle est le siége d'une stimulation convenable produite par une dose très-convenable d'agens qui entretiennent la vie. Si cette stimulation augmente, la vie devient de plus en plus active, les liquides y abondent en quantité extraordinaire; immédiatement après l'excitation des organes de la sensibilité, des nerfs, les fonctions ne s'exécutant plus comme dans l'état de santé, il y a maladie. Si au contraire un organe est languissant, s'il est inactif, il devient de plus en plus faible, il décroît; la force stimulante, qui doit présider à la santé, est trop faible, les liquides n'y arrivent plus en quantité suffisante pour réparer les pertes; il y a encore maladie. Ces divers troubles, qui sont d'abord locaux, déterminent des effets éloignés qui se manifestent dans un ordre particulier, qui est toujours en

©ENVA

rapport avec les communications établies par les nerfs, en un mot, à l'aide des sympathies. Ainsi il arrive fréquemment que l'estomac du cheval devenant le siége d'une irritation comme dans le vertige, le cerveau participe aussitôt par sympathie d'une affection analogue, et *vice versâ*. En général, il est extrêmement important de savoir qu'il existe la plus intime union entre les trois centres de l'économie, savoir : le cœur, l'estomac et le cerveau, et que, lorsque l'un est malade, les deux autres ne tardent pas à le devenir; ce sont les maladies compliquées de ces trois organes principaux qui constituent les diverses fièvres des auteurs. C'est en raison de ces diverses sympathies que le médecin triomphe souvent de la maladie d'un organe, en irritant ou modifiant d'une autre manière l'organe qui sympathise avec le premier; il faut alors que l'irritation factice soit plus forte que celle que l'on veut déplacer; c'est ce qui arrive journellement quand on pose des sétons lors d'une pneumonie, d'une pleurésie, etc. Les maladies qui consistent dans la débilité ne se propagent pas à l'aide de la sympathie, puisque les nerfs de la partie malade ne sont même pas assez stimulés pour y entretenir la vie; et s'il en résulte un effet morbide général, c'est parce que l'exercice libre de l'organe malade est nécessaire à l'entretien de la santé : c'est ce qui arrive dans les débilités du cœur, de l'estomac, du cerveau.

L'observation prouve que presque toutes les maladies sont dues à une surexcitation des nerfs, et par suite du système vasculaire sanguin et lymphatique; l'afflux des liquides et la douleur l'annoncent assez. On est convenu d'appeler *inflammation* toute accumulation de liquides précédée d'une irritation; elle peut être plus ou moins intense, plus ou moins ancienne, plus ou moins grave selon l'action de la cause irritante. Je vais succinctement indiquer les degrés les plus marqués de l'inflammation qui, au siége variable et à l'intensité près, soit dit ici en passant, constitue la très-grande majorité des ma-

©ENVA

ladies; car les affections exactement nerveuses et les abinflammations, c'est-à-dire les débilités directes, sont assez rares chez les animaux; la plupart des maladies chroniques, dites froides, consistent encore dans une irritation à la vérité peu apparente : telles sont les inflammations anciennes des organes de la respiration, des voies digestives; les tumeurs anciennes dures, soit sanguines, soit lymphatiques, etc. L'aspect sous lequel se présente l'inflammation est extrêmement variable selon les divers tissus, selon les systèmes; tantôt elle existe avec tumeur, chaleur et douleur, le phlegmon; d'autres fois il y a seulement tuméfaction accompagnée d'une douleur très-peu sensible, des phlegmasies anciennes, etc. L'inflammation des capillaires sanguins se manifeste toujours par les trois signes principaux qui annoncent l'exaltation de la propriété vitale; elle se termine de diverses manières; elle peut cesser peu de temps après son développement, ce qui est annoncé par la diminution graduée des symptômes; c'est ce qu'on appelle *délitescence;* elle peut abandonner une partie pour changer de place, et reparaître ailleurs; on a donné à cette mutation le nom de *métastase*. Si l'intensité de l'inflammation augmente de plus en plus, de manière que l'irritation et le gonflement soient extrêmes, les fonctions de la partie sont troublées de manière à ne plus reprendre leur mode habituel; la vie ne peut plus s'y entretenir, la mort y est manifeste; on donne à ce dernier état le nom de *gangrène*. L'inflammation qui ne se termine ni par délitescence ni par métastase n'a pas toujours une fin aussi prompte et aussi malheureuse que la gangrène. Lorsque l'irritation persiste un certain temps dans les faisceaux capillaires sanguins, la partie prend de la consistance, elle conserve sa rougeur et perd une partie de sa douleur : cet état prend différens noms selon les organes qui en sont le siége : on l'appelle *hépatisation*, dans les poumons; *induration rouge*, dans le tissu cellulaire;

©ENVA

callioste, dans la peau. Cet état n'est pas incurable comme la gangrène; il n'y a encore que changement dans la vie, lequel changement peut être modifié par des moyens curatifs que j'indiquerai. Quand l'inflammation ne se termine pas de la manière qui vient d'être indiquée, et qu'aucun obstacle ne l'empêche de parvenir à son *summum*, il arrive que pendant la diminution des signes de l'inflammation il se manifeste des changemens dans les liquides, et souvent dans les solides, siége du mal, il se forme un liquide particulier de couleur blanche, inodore, de consistance de crême, que l'on appelle *pus*. Ce pus se réunit en collection dans les organes parenchymateux cellulaires; il est au contraire éliminé aussitôt qu'il est élaboré, quand les capillaires enflammés aboutissent sur des surfaces qui ont des issues; les exemples n'en sont pas rares dans les affections des muqueuses, de la peau, etc. L'inflammation sanguine se développe partout où il y a des vaisseaux sanguins; les collections purulentes s'obstruent le plus ordinairement dans le tissu cellulaire, et presque toujours c'est lui qui est abcédé quand on rencontre des abcès dans les divers organes composés, comme les glandes, les muscles, etc. Quand les tendons, les ligamens, les os paraissent enflammés, c'est parce que le tissu lamineux qui unit leurs diverses fibres est devenu le siége d'une irritation; et si les collections ne s'y montrent pas, c'est parce que leur tissu est trop dense. Les phlegmasies des capillaires des membranes offrent des différences remarquables; la circulation s'exécutant plus faiblement dans ces organes, il se forme rarement des tumeurs circontrites, si ce n'est dans la peau, parce qu'elle est plus épaisse et plus extensible que les autres membranes qui se tuméfient d'une manière uniforme; là, la délitescence est plus commune que les collections purulentes; c'est la terminaison la plus ordinaire des phlegmasies membraneuses.

Toutes les phlegmasies ne se terminent pas avec

©ENVA

la même promptitude. Il arrive souvent que la cause qui a déterminé une inflammation persiste; alors la maladie devient ancienne, et se continue jusqu'à ce qu'il survienne dans la partie malade un changement quelconque, et surtout jusqu'à ce que la cause irritante cesse. De la durée de l'irritation dépendent divers genres de lésions qui sont en rapport avec l'intensité de l'affection et la nature des capillaires enflammés. Plus il y a de capillaires sanguins, plus la phlegmasie chronique se rapproche de la phlegmasie aiguë, notamment quand la cause irritante continue d'agir avec intensité, comme cela a lieu quand les organes renferment des corps étrangers, ou lorsqu'étant enflammés ils sont encore soumis à leur exercice habituel. Si la partie malade n'est pas riche en capillaires sanguins, les phénomènes de la phlegmasie sont moins apparens; leur marche est plus lente, l'irritation gagne les capillaires blancs, la tuméfaction change alors de nuance; elle devient plus blanche que la phlegmasie des vaisseaux blancs, fait des progrès; il se développe alors de ces productions dites lardacées, squirrheuses, qui se rencontrent souvent dans les divers organes irrités depuis long-temps, comme dans le poumon, le foie, la peau, les glandes, etc. Ces dégénérescences ne sont pas rares à la suite de l'irritation chronique des capillaires du tissu cellulaire. L'irritation peut aussi avoir primitivement son siége dans les capillaires lymphatiques; mais le plus ordinairement l'inflammation lymphatique succède à l'irritation aiguë des capillaires sanguins des tissus glanduleux; on voit successivement ces organes passer du rouge au gris, et enfin du gris au blanc. Ce dernier état peut persister assez long-temps sans éprouver de changemens notables, et lorsqu'il survient une nouvelle cause irritante s'ajouter à la première, le tissu lymphatique change, il se transforme de diverses manières; tantôt une matière blanche, inodore, dure, occupe le centre de la glande; plus tard l'on aperçoit de petits foyers

©ENVA

purulens, qui finissent par se réunir. Cette matière est quelquefois resorbée de manière à ce que les plus grosses productions tuberculeuses disparaissent; le plus ordinairement elle s'échappe par des issues qu'elle se fraie au dehors. Les glandes ne participent pas seules de l'irritation; le tissu cellulaire environnant devient aussi très-souvent squirrheux. Il arrive même que des organes tout entiers se transforment de la sorte en induration blanche, en squirrhe, après la disparition insensible des capillaires rouges. Comme les phlegmasies des capillaires lymphatiques ne se développent que lentement, on doit toujours les regarder comme des phlegmasies chroniques.

Les tissus très-composés, comme les membranes, offrent une infinité de variétés dans leurs altérations, selon le genre du système affecté. L'inflammation des capillaires rouges de la peau a la plus grande analogie avec le phlegmon, les terminaisons sont à quelque chose près les mêmes; ainsi ou il y a délitescence, ou métastase, ou gangrène, ou enfin collection purulente. Quand l'irritation affecte plus particulièrement les vaisseaux excréteurs, elle persiste plus long-temps; c'est elle qui constitue les diverses maladies psoriques connues sous les noms de gale, de dartre, d'eaux aux jambes, de peignes, de crapaudine, etc. A-t-elle son siége dans les capillaires blancs, ce qui n'arrive qu'après un temps très-long, la peau devient épaisse, dure; son tissu offre cet état de dégénérescence qu'on appelle lardacé. Il arrive fort souvent qu'alors les parties sous-jacentes participent au même mode d'altération : de même aussi la peau peut devenir squirrheuse quand ce genre de maladie chronique affecte d'abord le tissu sous-cutané. Les autres membranes muqueuses sont également le siége de diverses altérations chroniques, comme l'induration rouge, les fongosités, les squirrhes; l'affection se borne à son tissu, ou elle se propage à ceux qu'elles recouvrent; les tumeurs

©ENVA

essentiellement blanches des muqueuses ont leur siége dans les follicules sécrétrices.

Lorsque l'irritation a persisté long-temps dans une membrane séreuse, elle prend divers aspects selon le degré de l'affection. D'abord le tissu se gonfle et devient rouge; plus tard la nuance rouge disparaît, le gonflement persiste toujours, et le tissu enflammé devient dur, acquiert quelquefois la consistance du cartilage et même de l'os, et selon que les lymphatiques sont plus ou moins malades, il se développe peu ou beaucoup de tubercules. Les liquides sécrétés par ces organes malades sont extrêmement variables selon la période de l'affection.

Les causes des maladies, considérées d'une manière générale, agissent toujours en stimulant ou en débilitant. Selon la manière d'agir de ces causes, qui est pour l'ordinaire en rapport avec la nature des maladies et de leur siége, on a partagé presque toujours les maladies en internes et en externes.

Nous bornerons là les considérations générales sur les maladies; elles sont assez étendues pour faire naître l'idée d'approfondir le vrai de la médecine, et pour faire connaître aux lecteurs les fautes commises par Lafosse dans cet ouvrage qui devrait être entièrement refondu pour être correct; nous réformerons seulement les erreurs trop graves qui pourraient faire commettre des fautes grossières.

J'ajouterai encore ici cependant quelques notions générales très-utiles sur le traitement des maladies. Comme il est maintenant bien prouvé que presque toutes les maladies consistent dans des irritations plus ou moins intenses, il s'agit donc de faire un fréquent usage des moyens qu'il convient de leur opposer pour les détruire d'une manière quelconque. La médecine possède trois grands moyens de guérison : l'on emploie les médicamens antiphlogistiques (les émolliens) locaux et généraux, les saignées locales et générales, ou l'on cherche à déplacer l'irritation en appliquant des révulsifs, des irritans sur une

©ENVA

partie éloignée de l'organe malade, de manière que l'irritation factice soit plus ferme que celle qui existait d'avance. Le troisième moyen consiste à appliquer un certain ordre d'irritans sur la partie malade, même dans l'intention de produire encore une dérivation locale d'un ordre de vaisseaux à un autre. On doit toujours commencer par la première méthode; c'est d'elle qu'on obtient le plus souvent des succès; cependant il faut observer que dans certaines circonstances, même dans le cas d'une irritation extrême qui anéantit en quelque sorte la sensibilité et par conséquent les principales fonctions, il est imprudent de saigner amplement; il faut insensiblement favoriser l'exercice de ces fonctions en évacuant modérément le sang; la circulation, qui semblait éteinte et qui n'était que suspendue, reprend son mouvement peu à peu et finit par arriver au type ordinaire. C'est ainsi que l'on rappelle à la vie les animaux qui paraissent comme foudroyés dans les diverses affections connues ordinairement sous les noms de loupe de sang, de fièvre charbonneuse, de péripneumonies charbonneuses, gangreneuses, d'autres, etc. On renouvelle les saignées dès que l'on s'aperçoit que la circulation devient plus active. On favorise toujours la disparition de l'irritation par la diète et un régime affaiblissant, et par le repos de la partie malade. Les saignées locales doivent être le plus près possible de l'organe irrité : elles se pratiquent ordinairement chez l'homme avec des sangsues : on peut faire usage de ces parasites dans beaucoup de cas chez les animaux, mais on peut les remplacer avec succès.

De même qu'on détruit une irritation en enlevant le sang d'une partie, de même aussi on prévient le développement d'un phlegmon en empêchant le sang d'arriver dans la partie sur laquelle a agi la cause irritante; c'est à quoi l'on parvient par les bains, les lotions froides astringentes, les compressions modérées. La seconde méthode devient d'un grand secours quand la première ne suffit pas; il

©ENVA

faut toujours dans l'application des moyens dérivatifs prendre en considération le degré de l'irritation, afin de ne pas activer cette dernière en appliquant trop tôt les excitans, parce qu'alors on produirait un effet tout opposé à celui que l'on se proposait. Ce n'est donc qu'après la diminution sensible d'une irritation vive que l'on applique les dérivatifs, les sétons, les vésicatoires, les purgatifs, etc. Les dérivatifs s'appliquent sur la peau et sur la membrane des voies digestives. Il existe encore beaucoup de précautions à prendre dans l'application de ces moyens; ce travail ne me permet pas de m'étendre davantage. Enfin le dernier moyen de combattre l'irritation consiste à appliquer des irritans sur la partie même; l'on n'emploie ce moyen que lorsque l'irritation est tenace, qu'elle est ancienne; il s'opère alors dans la partie un changement marqué; l'irritation change de place d'une partie voisine à l'autre, d'un ordre de vaisseau à un autre ordre. C'est de cette manière qu'on obtient des effets avantageux de l'emploi des irritans sur les tumeurs indolentes et en général dans beaucoup de maladies chroniques, et notamment quand le principal siége de l'irritation existe dans les vaisseaux lymphatiques.

Aux maladies qui consistent dans la débilité des organes on oppose tous les moyens stimulans, dont on modifie l'action selon l'intensité de la diminution des forces. Dans tous les cas on fait suivre un régime approprié, et l'on doit toujours exercer la partie dans laquelle les sucs nutritifs n'abondent pas assez. De cette manière l'exercice sert comme moyen dérivatif : c'est ainsi que la promenade est d'un grand secours dans plusieurs maladies des viscères, etc.

C'est à tort que Lafosse divise les maladies en constitutionnelles et en accidentelles. Le premier groupe ne constitue réellement pas des maladies, puisqu'il n'y a pas trouble des fonctions; ce ne sont que des vices de conformation qui, comme il le dit,

©ENVA

peuvent se communiquer par la copulation, et qui, pour cette raison, doivent faire rejeter de l'accouplement les animaux ainsi conformés.

Maladies inflammatoires.

On reconnaît une maladie interne inflammatoire, au battement du cœur, qui est fort; à un très-grand battement de flanc; à la chaleur considérable de toute l'habitude du corps, et principalement des oreilles; à la chaleur et rougeur de la langue, assez souvent à celles des yeux. On peut ajouter à ces signes la vitesse du pouls, qui est un symptôme constant d'une irritation interne; le dégoût, à cause de l'irritation lymphatique constante de l'estomac. Ces symptômes sont ceux de ce qu'on appelle fièvre inflammatoire, et ils n'existent pas toujours dans les maladies signalées plus bas par l'auteur. Mais il est vrai de dire qu'ils accompagnent constamment une irritation intense d'un organe quelconque, et notamment d'un organe important (1).

Maladies chroniques.

Une maladie chronique est une maladie qui dure long-temps, dont la nature se débarrasse, ou dont l'animal périt à la longue. L'auteur appelle à tort une maladie chronique une maladie froide, puisque beaucoup des maladies anciennes existent

(1) J'ai retranché ici la dénomination et la classification des maladies qui ne pourraient qu'induire en erreur. Ce sera assez de passer sur l'ordre défectueux dont s'est servi l'auteur en décrivant les maladies dont les principaux groupes sont basés sur la situation des parties, et les sous-divisions sur l'ordre de convenance des lettres alphabétiques. Rien n'est plus incorrect que ces désignations : tantôt on donne le nom d'un symptôme à une maladie; d'autres fois celui de sa cause ou sa position lui vaut son nom, et très-rarement on rencontre une dénomination juste qui indique en même temps la nature du mal, son état actuel et sa position.

©ENVA

encore avec irritation; cette erreur influe d'une manière très-marquée sur le traitement. Le mot *chronique* n'est pas toujours applicable aux maladies que l'on désigne sous ce nom; car il arrive souvent que certaines irritations parviennent au bout de quelques jours à un état qui ne se rencontre dans d'autres qu'après plusieurs mois. Mon autorité n'est pas assez imposante pour que j'ose tenter une pareille réforme.

Des tumeurs.

On appelle tumeur une élévation quelconque sur l'habitude du corps.

Les tumeurs forment plusieurs classes qui sont :

Le phlegmon,
L'abcès,
Le squirrhe,
La gangrène,
L'œdème,
L'imphysème,
Le kiste,
La loupe,
L'érésipelle,
Les exostoses, ou tumeurs osseuses.

Avant que d'appliquer des médicamens sur une tumeur, il faut considérer de quelle nature est le mal qu'on entreprend de traiter.

Phlegmon.

S'il y a chaleur, tension, douleur, c'est un signe de phlegmon ou tumeur inflammatoire : dans ce cas on appliquera le remède nº 37.

Si après trois, quatre ou cinq jours les symptômes ci-dessus existent dans le même état, et même s'ils augmentent, c'est une preuve que la tumeur changera de nature; c'est-à-dire qu'elle tournera en suppuration, ou en gangrène, ou en squirrhe.

Si la tumeur cesse d'être sensible, qu'il y ait moins de chaleur et de tension, c'est une preuve de résolution : employez le remède nº 38, et 39 si ce premier est infructueux, et continuez jusqu'à parfaite guérison. Je n'approuve pas ce remède, surtout appliqué à cette période du phlegmon; l'inflam-

©ENVA

mation seulement affaiblie disparaît plus facilement spontanément que lorsqu'elle est excitée de nouveau par des stimulans; ces moyens ne conviennent que lorsque la tumeur est chronique et que l'induration blanche commence à remplacer l'irritation capillaire sanguine; et si ce moyen est suivi quelquefois de réussite, c'est qu'il y a dérivation de l'irritation sur la peau : je suppose alors que le phlegmon n'affecte pas le derme.

Abcès.

Si la tumeur subsiste dans le même état jusqu'au quatrième ou cinquième jour, il y a lieu de croire qu'il se forme un abcès : pour lors employez les remèdes nº 43.

Si on aperçoit, en touchant la tumeur, un endroit plus mou où le poil tombe, où la peau blanchit, et où le doigt est repoussé, c'est une preuve qu'il y a du pus : dans ce cas il faut ouvrir l'abcès. Pour cela on se servira du bistouri et non de pointes de feu, comme font la plupart des maréchaux; et on ouvrira du centre à la circonférence, toujours dans la partie la plus déclive ou la plus basse, afin que le pus s'écoule, ayant soin de n'enfoncer la lame de son bistouri que ce qu'il faut pour percer la tumeur, de peur de couper les parties essentielles : la manière de se servir du bistouri est d'en prendre la lame avec le pouce et le second doigt. Quoi qu'en dise Lafosse, il est des circonstances cependant où les pointes de fer sont d'un grand secours pour l'ouverture des abcès; c'est quand le foyer purulent est profond et que l'on craint la cicatrisation de l'ouverture avant celle du fond de l'abcès; la brûlure fait persister beaucoup plus long-temps l'issue du pus. Ce moyen convient surtout quand le foyer est contenu dans une enveloppe où il existe une inflammation chronique peu intense.

Tout abcès dans les parties charnues, telles que le cou, l'épaule, le bras, la fesse, la cuisse, doit être percé au dernier degré de maturité. Ceux qui

©ENVA

surviennent dans les parties tendineuses, telles qu'aux genoux, aux jarrets, au canon, etc., doivent être hâtés, de peur que la suppuration ne gâte ces parties en s'insinuant plus profondément entre les muscles, dans les gaînes des tendons, et les capsules des articulations.

Il faut, en général, bien prendre garde de percer une tumeur inflammatoire qui tend à la suppuration, car la gangrène y survient aisément; principalement dans les parties glanduleuses, telles qu'aux parotides et sous la ganache : il faut bien plus se donner de garde alors d'employer des pointes de feu comme font la plupart des maréchaux.

Squirrhe.

Si une tumeur ne se résout pas, qu'elle soit dure, insensible, elle se nomme squirrhe. Dans ce cas il faut l'emporter avec le bistouri, et avoir attention de ménager la peau, comme on voit dans toutes les opérations. Pour cet effet, l'on ouvre la peau de toute la longueur de la tumeur; on en détache les bords, ayant bien soin de laisser le plus de tissu cellulaire que l'on peut, et cela jusqu'à ce qu'on ait passé le centre du squirrhe, qu'on enlève ensuite ou d'une seule pièce ou en côte de melon.

Tous les squirrhes ne s'enlèvent pas avec cette facilité, très-souvent on a des parties fort importantes à ménager, des vaisseaux à lier, etc.; il convient d'être constamment en garde contre les accidens qui sont si communs quand les propriétaires confient leurs animaux à des gens sans connaissances.

Les loupes au poitrail, au coude, à la pointe de l'épaule, s'enlèvent de cette manière : employez le remède n° 45, après avoir lavé la plaie avec la liqueur n° 49; et cela, les premier et second jours du pansement. Ce pansement est inutile et même nuisible si l'opération est bien faite, des étoupes sèches suffisent pour faire le premier pansement. Plus tard on donne les soins que nécessite une plaie simple; on modère l'inflammation, si elle est trop

©ENVA

forte, avec des lotions émollientes, ou on active la vie avec du vin tiède si elle languit. Ce qu'il y a de plus urgent, est d'entretenir la propreté et d'éviter le contact de l'air.

Gangrène.

Si une tumeur inflammatoire, au lieu de prendre les voies de la résolution ou de la suppuration, devient froide, mollasse; si le poil de cet endroit tombe, s'il en découle une espèce de sérosité roussâtre; si cette tumeur est insensible, il y a lieu de croire que l'inflammation est tournée en gangrène. Dans ce cas il faut sur-le-champ emporter toute la partie jusqu'au vif, jusqu'à ce que le sang vienne de toutes parts. On emploiera le remède n° 9, que l'on donnera intérieurement; et extérieurement le n° 45; et quand la suppuration sera bien établie, on mettra en usage le n° 47.

Toutes les fois que l'excision de la partie gangrenée est complète, tout autre soin qu'un pansement ordinaire devient inutile, parce qu'alors la plaie est simple; seulement on doit prévenir la récidive en modérant l'inflammation si elle se rallume.

OEdème.

Il arrive assez souvent des grosseurs sous le ventre, qui s'étendent depuis le dessous du poitrail jusqu'au fourreau, en dedans des cuisses, sur les jambes, quelquefois sur toute l'habitude du corps. Si ces tumeurs, en les touchant avec le doigt, en laissent la marque, qu'il y ait une dépression, qu'il n'y ait point ou presque point de sensibilité et très-peu de chaleur, on les nomme œdèmes, ou tumeurs aqueuses, séreuses : dans ce cas l'on doit mettre en usage les remèdes n° 38. Mais s'il arrivait que ces tumeurs devinssent froides, et qu'elles augmentassent considérablement, on ferait, pour prévenir la gangrène, des scarifications avec le bistouri, de distance en distance, en n'allant que

©ENVA

jusqu'aux muscles, et on mettrait en usage le vinaigre exclusivement. Les pointes de feu sont d'un grand secours pour combattre les œdèmes, elles jouissent du double avantage d'exciter les parties baignées par un liquide aqueux, et de donner une issue facile et persistante à ce liquide. Les frictions aromatiques recommandées par l'auteur sont très-utiles. Il ne faut pas négliger une bonne nourriture et un exercice modéré.

Nota que les tumeurs œdémateuses ne viennent jamais en suppuration, même après les incisions faites, à moins que l'eau ne soit toute écoulée, ou n'ait été dissipée par les sueurs et les urines; il est donc inutile d'appliquer des digestifs qui deviendraient infructueux.

Kiste.

Il est des tumeurs plus ou moins apparentes sur la peau, plus ou moins circonscrites, c'est-à-dire qu'on peut plus ou moins saisir entre les doigts, dont le contour est marqué, lesquelles sont insensibles, mollasses dans la totalité, mais plus dans le centre qu'à la circonférence; on les nomme kistes. C'est un pus amassé dans un sac, qui, pour l'ordinaire, est lisse et poli en dedans, serré, etc. On incise cette tumeur comme un abcès, et, après avoir fait sortir le pus, on bassine le sac avec une dissolution de vitriol une fois ou deux. Le meilleur moyen consiste dans la destruction du sac soit avec le bistouri, soit avec un cautère rouge, et cela afin d'éviter une nouvelle sécrétion de liquide.

La différence qu'il y a entre le squirrhe et le kiste, c'est que le squirrhe est dur dans son centre, et que le kiste est mou.

Il y a des occasions où l'on doit enlever le kiste comme le squirrhe : on l'enlève en totalité quand il est superficiel, ou en côte de melon quand il est profond.

Il se trouve quelquefois des tumeurs plus circonscrites que les kistes, qui, en les touchant,

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 43 sur 368

©ENVA

sont comme des éponges, sans cependant repousser le doigt, et qui sont partout égales au tact; on les nomme loupes : c'est une substance spongieuse, mollasse, que l'on doit enlever comme le squirrhe, en ménageant la peau, et qu'on traite de même.

Une tumeur peut tenir de l'une ou de l'autre de celles dont nous venons de parler, c'est-à-dire qu'une tumeur inflammatoire peut être squirrheuse, érysipélateuse, etc., de même qu'une érysipèle peut être phlegmoneuse, squirrheuse, etc. Pour la guérir, il faut mettre en usage les remèdes contre l'espèce dont elle tient le plus.

L'érysipèle ne se reconnaît que lorsque le poil a été rasé ou qu'il est tombé : elle tient, pour l'ordinaire, et du phlegmon et de l'œdème, se traite de même que le premier, et se termine presque toujours par la résolution.

L'exostose se reconnaît à la dureté et à sa continuité avec l'os. Le moyen le plus efficace à lui opposer est l'application de l'onguent mercuriel double, et du feu sur la peau qui la recouvre. Cependant, quand l'inflammation de l'os est récente, on doit toujours user des moyens antiphlogistiques.

Récapitulation des tumeurs.

Le phlegmon est chaud, résistant, sensible, tendu, et pour l'ordinaire non circonscrit.

L'érysipèle ne peut se reconnaître que par la chaleur et la couleur de la peau, quand le poil est tombé.

L'abcès se reconnaît par la chute du poil, la blancheur de la peau et la fluctuation.

Le squirrhe est circonscrit, et dur dans son centre.

Le kiste est aussi circonscrit, mais mou dans son centre.

La loupe est égale partout, plus ou moins ferme, renfermant une matière de diverse densité, le plus

©ENVA

souvent albumineuse. C'est cette différence de densité qui a fait désigner les loupes sous les différens noms de stéatome, athérome, mélicéris.

La tumeur gangreneuse est froide, quelquefois sèche, quelquefois humide; sèche avec induration, humide avec perte de poil; toujours insensible, et souvent fétide.

Des plaies et ulcères.

Ulcère benin.

Toute plaie qui produit une suppuration blanche, épaisse et crémeuse, est appelée ulcère benin ou de bonne qualité. Cet ulcère ne doit être traité qu'avec des baumes naturels, ou mieux encore à sec; c'est-à-dire, en appliquant de la charpie, de l'étoupe ou du linge sec.

On ne doit jamais essuyer une plaie, mais bien pomper avec des étoupes, de manière à ne faire de sang, pas même augmenter la rougeur de la plaie; ce qui retarderait la guérison.

Ulcère malin.

Toute plaie qui fournit une sérosité roussâtre, forme un ulcère malin ou de mauvaise qualité, qui s'agrandit constamment en raison de la tenacité de l'irritation des divers ordres de vaisseaux : un tel ulcère doit être extirpé de nouveau jusqu'au sang, et on y appliquera les remèdes n° 44.

Ulcère gangreneux.

Une plaie noirâtre, sèche ou livide, annonce la gangrène, et doit être traitée comme ci-dessus.

Tout petit bouton noirâtre daus une plaie de bonne qualité annonce un fond, et on doit débrider ce fond avec l'aide de la sonde cannelée et du bistouri, et cautériser.

Ulcère fistuleux.

Toute petite plaie qui produit une grande sup-

©ENVA

puration annonce que l'ulcère s'étend profondément ou sur les côtés; ce qui oblige à agrandir l'ouverture.

Les javarts, de l'une ou de l'autre espèce, sont sujets à ces accidens. Les dépôts sous la ganache, aux parotides, au plat de la cuisse, au fourreau, sont exposés pareillement à cet accident, et demandent qu'on les débride : le traitement est le même que l'ulcère benin.

Ulcère carcinomateux.

L'ulcère dont les bords se renversent en arrière et sont fongueux, comme dans le farcin, doit être rasé avec le bistouri, et l'on cautérise le fond.

On doit éviter la trop longue suppuration dans les parties tendineuses.

Précautions qu'on doit prendre dans les maladies.

On doit examiner la constitution du cheval relativement à sa charpente;
Son tempérament, c'est-à-dire le développement plus ou moins grand de tel ou tel système, et son idiosyncrasie, qui est indiquée par la prédominance d'un appareil ou d'un organe seulement;
Son âge;
S'il a de la fièvre;
S'il a la bouche échauffée;
Si les oreilles sont froides;
S'il bat des flancs;
S'il a de la difficulté à respirer;
Si les oreilles sont toujours en mouvement;
De quelle manière il marche;
S'il se sent sur les reins;
S'il a les yeux hagards;
De quelle manière il porte sa tête;
Si en place il croise ses jambes;
S'il place ses jambes sous lui;

©ENVA

S'il cherche à se coucher, et s'il le craint;
S'il a le ventre tendu;
S'il s'appuie sur la mangeoire;
S'il se couche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre;
S'il se couche et se relève sans cesse;
S'il s'éloigne de la mangeoire;
S'il se couche sur le dos;
S'il tire sa litière avec les pieds de devant;
S'il a chaud ou froid;
S'il sent mauvais de la bouche;
S'il jette par les narines;
On doit demander aux gens de l'écurie;
S'il a coutume d'être maigre;
Depuis quand il est malade;
Comment on s'en est aperçu;
S'il a coutume de bien dormir;
Comment a commencé sa maladie;
Ce qu'on peut lui avoir fait ou donné;
S'il y a long-temps qu'il a mangé et bu;
S'il est grand mangeur;
S'il est sujet à cette maladie, et ce qu'on lui a fait dans ce cas-là;
Si on l'a vu uriner;
S'il se présente pour uriner;
Si on l'a vu fienter;
S'il y a long-temps qu'il a travaillé;
Si cette maladie lui prend après le travail, ou après avoir mangé ou bu;
De quand on l'a acheté;
Quel prix il a coûté, parce qu'un cheval qui paraîtrait être au-dessous de sa valeur dénote qu'on l'a vendu avec quelques défauts, soit internes, soit externes;
S'il a coutume d'être siffleur;
S'il a coutume de battre du flanc en cheval poussif;
Comment il a passé la nuit;
S'il a été agité;
S'il rend des vers;
S'il tousse ordinairement;
S'il a jeté sa gourme.

©ENVA

Si ce sont des causes externes, on doit demander :
Si on l'a acheté boiteux;
S'il est devenu boiteux depuis long-temps, ou s'il est devenu boiteux tout de suite;
Comment lui est venu cet accident;
De quand cet accident est arrivé;
Si l'on tient le cheval d'un maquignon, d'un particulier, d'un ami, ou si on l'a acheté en foire;
Ce qu'on lui a fait.

Enfin on doit examiner si le traitement, supposé qu'il ait lieu, n'excédera pas le prix du cheval; et l'hippiatre ou le maréchal sera toujours sage dans l'administration de ses remèdes, et vrai dans la décision de ses maladies, se persuadant bien que le public instruit aime mieux celui qui condamne l'animal avec connaissance de cause, que celui qui jette le propriétaire du cheval dans de grands frais, en lui promettant la guérison quand elle ne peut avoir lieu.

Signes généraux qui font connaître que le cheval est malade.

Symptômes généraux.

Le cheval est triste et porte la tête bassé.
Il est dégoûté, et perd l'appétit.
Il a la langue sèche, ou rouge et chaude.
Il est insensible sur les reins lorsqu'on le pince.
Sa fiente est sèche, ou d'une couleur noirâtre, ou liquide.
Son urine est rouge ou claire.
Il bat des flancs.
Il a difficulté de respirer.
Souvent il est froid par tout le corps.
Le battement de cœur ou des artères est lent ou vif.
Il regarde, pour l'ordinaire, son flanc.
Sa vue est triste et hagarde.

©ENVA

Sa marche est chancelante.
Il se tient éloigné de la mangeoire.

Symptômes dangereux.

Lorsqu'il se tient faiblement sur ses jambes,
Qu'il regarde fixement son flanc ou sa poitrine,
Qu'il hésite à se coucher,
Qu'il tombe comme une masse, et se relève de temps en temps;
Qu'il s'appuie sur sa mangeoire, ou qu'il pousse le mur;
Que la mousse sort de la bouche et des narines;
Que l'œil est tourné de manière qu'on voit beaucoup de blanc;
Qu'il jette par le nez une matière sanguinolente et quelquefois brune, comme un pus de mauvaise qualité;
Qu'il rend par le rectum des matières glaireuses et sanguinolentes;
Qu'il se relève et recouche en regardant ses reins.

Remarquez que ces symptômes ne se rencontrent pas tous à la fois dans une seule maladie, mais que quand un d'eux se joint avec une grande fièvre, c'est presque toujours un mauvais pronostic à tirer de la maladie du cheval.

Symptômes de quelques maladies incurables.

De la pierre dans les reins.

Le cheval regarde son dos, plie les reins par la douleur qu'il y ressent, se couche et se relève à chaque instant, et pisse peu à la fois.

De l'hydropisie de poitrine.

Le cheval se couche et se relève à chaque instant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il a une grande difficulté de respirer. Dans les derniers jours de sa maladie, il se tient toujours sur ses jambes et la tête haute, et il jette une espèce de mousse par les narines.

©ENVA

De l'hydropisie de bas-ventre.

Les côtes sont en mouvement comme si le cheval était poussif. Il a de la peine à respirer, a le ventre gonflé et tendu, et ne sait de quel côté se tenir couché.

De la hernie et du volvulus.

Le cheval se tourmente, se tient sur le dos étant couché; on sent un relâchement dans les bourses en y portant la main, ou dans l'aîne. Les testicules sont constamment en mouvement ou sont rétractés.

La hernie étranglée, car c'est d'elle dont on veut parler ici, n'est pas toujours incurable. On peut, en débridant l'anneau inguinal, faire rentrer l'intestin.

De l'estomac crevé.

Le cheval allonge le gosier, se tourmente sans cesse, et finit par jeter les alimens par le nez; ce qui n'arrive que dans le moment où l'estomac se rompt. Ce dernier symptôme a quelquefois lieu dans la hernie ou l'étranglement de boyaux.

Du bézoard.

Le cheval se tourmente par intervalle, regarde son ventre de temps en temps, et a les mêmes symptômes que ceux de la hernie.

Du diaphragme crevé.

Le ventre et la poitrine montent et s'élèvent en même temps, de manière que l'on croirait que ces deux cavités n'en font qu'une. L'animal cherche à soulager ses poumons en se tenant sur son derrière à la manière d'un chien.

De la pulmonie invétérée.

Le cheval jette par le nez une matière sanguinolente fétide, et quelquefois rousse et fluide.

Autre.

Les mâchoires serrées, de façon qu'on ne saurait

©ENVA

les ouvrir. C'est le signe le plus dangereux du tétanos ou mal de cerf.

Autre.

Le cheval promène ses mâchoires de droite à gauche, et forme une espèce de roulis, qu'on appelle faire les forces.

Autre.

Les convulsions.

Autre.

Les grandes sueurs froides.

©ENVA

ARTICLE III.

MAXIMES SUR LES MALADIES.

Maladies internes de la tête (1).

Cul-de-verre, ou dragon.

On appelle ainsi un épaississement du diamant de l'œil; cette maladie se reconnaît à la blancheur, à l'opacité de ce diamant ou cristallin dans le milieu de l'œil, et qu'on aperçoit dans le lointain derrière la vitre. A cette maladie ne tentez pas de remèdes. C'est mal à propos que quelques personnes appellent de ce nom la couleur de l'urée.

Sous la désignation de cul-de-verre, de dragon, Lafosse a sans doute voulu signaler la cataracte, et non l'affection particulière de l'humeur vitrée connue sous le nom de glaucome, qui a la nuance du vert de bouteille. On peut prévenir la cataracte en dérivant le point d'irritation fixé sur l'organe, et surtout en remédiant aux affections qui en sont les causes les plus ordinaires. On peut aussi par quelques procédés parvenir à enlever la cataracte. Il existe plusieurs sortes de cataractes.

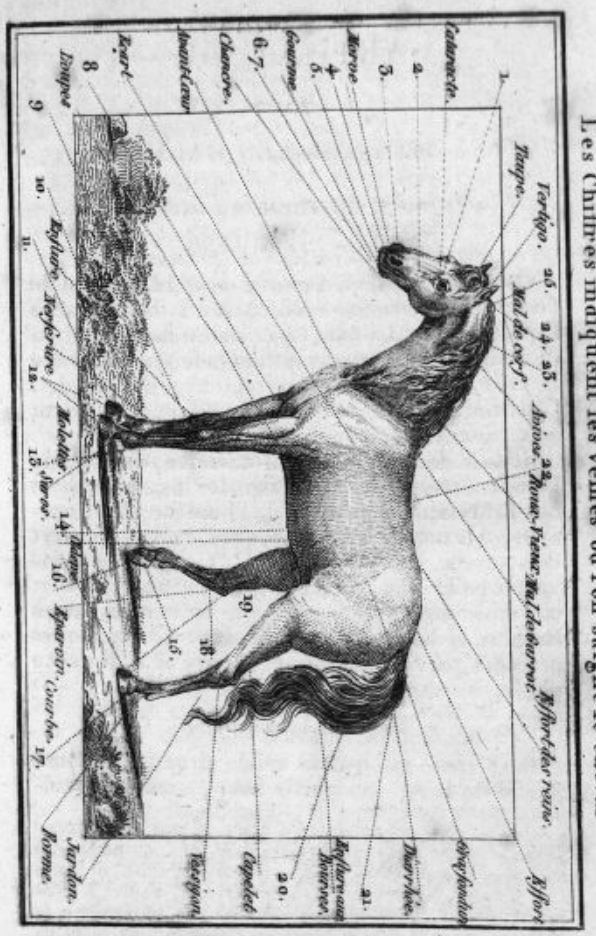
Écoulement des narines.

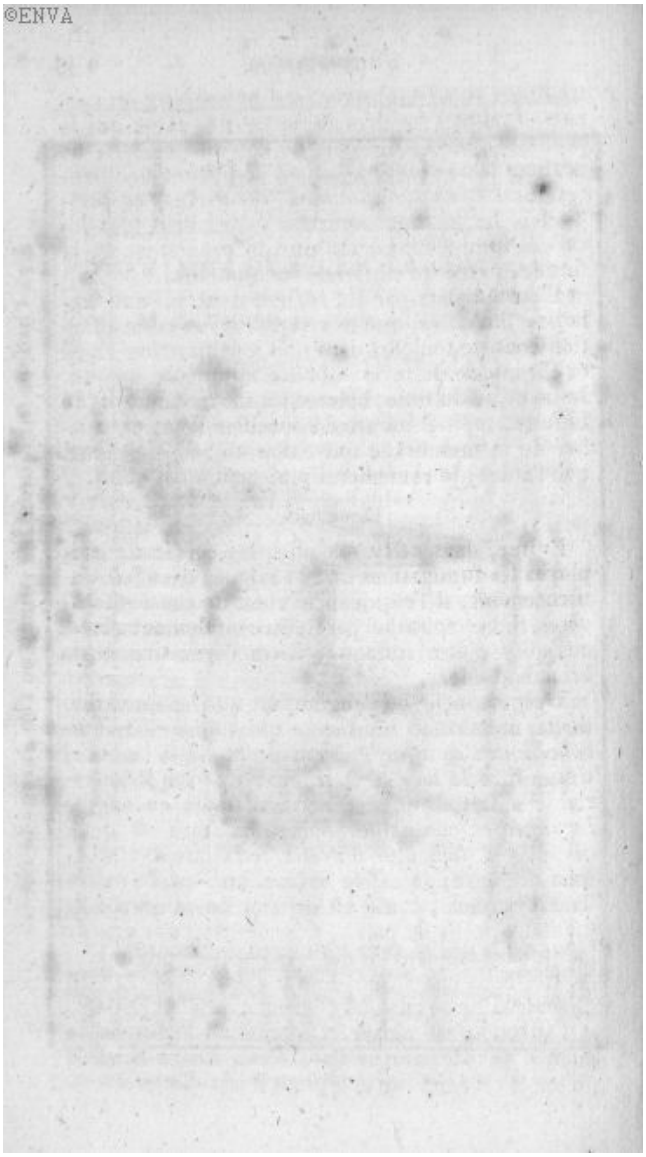
Dans tout écoulement quelconque, ne donnez jamais de breuvages par le nez, et même n'y in-

(1) C'est dans cet article qu'il existe la plus grande confusion à l'égard de l'ordre à suivre dans les descriptions des maladies; l'auteur, sans prendre en considération, ni la nature du mal, ni sa position, ni son degré, a suivi la plus mauvaise méthode, a oublié de décrire une infinité de maladies, et a traité plusieurs fois du même ton divers noms qui indiquent le plus souvent des symptômes que des lésions.

©ENVA

Les Chiffres indiquent les veines ou l'on saigne le Cheval.




©ENVA

©ENVA

troduisez aucune substance qui puisse léser les cornets. Traitez l'écoulement suivant la cause qui le produit; mais, dans quelque cas que ce soit, ne négligez jamais les fumigations de plantes émollientes, béchiques, aromatiques, détersives, et quelquefois les baumes naturels : évitez dans tous les cas les fumigations à feu nu qui produisent de la fumée, parce qu'elle irrite les bronches.

L'écoulement par les narines n'est pas une maladie, il n'en est que le symptôme, et cette affection consiste toujours dans une inflammation aiguë et chronique de la membrane muqueuse du nez. Je ne puis, du reste, blâmer les moyens curatifs de Lafosse, mais il aurait dû spécifier l'état particulier de la membrane qui exige un remède plutôt que l'autre; je remédierai plus tard à cet oubli.

Esquinancie.

Evitez, dans cette maladie, les cordiaux; employez les fumigations n° 33 : saignez dans le commencement, si l'esquinancie vient de causes étrangères. Si la respiration paraît être totalement gênée, au point d'être suffoqué, faites l'opération de la bronchotomie.

L'esquinancie, ou l'angine, est une inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse l'arrière-*bouche* et l'issue de l'œsophage et de la trachée, c'est-à-dire le larynx et le pharynx; son siége variable a fait distinguer cette maladie en angine *laryngée* et en angine *pharyngée*. Dans ces deux cas, il y a difficulté d'avaler les alimens et surtout de boire; la salive même, au lieu de passer dans l'estomac, coule au dehors. La saignée à la jugulaire, celle du palais, deviennent d'une grande utilité; les saignées locales à la parotide produisent de très-bons effets. On doit toujours avoir le soin de tenir la gorge chaude. On renouvelle les saignées si l'affection est tenace. On seconde l'effet de la saignée par des gargarismes d'eau d'orge miellée (2 onces de miel sur une pinte d'eau d'orge).

©ENVA

Étourdissement.

L'étourdissement venant pour l'ordinaire d'un engorgement dans le cerveau, on doit saigner coup sur coup, et employer les bains d'eau froide et les lavemens émolliens.

L'étourdissement est un symptôme et non une maladie; il accompagne le plus souvent les affections cérébrales, les compressions diverses de l'encéphale, les inflammations des méninges et de la substance cérébrale même : les inflammations sont ou idiopathiques ou sympathiques. On dirige le traitement selon le siége premier de l'irritation; les saignées à la jugulaire sont toujours nécessaires pour soustraire du cerveau la cause irritante ou comprimante. Les douches d'eau froide agissent très-efficacement et dans le même sens. J'ai obtenu de très-bons effets de l'application sur la tête, de la glace pilée et mélangée avec du sel de cuisine. Les lavemens émolliens recommandés deviennent d'une grande utilité lors d'indigestion et de gastrite.

Étranguillons.

Traitez cette maladie de même que l'esquinancie; mais comme les glandes parotides sont souvent engorgées, tâchez de les attirer en suppuration par le moyen des maturatifs n° 43.

L'estranguillon qui n'annonce encore qu'un symptôme, est une maladie en tout semblable à l'angine; si l'on peut établir une différence ce n'est que dans la gravité du mal. La complication de l'inflammation du tissu cellulaire parotidien a reçu le nom de parotide. Les soins que cette inflammation exige sont les mêmes que ceux de l'angine, on ajoute seulement les émolliens; à l'extérieur, les cataplasmes en farine de graine de lin; et s'il se forme des abcès, on les ouvre.

Gourme.

La gourme est une maladie qu'ont les jeunes chevaux, et qui s'annonce par la tristesse, la toux,

©ENVA

le dégoût, la faiblesse; pour l'ordinaire, par un écoulement qui se fait par les narines, et souvent par un gonflement sous la mâchoire ou aux avives, qui presque toujours tourne en abcès. Evitez les cordiaux et les onguens; tenez simplement le cheval chaudement : cependant, si l'animal a grande difficulté de respirer, employez les fumigations nº 33, pour tout remède. La faiblesse n'est ici que factice, à moins que l'animal n'ait été privé d'alimens depuis long-temps dans cette inflammation des membranes muqueuses, des voies aériennes et du tissu cellulaire qui sympathise le plus avec les membranes; on néglige trop la diète dans l'origine du mal. La saignée, pour laquelle on a tant de répugnance dans cette maladie, convient cependant beaucoup lorsque l'inflammation se développe; sans doute qu'elle devient nuisible quand l'animal est déjà affaibli par une longue privation d'alimens, et que la sécrétion purulente des muqueuses est abondante. On se figure mal à propos que la gourme est une maladie nécessaire, c'est pour cela que l'on cherche toujours à favoriser le jetage; il est bien préférable, selon moi, de le prévenir, ou au moins de dissiper l'inflammation lorsqu'elle existe. Or, on y parvient à l'aide de la saignée, des fumigations émollientes et de la diète. On doit constamment tenir les animaux dans un air tempéré; c'est en guérissant promptement et radicalement cette maladie, que l'on va au-devant d'une multitude d'affections plus ou moins graves qui proviennent de l'irritation lymphathique causée par celle des voies de la respiration.

Lunatique.

La maladie de l'œil appelée lunatique n'est point un effet de la lune, mais un effet du temps humide. Les lotions d'eau fraîche équivalent à celles faites d'infusion de fleurs de rose et de plantain. La lunatique doit préférablement être appelée ophthalmie *intermittente*, en raison des accès plus

©ENVA

ou moins rapprochés qui caractérisent cette maladie. Les saignées dans l'origine des accès, soit à la jugulaire, soit aux tempes, à l'aide des sangsues ou du sacrificateur dans le vide; les lotions émollientes les premiers jours, les lotions astringentes et d'eau froide quelques jours après l'invasion du mal; les cautères, les sétons, les purgatifs, sont les moyens ordinaires qu'on oppose à cette terrible maladie. Il en existe beaucoup d'autres qui deviennent d'un secours même nécessaire pour la cure de ce mal. Voyez mon Traité des maladies des yeux.

Mal de cerf.

Evitez les cordiaux, qui sont d'usage dans ce cas. Cette maladie étant toujours un érétisme général, saignez deux ou trois fois l'animal, et faites-lui prendre des bains tièdes. Cette maladie est plus particulièrement désignée sous le nom de Tétanos. Les moyens curatifs doivent être en rapport avec les causes. Quand elle est causée du déplacement d'une irritation, on cherche à rétablir cette irritation; quand il y a inflammation générale, on saigne amplement à la jugulaire. Les bains de vapeurs généraux sont très-utiles.

Morve (1).

Frappé des ravages que cause sans cesse la maladie de la morve dans la France, et les préjugés sans nombre qui règnent encore au moment que nous écrivons, et que malheureusement le gouvernement a adoptés, faute d'avoir été éclairé par des gens instruits, nous avons cru qu'en bon citoyen, en homme versé dans la connaissance des maladies du cheval, nous ne pouvions mieux employer notre temps, qu'à rechercher comment on pourrait apporter des remèdes à une contagion si dangereuse, qui enlève tant de chevaux aux régimens, et qui cause de si grandes pertes.

(1) Je rapporterai exactement l'article de Lafosse; mes observations viendront après ses tableaux.

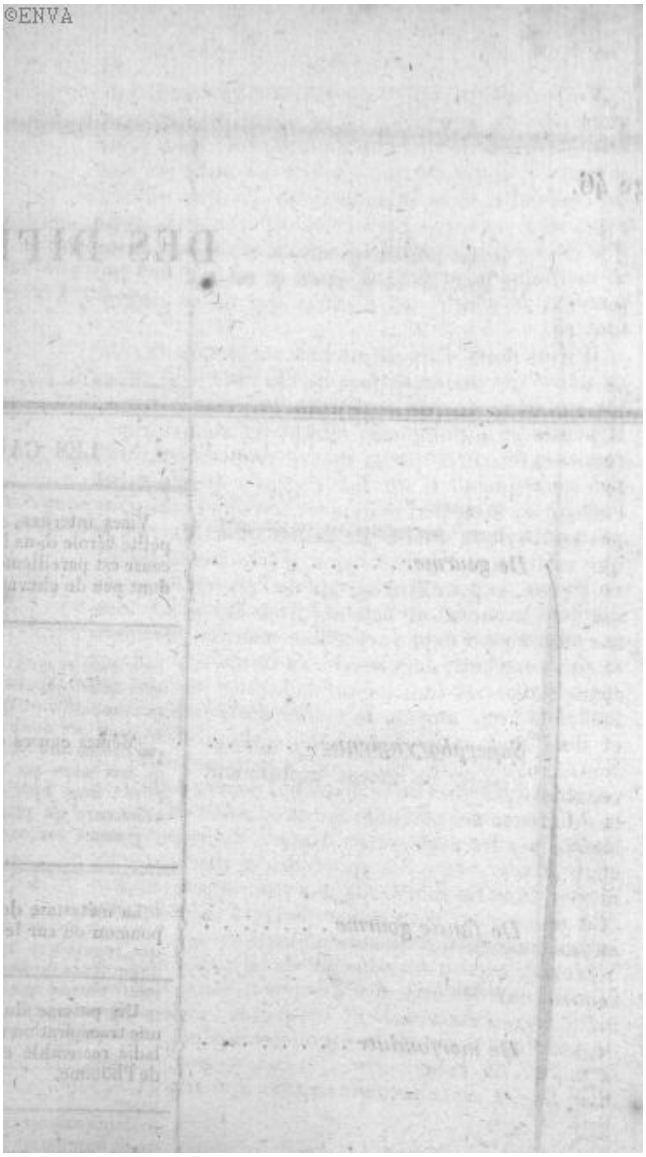
©ENVA

TABLEAU

DES DIFFÉRENS ÉCOULEMENS QUI SE FONT PAR LES NARINES DES CHEVAUX,

DÉSIGNÉS SOUS LE NOM DE MORVE.

MORVE	LES CAUSES.	DIAGNOSTICS.	CHANCRES.	PUS.	GLANDES.	PRONOSTICS.	DANGER ET CONTAGION.
De gourme	Vices internes, semblables à la petite vérole dans l'homme, dont la cause est parfaitement inconnue, et dont peu de chevaux sont exempts.	Les signes sont la jeunesse, la faiblesse, le dégoût, l'abattement, la plénitude totale de la mâchoire, quelquefois de la fièvre.		Celui du nez est blanc, muciligineux; celui des dépôts est caseux, et soluble dans l'eau.	Sensibles; s'abcèdent.	Cette maladie est toujours favorable quand il y a dépôt sous la gauche; aux parotides, ou aux aines.	Se communique sans danger, et même s'inocule.
Superpharyngienne	Mêmes causes que ci-dessus.	Le râlement, à l'abondance des matières, à leurs qualités qui sont séreuses, gélatineuses, et l'animal ne tousse pas, à moins que la matière ne touche l'épiglotte, et encore la toux est-elle très-faible : il n'y a point de gonflement sous la ganache; il y a des contractions fréquentes du larynx.	Nullement apparens.	Séreux, gélatineux et caseux.	Aucun gonflement sous la ganache.	La nature rarement s'en débarrasse-t-elle. Jusqu'à présent incurable, lorsqu'elle est confirmée.	Sans danger, et peut même s'inoculer.
De fausse gourme	La métastase de l'humeur sur le poumon ou sur le larynx.	Le cheval ne jette point, ou presque point; râle, a difficulté de respirer, a le gosier tuméfié.	Quelquefois chancré, quand il y a putridité.	Séreux, sanguinolent, et peu abondant.	Quand le cheval survit il devient glandé, et la gourme dégénère en morve de la seconde espèce.	Le cheval en périt pour l'ordinaire.	Se communique presque toujours avec danger.
De morfondure	Un passage du chaud au froid, une transpiration arrêtée: cette maladie ressemble en tout au rhume de l'homme.	La toux, l'écoulement par les narines, séreux dans le commencement, épaissit sur la fin, et ne dure que quinze jours environ.		Limpide et abondant.		Elle peut dégénérer en morve de la première espèce, lorsqu'elle passe quatre jours, et qu'il se forme des glandes sous la ganache.	Sans danger et ne se communique pas, même dégénérée en morve proprement dite, ou ozène de la première espèce.
De courbature	Les causes sont les mêmes que celles de la pleurésie dans l'homme.	Le cheval a de la fièvre, porte la tête basse, est dégoûté, tousse, jette par les naseaux une humeur jaunâtre, quelquefois sanguinolente.		Épais, jaunâtre, quelquefois sanguinolent.		Il guérit pour l'ordinaire, mais quelquefois cette maladie dégénère en pulmonie.	Elle ne se communique pas, même étant dégénérée en pulmonie.
De pulmonie	Une gourme mâchée, ou une courbature, ou un vice farcineux, sont pour l'ordinaire les causes de la pulmonie; et la pulmonie est toujours une ulcération dans le poumon.	Le cheval tousse, dépérit, a le poil hérissé, a presque toujours la fièvre, perd l'appétit, ses forces diminuent, il sue plus ou moins, il a la ganache œdée.	Rarement y a-t-il des chancres, encore sont-ils qu'il y ait complication de maladie, ce qui n'arrive qu'aux chevaux qui vivent longtemps dans cet état.	L'animal jette, presque autant par la bouche que par le nez, un pus blanc, glaireux, et souvent sanguinolent.	Rarement il est glandé, encore les glandes ne surviennent-elles que quand il y a long-temps que l'animal est pulmonique, et les glandes, dans cet état, sont petites, molasses, et existent des deux côtés de la mâchoire.	Cette maladie est toujours mortelle, et quand elle dure long-temps elle produit l'ozène, ou la morve de la seconde espèce.	Cette maladie ne se communique que quand elle vient d'un vice de farcin.
De pousse	Les causes sont l'épaississement de l'humeur des bronches du poumon, amassé dans ses vésicules, des adhérences du poumon à la plèvre, des tubercules pierreux dans les vésicules pulmonaires, et souvent la pléthore.	Le cheval jette une humeur tamponnée par les narines, soit en buvant, soit en s'ébrouant, soit en expectorant: il a de la toux, ou n'en a pas, et cela, suivant les causes qui produisent cette maladie; mais il a toujours le battement de flancs en deux temps.				Il n'en périt pas, ou en moins il vit long-temps.	Cette maladie ne se communique pas.
Ozène, ou morve proprement dite, de la première espèce.	L'ozène est une ulcération peu apparente de la membrane pituitaire, mais plus encore un dépôt de pus dans les sinus et cornets. Les causes sont un passage du chaud au froid, un coup donné sur le nez, des breuvages ou des injections données dans cette partie, et jamais un vice dans le sang.	Le cheval ne tousse pas, est en embonpoint, ne dépérit pas, est glandé d'un côté, et jette de ce même côté, un est glandé de deux côtés, et pose lors jette des deux; mange, boit bien, a de l'ardeur.		Le pus est caseux, friable, abondant et soluble dans l'eau, se durcit et devient pierreux dans les acides.	Les glandes sont dures, squirrheuses, insensibles, adhérentes ou non adhérentes, ne s'abcèdent jamais.	La maladie, prise dans son principe, est curable: elle est incurable quand elle est confirmée. Cette maladie est commune dans les régimens, les postes et les messageries.	Cette maladie ne se communique ni par des breuvages ni en se flairant de narines à narines; cependant c'est celle pour laquelle on use tant de chevaux: on met en usage la saignée et les fumigations n° 33.
Ozène, ou morve de la seconde espèce	Les causes sont un vice de fausse gourme, ou un vice quelconque dans le sang.	Le cheval ne tousse pas, conserve très-long-temps son embonpoint, jette: les glandes, comme dans la morve de la première espèce, se maintiennent long-temps dans cet état.	Le cheval est plus ou moins chancré, et souvent il l'est dans toute l'étendue de la membrane pituitaire.	Le pus est peu abondant, il est séreux, noirâtre, mêlé d'un mucilage blanc et noir.	Les glandes sont, comme ci-dessus, squirrheuses, souvent plus petites, mais plus adhérentes.	Le cheval vit long-temps ainsi affecté, et n'en périt qu'à la longue: cette maladie se manifeste pour l'ordinaire par un saignement de nez quelquefois considérable.	Cette maladie se communique de naseau à naseau, et cela sur-le-champ, c'est-à-dire qu'un cheval sain qui respire l'haleine d'un cheval affecté de cette maladie la prend sur-le-champ, ce dont on s'aperçoit huit à dix jours après, par une glande sous la ganache : employez le n° 33, et ensuite 34.
De farcin, produisant la troisième espèce de morve	Les causes du farcin sont à peu près les mêmes que celles du virus vénérien, mais dont les ravages sont souvent plus prompts.	Le cheval a le corps tout parsemé de cordes de farcin; il jette par les narines, tousse, et est très-mauvais.	Les chancres sont abondans, les cornets du nez sont cariés en peu de temps, et même les os.	Le pus est toujours sanieux et sur-dide.	Les glandes dures et insensibles; les tuniques de la peau de ces mêmes glandes s'abcèdent en cul-de-poule.	L'animal ne survit pas long-temps; plusieurs viscères, tant de la poitrine que du bas-ventre, sont affectés.	Maladie très-dangereuse et communicable, et presque toujours mortelle : employez les sétons, les sudorifiques, les fumigations n° 34, et rasez avec le bistouri les boutons en forme de cul-de-poule qui sont répandus sur la peau, lavez-les avec le n° 49 dissous dans de l'eau.


©ENVA

Voilà l'unique objet du tableau que nous joignons ici, où nous avons tâché de développer tout ce qui regarde la maladie de la morve. Nous nous sommes proposé d'y faire voir : 1° qu'il est aisé de confondre cette maladie avec d'autres qui s'y rapportent; 2° que parmi les différentes morves il y en a qui se communiquent, et d'autres qui ne se communiquent pas; 3° qu'il y en a enfin qui peuvent se guérir, et d'autres qui ne se guérissent pas.

Il n'est point d'artiste un peu versé dans la connaissance des maladies dont les chevaux sont affectés, qui ne sache que la gourme, la fausse gourme, la pousse et la pulmonie, offrent les mêmes apparences extérieures que la morve proprement dite, par conséquent, il est facile de s'y tromper; et l'artiste ou maréchal manquera son objet, s'il n'est pas assuré de la qualité de la maladie. Mais alors que doit faire l'artiste pour n'être point induit en erreur, et pour être certain de l'espèce de maladie dont le cheval est atteint? Nous avons fait tous nos efforts pour expliquer d'une manière succincte et circonstanciée, dans le tableau suivant, toutes les connaissances et tous les principes sur lesquels est fondée la vraie morve, la morve proprement dite, et dont nous rapporterons toutes les différences. Nous croyons donc que, par l'inspection seule de ce tableau, l'artiste ou le maréchal pourra connaître la différence des maladies qui produisent des écoulemens par les narines; qu'il saura discerner leurs effets divers, et qu'il apprendra à distinguer la morve, la vraie morve, la morve proprement dite (car on ne peut trop insister sur ces termes), des autres maladies qui lui ressemblent.

L'expérience que nous avons acquise dans la connaissance des maladies du cheval, nous apprend qu'il faut nécessairement distinguer trois sortes de morves : l'une de la première espèce, qui est la morve, la vraie morve, la morve proprement dite; l'autre de la seconde espèce, qui n'est autre

©ENVA

chose qu'un vice quelconque dans la masse du sang ; et celle de la troisième espèce, qu'on peut désigner par le nom de morve de farcin. La morve de la première espèce ne se communique jamais, à moins qu'elle ne soit compliquée avec d'autres maladies ; mais ce dernier cas arrive rarement, et nous voyons tous les jours, avec une surprise aussi vive que douloureuse, qu'on massacre un nombre infini de chevaux atteints de la morve, sous prétexte que cette maladie se communique. La morve de la seconde espèce, au contraire, est communicable ; parce qu'outre que le cheval, ainsi que dans la morve proprement dite, jette par les narines et devient glandé, c'est qu'il est chancré, et ce chancre paraît être la seule cause de la contagion de la maladie. La morve de la troisième espèce est dans le même cas ; parce que non-seulement l'écoulement se forme par les narines, la tuméfaction des glandes et la cloison du nez se trouvent aussi chancrées, mais encore certaines parties du corps sont parsemées de boutons et de chancres, qui caractérisent la morve de farcin, maladie plus dangereuse, et non la plus commune. Ces deux dernières espèces de morves portent la contagion parmi les autres chevaux, parce que le vice réside principalement dans le sang ; mais la morve de la première espèce, la vraie morve, la morve proprement dite, n'est jamais contagieuse, quoiqu'elle soit la plus commune.

Les deux dernières espèces de morves sont incurables, mais la dernière seule est mortelle. Quant à la morve de première espèce, la vraie morve, la morve proprement dite, elle n'est ni incurable ni mortelle. 1° Elle n'est mortelle dans aucun cas, et il en est d'un cheval atteint de cette maladie comme d'un homme qui aurait perdu l'odorat, maladie désignée vulgairement par le mot *punais* : c'est la perte d'un sens ; la perte d'un sens n'empêche pas le cheval de remplir ses fonctions animales (1).

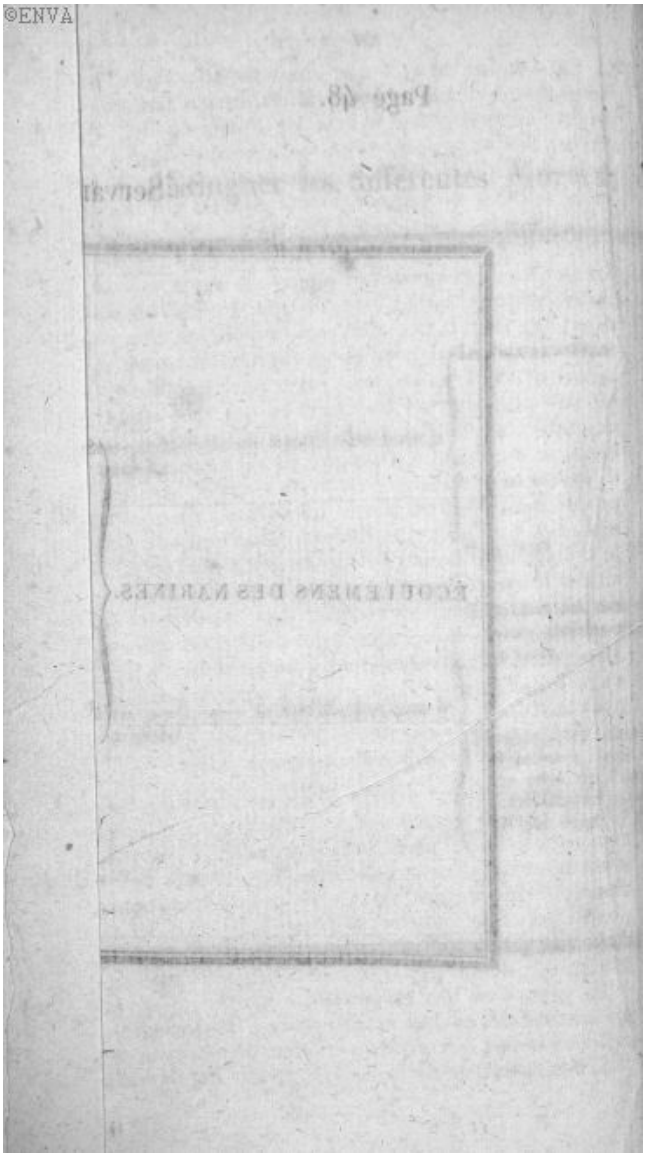
(1) Cette comparaison est très-fausse.

©ENVA

TABLEAU

Servant à distinguer les différentes Morves, ou à caractériser les différens Écoulemens qui se font par les narines.

ÉCOULEMENS DES NARINES.	Sans gonflement ou tuméfaction sous la ganache	La toux existante	Par les narines	Écoulement clair comme du blanc d'œuf, et de même consistance	Morfondure.
			Par les narines et par la bouche	Écoulement séreux, jaunâtre, et quelquefois sanguinolent	Courbature.
				Écoulement de la nature d'un blanc d'œuf qui serait en partie cuit, quelquefois mêlé de petites parcelles de sang	Pulmonie.
				Écoulement glaireux, tenace et tamponné, presque indissoluble, souvent sans toux.	Pousse.
		Sans toux	Par les narines et par la bouche	Écoulement de trois espèces bien distinctes, séreux, gélatineux et caseux	Gourme superpharyngienne.
	Avec gonflement ou tuméfaction sous la ganache	Tuméfactions non circonscrites, ou plusieurs glandes molasses, accompagnées de toux	Par les narines	Écoulement séreux, et de la nature d'un blanc d'œuf à demi cuit	Gourme.
			Par les narines et par la bouche	Écoulement très-séreux et roussâtre	Fausse gourme.
		Tuméfactions circonscrites, ou glandes très-dures, plus ou moins adhérentes du côté de l'écoulement; sans toux; l'écoulement par une narine seulement, ou par deux	Point de chancres dans les naseaux	Écoulement blanc, caseux, ou de nature de fromage blanc	Ozène de la première espèce, ou morve proprement dite, morve non communicable.
			Des chancres dans les naseaux	Écoulement séreux et noirâtre, mais peu abondant	Ozène de la seconde espèce.
				Écoulement très-peu abondant, presque toujours sanguinolent, des cordes de glandes, ou de chancres, ailleurs qu'aux naseaux	Ozène de farcin, ou de la troisième espèce.



©ENVA

Car comme on voit que l'homme affecté de l'ozène conserve toutes les qualités de son tempérament, et qu'il prend même de l'embonpoint, de même l'on observe que l'animal atteint de la morve se maintient toujours en vigueur et en santé. 2° Elle est incurable seulement lorsqu'elle est invétérée et confirmée; mais quand l'on s'y prend de bonne heure, on peut en arrêter promptement les progrès. La morve de la première espèce, la vraie morve, la morve proprement dite, ne consiste donc absolument que dans la perte du sens de l'odorat. Son remède sont les saignées et les fumigations adoucissantes n° 33. L'on pourrait juger par là combien il est peu utile de tuer les chevaux qui sont atteints de cette maladie, et quels importans services rendrait un maréchal à un régiment s'il venait à bout de savoir bien distinguer la vraie morve, la morve proprement dite, de toutes les autres affections et maladies qui lui ressemblent! Nous espérons que le tableau que nous présentons sera suffisant pour guider les maréchaux des régimens dans la pratique de cet art, et pour les rectifier dans les erreurs où peut les jeter la complication des différentes morves. Heureux si le gouvernement jette un coup d'œil favorable sur cet ouvrage, et qu'il veuille seconder nos vues!

Tableau des différentes espèces de morve.

Pour corriger cet article, il conviendrait d'intercaler à chaque instant une nouvelle phrase qui pût redresser celle qui précède : j'ai pensé qu'il conviendrait mieux d'offrir aux lecteurs, le plus succinctement possible, ce que l'on connaît maintenant de plus positif sur cette maladie; et certes je ne puis puiser dans une meilleure source que dans l'ouvrage de M. Morel, de qui je partage entièrement l'opinion.

La morve est une inflammation chronique de la membrane des cavités nasales, suivie de désorganisations variées, qui ont reçu diverses dénominations.

L'inflammation de la nasale, avant de devenir

chronique, a d'abord été récente et aiguë; ainsi toute cause irritante peut déterminer l'inflammation nasale, et par suite la morve; c'est-à-dire cet état de l'inflammation nasale qui est accompagné de signes particuliers qui diffèrent de ceux qui accompagnent les inflammations aiguës connues sous les noms de catarrhe, de gourme, de fausse gourme, etc. Cela était nécessaire d'ailleurs, puisque les tissus changent de disposition, et que leurs fonctions sont nécessairement modifiées; de là naissent ces sécrétions morbides qui sont tantôt séreuses, tantôt très-épaisses, offrant des nuances variées du blanc d'œuf ou blanc mat, au vert, au jaune verdâtre, au jaune sanguinolent, etc. Plus tard on voit souvent les résultats de l'irritation se cantonner sur certains points de la membrane; des petits points d'un rouge foncé, auréolé, indiquent le dépôt d'une matière étrangère qui par sa présence détermine de nouveau une irritation circonvoisine; et bientôt ce dépôt ne se trouvant plus sous la domination de la vie, est soumis aux lois de la décomposition; les élémens, pour se séparer de la partie vivante, se fraient une issue et laissent après eux une cavité plus ou moins étendue, plus ou moins profonde, qu'on a appelée *ulcère*, *chancre*, laquelle augmente constamment, en raison de ce que les tissus qui en constituent les limites, étant toujours le siége d'une inflammation ancienne, tendent toujours à la décomposition. Le chancre n'est pas toujours précédé de ce dépôt, qui a reçu le nom de tubercule; cela dépend sans doute du siége premier de l'irritation. Cette disposition à la désorganisation s'arrête rarement, et le plus souvent elle entraîne la perte de l'animal.

L'irritation de la membrane nasale ne prend le nom de morve que lorsqu'elle tend à la désorganisation; cette tendance est annoncée par certaines circonstances que nous allons signaler: ces circonstances sont relatives ou aux objets qui entourent l'animal, ou à l'animal même; ainsi un travail forcé par un mauvais temps, une mauvaise nourriture, des ha-

©ENVA

bitations froides et humides, sales, obscures, renfermées, mal exposées, la négligence du pansement et des soins qu'exige un animal qui rentre du travail. Dans la seconde série nous rangerons tous les signes qui dépendent de la constitution de l'animal : un tempérament caractérisé par le développement du système lymphatique, ou une constitution très-irritable, une conformation particulière des cavités nasales, leur peu de capacité, leur propension en général à contracter des irritations, et la fréquence des irritations antérieures. La maladie se développera d'autant plus facilement que plusieurs de ces circonstances se trouveront réunies à la fois.

Certains signes accompagnent constamment les lésions que l'on est convenu d'appeler morve. Un des plus constans consiste dans l'augmentation de volume des ganglions lymphatiques placés dans l'auge; ils sont d'abord très-sensibles, forment une tumeur circonscrite, dure, souvent adhérente, variable en grosseur; elle indique constamment une irritation de la membrane nasale du côté où elle existe, car elle ne s'observe souvent que d'un seul côté. La membrane nasale est ou d'un rouge veineux, ou elle est pâle et infiltrée; ordinairement l'œil du même côté est chassieux et offre le même état que la narine correspondante. Les parties osseuses qui correspondent aux cornets sont souvent gonflées et douloureuses. Quelquefois il ne se montre qu'une sécrétion par les narines, sans inflammation des ganglions. La matière sécrétée offre des nuances très-variées, et n'a de l'odeur que lorsqu'il y a altération profonde de la pituitaire. Déjà ces signes décèlent la morve; et elle est entièrement confirmée lorsqu'ils sont réunis à des ulcérations, des tumeurs auréolées, des tubercules, ou même de ces sortes de cicatrices qui indiquent une ulcération ancienne. On observe aussi que le liquide sécrété est grumeleux et qu'il adhère fortement à l'orifice des narines. Tous ces désordres sont souvent locaux.

L'animal ne paraît du reste souffrir en aucune ma-

©ENVA

nière; il conserve sa gaîté, son appétit, son embonpoint; ce n'est que lorsque l'affection s'étend sur le reste des organes de la respiration, qu'il se développe des tubercules, des abcès dans les poumons, ou d'autres lésions graves; que les animaux souffrent, maigrissent; qu'ils ont le poil terne, etc.; alors il survient des complications variées qui entraînent promptement l'animal à sa perte.

Cette maladie offre une particularité bien remarquable, c'est la constance avec laquelle elle affecte la narine gauche; on n'a jusqu'à présent donné que des raisons plus ou moins raisonnables sans être certaines. Les exemples du contraire ne sont cependant pas très-rares.

Les désordres qui caractérisent la morve varient de siége; les chancres (ulcères) résident quelquefois à la partie supérieure des narines: il est alors difficile de les apercevoir, souvent même impossible, malgré le secours du miroir, qui est d'une grande utilité dans ce cas (1); d'autres fois ils se développent d'abord à l'orifice des narines, et progressivement du bas en haut. Il est d'autant plus nécessaire d'examiner les membranes avec soin, qu'il peut y avoir des chancres sans jetage, et la morve n'en existe pas moins.

A tous ces troubles, qui annoncent une phelgmasie ancienne, il peut se joindre une inflammation aiguë qui fait d'autant plus de ravage que la désorganisation antérieure est plus considérable: la morve est alors dite aiguë; elle termine souvent la vie de l'animal.

D'après ce qui précède, il est facile de voir que la morve n'est pas une maladie qu'il est nécessaire de séparer entièrement de beaucoup d'autres affections; elle n'en diffère que par son siége : les

(1) Pour se servir de cet instrument, on l'oppose aux rayons directs du soleil que l'on dirige alors à volonté dans les narines de l'animal; on explore par ce moyen une très-grande étendue des cavités nasales.

©ENVA

moyens que l'on doit chercher à lui opposer ne doivent donc pas être empiriques, leur administration doit être basée sur un raisonnement aussi solide que celui qui guide la médecine dans les autres médications. Elle se communique des pères aux jeunes poulains de la même manière que certaines autres lésions. Sa contagion n'est rien moins que prouvée; on peut même affirmer qu'elle n'a pas lieu: c'est du moins ce que ma courte expérience me permet d'avancer. La cohabitation d'un animal morveux avec un autre qui est disposé à le devenir, peut être une cause occasionelle, comme toutes les causes irritantes qui résident dans la propriété particulière des produits sécrétés. Cette circonstance ne suffit pas pour lui valoir la qualification de maladie contagieuse. Il faut attribuer à d'autres causes ces fléaux meurtriers qui détruisent en peu de temps des attelages, des régimens entiers; examiner scrupuleusement de quelle manière s'administre le fourrage, quelles sont ses qualités, le genre de travail, les habitations, leur situation, le climat, etc., etc., et surtout les soins que l'on donne à un grand nombre d'animaux réunis.

La cure de la morve a été de tout temps un écueil insurmontable pour la médecine; elle le sera toujours quand il existera les lésions qui caractérisent la gravité de cette maladie, et tant qu'on ne suivra pas une méthode plus rationnelle.

On a toujours cherché des spécifiques capables de détruire un vice particulier, un virus qui n'existe pas. Ces moyens curatifs ont constamment été pris parmi les irritans; la morve étant une irritation, il est facile de concevoir que le traitement aggravera le mal dans presque tous les cas. Cependant il ne faut pas être exclusif; il est urgent quelquefois d'appliquer certains stimulans locaux, et c'est lorsque les animaux sont d'un tempérament lymphatique, que l'inflammation nasale a abandonné les vaisseaux sanguins pour devenir lymphatique; on produit alors une dérivation d'un

©ENVA

système à un autre, et par suite un travail salutaire qui est suivi de la cicatrisation des ulcères ou du déplacement de l'irritation chronique. L'expérience prouve que les médicamens astringens sont ceux qui conviennent le mieux (les injections d'eau blanche, de macérations d'écorce de chêne, de quinquina, de bistorte, etc.); et dès qu'une nouvelle irritation se rencontre, on l'éteint par les saignées locales et générales, une médication antiphlogistique (des fumigations émollientes); enfin on seconde ces moyens par des dérivatifs appliqués sur la peau ou dans le tissu cellulaire, les cautères, les sétons: je préfère ce dernier moyen. Il ne faut pas non plus oublier les causes de la morve, que l'on doit chercher à éloigner: la propreté et la salubrité des écuries; en général, le régime que l'on doit constamment adapter à l'état présent de l'animal; c'est-à-dire qu'il convient de bien nourrir les chevaux qui ont été privés d'alimens, et de diminuer la ration de ceux chez qui les symptômes de la morve sont accompagnés de rougeur et d'engorgement sanguin; la saignée devient alors utile, la nourriture verte prise au pâturage, ou à l'écurie. On a des exemples assez nombreux de cures spontanées de morve chez des animaux abandonnés dans des champs et soumis par conséquent à un régime doux et à un exercice modéré. Pourquoi ne pas imiter la nature et employer tous les moyens qui détruisent l'irritation de la membrane nasale. Il serait bien à désirer que le sort des malheureux animaux morveux fût bientôt plus doux, et qu'au lieu de les sacrifier, on fît une dernière tentative peu coûteuse, en les abandonnant dans des pâturages; ce moyen renferme très-souvent les conditions nécessaires à un traitement rationnel de l'irritation chronique nasale de la morve.

Les différens jetages n'offrent jamais les caractères tranchés que Lafosse leur accorde; ils diffèrent tous par des nuances insensibles qui ne peuvent laisser établir des espèces. Si la morve accompagne

©ENVA

quelquefois le farcin, la pulmonie, la pousse et autres maladies, etc., ce n'est pas une raison pour distinguer la morve, en morve de pulmonie, de pousse, de farcin, etc., parce que l'on ne peut indiquer isolément un traitement qui convienne à telle ou telle espèce; il convient toujours de combattre séparément l'une et l'autre affections, qui, du reste, ont presque toujours de l'analogie dans leur nature, et qui par conséquent exigent des moyens curatifs analogues.

Je suis fâché de ne pouvoir m'étendre davantage sur cet objet intéressant.

Le vertigo.

Est un assoupissement presque continuel, accompagné assez souvent de spasme et de convulsion, desquels l'animal périt, ou dont il reste une espèce d'imbécillité qu'on appelle immobilité.

Il est mieux de dire que le vertige, qui n'indique qu'un symptôme, est une irritation cérébrale caractérisée par des signes qui lui sont propres. Cette irritation est idiopathique, ou sympathique d'une irritation des voies digestives. Il est facile de distinguer ces deux affections par les symptômes commémoratifs et le diagnostic. On lui oppose, dans tous les cas, la saignée, la diète, les douches d'eau froide sur la tête, l'application de glace pilée mélangée avec du sel, les laxatifs dans le vertige d'indigestion, les breuvages émolliens, le jus de pruneaux dans lequel on dissout de la manne : les saignées locales aux tempes sont très-utiles; elles sont préférables aux grandes déplétions sanguines des gros vaisseaux. On ne doit pas négliger les dérivatifs énergiques, et multiplier les sétons. Quand l'irritation devient chronique, le cerveau n'agit plus avec sa rectitude ordinaire : par conséquent les mouvemens ne sont plus aussi libres, l'animal recule difficilement; de là est venu le nom d'immobilité. L'irritation chronique est quelquefois suivie d'épanchement séreux dans les ventricules ou à la face des

©ENVA

méninges; les fonctions du cerveau ne s'exécutent encore qu'avec incertitude.

Cette maladie vient d'un grand engorgement des vaisseaux sanguins du cerveau; et alors ce vertigo est appelé vertigo furieux.

Au vertigo furieux, faites deux ou trois copieuses saignées, à deux ou trois heures de distance, et tenez-vous-en là; donnez des boissons et des lavemens nitrés; faites des embrocations d'eau fraîche sur la tête, et passez sur-le-champ des sétons; dans les grandes crises, donnez le n° 10. Ce numéro indique des purgatifs qui ne peuvent devenir de quelque utilité que dans le vertige sympathique : les laxatifs sont préférables.

Au vertigo séreux, ne saignez pas, donnez le n° 10; au bout de dix heures, le n° 13, le n° 5, le n° 20 et le n° 31.

Le remède le plus efficace est le cautère au cou et le séton : les purgatifs que Lafosse recommande sont utiles comme dérivatifs. Je ne conseille pas les sudorifiques, le régime affaiblissant : le vert aide beaucoup l'effet des dérivatifs.

Maladies externes de la tête.

Fistules aux barres.

Cette maladie est toujours produite par la carie de la mâchoire inférieure. Souvent les alimens, l'avoine, rongent les tables de l'os, s'insinuent dedans et les carient. Le remède est d'enlever toute la partie cariée avec une gouge, et de les toucher pendant trois ou quatre jours avec la teinture de myrrhe et d'aloès, et ensuite lotionner avec le vin miellé.

Cet accident est rare : le cautère rouge et la propreté suffisent pour le guérir radicalement.

Barres offensées.

Le vin miellé est le seul remède à employer toutes les fois que l'os n'est pas à découvert, autrement il faudrait le traiter avec le détersif n° 46, et même ruginer l'os.

©ENVA

Chassie.

Cette humeur, dans l'animal, vient toujours d'un embarras dans les points lacrymaux. Employez les lotions fréquentes de décoctions légères et froides de bugle; et si ce remède ne réussit pas, injectez la même liqueur par les points lacrymaux, ou plus facilement par le canal lacrymal dont l'orifice se présente sur le bord de la lèvre supérieure, et que la plupart des gens prennent pour des chancres.

La chassie est due à beaucoup d'autres causes, telles que les diverses inflammations de la conjonctive et des follicules qui se trouvent au-dessous, qui produisent un épaississement des fluides sécrétés. La propreté est le moyen qu'on doit réunir aux soins que nécessite l'inflammation des organes.

Cirons.

On reconnaît cette maladie à de petits boutons jaunâtres qui surviennent sur le tarse des paupières. Il s'en forme même des chapelets le long des paupières, principalement de la supérieure; ce sont de petites obstructions qui par leur dureté occasionent sur le frottement une surabondance de larmes.

La dénomination de tumeurs ciliaires convient mieux à cette affection : l'ouverture des tumeurs et les lotions de collyre astringent ou d'eau fraîche suffisent pour les guérir.

Clignotement.

Ou cette maladie vient d'un mouvement involontaire de la paupière, ou de la délicatesse de la rétine, qui ne saurait supporter l'impression des corps extérieurs. Dans l'un ou l'autre cas, on ne saurait qu'employer les lotions d'eau fraîche.

Glande.

Considérez quelle espèce de glande c'est, sa situation et sa nature.

Les glandes de gourme sont situées dans le milieu

©ENVA

des mâchoires, et sont lobuleuses et composées de plusieurs petites glandes. Pour l'ordinaire, elles acquièrent du volume en peu de jours, et souvent elles tiennent la plénitude de la mâchoire; souvent aussi elles s'abcèdent. On a lieu de le croire lorsqu'elles ont acquis le volume ci-dessus, qu'elles sont chaudes, sensibles, et surtout si l'on sent une fluctuation.

Les glandes de morve ne sont situées que vers les bords de la mâchoire, ou d'un côté ou des deux. Elles sont dures, quelquefois très-sensibles, d'autres fois insensibles, plus ou moins adhérentes, et n'excèdent jamais la grosseur d'un œuf; rarement parviennent-elles à cette grosseur.

Dans telle glande ou grosseur que ce soit, bannissez l'usage du feu ou des caustiques. Si c'est une inflammation, traitez-la comme telle; si c'est un abcès, ouvrez-le avec le bistouri; si c'est une glande de morve, ne déglandez jamais, essayez le n° 40. Quand vous guéririez cette partie, vous n'ôteriez pas pour cela la cause du mal, puisque la glande n'est que l'effet.

Je ne pense pas que l'on doive totalement bannir l'usage du feu: son application sur des glandes de morve a été souvent suivie d'un effet avantageux qui peut s'expliquer par la dérivation.

Goutte sereine.

Un cheval peut avoir les yeux très-beaux et ne pas voir clair: cette maladie s'appelle goutte sereine. On s'aperçoit de cette maladie, en ce que l'animal, en trottant, lève les pieds de devant très-haut, qu'il porte alternativement les oreilles l'une en avant et l'autre en arrière.

Cette maladie, comme l'on sait, qui est une paralysie du nerf optique, est presque toujours incurable. Cependant on peut mettre en usage les sétons au cou, les sternutatoires n° 32. La goutte sereine reconnaît diverses causes: leur nature peut décider leur cure plus ou moins probable; ainsi on

©ENVA

peut espérer quand elle est la suite d'une irritation déplacée; elle est incurable quand il y a compression du nerf optique : dans le premier cas on emploie les exutoires.

Fistule lacrymale.

Souvent l'on confond l'embarras du canal lacrymal avec les fistules de cette partie. Pour qu'il y ait fistule, il faut que l'on voie un ulcère à la glande; et quelquefois même elle est si grande, que la caroncule en est attaquée; ou quelquefois aussi les points lacrymaux sont tellement engorgés, que l'entrée du canal l'est aussi; mais aussi le pus que l'on voit sortir ne vient que du canal même, et n'est qu'un épaississement de l'humeur de ce canal. A l'ulcère de la glande et de la caroncule on ne peut faire qu'une très-petite incision, et l'on touchera cela avec le collyre de Lanfranc pendant quelques jours, ensuite on continuera avec le vin miellé. A l'engorgement du canal, on le débouchera avec un crin, en s'y prenant du haut en bas, et mieux de bas en haut; ensuite on injectera des décoctions d'orge, d'aigremoine, et même de l'eau tiède, et on continuera le traitement jusqu'à ce que la liqueur sorte des deux côtés.

Je ne conçois pas trop ce que veut dire Lafosse en disant que pour qu'il y ait fistule, il faut qu'il existe ulcère à la glande. On peut distinguer deux espèces de fistules : 1° il n'y a que reflux des matières sécrétées du sac lacrymal par les conduits qui sont souvent ulcérés; 2° il peut y avoir une fistule réelle; c'est lorsque la matière purulente a détruit la membrane du sac et la peau qui la recouvre. (*Voyez* mon Traité des yeux.) L'opération est quelquefois nécessaire; la désobstruction du canal lacrymal suffit pour faire cesser le reflux de la chassie. La propreté, le séton dans le canal lacrymal, les injections, sont les moyens ordinaires que l'on oppose à la fistule lacrymale.

©ENVA

Langue coupée.

A cette maladie, il n'est question que de faire sur la langue quelques lotions de miel et de vin.

Larmoiement.

Le larmoiement est un symptôme qui accompagne plusieurs lésions de l'organe de la vue. On doit, pour le faire disparaître, combattre la cause; comme l'irritation de la conjonctive qui détermine celle de la glande, la déviation des paupières, les diverses lésions de l'appareil lacrymal en général.

Plaie, carie au palais.

La destruction de la prétendue fève occasione des plaies plus ou moins graves. S'il n'y a qu'une plaie simple, le miel et le vin sont suffisans; s'il y a carie, on la touchera avec le remède nº 46, jusqu'à ce que la partie brûlée soit tombée, ensuite on lotionnera avec le vin miellé. La propreté est le meilleur remède.

Roux vieux.

Cette maladie, qui est une galé dans la crinière, demande qu'on emploie le nº 41.

Tout le monde connait cette phlegmasie chronique de la peau : les émolliens, la propreté, certains irritans quand le mal persiste, parce qu'alors il y a inflammation des vaisseaux blancs qu'il convient de déplacer. L'huile de cade de Lafosse convient assez; le tabac, l'onguent mercuriel, le sulfate de potasse réussissent. Il est dangereux de faire disparaître subitement ce mal, qui se montre plus tard sur un organe plus important.

Saignée (fistule à la).

La fistule bien formée avec induration vers les glandes, demande qu'on l'incise. Appliquez, après l'opération, des plumasseaux et tentes chargés du remède nº 44, que vous contiendrez avec de petits

©ENVA

cordonnets que vous passerez dans la peau. Mais gardez-vous bien, dans cette maladie, d'appliquer le feu : ce remède détruit la peau, et ne va pas jusqu'au foyer du mal.

Sans doute le meilleur moyen de détruire la fistule, qui remplace la jugulaire après une saignée mal faite, consiste à découvrir le fond de la fistule, et à favoriser l'écoulement du pus sécrété. Le remède indiqué par Lafosse n'est certainement pas contraire quand ce conduit fistulaire offre des indurations blanches anciennes; il contribue aussi, en activant l'inflammation chronique, à faire cesser la sécrétion ancienne. Le feu m'a souvent servi avantageusement pour détruire le fond des fistules. Il est facile de prévenir la destruction de la peau en employant un cautère très-mince et très-long; d'ailleurs la perte de la peau, qui s'ensuit, n'est jamais nuisible à la guérison; elle la favorise même.

Taupe.

Considérez toujours de quel genre est la taupe. Si elle est inflammatoire, employez le n° 37; si elle veut s'abcéder, servez-vous du n° 43. Une fois l'abcès ouvert, examinez si la plaie est simple; et dans ce cas, employez le n° 47. Si elle est compliquée, que le ligament soit gâté, ou l'os carié, enlevez ces parties et pansez la plaie avec le n° 46, et continuez avec le n° 47 jusqu'à parfaite guérison; mais, dans aucun cas, n'appliquez jamais le feu ni les caustiques pour manger les filandres, comme le disent certaines gens.

Le traitement est très-rationnel; mais je suppose que la carie du ligament ou de l'os a été exactement enlevée, ce qui n'est pas très-facile avec les instrumens tranchans ou avec la gouge. Je préfère encore l'application d'un cautère très-rouge au remède n° 46, qui ne suffit pas pour guérir un reliquat de carie quand il existe. Dans tous les cas, le n° 47 est inutile; le n° 46 doit le remplacer pour terminer la guérison.

©ENVA

Taie.

Petit squirrhe de la cornée, résultat d'une inflammation : on le reconnaît à un petit point blanc sur la cornée transparente. Cet accident est sans conséquence, mais pour l'ordinaire incurable. On peut employer l'eau fraîche, mais jamais de poudre.

L'eau fraîche ne suffit jamais pour guérir une taie. Si ce soin est quelquefois suivi de réussite, c'est que le mal se serait dissipé spontanément. Les meilleurs moyens consistent dans l'emploi de la pommade ophthalmique de M. Lebas, de poudre de sel ammoniac, d'alun calciné, de sucre. Quoi qu'en dise Lafosse, ces remèdes ne doivent du reste être employés que lorsque la maladie est ancienne. Ces poudres ne doivent pas être soufflées comme on le fait ordinairement. Il suffit d'en appliquer une très-petite quantité à la face interne de la paupière inférieure. (*Voy.* mon Traité des yeux.)

Maladies internes de la poitrine.

Faiblesse du cœur.

Donnez des cordiaux toutes les fois que vous ne sentirez pas au tact les battemens des artères, non plus que ceux du cœur; employez le n° 7. La saignée, dans un tel cas, serait mortelle.

Ces principes ne sont pas toujours vrais, car souvent le pouls est imperceptible, et il y a irritation extrême. Les cordiaux sont alors défendus, les dérivatifs sont nécessaires; la saignée, quoique pas toujours mortelle, est souvent dangereuse quand elle est générale, et quelquefois utile quand elle est légère et locale, comme dans les inflammations extrêmes des viscères du bas-ventre, de la matrice, des intestins, de la vessie, etc.

Palpitation du cœur.

Les grands battemens de cœur dans les maladies dénotent toujours une fièvre. Dans ce cas, gardez-

©ENVA

vous bien de donner des cordiaux ; au contraire, saignez l'animal, et donnez-lui des lavemens d'une décoction légère de son ou de mauve, dans lesquels vous mettrez un gros de sel de nitre par pinte d'eau.

Courbature.

Gardez-vous bien de donner des cordiaux dans cette maladie; comme elle entraîne presque toujours une inflammation de poitrine, vous courriez risque de l'augmenter. Le repos, une bonne litière, une bonne eau blanche sont les seuls remèdes à employer, à moins que l'inflammation ci-dessus n'ait lieu. Dans ce cas, employez les lavemens n° 16, les saignées et les fumigations émollientes n° 33.

Cheval pris de la fumée.

Le feu prend-il dans une écurie, si le cheval s'en trouve suffoqué, sortez-le tout de suite, exposez-le à l'air libre.

Il convient aussi d'insuffler de cet air dans les narines. On excite en même temps l'orifice des conduits aériens avec de très-fort vinaigre, de l'ammoniaque, ou de l'éther. Lorsque l'on est parvenu à faire respirer l'animal, il faut promptement le saigner, et agir comme si l'on avait à combattre une vive inflammation de la membrane muqueuse des bronches, car il en existe réellement une.

Hydropisie.

Employez, soit dans l'hydropisie de poitrine, soit dans celle du bas-ventre, les numéros 5, 13 et 20.

Ces moyens ne conviennent que lorsque l'hydropisie est très-ancienne, et alors tout secours est presque inutile. Les exutoires, les sétons et les cautères sont bien préférables dans tous les cas; les purgatifs rendent également de très-grands services, parce qu'en irritant l'intestin localement, ils déterminent des évacuations considérables.

©ENVA

Phthisie.

La phthisie est le dernier degré de pulmonie; elle est incurable.

Elle est souvent accompagnée de récidive d'inflammation des poumons; on use alors des sétons et des saignées locales.

Pleurésie.

Il est très-difficile de reconnaître la pleurésie. L'animal, dans cette maladie, a une grande difficulté de respirer; il se rassemble sous lui pour éviter la douleur qu'il ressent aux côtés, dans leur mouvement d'élévation; et c'est dans ce même temps que l'hippiatre doit reconnaître s'il y a de la douleur.

L'inspiration est longue et pénible, l'expiration est courte. Les saignées locales aux côtes sont d'un grand secours après les premières saignées générales; les sétons conviennent lorsque l'irritation est apaisée.

A cette maladie bien caractérisée, faites deux ou trois saignées à deux heures de distance; donnez intérieurement le remède nº 1, et en lavement le nº 16.

Poussif.

Il n'est pas nécessaire pour juger un cheval poussif, qu'il tousse ni qu'il jette; le symptôme du battement en deux temps suffit seul pour le caractériser tel, et l'on voit souvent des chevaux poussifs outrés ne point tousser ni jeter. Les vieux chevaux poussifs sont ceux chez lesquels les côtes s'élèvent en deux temps, et qui, en buvant, jettent dans leur eau une humeur tamponnée par les narines. Les chevaux poussifs sont souvent préférables aux chevaux cornards ou siffleurs. A l'un et à l'autre il n'y a aucuns remèdes, et ce sont des contes que de dire que l'on a arrêté la pousse; cependant il peut arriver qu'un cheval devienne poussif par la trop grande quantité de sang; le remède alors est une saignée et les lavemens d'eau simple.

©ENVA

J'ai très-souvent vu des chevaux, chez lesquels le soubresaut de la pousse était très-marqué, guéris radicalement à l'aide des sétons, de la saignée et surtout d'un régime doux, comme le vert, par exemple. Je ne regarde par conséquent pas le signe caractérisé de la pousse, le soubresaut, comme indiquant constamment même une maladie, et surtout une maladie incurable. On ne connaît pas encore positivement la nature de la lésion qui détermine le symptôme de la pousse; il est extrêmement probable, selon moi, qu'elle consiste le plus souvent dans une augmentation de capacité, ou des vésicules pulmonaires ou du cœur; cet obstacle à la liberté de la circulation suffirait du moins pour produire ce mouvement de soubresaut. Un autre genre d'obstacle pourrait de même le produire : telles seraient une hépatisation du poumon, ou même une simple inflammation de cet organe, ou une diminution de calibre d'un gros vaisseau, comme on en a des exemples, etc., etc.

Pulmonie.

La pulmonie est un ulcère au poumon, dont le cheval jette en toussant le pus par la bouche et par les narines, et plus par cette dernière partie. L'animal est maigre, le poil hérissé, a des sueurs, presque toujours la fièvre, et la ganache très-évidée. Tentez, dans le commencement, le remède n° 1 et les fumigations n° 33. Voyez le tableau des écoulemens.

La pulmonie n'est pas toujours accompagnée d'ulcère. Elle consiste dans une inflammation du tissu du poumon : on la combat par les saignées générales et locales, par les sétons, les cautères et un régime doux. Lafosse la confond avec la phthisie.

Toux.

C'est une erreur de croire qu'une plume, ou plusieurs, qui se trouveraient sur le fourrage, et que prend le cheval, soit capable de lui occasioner

©ENVA

la toux; 1° parce que la plume enfile le canal de l'œsophage, comme les alimens, et ne passe pas dans la trachée-artère; 2° parce que la plume, avant que de passer, s'imbibe tout comme les alimens, et subit le même mouvement de déglutition; ainsi on ne voit pas ce qui pourrait faire tousser l'animal.

Sans doute qu'une plume dans le conduit alimentaire ne peut occasioner la toux, qui est toujours produite par une irritation de la membrane des voies aériennes; mais il est vrai de dire que souvent des plumes légères s'introduisent dans les narines et déterminent une inflammation; j'en ai été témoin.

La toux est presque toujours une inflammation plus ou moins grande, ou du larynx, ou de la trachée-artère. Le remède est une ou deux saignées, les fumigations adoucissantes n° 33, et l'eau blanche.

Maladies externes de la poitrine.

Avant-cœur.

Examinez de quel genre cette grosseur peut tenir, et traitez-la en conséquence. *Voyez* Tumeurs.

Cors.

Si le cor n'a pu se résoudre avec la suie et le vinaigre, la partie de peau tombera en mortification. On peut attendre la chute à l'aide des maturatifs n° 43; mais il vaut mieux quelquefois la hâter, en l'emportant dans le vif; car il arrive qu'en ne le faisant pas, le pus détruit les muscles intercostaux, et gagne l'intérieur de la poitrine. On a vu des cors être deux mois et plus à tomber, et être ensuite obligé de scarifier au-dessous.

Les moyens à opposer aux cors sont : d'abord la compression modérée et les astringens; et, quand il y a mortification, l'excision de la partie privée de vie; comme *Lafosse* le conseille fort bien, on doit recourir à cette opération plus tôt que plus tard.

©ENVA

Égarroté.

Ou le garrot est enflé, ou il y a plaie. Dans l'un ou l'autre cas, voyez les observations sur les tumeurs et sur les plaies. Mais si les os ou apophyses épineuses du dos sont attaqués, ruginez-les, c'est-à-dire emportez le dessus, surtout s'ils sont cartilagineux. En un mot, employez les remèdes propres ou à l'espèce de tumeur, ou à l'espèce de plaie. Gardez-vous bien d'y mettre le feu ou les caustiques; cette méthode est pernicieuse.

Les caustiques sont dangereux, parce que l'on n'en modère pas l'effet à volonté; mais le feu m'a souvent été d'un grand secours pour détruire la carie.

Loupe au poitrail.

Quoique cette tumeur soit sarcomateuse, consultez néanmoins l'observation sur les tumeurs; voyez de quel genre elle tient, et traitez-la en conséquence; mais souvent on est obligé d'en venir à l'extirpation. L'opération faite, employez le n° 45, et ensuite le n° 47, mais jamais le feu.

Si l'opération est bien faite, l'entretien de la propreté suffit.

Maladies internes du bas-ventre.

Constipation.

Les grands exercices, le trop d'avoine ou des farineux quelconques, occasionent la constipation. Dans ce cas, donnez les lavemens n° 16, et tenez-vous-en là.

La diète, les breuvages émolliens, et surtout les laxatifs, comme le jus de pruneaux, sont recommandés.

Dévoiement.

Au dévoiement simple, sans autre cause de maladie, donnez, dans les premiers jours, les lavemens, n° 16; ensuite mettez en usage le n° 27, e.

©ENVA

faites prendre deux ou trois jours de suite le même breuvage.

Le dévoiement n'est pas une maladie; il dépend constamment d'une inflammation aiguë ou chronique de l'intestin. Dans le premier cas, l'eau de riz, les lavemens émolliens, le font cesser; dans le second, c'est en opérant une dérivation locale avec des lavemens stimulans qu'on en triomphe.

Dyssenterie.

Cette maladie, que bien des gens prennent pour le gras-fondu, est toujours une inflammation des intestins. Gardez-vous bien de purger, ni de donner des irritans comme bien des gens le font: contentez-vous de donner des lavemens adoucissans nº 16; faites manger à l'animal de l'oseille, et mettez un peu de vinaigre dans son eau blanche.

L'eau de riz m'a réussi fort souvent dans ce cas.

Épreinte.

L'envie fréquente qu'a le cheval de fienter ne venant que de picottement et d'irritation du sphincter de l'anus, on doit donner des lavemens nº 16; et s'il arrivait qu'elle fût produite par des vers qui se trouvent attachés à cette partie, on donnerait des lavemens de décoction d'absinthe, ou d'une demi-once d'aloès dissous dans une pinte d'eau.

Faim-valle.

Souvent les vers dans les intestins sont cause de cette maladie. L'animal a un grand appétit; il est dans le marasme, il est mou, et rend très-peu de service. Aux vers, employez le remède nº 14.

Le grand besoin de manger résulte presque toujours de la promptitude avec laquelle les alimens passent de l'estomac aux intestins, et par conséquent de la vacuité du ventricule. Le meilleur remède est de procurer à manger aux animaux qui sont sujets à cet inconvénient.

©ENVA

Gras-fondure.

Cette matière blanche, jaunâtre, que rend un cheval soi-disant gras-fondu, n'est point de la graisse, comme le prétendent certaines gens; c'est un épaississement lymphatique, et un amas du suc intestinal, produit par une grande inflammation, et occasioné par des digestions laborieuses, des plantes irritantes, de mauvaise nourriture, des sueurs abondantes après des exercices forcés, et du passage du chaud au froid. Les lavemens n° 16 sont les seuls remèdes, à moins qu'il n'y ait un principe de putridité. Dans ce cas, l'on acidulerait les lavemens d'un peu de vinaigre.

Il ne faut pas oublier la diète quand les animaux ont encore le désir de manger.

Pierre.

Les chevaux sont sujets aux égagropiles, aux bézoards ou pierres des intestins, aux pierres des reins, à celles de la vessie, aux pierres biliaires, aux pierres pulmonaires, et aux pierres des canaux salivaires. Ces dernières et les bézoards se forment par couches, et ont au centre, ou un grain d'avoine, ou un petit caillou, ou un autre corps étranger; les autres ne sont qu'un amas moins dur des sédimens terreux.

Il est impossible de pouvoir juger de l'existence d'une pierre, si ce n'est celle de la vessie, en portant la main dans le rectum. Celle-ci est aussi la seule curable, en faisant l'opération de la taille.

On peut également extraire les calculs salivaires.

Rage.

A la rage décidée, il n'est encore point de spécifique; le plus court remède est de tuer l'animal.

Mais on peut essayer de prévenir cette terrible maladie en détruisant le germe de l'infection sur l'animal qui vient d'être mordu. A cet effet on débride amplement la plaie, on la cautérise plus

©ENVA

que moins avec un fer rouge, et on applique par-dessus un vésicatoire très-animé.

Tour-de-bateau.

Il est difficile de pouvoir définir la cause de la maladie nommée tour-de-bateau, ou tour de reins. Le vrai est que les chevaux, qui en meurent, ou qu'il faut tuer, parce qu'ils ne peuvent plus se remuer, ne laissent, à l'ouverture qu'on en fait, aucune apparence de luxation des vertèbres, ni de tiraillement des muscles du dos, pas même la plus légère inflammation. Il y a tout lieu de croire que cette maladie vient du genre nerveux, et est une paralysie commençante. Les charges aromatiques, stimulantes et stiptiques, rarement guérissent cette maladie.

Tranchées.

Dans toutes coliques ou tranchées, à l'exception de celles d'eau froide, les lavemens sont à employer. Mais si vous avez les symptômes nécessaires pour caractériser les tranchées, traitez-les suivant leur espèce, et gardez-vous des cordiaux, des eaux d'Ardel, ou autres eaux spiritueuses que l'on a coutume de donner en pareil cas. Battez encore moins les avives, car elles n'ont aucunes correspondances avec les siéges de tranchées.

Tympanites.

La tympanite se guérit en faisant une saignée, en en frottant la peau avec des brosses rudes, et en employant le remède n° 13.

La tympanite, ou la météorisation, est due à une suspension des fonctions de l'estomac ou à un trouble de ces mêmes fonctions, le plus souvent dû à une irritation de l'organe. La saignée convient, les frictions aussi; mais le remède indiqué n° 13 me paraît inutile. La promenade ne doit pas être négligée, afin de favoriser la marche des alimens dans les viscères. Il faut du reste avoir recours aux signes commémoratifs pour le genre de traitement.

©ENVA

Urine.

L'urine du cheval, dans l'état de santé, doit être blanche, épaisse et opaque. Lorsqu'elle est claire, transparente et limpide, c'est un signe de maladie ou de quelque dérangement dans l'économie animale. Les bains et les lavemens n° 16 sont seuls à employer lorsque la cause est cachée.

Lafosse avait déjà vu, par son expérience, que beaucoup de maladies étaient dues à l'irritation des organes, puisqu'il conseille les antiphlogistiques dans le cas où la cause de la maladie est inconnue.

Incontinence d'urine.

Examinez si la rétention ne vient pas d'inflammation; si c'est elle qui la cause, saignez deux ou trois fois l'animal, donnez-lui les lavemens n° 16, et faites-lui prendre les bains, et appliquez sur les reins des cataplasmes émolliens. Si la maladie vient de la paralysie de la vessie, ce dont on s'aperçoit en mettant la main dans le rectum, en pressant sur elle, et en faisant sortir de l'urine; si la maladie persiste, faites une incision au raphé, et injectez dans la vessie, au moyen d'une canule, une décoction du n° 35; mais avant tout, expulsez l'urine par le rectum, comme nous venons de le dire.

Lafosse suppose alors que la rétention est produite par l'inflammation, puisqu'il recommande une injection émolliente. Les saignées renouvelées sont préférables. Le débridement du col de la vessie ne doit se pratiquer qu'en dernier ressort.

Suppression d'urine.

Comme cette maladie vient des reins, donnez le remède n° 5; ce remède ne doit pas être suivi de réussite. On doit saigner abondamment et donner en breuvage et en lavemens les émolliens; appliquer et renouveler souvent les cataplasmes émolliens sur les reins. Mais si la cause vient d'une pierre, n'attendez aucuns secours; l'animal doit périr. Dans

©ENVA

ce cas, on le voit plier les reins et se baisser jusqu'à terre, et être sans cesse agité. La grande douleur que l'animal témoigne, en appliquant la main légèrement sur les lombes, dénote souvent la pierre du rein.

Vents.

Employez les remèdes n° 6 et 21. Les lavemens avec de l'eau tiède, la promenade et les frictions doivent remplacer les remèdes ci-dessus indiqués ; ils favorisent la sortie des vents, et n'occasionent jamais les accidens qui suivent l'administration des carminatifs, qui cependant peuvent être d'un grand secours quand il existe une débilité réelle des voies alimentaires.

Vers.

Employez, pour les vers des intestins, le n° 4. L'huile empyreumatique est reconnue depuis longtemps comme un très-bon vermifuge : la mousse de Corse, l'absinthe sont préférables au remède n° 4. Ces remèdes doivent d'abord être donnés en lavemens, puis par la bouche quand on n'obtient pas de réussite première. Les vers qu'on trouve dans le cheval sont dans l'estomac, les intestins, le foie, le pancréas, dans la capacité du bas-ventre, hors des routes de la chilification, et quelquefois entre les muscles pectoraux, et dans les canaux salivaires.

Maladies externes du bas-ventre.

Fistule à l'anus.

Un dépôt, ou l'opération du rossignol, est la cause de la fistule. On le reconnaît à un trou duquel suinte une humeur sanieuse ; et de cette maladie souvent l'animal périt.

Gardez-vous bien d'appliquer des caustiques dans cette partie, pour faire tomber les filandres. Débridez au contraire dans le sens circulaire, pour ne point altérer la direction des fibres du sphincter, et pansez cela selon le n° 46, et ensuite le 47.

©ENVA

L'opération de la fistule à l'anus, bien faite, n'exige d'autre soin que la propreté, et l'attention de ne laisser fermer l'ouverture que du dedans au dehors.

Avortement.

Donnez à la bête une bouteille de vin, avec deux gros de cannelle; ensuite le repos, et quelques bains, si c'est la saison.

Je n'approuve ici ni le vin ni la cannelle : le repos, une bonne litière, une écurie tempérée sans courant d'air, une boisson tiède farineuse; des lavemens, s'il y a constipation.

Battre du flanc.

Tout cheval qui bat du flanc dénote un embarras dans le bas-ventre ou dans la poitrine, principalement dans cette dernière; et lorsque ce symptôme se joint avec celui de la difficulté de respirer, c'est presque toujours une preuve de l'inflammation du poumon ou de la plèvre. Les lavemens n° 16 et les saignées sont les seuls remèdes à mettre en usage. Gardez-vous bien de donner des cordiaux, comme bien des gens le pratiquent en pareil cas; ce serait le moyen d'augmenter cette maladie.

Descente ou hernie.

Autant que faire se pourra, réduisez la hernie; mais si elle tombe dans le scrotum, ou l'enveloppe des testicules, ne l'opérez pas, elle a trop de difficulté; mais tâchez d'appliquer un appareil sur les parties, avec des compresses ou de l'étoupe imbibée de litharge bouillie dans le vinaigre. Ce traitement, suivi long-temps, crispe la peau, et sert comme de bandage : quelques-uns ont été guéris ainsi. Mais gardez-vous bien de châtrer l'animal, comme quelques-uns le conseillent; ce serait le moyen de donner plus d'accès à la descente.

Ces conseils sont salutaires toutes les fois que la hernie n'est pas étranglée, c'est-à-dire lorsque l'intestin qui a franchi l'anneau inguinal n'est pas com-

©ENVA

primé de manière à occasioner des coliques atroces, et par suite la gangrène : alors il ne faut plus hésiter; on incise le scrotum, on arrive jusqu'à l'anneau que l'on divise; on fait ensuite rentrer l'intestin, et l'on applique des cassots. Cette opération peut se faire sans retrancher les testicules.

Érection.

A l'érection continuée, employez les bains et les lotions d'eau froide, les saignées et les boissons nitrées.

Ouverture du fondement.

L'anus ou le fondement se trouve quelquefois tellement ouvert et dilaté, qu'on y introduirait le poing fermé sans toucher la circonférence. Cette maladie n'est point un relâchement du sphincter, comme il le paraîtrait, mais c'est au contraire un éréthisme et une contraction des muscles releveurs de l'anus. Mettez en usage les adoucissans n° 16 et 37, et les compresses de la même décoction.

Fourreau.

Les accidens qui arrivent au fourreau sont des fics ou poireaux, et les chancres. Les gros fourreaux sont sujets aux squirrhes et aux cancers. *Voyez* ces mots. Mais rien n'est plus difficile à guérir que les squirrhes et cancers de cette partie.

C'est sans doute parce que Lafosse redoutait l'application du cautère actuel, qu'il avance que les cancers du fourreau sont difficiles à guérir.

Fistule au fourreau ou scrotum.

La fistule est toujours une suite d'une mauvaise castration; elle se reconnaît au pus qui en sort continuellement : le cheval, à la longue, dépérit. Il en faut venir presque toujours à une nouvelle section des cordons; mais rarement peut-on en obtenir la guérison, par la difficulté de rattraper les cordons, qui souvent se trouvent gâtés trop près des anneaux et même au-delà. *Voyez* le mot Castration.

Grosseurs des testicules.

Consultez les Observations sur les tumeurs et sur les plaies, et traitez la grosseur selon son genre.

Hernie.

Toutes les fois que vous pourrez appliquer un bandage dans les hernies, faites-le. Les opérations sont presque toujours infructueuses, par la situation de l'animal sur ses jambes, par la pente continuelle des intestins vers la terre. Employez, comme restrinctif, le n° 40, et mieux le vinaigre de saturne.

Les hernies de l'abdomen, qui sont toujours la suite de l'action d'un corps extérieur sur les parois du bas-ventre, existent ou avec rupture de la peau, ou sans : dans les deux cas, on peut opérer la réduction et la maintenir par une suture. Cette suture peut même se pratiquer sans ouvrir la peau, quand celle-ci n'est entaillée. On introduit pour cela les aiguilles dans le sac herniaire, et l'on opère comme si la plaie était extérieure.

Paraphymosis.

Il arrive quelquefois que la verge sort du fourreau, et que celui-ci forme un étranglement qui empêche la rentrée de cette même verge; c'est ce qu'on appelle paraphymosis. Faites une incision longitudinale au fourreau, et bassinez souvent avec le n° 37.

L'inflammation du gland persiste quelquefois de manière à ce que son gonflement ne se dissipe jamais, et conserve même un très-gros volume. On en vient alors à l'ablation partielle de cette région, qui est parvenue à l'état d'induration blanche et indolente.

Phymosis.

La verge ne peut-elle pas sortir du fourreau? y a-t-il un étranglement de cette partie? l'on dit que

le cheval a un phymosis. Dans ce cas, fendez le fourreau, et traitez-le comme le paraphymosis.

Pissant dans son fourreau.

Souvent cet accident arrive par la raison que le fourreau est trop petit; mais cela peut aussi arriver de cause accidentelle, telle qu'un amas de cérumen ou de cire dans le fourreau, des chancres dans cette partie, ou par défaut de ressort de la verge. Les vieux chevaux sont sujets à pisser dans leurs fourreaux par le défaut d'érection, qui ne manque pas d'arriver plus ou moins dans les jeunes lorsqu'ils veulent pisser.

A la cire du fourreau, il faut souvent laver la partie avec de l'huile, et ensuite l'ôter avec un vieux linge.

Grosseurs aux testicules.

Traitez la grosseur suivant le genre de tumeur dont elle tient; car tantôt ces tumeurs sont inflammatoires, souvent elles tournent en abcès, souvent ce sont des œdèmes, et quelquefois ces tumeurs ou grosseurs sont squirrheuses. *Voyez*, quant au traitement, les Observations sur les tumeurs.

Verge chancrée.

Tous les chevaux qui ne tirent pas la verge hors du fourreau, et auquel on voit suinter une humeur fétide, sont soupçonnés avoir des chancres. Dans cette maladie, il faut tirer la verge, frotter les endroits ulcérés avec une brosse rude jusqu'au sang, et laver avec le n° 49 jusqu'à ce que la suppuration s'établisse, et ensuite continuer avec le vin miellé.

Maladies des jambes de devant.

Bleime.

Puisque cette maladie est le plus souvent causée par la longueur des éponges du fer, et le parement

©ENVA

de la sole, le remède est de couper ces mêmes éponges et de ferrer court, faisant en sorte que la fourchette pose à terre. Si cependant il y a du pus, faites ouverture avec la cornière du boutoir, et employez le remède n° 47.

Écart.

Ne jugez jamais l'écart par la raison que le cheval fauche ou écarte sa jambe en dehors. Souvent une enclouure en dedans du pied, ou un javart en dedans du paturon, fait le même effet. Ne le jugez que par le gonflement du dessous du poitrail, et de la pointe de l'épaule. Méfiez-vous de cette sensibilité que tous les chevaux ont sur l'épine de l'épaule, et que des gens ignorans admettent pour donner des raisons de la claudication; faites attention, soit que l'animal ait pris un écart, soit qu'il soit entr'ouvert, que l'épaule ne souffre jamais d'efforts, et que toute la partie affectée est dans celle que nous venons de nommer. A cette maladie, saignez une fois ou deux, et employez les n°s 36 et 37. Lorsque le gonflement et la douleur sont passés, employez le n° 38; mais ne passez jamais ni sétons ni baguettes, car vous relâcheriez les parties, bien loin de leur donner du ressort.

Encastelure.

Que l'encastelure soit naturelle ou accidentelle, ne mettez jamais de fers à pantoufle : c'est une suite de l'ignorance de l'anatomie du pied. Cette maladie venant toujours de la forme de l'os du pied, un fer quelconque ne pourrait y remédier; le seul remède, si la maladie est accidentelle, est de ne point parer la sole, de ferrer court, et faire en sorte que la fourchette porte à terre. On doit parer la muraille des quartiers et des talons, étamper en pince, et faire garnir le fer vers la partie serrée.

Entr'ouverture.

Il est plus ordinaire qu'un cheval s'entr'ouvre

©ENVA

que de prendre un écart, et, à en croire le vulgaire, l'écart a plus lieu. Cependant, à bien dire, on devrait rejeter l'écart, et admettre l'entr'ouverture, parce que dans celle-ci il y a toujours gonflement, tuméfaction au poitrail, et que dans l'autre il n'y en a pas. Le remède est le même que celui de l'écart.

Loupe au coude.

N'appliquez jamais le feu sur les loupes pour extraire le pus qui pourrait y être contenu; fendez-la toujours avec le bistouri dans sa plus grande pente; pansez la plaie avec le remède n° 45 : mais rarement elles sont curables totalement.

L'ouverture de la tumeur avec le cautère comme avec le bistouri ne suffit jamais, il faut toujours détruire la nouvelle membrane du sac; on y parvient avec le cautère, ou mieux avec le bistouri; on guérit radicalement.

Malandre.

L'huile et le vin battus ensemble sont les remèdes qui guérissent cette maladie.

Il est préférable d'employer une pommade composée d'une partie de sulfure de potasse, d'une partie d'onguent mercuriel double et six parties d'axonge, après avoir eu le soin d'assouplir la peau avec de l'eau émolliente et avoir coupé les crins.

Nerf-férure.

On reconnaît cette maladie à une grosseur sur le tendon de devant, venu par un coup que le cheval s'est donné avec le pied de derrière. On la reconnaît aussi à une dépression sur le tendon, et au poil blanc qui y survient par la suite : quand il y a eu plaie, l'animal conserve pour l'ordinaire beaucoup de faiblesse sur cette jambe. Employez le remède n° 37, ensuite le n° 40.

Oignon.

Cette maladie ne vient que d'une mauvaise fer-

©ENVA

rure; et quoiqu'elle soit incurable, on peut cependant empêcher le cheval de boiter, en ferrant court, et en entollant son fer de manière qu'il ne porte pas sur la sole. Mais il faut toujours que l'éponge du fer porte sur la réunion de l'arc-boutant à la paroi.

Pied-comble.

La ferrure, les fers voûtés rendent les soles des pieds convexes. Une ferrure courte ne guérit point cette difformité; mais elle fait profiter le talon, qui manque ordinairement à ces sortes de pieds, et rend droit le cheval s'il est boiteux.

Je fais ici la même observation que ci-dessus pour la ferrure.

Quartier renversé.

La mauvaise construction et la ferrure sont souvent les causes du renversement de quartier. A la mauvaise construction, il n'y a pas de remède. A la mauvaise ferrure, on mettra une éponge mince de ce côté, dont le bout de l'éponge ira jusqu'à la pointe du talon. Il faut éviter de faire porter le fer sur le quartier, et établir son point d'appui sur le talon.

Talon renversé.

Le talon renversé vient presque toujours de ce qu'on aura ferré avec des fers voûtés, dont les éponges auront été fortes et épaisses; mais l'animal peut naître avec ce défaut. Le remède du talon renversé par la ferrure est de ferrer à éponges minces, dont l'éponge ira porter vers la fin du quartier.

Tubérosité.

Nous appelons de ce nom des grosseurs qui surviennent en dehors et en dedans du genou, et qui sont, ou de nature de sur-os, de l'éparvin ou de la courbe. Il est étonnant que ces maladies, qui sont aussi communes que celles que nous venons de décrire, soient négligées et ignorées par les connaisseurs en chevaux; et que ceux qui se mêlent d'ache-

©ENVA

ter, s'attachent si peu à l'examen de cette partie, comme si le genou ne méritait pas d'attention. Cette maladie est un effort du ligament du genou, et souvent des extensions du tendon fléchisseur interne de cette partie, à la suite de laquelle il survient des points osseux. Pour traiter cette tumeur, considérez de quelle nature elle peut tenir. *Voyez* les Observations sur les tumeurs.

Vessiculé.

Nous donnons ce nom à une maladie qui est des plus communes, pareillement inconnue des connaisseurs et amateurs. On la reconnaît à une grosseur derrière le genou, entre l'os crochu et le dedans du genou; ou, en dehors, à la partie latérale et supérieure. Cette tumeur est de la nature du vessigon, et par conséquent demande le même remède.

Maladies des jambes de derrière.

Capelet.

C'est une mauvaise méthode de mettre une pointe de feu pour extraire la sérosité qui y est contenue; et encore est-il souvent dangereux de faire cette ouverture avec le bistouri; et si on y est obligé, il faut la faire après qu'on a employé les remèdes n° 39 et 40. Cette ouverture doit être faite dans la partie la plus basse. Quoi qu'il en soit, les capelets sont très-difficiles à guérir : la plupart sont incurables.

Courbe.

A cette maladie, appliquez le feu, si elle est ancienne : autrement employez les remèdes n° 39 et 40; ou le feu, si ces remèdes sont insuffisans.

Éparvin.

Ne dites jamais, avec les ignorans, ou ceux qui veulent trouver le défaut que la nature cache,

©ENVA

qu'un cheval a un éparvin qui veut sortir, comme si c'était un animal qui fût caché dans une boîte. Ou le cheval a un éparvin, ou il n'en a pas; s'il en a un, il est visible; s'il n'en a pas, comment peut-on présumer qu'il en viendra? A tout éparvin commençant, employez le n° 40; s'il ne guérit pas passé un mois, appliquez-lui quelques pointes de feu.

Effort de hanches.

Cette maladie est fort rare : cependant rien n'est si commun que d'entendre dire que le cheval a fait un effort à la hanche. La hanche est un os immobile : les efforts qui peuvent arriver aux environs ne sont que des distentions des muscles fessiers; et si on considère encore bien ces efforts, les effets ne se font sentir qu'à un pied au-dessous dans les parties tendineuses de ces mêmes muscles, et par un gonflement. C'est donc une erreur ou une charlatanerie des plus grandes, que de dire qu'un cheval a fait un effort de hanches, puisque ce n'est pas cette partie qui est susceptible de tiraillement, et qu'on ne peut juger de celle que nous décrivons que par un gonflement qui ne manque jamais d'y survenir. A cette maladie employez le n° 37; et la douleur passée, le n° 38.

Jardon.

Ne confondez pas la courbe avec le jardon : cette première vient en dedans ou en dehors du jarret, et quelquefois à l'entour. Le jardon est toujours situé au-dessous de la pointe du jarret, et a pour l'ordinaire une figure oblongue. Si apres avoir employé les numéros 37 et 40 il persiste toujours, appliquez-y le feu.

Solandre.

Employez les fomentations d'huile et de vin. Ce mal, ainsi que la malandre, est de peu de conséquence.

Employez le remède indiqué pour les malandres.

©ENVA

Varice articulaire.

Comme cette maladie est la même que celle qui produit le vessigon, la molette, on emploiera le même remède.

Vessigon.

Au vessigon simple ou chevillé, employez le remède n° 40; mais si ce remède, après avoir été mis en usage deux mois environ, est infructueux, appliquez-y le feu; mais gardez-vous bien de suivre l'avis de ceux qui conseillent les sétons, ou d'ouvrir les vessigons.

Les vésicatoires m'ont réussi contre les vessigons : la ponction m'a aussi réussi plusieurs fois.

Maladies communes aux quatre jambes.

Atteintes.

Ne négligez pas cet accident, surtout s'il touche le sabot; s'il se forme du pus, qu'il s'engage sous le biseau, il convient de lui donner écoulement, et d'éviter par là une plus grande désunion de la paroi.

Cercle ou cordon.

Cet accident dénote un cheval qui a été fourbu, ou qui a un effort de l'os coronaire sur l'os du pied. Ceux qui le râpent ne pallient pas même cette maladie, attendu que c'est la chair de la couronne qui la produit et qui en est le moule, surtout dans ce dernier cas.

Cependant ce moyen peut être employé, tout en cherchant à remédier à la cause première, qui est due à un trouble momentané dans la sécrétion de la corne. Il convient alors de tenir les pieds gras, pour entretenir la souplesse de l'ongle.

Clou-de-rue.

Il n'est point de secret à mettre en usage, pas

©ENVA

plus dans le clou-de-rue que dans toute autre maladie; comme on le voit souvent, un clou-de-rue peut être curable sans traitement, comme il peut être incurable avec tout le traitement requis; il est plus ou moins dangereux, à raison des parties qu'il attaque. Tout clou-de-rue qui avoisine la fourchette ou qui la traverse, ainsi que la sole des talons, est plus ou moins conséquent, en raison de sa direction et de sa profondeur : dans l'un ou l'autre de ces cas, s'il est profond, il faut dessoler et fendre toujours en long. Employez les baumes naturels du n° 47.

Dans toutes les piqûres par les clous-de-rue, on peut se borner à amincir la corne qui avoisine la blessure, afin d'éviter la compression, et par suite une inflammation et une douleur intense. On rend la plaie simple quand elle a été contuse. On panse avec de l'étoupe fine, et l'on entretient la corne souple avec des corps gras ou des cataplasmes émolliens. Les piqûres sont quelquefois très-dangereuses; c'est lorsque le clou a atteint les parties osseuses ou tendineuses. On doit toujours, dans ce cas, découvrir le plus possible le fond du mal, et panser souvent, afin d'enlever régulièrement les tissus qui retarderaient la guérison.

Effort de la couronne.

Cette maladie se reconnaît à une grosseur en devant de l'os coronaire qui, quand elle est négligée, devient osseuse. Ne confondez pas cette maladie avec la forme qui vient sur les parties latérales. Employez le remède n° 40; et s'il est infructueux, mettez-y des raies de feu.

Crampe.

A la crampe passagère, le mouvement seul rétablit le membre engourdi; à celle qui est de continuité, employez en fomentation le n° 47.

©ENVA

Crapaud.

Ne traitez jamais les fics ou crapauds avec le feu ni les caustiques : ces moyens sont toujours infructueux. Servez-vous du bistouri, et enlevez tous les accroissemens jusqu'au sang; ensuite employez le traitement n° 47. *Voyez* Fic.

Enlevez toute la partie malade, et pansez comme une plaie simple, en ayant le soin d'exercer une compression égale et forte.

Croissant.

Si la sole de corne est crevée, c'est-à-dire s'il y a séparation de l'os du pied de la sole charnue, gardez-vous bien de dessoler l'animal, encore plus, si cette première n'est que bombée; rarement la charnue se recouvre-t-elle de corne; employez les dessicatifs n° 48.

Le meilleur moyen de remédier au croissant consiste à user la partie antérieurement, de manière à favoriser le redressement de l'os du pied dévié. On applique en même temps un fer couvert en pince et sans ajusture. On abandonne l'animal dans un pâturage.

Eaux aux jambes.

Employez les numéros 37 et 38. Mais il arrive que les fibres de la peau ont tellement perdu leurs ressorts, qu'on est obligé de mettre la partie en sang. Dans ces cas, on prend une brosse rude, et on en frotte la partie affectée; puis on emploie le remède n° 44.

Ces moyens peuvent réussir; mais ils ne préviennent pas la récidive. Le meilleur remède est l'application du feu en raies rapprochées, après huit jours de lotions émollientes. Je puis appeler ce remède infaillible, car il m'a constamment réussi, même dans des eaux aux jambes de plusieurs années, avec des grappes énormes de poireaux. Je seconde son effet avec l'onguent égyptiac, que

©ENVA

j'applique sur les parties que le cautère a épargnées. Les sétons, pendant le traitement, favorisent la disparition de cette maladie redoutable.

Empiéture.

S'il n'y a eu que la peau d'attaquée, le mal est peu de chose : l'huile et le vin battus ensemble suffisent. Si les gaînes des tendons sont attaquées, employez le n° 46. Mais comme il est rare que l'empiéture ne soit pas accompagnée de tiraillement des jointures, cela est cause que le cheval boite encore long-temps après être guéri; de même qu'il boite sans qu'il y ait plaie; dans ce cas, on emploiera le remède n° 33.

Enclouure.

Comme cet accident vient toujours de la ferrure, le premier soin est d'ôter le clou, et ensuite de faire une large ouverture pour donner issue au pus, et empêcher qu'il ne filtre à la couronne; mais s'il arrive qu'on ne se soit aperçu de l'enclouure que long-temps après, et que la matière veuille souffler à la couronne, ne l'empêchez pas en y mettant les restrinctifs, comme c'est l'ordinaire; au contraire, favorisez sa sortie au moyen des maturatifs; car autrement le pus occasionerait un délabrement considérable dans le pied.

Ne laissez jamais à couvert une région qui suppure; enlevez la corne et pansez régulièrement. Si la plaie ne guérit pas promptement avec de pareils soins, on peut soupçonner une affection de l'os qui aura été atteint par le clou : l'esquille ne tarde pas à sortir; on cherche même à l'extraire quand on s'aperçoit qu'il est séparé de la principale partie de l'os du pied.

Fic, ou crapaud.

Commencez par dessoler, ensuite coupez le fic jusqu'à sa base. S'il a gagné les quartiers, coupez la muraille. Extirpez de dessus la chair de la cou-

©ENVA

ronne, et dessus l'os, jusqu'au sang, tout ce qui est livide et blanchâtre. Prenez garde aussi de découvrir les cartilages, car vous formeriez un javart encorné. L'opération étant faite, employez le n° 47, et comprimez également et assez fort pour que les chairs qui dans cette partie tendent toujours à l'accroissement, ne surmontent pas. Surtout portez la plus grande attention aux parties de murailles que vous avez enlevées; appliquez-y de petits plumasseaux, de manière qu'ils remplissent bien le vide de cette partie; car c'est surtout dans ces endroits que la chair cherche toujours à surmonter la corne.

Si l'on a le soin de détruire entièrement les parties malades, circonstance absolument nécessaire, et de faire un pansement bien régulier, on triomphe plus facilement qu'on ne le pense vulgairement de cette terrible maladie, même lorsque l'os lui-même participe de la dégénérescence. J'en ai des exemples. Deux sétons, placés le plus près possible du pied malade, favorisent la guérison.

Forme.

Commencez toujours, quand la forme est récente, par employer les émolliens, ensuite les résolutifs. Si ces remèdes ne font rien, appliquez-y des raies de feu; mais jamais d'onguent ou de caustiques. Si elle est dure, et que ce soit le cartilage ossifié, ne tentez rien. Si la partie supérieure de ce même cartilage est encore cartilagineuse, prenez garde de la mettre à découvert, car vous formeriez un javart encorné; et s'il existe, considérez ce qui vous reste de cartilage, pour n'enlever que ce qui est blanc et mou. Les javarts survenus aux pieds qui ont des formes sont par cette raison plus faciles à opérer, et guérissent plus promptement. *Voyez* le mot Javart.

Fourbure.

Comme cette maladie vient toujours d'une ten-

©ENVA

sion continue des tendons, et qu'elle empêche le retour du sang et principalement de la lymphe, le seul remède est de saigner et de détendre.

La théorie de Lafosse est vicieuse : on appelle fourbure l'inflammation plus ou moins intense du tissu réticulaire du pied produite par une marche forcée ou toute autre cause. Cette inflammation est très-douloureuse, parce que les parties qui en sont le siége sont constamment comprimées par la corne. La saignée est le principal moyen de la faire cesser. On applique en outre des restrinctifs sur les pieds, comme de la terre glaise que l'on délaie avec une dissolution de sulfate de fer (couperose verte). On déferre l'animal; on fait des frictions d'essence de térébenthine aux genoux ou aux jarrets, selon les pieds fourbus, afin de déplacer l'irritation. On observe une diète sévère. Je n'ai rien à dire aux observations qui suivent.

Dans ce cas, employez le n° 16; mais ne suivez pas l'avis de ceux qui dessolent à plusieurs reprises, et surtout gardez-vous bien de mettre des ligatures de paille ou autres au canon, dans l'intention d'arrêter la fourbure et d'empêcher qu'elle ne descende, comme si c'était un canal qu'on voulût supprimer; ce serait le moyen d'aggraver le mal, et même d'occasioner la gangrène. Une telle opération est le comble de l'ignorance de la circulation du sang.

Fourmilière.

La fourmilière étant bien connue, il faut en venir à l'opération, qui est de pratiquer dans la partie où elle règne une seime artificielle. Employez le n° 47, et, comme dans toutes les maladies du sabot, comprimez également, et empêchez que les chairs ne surmontent la corne.

Fusée.

La fusée ne diffère du sur-os qu'en ce que cet

©ENVA

exostose est allongé, et qu'elle touche le tendon. Si elle est récente, employez les résolutifs n° 40, et même le feu ; mais rarement elle est curable.

Ganglions.

On appelle ainsi une grosseur qui vient sur les tendons ; c'est toujours une suite ou le noyau d'une grande inflammation de cette partie.

Bien loin d'employer les graisses ou les onguens, il faut y mettre le feu : un cheval, affecté de cette maladie, est sujet à redevenir boiteux.

J'ai combattu avec efficacité cette inflammation chronique des tendons avec l'onguent mercuriel double, les vésicatoires, le feu ; mais il est nécessaire de l'appliquer très-légèrement et selon la direction du membre.

Javart nerveux.

Le javart nerveux est un ulcère fistuleux qu'il faut débrider longitudinalement, en suivant la direction des tendons.

Le javart nerveux, et moins mal le javart tendineux, est une inflammation phlegmoneuse du tissu cellulaire qui environne les tendons fléchisseurs : on lui oppose d'abord les bains émolliens ; et, quand elle vient à suppuration, on ouvre l'abcès de manière à ce que la totalité du pus puisse s'écouler. La propreté termine facilement la guérison.

Javart encorné.

N'appelez de ce nom que les plaies avec gonflement sur les talons, dont le pus est en plus grande quantité que n'en peut fournir l'étendue de cette même partie. Faites l'opération ou la section entière du cartilage, qui est ce qui produit la fistule, et employez le n° 47 ; mais gardez-vous de suivre la vieille routine, en y appliquant le feu.

Lafosse définit très-mal le javart encorné, qui consiste dans un abcès survenu à la suite d'une

©ENVA

phlegmose dont le siége existe sous la corne, qu'il suffit d'enlever pour obtenir une prompte guérison. Un pansement simple avec des étoupes suffit toujours quand l'abcès n'est pas profond, et qu'il n'a pas atteint des parties essentielles, tels que les cartilages et les tendons.

Lafosse a compris sous le même titre le javart cartilagineux, qui est un ulcère du cartilage, lequel survient ordinairement quand le javart encorné est négligé. Alors, au lieu de borner l'opération à l'extraction de la corne, on pratique en même temps celle du cartilage, dont la carie entretient une fistule intarissable : le feu a souvent réussi seul. Je préfère l'opération dite du javart cartilagineux, qui est plus certaine et qui n'exige pas beaucoup plus de temps, pour obtenir une guérison solide.

Javart simple.

Employez le cataplasme émollient. Le bourbillon tombé, si la plaie est grande, entretenez la propreté.

Mémarchure.

L'entorse ou la mémarchure est une luxation incomplète : employez sur-le-champ les restrinctifs, l'eau blanche, puis le n° 37, tant qu'il y a de la douleur ; la sensibilité une fois passée, mettez en usage le n° 38.

Molette.

Si après avoir employé le remède n° 40 la molette existe toujours, appliquez-y le feu ; c'est le seul remède.

Mule traversine.

Cette maladie est une petite crevasse qui survient au-dessus et derrière le boulet, et qui ne diffère point des eaux aux jambes : aussi se traite-t-elle de même ; c'est-à-dire avec les émolliens d'abord, l'onguent égyptiac ensuite.

©ENVA

Quartier défectueux.

La suite d'un javart encorné, ou d'une plaie mal traitée, produit le quartier défectueux. A ces sortes de pieds, on ne saurait y attacher solidement des clous, par la raison que la corne est mollasse et filamenteuse.

Il faut constamment enlever les portions de corne qui ne sont pas fermes.

Quartier faible.

Défaut de construction. Mais comme ces sortes de pieds ont pour l'ordinaire du talon, il faut ferrer long et à éponge mince, pour que la fourchette puisse poser à terre.

Quartier resserré.

La construction, souvent la ferrure, le râpement de la muraille et le parement de la sole, sont aussi les causes du resserrement de quartier. Ne point parer le pied, et ferrer court, sont les remèdes pour rétablir le quartier.

On favorise la sortie du quartier en n'y brochant pas de clous, en tenant constamment la partie grasse, et en ferrant long afin de soulager la partie malade.

Quartier renversé.

La mauvaise construction et la mauvaise ferrure sont souvent les causes du renversement du quartier. Le remède est le même que celui du quartier faible.

Seimes.

Ne mettez jamais le feu aux seimes, de telle nature qu'elles soient; opérez-les avec la rénette vers la couronne, et employez le remède n° 47 : dessus le sabot, telle graisse on voudra, pour le détendre.

Sole battue.

Le repos, les emmiellures ou graisses quelconques que l'on mettra sur la sole, sont les seuls remèdes à employer.

©ENVA

Sole brûlée.

Parez la sole et employez le remède nº 47, dont vous chargerez des plumasseaux que vous mettrez sur la sole après l'avoir bien parée, et avant que d'attacher le fer.

Talons bas.

La mauvaise construction, la mauvaise ferrure, les éponges épaisses, les crampons, sont les causes du talon bas : on remédie à ces dernières par la ferrure courte, et laissant porter la fourchette à terre.

Varice veineuse.

La dilatation de la veine dans l'endroit de l'articulation est dite varice veineuse. Employez le remède nº 40.

Maladies qui peuvent avoir lieu partout le corps.

Ankylose.

Toute jointure qui ne se meut pas, à laquelle on voit des grosseurs dures et insensibles, prouve l'existence de cette maladie. N'employez nul remède.

Je possède cependant un fait qui prouve que toutes les ankyloses ne sont pas incurables. Une jument reçut un coup de pied à l'articulation humérocubitale; il y survint une ankylose; je jetai cet animal par terre pour y appliquer le feu, les efforts qu'il fit pour se débarrasser de ses liens rompirent l'ankylose, de telle sorte que, lorsqu'il fut relevé, il ne boitait presque pas, tandis qu'avant l'opération le membre ne se mouvait que d'une seule pièce. Le remède à opposer à cette lésion consiste donc à essayer de rompre la nouvelle union.

©ENVA

Anthrax.

A cette maladie, qui peut arriver partout, ne mettez jamais ni feu ni onguent; mais scarifiez ou incisez.

Je conseille les moyens qui m'ont toujours réussi : scarifier profondément, cautériser, appliquer des vésicatoires, puis les remplacer après quelques heures par les émolliens en lotions et en cataplasmes.

Aphthes.

Tous les petits ulcères que l'on trouve dans la bouche, qui sont blanchâtres, superficiels, dont les bords de la peau ressemblent à une petite pellicule à demi-détachée, demandent que l'on emploie le collyre de Lanfranc, ou, à son défaut, le vinaigre et l'ail. Ces accidens dénotent toujours une putridité, ou au moins une bouche échauffée : mettez en usage les lotions de l'ail et de vinaigre. Ces accidens existent dans les maladies épidémiques de tous les animaux en général, à la suite des maladies inflammatoires : examinez toujours la bouche, le nez et l'arrière-bouche, autant qu'il sera possible.

Les aphthes, qui sont toujours précédés d'une inflammation de la muqueuse où ils existent, indiquent constamment une irritation des voies digestives en général. Il faut par conséquent leur opposer les moyens généraux antiphlogistiques, la diète, les breuvages et les lavemens émolliens. Le traitement local doit se borner aux gargarismes avec de l'oxymel que l'on étend dans une décoction d'eau de ronce ou de plantain. On doit rejeter le collyre de Lanfranc, le vinaigre pur et l'ail.

Blessure.

Toutes blessures ne pouvant pas être les mêmes partout, considérez les parties qui sont attaquées, si c'est la peau, si ce sont des parties charnues, des parties tendineuses, ligamenteuses, cartilagineuses, osseuses, etc.; c'est de cette différence que vient

©ENVA

la gravité du mal, et des différens moyens à employer pour la guérison. En général, à la peau et dans les parties charnues, la suppuration une fois établie, la plaie tend elle-même à une parfaite guérison. Dans les parties tendineuses, ligamenteuses, employez les baumes naturels n° 47.

Je préfère les excitans moins énergiques, le vin, la teinture d'aloès.

Dans celle des os, des cartilages, souvent il faut avoir recours aux exfoliatifs, et même à l'instrument, et pour médicament le n° 46.

Le cautère actuel est un des meilleurs moyens et un des plus prompts.

Bourbillon.

N'arrachez jamais le bourbillon ; favorisez sa chute au moyen des maturatifs n° 43, et par là vous éviterez les fistules. Et comme il n'arrive pour l'ordinaire qu'aux extrémités des jambes, vous éviterez celles qui sont ou tendineuses, cartilagineuses, ou encornées.

Boursoufflure.

Si la boursoufflure ou emphysème est générale, contentez-vous d'échauffer l'animal, ou par l'exercice, ou par les sudorifiques n° 13 ; et si cela continue, scarifiez de distance en distance ; pour lors vous verrez bientôt cette maladie disparaître. Gardez-vous bien d'y appliquer le moindre onguent, la moindre graisse ou huile, car vous boucheriez les pores de la peau, et l'animal serait exposé à périr.

Bornez-vous aux scarifications et aux frictions sèches.

Brûlure.

A toute brûlure, employez les adoucissans n° 37. Si elles sont légères, si elles sont profondes, servez-vous de l'essence de térébenthine.

Les brûlures récentes doivent être traitées sur-le-champ par les restrinctifs, et ensuite par les émol-

liens. Quand l'inflammation est développée, que la brûlure ait été profonde ou non, il faut rejeter l'essence de térébenthine.

Bubon.

A toute élévation avec chaleur, surtout dans les parties glanduleuses, telles qu'aux avives, sous la ganache, aux ars, ou entre l'épaule, ou le poitrail, en dedans de la cuisse vers l'aine, appliquez les maturatifs n° 43, s'il y a lieu d'espérer de la suppuration. Si au contraire le bubon devient froid, extirpez ou fendez-le dans toute sa profondeur, plus ou moins, suivant la grosseur.

Cancer.

Le fourreau, les mamelles, les avives, et généralement toutes les parties glanduleuses, sont exposées au cancer : cette maladie est toujours un squirrhe enkisté, qui, avec le temps, s'ouvre en un et plusieurs endroits. A cette maladie, opérez du bistouri, et non avec le feu, qui ne saurait jamais guérir, et qui au contraire aggraverait le mal; mais avant d'opérer, prenez bien garde aux parties sur lesquelles vous allez travailler, les unes étant plus délicates que les autres.

Quant au cancer en général, voyez les Observations sur les tumeurs, aux mots Squirrhe et Kiste.

Toute induration blanche peut, à une certaine époque, devenir cancéreuse, c'est-à-dire offrir un ulcère qui tend toujours à envahir les tissus voisins qui sont déjà disposés à la destruction. C'est en extirpant entièrement toutes les parties malades, qui dans ce cas sont dures, lardacées et indolentes, que l'on parvient à triompher de ce mal. Chez le cheval ce sont les testicules et les mamelles qui en sont le plus souvent le siége.

Carie.

La carie étant une gangrène sèche à l'os, ruginez-

le, c'est-à-dire enlevez avec un instrument la partie affectée, et employez d'abord les remèdes n° 36, et terminez par le n° 47.

Le cautère actuel et le meilleur moyen.

Chancre.

L'ulcère bien caractérisé chancreux, coupez ou ébarbez-le jusqu'au sang; passez-y sur-le-champ, ou la pierre infernale, ou la dissolution du vitriol, et ensuite appliquez-y le remède n° 45; et la suppuration établie, continuez votre pansement avec le n° 47.

Cliquetis.

Tout os fracturé se reconnaît au tact léger, qu'on appelle cliquetis. A l'exception de certaines fractures de la cuisse, il n'est point d'os dont le cliquetis soit plus caché que celle de l'os coronaire. On s'en assure en tenant le pied en avant des deux mains, en appuyant le pouce sur cet os, et en le poussant en arrière: sa fracture est incurable; on est obligé d'abandonner le cheval.

On a des exemples de la réduction de l'os de la couronne.

Convulsion.

Quoique les convulsions n'arrivent pour l'ordinaire qu'aux événemens de la mort, néanmoins il arrive quelquefois qu'elles surviennent aux chevaux bien portans, et chez lesquels elles ne sont que passagères. On a vu quelquefois des chevaux attelés à un carrosse tomber et se roidir comme s'ils allaient expirer, et un moment après se relever. Ou cette maladie tient du mal caduc, ou de l'épilepsie, ou d'autres causes particulières inconnues: dans l'un et l'autre cas, il faut mettre sous la duplicature de la peau des narines, deux petits plumasseaux de coton ou d'étoupe de corde, de la grosseur d'une petite noisette, imbibés d'alcali volatil fluor; on en mettra pareillement aux deux commissures de la bouche. Si le local le permet,

ou donnera un breuvage d'eau simple, dans lequel on en mettra une demi-cuillère à café.

On doit préférer l'éther à l'alcali.

Corde-de-farcin.

Ne mettez pas de pointes de feu, ou de raies, à l'entour des boutons de farcin, dans l'espérance d'arrêter les progrès du mal, comme bien des gens le font. Le vice étant dans le sang, traitez-le; et quant aux boutons, coupez-les, et appliquez-y, ou la pierre de vitriol, ou la pierre infernale. *Voyez* Farcin.

Pour détruire les boutons de farcin, qui réellement constituent le mal, on les cautérise avec le fer rouge.

Crottin.

Le crottin doit être arrondi, dur, d'une couleur de marron, et enduit à sa superficie d'une espèce d'huile. Noir, il dénote un cheval échauffé, et qui a besoin de lavement d'eau tiède; jaune, il dénote une surabondance de bile dans l'animal; et quand dans cet état il se trouve enveloppé d'une espèce de peau glaireuse de même couleur, on dit qu'il est gras-fondu. Cette maladie ne vient point de graisse, mais est la suite ou l'effet d'une maladie inflammatoire. On guérit cette maladie avec les lavemens n° 16, pour tout traitement.

Cul-de-poule.

Rasez-le avec le bistouri, cernez les bords de la plaie jusqu'au sang, et lavez-les sur-le-champ avec la dissolution de vitriol, et appliquez le remède n° 47; mais n'employez point le feu.

Je ne conçois pas pourquoi Lafosse répugne tant à appliquer le feu, dont l'action est si prompte et si salutaire comme moyen dérivatif et destructif.

Dartre.

Dans cette maladie ne saignez point, de peur de

répercuter l'humeur dans la masse du sang. Employez au contraire les remèdes du n° 41 (1).

Dégoût.

Considérez d'où peut venir le dégoût : il est quelquefois le commencement d'une maladie interne dont la cause est inconnue; mais souvent il n'est occasioné que par la plénitude, la lassitude, la boisson ou les alimens malsains, la pousse des dents, leur carie, ou quelques causes qui existent dans la bouche, et jamais du lampas.

Il est impossible de prescrire un traitement particulier pour le dégoût.

Démangeaison.

Employez les lotions n° 37, mais ne saignez jamais, car c'est une humeur qui se porte à la peau. Donnez pour breuvage le n° 13.

Les démangeaisons accompagnent un grand nombre de maladies de la peau; ce n'est qu'un symptôme. La saignée est souvent nécessaire, ainsi que les lotions émollientes. N'administrez jamais le sudorifique du n° 13, que Lafosse conseille dans l'intention de faire sortir une humeur qui n'existe point. Au reste le traitement varie selon la maladie.

Distension.

Tout allongement de tendon, vulgairement appelé nerf, toute mémarchure ou entorse, demandent les embrocations émollientes n° 37 dans le commencement, n° 38 ensuite : mais les bains de rivière ou autres, et le repos, sont les plus puissans remèdes. Évitez tous les onguens et graisses.

Durillon.

Cette maladie, pour l'ordinaire, est un squirrhe ou une cicatrice, et existe toujours sur la peau ou ses tissus. Dans la dernière cause, il n'y a pas de

(1) *Voyez* l'addition de l'article Roux-vieux, page 50.

©ENVA

remèdes; dans la première, il n'y a que l'instrument tranchant qui puisse l'enlever. Évitez toujours les onguens.

Ébullition.

Cette maladie s'en va aussitôt qu'elle est venue; mais pour cela faire, il faut bien se garder de saigner l'animal. Donnez-lui un breuvage sudorifique n° 13, et surtout gardez-vous bien de faire étriller l'animal, car les boutons seraient plusieurs jours à disparaître.

On peut saigner l'animal avec avantage, le mettre à la diète et à l'eau blanche, le tenir dans une écurie d'une température modérée.

Les sudorifiques, sans être beaucoup nuisibles, ne sont pas utiles.

Écume.

Les jeunes chevaux, ayant la salive plus limpide que les vieux, jointe au mors qu'on leur met dans la bouche, et à l'ardeur, écument facilement. Cette déperdition annonce une bouche fraîche. Mais il en est qui écument dans le repos des mâchoires, vers les commissures de la bouche, et dont la salive est épaisse et glaireuse comme du blanc d'œuf. Cette déperdition est la preuve d'une bouche échauffée, ou d'une inflammation. Mettez à l'animal un billot enveloppé d'un linge trempé dans le vinaigre.

Épidémie.

Une maladie paraît-elle être commune à quelques chevaux, ou quelques autres animaux domestiques, tout de suite on lui donne le nom d'épidémique, le plus souvent très-mal à propos.

Il est peu d'épidémies; les trois quarts des maladies dont les ouvrages donnés au public fourmillent sous ce nom, sont endémiques, et peu sont communicables. La plus grande partie de ces maladies sont de saisons, et plus générales dans certaines années que dans d'autres.

©ENVA

Leur cause première sera ignorée long-temps. Cependant il y a lieu de croire que l'air altéré, par une cause quelconque, est le principe de ces maladies.

Elles auront plus lieu dans les années où les fourrages n'auront pas été de bonne qualité, que les animaux auront été obligés de boire de mauvaises eaux, ou qu'ils en auront manqué. On peut joindre à ces causes les travaux excessifs, la malpropreté, et surtout la mauvaise constitution.

Ainsi il est aisé de concevoir, d'après ce que nous disons, que dans les chevaux le chyle mal élaboré, et qui aura passé dans la masse du sang, doit nécessairement produire des maladies sans nombre, telles que

Le marasme,
Les fièvres,
La morve de courbature,
L'hydropisie de poitrine,
La péripneumonie,
La dyssenterie, ou grasfondu,
Les gales,
Les dartres,
Les œdèmes générales,

Le farcin et la morve qui en provient, et plusieurs maladies qui se portent sur les viscères les plus faibles, et par conséquent les plus susceptibles d'être irrités, telles que

La morve,
L'esquinancie,
Les aphthes de la bouche,
La lunatique,
Les tranchées et la néphrétique, etc.

Comme ces maladies sont presque toujours inflammatoires, qu'elles tendent et qu'elles finissent par la putridité, on doit employer les acides végétaux en alimens; en boisson et en breuvage, l'acide vitriolique concentré, étendu dans l'eau, à la dose de trente gouttes dans une pinte d'eau.

En outre, on emploiera en boisson et en lavemens l'eau de fontaine saturée d'air fixe, au point de laisser sur la langue un goût acidulé; le vinaigre.

Ces réflexions prouvent que Lafosse avait bien

©ENVA

observé; elles prouvent aussi comment on se trompe souvent quand l'on veut déterminer la propriété contagieuse d'une maladie. Je suis bien aise d'y trouver cette idée, que presque toutes les maladies enzootiques sont inflammatoires. J'ajouterai, pour le traitement, que l'émigration est un des moyens que l'on emploie avec le plus d'efficacité pour triompher de ces fléaux qui dévorent en peu de temps de vastes contrées soumises aux mêmes causes destructives.

Épilepsie.

Cette maladie, qui depuis quelques années devient assez fréquente, est presque toujours incurable. Les bains froids, un grand air, l'herbe de pâture tous les ans, doivent être employés pour remède.

On a tour à tour essayé divers remèdes qui tous ont été infructueux.

Esquilles.

Attendez que les esquilles tombent d'elles-mêmes ou à la faveur des digestifs; ne les tirez jamais, car vous augmenteriez le mal, surtout si elles tenaient à des parties tendineuses et ligamenteuses. Traitez la plaie comme il est dit au mot Plaie, à l'article Fistule.

Cependant il est convenable d'extraire les esquilles quand elles sont entièrement isolées du corps de l'os auquel elles appartenaient, et qu'elles sont retenues par les chairs qui constituent le canal fistulaire.

Exostose.

Toute élévation dure, insensible, qui se trouve située sur un os, ou sur une articulation dont la peau est détachée, est nommée exostose. Si vous tentez un remède, enlevez l'exostose avec la rugine et le maillet; mais n'y appliquez pas le feu : il est infructueux, et encore la rugine ne convient-elle que sur le corps des os.

©ENVA

Le feu est nécessaire lorsque l'exostose n'est pas trop développée. Lafosse lui-même le conseille dans les chapitres qui précèdent.

Extension.

Tout tendon gonflé depuis le genou jusqu'à la couronne, ou depuis le jarret jusqu'au sabot, annonce une extension ou un effort des muscles. Déferrez le pied, parez-le. Si l'animal feint, ou est sensible à la pression des tricoises, amincissez-lui la sole. S'il boite tout bas, et que le gonflement du tendon soit considérable, appliquez dessus le tendon les émolliens dans le commencement, et ensuite le n° 36. Mais comme il reste toujours une grosseur sur le tendon, il convient au bout de six semaines d'y appliquer le feu. Gardez-vous bien d'y appliquer le moindre onguent ou emplâtre. Le feu appliqué, on frotte une seule fois la partie avec de l'huile de laurier, et on s'en tient là.

Farcin.

Dans cette maladie, comme dans toute autre, ne tentez point la guérison par les prétendus secrets, tels que mettre des poudres, onguens, ou huiles dans les oreilles; de pendre à la crinière et à la queue, des canonnières de sureau dans lesquelles on met des toiles d'araignées et de l'arsenic; de mettre des compositions dans le pied. Une ou deux saignées, les sétons appliqués dans les parties charnues, les breuvages sudorifiques n° 13, et l'exercice, sont les seuls remèdes connus à employer.

La saignée convient quand il y a irritation générale, que les yeux sont rouges, la bouche sèche, les crottins durs et secs, les boutons farcineux très-sensibles. La destruction des boutons à l'aide du cautère actuel est absolument nécessaire; on incise à cet effet le bouton très-profondément, puis l'on applique le cautère olivaire. Les médicamens internes qui excitent les sécrétions diverses de l'intestin, des reins, de la peau, sont utiles comme les breu-

©ENVA

vages purgatifs n° 10. Les breuvages diurétiques, les sudorifiques.

Foulure.

Cet accident est le même que la mémarchure. *Voyez* ce mot. C'est toujours une distension d'un tendon, et plus souvent des ligamens.

Fourreau.

Les accidens qui arrivent au fourreau sont des fics ou poireaux, et les chancres. Les gros fourreaux sont sujets aux squirrhes et aux cancers. *Voyez* ces mots.

Furoncle.

Chez le cheval, on appelle javart tout clou ou furoncle qui lui survient depuis le genou ou jarret jusqu'à la couronne, mais le même accident peut arriver sur toute l'habitude du corps de l'animal; ainsi, traitez-le de même que le javart.

Gale.

Ne saignez pas dans cette maladie, ne rafraîchissez pas non plus l'animal; au contraire, tâchez de porter à la peau l'humeur qui veut sortir. Employez intérieurement le remède sudorifique n° 13, et extérieurement le n° 41.

Quand la gale est accompagnée d'une forte démangeaison et d'une phlegmasie cutanée sanguine bien prononcée, on peut saigner. On applique à l'extérieur divers remèdes qui réussissent pour la plupart, quand on persiste dans leur application. Le n° 41, recommandé ici, guérit également, de même que la décoction de tabac dans le vinaigre, la dissolution de sulfure de potasse dans laquelle on projette quelques gouttes d'acide sulfurique. Les diverses pommades sulfureuses, qui conviennent moins, parce qu'elles empêchent la propreté, qui est de toute nécessité. On prépare la peau à ce traitement par les lotions émollientes, qui seules peuvent même

©ENVA

guérir cette phlegmasie quand elle est récente. Les purgatifs sont utiles comme dérivatifs.

Gangrène.

A la mortification presque totale, ou au sphacèle d'une partie, ne perdez pas de temps; emportez toute la partie affectée, jusqu'au sang, avec le bistouri. Employez les lotions de vinaigre fort, et ensuite le nº 45.

Grosseur.

Examinez de quel genre peut être la tumeur ou grosseur. *Voyez* à cet effet les Observations sur les tumeurs et sur les plaies.

Jaunisse.

L'on ne peut juger la jaunisse que par la couleur des yeux, la commissure des lèvres, le dedans du sphincter, et par la fiente, qui est noirâtre.

Ces signes annoncent constamment une inflammation du foie. On doit y opposer les laxatifs, le jus de pruneaux, les saignées locales sur l'hypocondre droit, la diète.

Immobilité.

Comme cette maladie vient toujours à la suite du vertigo, il n'y a pas de remède: la pâture et l'exercice font plus que tous les médicamens possibles. Quelquefois l'immobilité est la cause première du vertigo, pour lors traitez-la comme telle.

Les sétons aux fesses, les vésicatoires sur les reins ont quelquefois été fructueux.

Insensibilité.

Il est des chevaux qui naissent insensibles au mors et au châtiment; dans ce cas, il n'y a pas de remède.

D'autres le deviennent par maladie, par un relâchement général, un défaut de ressort; pour lors

©ENVA

on emploiera les bains froids, et les boissons ferrugineuses.

Luxation.

Cette maladie est le déplacement d'un os sur un autre. Cet accident est très-rare chez les chevaux; cependant, quand la luxation a lieu, il faut commencer par remettre les os à leur place, et on fomente la partie avec les remèdes nº 38 et 39. Il arrive souvent aux chevaux des efforts d'articulation, où les ligamens qui les tiennent se trouvent tellement tiraillés, que souvent ces animaux en restent boiteux toute leur vie, tels que la luxation incomplète du bras avec l'épaule, du canon avec le paturon, enfin de l'articulation du boulet. Le remède est celui du nº 37, quand il y a douleur et gonflement; et le nº 40, si aucun de ces accidens n'existe.

Si la luxation est complète, et qu'elle existe dans les parties inférieures des membres, on applique un appareil après la réduction.

Meurtrissure.

Employez sur-le-champ l'eau fraîche, ou l'eau végéto-minérale, ou l'eau d'Alibour, ou à son défaut, l'eau et le sel, ou le vinaigre et l'eau avec la suie de cheminée : c'est ainsi que l'on guérit les cors récens, les tumeurs du garrot, du rognon, et autres de cette nature. Bannissez les onguens et tout corps gras.

Mue.

Tous les chevaux muent au renouvellement des saisons, surtout au commencement du printemps; mais il en est qui muent à la suite d'une maladie inflammatoire, telle qu'à la suite du mal d'Espagne; d'autres par l'application de certains médicamens sur la peau.

Noyé.

Il en est à peu près de même d'un animal noyé

©ENVA

que de celui qui aurait été pris de la fumée. Dans le dernier, c'est une vapeur impropre à la respiration qui remplace l'air dans les poumons; dans le premier, c'est l'air inspiré qui, après avoir servi à l'hématose, devient nuisible, faute de pouvoir se renouveler (car rarement l'eau entre-t-elle dans les poumons, et est-elle la cause subite de la mort de l'animal). Il s'ensuit de là une cessation totale de circulation dans l'artère pulmonaire : le sang est obligé de refluer au cerveau, ce qui produit l'apoplexie. Nous sommes d'autant plus portés à croire que cette dernière cause accompagne toujours la première, c'est que toutes les fois que nous avons retiré, par expérience, des animaux noyés, avec quelques apparences de vie, nous avons senti les battemens de cœur, mais pas le moindre mouvement d'élévation de la poitrine, en un mot, la moindre respiration. On voyait les jugulaires s'enfler à vue d'œil, et il n'en était pas de même des veines des extrémités. On doit donc commencer par établir la respiration, et ensuite la circulation. Pour cet effet, on soufflera dans la bouche, avec un soufflet, par interruption, ayant soin de ne pas trop introduire d'air. Pendant ce temps, des gens presseront sur la poitrine de l'animal, en le remuant autant que faire se pourra; d'autres lui couvriront de fumier le reste du corps, le frictionneront avec force sur la poitrine; une autre personne lui administrera l'alcali volatil fluor, comme il a été dit au mot Cheval pris de la fumée; un autre lui appliquera les ventouses, un autre lui donnera des lavemens de tabac, et ensuite le frictionnera sur le ventre avec un bouchon de paille.

Un demi-quart d'heure après que l'animal aura été réchauffé, on le saignera d'un côté du cou, et de l'autre on lui ouvrira l'artère temporale en même temps; ce n'est pas toujours nécessaire, mais il serait dangereux de le faire dans le temps où la circulation est presque imperceptible, et où l'animal est froid par tout le corps.

©ENVA

La saignée faite, on fera avaler à l'animal quelques eaux vulnéraires, et, à leur défaut, de l'eau-de-vie mêlée avec une partie égale d'eau, à la dose d'un verre ordinaire.

Enfin, nous le répétons, les trois grands moyens de rappeler à la vie un animal noyé, sont d'insinuer l'air ordinaire dans ses poumons, de désemplir les vaisseaux, et de le tenir chaudement. Mais pour que ces moyens aient lieu, il faut qu'en retirant l'animal de l'eau, on s'aperçoive encore d'un reste de circulation ou de respiration, autrement tout secours est infructueux; et tous ceux qu'on dit avoir été guéris après avoir resté trois ou quatre heures au fond de l'eau, ont vraisemblablement conservé l'une ou l'autre de ces apparences de vie, fait dont nous doutons beaucoup, à moins que ce ne soit un fœtus sorti depuis peu de jours du ventre de sa mère. Mais nous assurons que tous les animaux que nous avons fait périr, après s'être débattus dans l'eau, qui ont coulé au fond, et qui y sont restés sept à huit minutes de temps, il nous a été impossible de les rappeler à la vie, quoique nous ayons employé tous les moyens indiqués.

Nous ne sommes point de l'avis de ceux qui administrent le tabac en fumigation par l'anus; cette méthode ne sert qu'à distendre les intestins, et faire refluer le diaphragme vers la poitrine, et en diminuer la capacité : nous le sommes encore moins de l'administrer de la même manière dans la bouche.

Nous avons fait périr, par expérience, nombre d'animaux, en introduisant cette même vapeur de tabac dans les poumons. Nous croyons, d'après cela, qu'il ne faudrait pas pour réussir y ajouter un charbon dans la boite fumigatoire, qui seul serait bien capable de suffoquer l'animal.

Nous ajouterons encore qu'il est inutile de verser l'alcali volatil dans la bouche, quoique étendu dans l'eau, encore moins pure, comme nous l'avons vu donner il y a peu de temps. Tous les gens de l'art savent et connaissent les effets éruptifs de cette

©ENVA

liqueur ; il serait inutile de s'étendre là-dessus plus au long.

Ossification.

Si, à la suite d'un effort de l'os du pied, ou d'un clou-de-rue, il survient une soudure de ces deux os, ne tentez aucun remède, l'animal en restera boiteux, et ne pourra servir qu'au pas.

Phlyctènes.

Il survient sur l'habitude du corps des petites tumeurs remplies d'eau, c'est ce qu'on appelle phlyctènes ; cette maladie arrive à la suite des fièvres putrides : ouvrez-les, et faites des fomentations avec le remède n° 30, dans lequel vous ajouterez un peu de vinaigre.

Piqûres de mouches et autres insectes.

Il arrive quelquefois que les chevaux sont couverts et harcelés par les taons, qu'ensuite ils deviennent enflés au point d'en avoir une difficulté de respirer : faites une saignée à l'animal, employez extérieurement le n° 37 ; et si la maladie est grave, donnez intérieurement le n° 12.

Les animaux sont encore assaillis par les abeilles, les frelons : on oppose à leur piqûre le liniment alcalin (ammoniaque 1 partie, huile d'olive 8 parties) ou du vinaigre très-fort.

Plaie.

Pour traiter une plaie, il faut savoir de quelle qualité elle est. *Voyez* les Observations sur les tumeurs et sur les plaies. Mais, dans telle plaie que ce soit, n'essuyez point le pus, mais pompez avec l'étoupe la surabondance, et ne nettoyez pas entièrement l'ulcère, de peur de faire du sang, qui retarderait la cure. On ne doit mettre les plaies au sang que quand elles sont sordides, et qu'on désire y attirer une bonne suppuration. Traitez la plaie selon son genre. *Voyez* les Observations sur les plaies et ulcères.

©ENVA

Poireau.

La méthode de lier les poireaux ne guérissant pas toujours, et laissant souvent une racine, il vaut mieux les emporter avec le bistouri, et les laver une couple de fois avec le nº 49, et y appliquer, jusqu'à parfaite guérison, la dissolution de vert-de-gris dans le vinaigre.

Le cautère actuel est un moyen infaillible après l'incision.

Pouls.

Les endroits où l'on peut sentir les battemens des artères, sont à l'angle de la mâchoire inférieure, à l'artère temporale, en dedans et en dehors du boulet, en dedans du jarret, à la queue, et mieux au cœur, en appliquant la main du côté du montoir. Dans les fièvres ardentes, il est des chevaux chez lesquels on sent l'artère aorte battre, en mettant la main sur les reins.

Poux.

Employez le remède nº 42.

Putréfaction.

On dit que le cheval a une maladie putride, lorsque sa bouche, sa respiration, sa fiente ou ses excrémens, sa transpiration et ses urines sentent mauvais. On dit qu'une tumeur est putride, quand le sphacèle, qui est le dernier degré de gangrène, est établi et qu'il produit une odeur puante. On dit de même d'un ulcère, lorsque la couleur est noirâtre, et que le pus qui en découle a une mauvaise odeur. Dans les maladies putrides internes, employez les acides; et quant aux tumeurs et aux plaies, après avoir scarifié, employez les lotions de fort vinaigre, et ensuite le nº 45.

Sang.

Tout sang des veines doit être noirâtre et épais:

©ENVA

s'il étoit rouge et limpide, ce serait une preuve d'un dérangement dans la circulation.

C'est donc une erreur que de dire : Le cheval qui a un sang noir est mauvais. C'en est encore une de juger de sa qualité sur sa figure, quand il est congelé; rien n'est plus commun que d'entendre dire : Ce sang est coenneux. Si l'on fait attention, on verra que le sang ne devient tel que par le plus ou moins de chaleur auquel il est exposé. Tel sang qui est coenneux, pour avoir été exposé dans une écurie, ne le serait point devenu, exposé à l'air libre; de même qu'il serait bien différent dans l'hiver et dans l'été.

Un sang veineux, dans la belle nature, doit avoir ses trois parties bien distinctes dans les proportions ci-jointes, savoir :

Sur une livre de sang,
Huit onces de partie blanche,
Cinq onces de partie rouge,
Trois de partie séreuse.

Dans les grandes inflammations, la partie séreuse est en bien moindre quantité, la partie blanche moindre, la partie rouge est la plus considérable.

Dans les maladies de langueurs, dans les œdèmes universels, la partie séreuse est la plus considérable ; et nous avons vu plusieurs chevaux chez lesquels la partie rouge était presque totalement anéantie.

Sphacèle.

Emportez avec le bistouri la partie sphacelée; quant à la description et à la cure, *voyez* les Observations sur les tumeurs.

Squirrhe.

Quant à la description et au traitement, *voyez* les Observations sur les tumeurs. L'opération est d'enlever le squirrhe en totalité, avec l'instrument tranchant.

©ENVA

Sueurs.

Nous n'entendons pas parler des sueurs occasionnées par le travail, mais de celles qui arrivent dans les maladies inflammatoires, ou dans les maladies chroniques.

On ne peut indiquer de traitement particulier pour un symptôme commun à plusieurs maladies.

Faites des frictions par tout le corps avec un bouchon de paille.

Transpiration arrêtée.

A cette maladie employez le nº 7, et gardez-vous bien de saigner.

Tremblement.

Lorsqu'on présume que cette maladie vient d'un défaut de transpiration, d'une digestion laborieuse, ou autres causes semblables, couvrez le cheval, promenez-le, et donnez-lui une bouteille de vin. Cette maladie, dans ce cas, n'est que passagère; mais souvent, dans les maladies graves, le tremblement est un symptôme de mort.

Tumeurs.

Voyez les Observations au commencement de cet ouvrage.

Ulcères.

Voyez leur article dans les Observations sur les tumeurs et sur les plaies.

©ENVA

ARTICLE IV.

OPÉRATIONS LES PLUS USITÉES.

Attelles.

On appelle ainsi toute pièce de résistance propre à servir d'appareil. Évitez toujours la grande compression, surtout dans les parties osseuses.

Bretauder.

C'est raccourcir les oreilles dans toute leur étendue; mais comme cette opération ne se fait qu'aux chevaux qui ont les oreilles longues, et qui les ont presque toujours mal placées, elle n'ôte que la moitié de ce défaut.

Castration.

De quelle manière que vous coupiez un cheval, ne tirez jamais avec force les testicules; encore moins ne les coupez le lendemain ni le surlendemain, mais sur-le-champ : parce que restant, et n'étant plus soutenues par leurs enveloppes, elles tiraillent les parties du bas-ventre où elles sont attachées, et souvent l'animal en périt d'inflammation. Préférez toujours la ligature dans le corps du cordon au lieu du billot; le billot est d'un usage ordinaire, et je le crois le meilleur moyen de compression, et jamais ne le faites avec le feu, et encore moins les bistourner.

Cataracte. (*Voyez* Dragon.)

Cette maladie pour laquelle on fait l'opération de la cataracte, s'aperçoit en se posant en face de l'œil : c'est un diamant blanc ou jaune que l'on voit

©ENVA

dans le fond de l'œil. Pour peu que l'on connoisse la structure de cet organe, on ne saurait s'y méprendre, comme le font cependant tous les jours certaines personnes qui la croient superficielle, et qui, en conséquence, appliquent les remèdes sur la cornée transparente. L'eau fraîche, à bien dire, est le seul remède que l'on doive appliquer; comme on ne saurait porter de remède qu'à la vitre de l'œil, ce serait attaquer vainement cette partie, pour vouloir guérir le cristallin. A la cataracte formée, ne tentez pas de remède ni d'opération, car les suites de celle-ci sont toujours dangereuses (1).

Courtauder.

C'est amputer, couper la queue et les oreilles du cheval : cette première opération se fait en posant la queue sur un billot, et la coupant avec un couperet, à l'aide d'une petite masse de bois, ou avec un instrument disposé à cet effet, appelé *guillotine*. L'opération faite, on arrête le sang avec la poudre de lycoperdon ou l'agaric, ou en cautérisant le bout de la queue avec un fer chaud.

Fumigation.

Évitez toute fumigation à feu nu, soit que vous la fassiez prendre par les narines, soit dans une écurie; la vapeur qui s'en exhale ferait aux chevaux le même effet que la fumée : que vos fumigations soient toujours des décoctions de plantes émollientes ou détersives. Sont-ce des fumigations générales dans une écurie, en cas d'épidémie ou de putridité, faites bouillir des plantes anti-putrides, ou dans l'eau ou dans le vinaigre.

La manière dont on fait fumer un cheval est de prendre les herbes toutes chaudes, de les mettre dans un sac, comme font les cochers qui donnent à manger à leurs chevaux; c'est-à-dire les leur pendre à la tête, pour que les vapeurs puissent

(1) *Voyez* l'article Dragon, page 38, et mon addition.

©ENVA

entrer dans les narines et dans les poumons. Il faut avoir soin, 1° que le sac soit une fois plus long, pour que les vapeurs n'arrivent pas trop chaudes; 2° qu'il ait le double de largeur, pour qu'une partie de la vapeur sorte dehors, et que le cheval puisse respirer aisément; 3° qu'il ait la tête libre. Vous lui laisserez le sac au nez jusqu'à ce que les herbes ne produisent plus de vapeurs. Les plantes émollientes sont pour l'inflammation; les détersives sont pour les chancres et ulcères de la membrane pituitaire.

Les fumigations les plus propres à détruire les matières ambiantes, soit animales, soit végétales, qui peuvent produire diverses maladies, sont celles de chlore. Prenez, pour une écurie de 40 chevaux, une livre de sel marin, 4 onces d'oxide de manganèse pulvérisé, 9 onces d'acide sulfurique; placez au milieu de l'écurie un vase de grès vernissé, mettez-y le sel et l'oxide que vous mélangerez exactement, et versez l'acide: on active le dégagement du gaz, en mettant le vase sur des charbons allumés. On doit avoir la précaution de faire sortir les animaux et de fermer les ouvertures. On ne rentre les animaux que plusieurs heures après les fumigations, afin de prevenir l'action irritante du gaz sur leurs poumous.

Éclisses.

Ces appareils, dont on se sert pour contenir les plumasseaux dans la sole, doivent être un peu flexibles, joints ensemble sans laisser d'intervalle, et ne doivent pas être trop serrés en pince.

Maladies.

Ne médicamentez jamais un cheval que vous ne sachiez la cause de la maladie, ou que vous ne connaissiez exactement son espèce: il vaut mieux laisser agir la nature que de risquer de la contrarier. Mettez toujours les chevaux à la diète, au son, à l'eau blanche, dans les maladies internes

©ENVA

principalement. Ne saignez que dans les cas inflammatoires où il y a difficulté de respirer, et battement de flanc; les saignées de précaution et de saison étant souvent dangereuses. Les endroits où l'on doit saigner sont au cou, aux ars, au plat de la cuisse, à la queue, et en coupant quelques nœuds, selon le cas, à la sous-cutanée du thorax (veine de l'éperon), à celle de l'abdomen. Les saignées locales peuvent être pratiquées sur toutes les parties du corps à l'aide du scarificateur dans le vide : le reste est de peu d'utilité. Dans les maladies inflammatoires, faites deux, trois, quelquefois quatre saignées sur-le-champ, d'heure en heure, ou de deux en deux. Si le cas n'est pas pressant, tenez-vous-en là : les autres saignées éloignées sont rarement utiles, et souvent funestes. Mettez en usage les numéros 1 et 16, ensuite ceux qui conviennent au genre de maladie. Employez les cordiaux stomachiques dans les maladies de langueur, dans la morfondure, transpiration arrêtée, et généralement pour tous les chevaux froids partout le corps. Si vous n'apercevez ni fièvre ni difficulté de respirer, ni battement de flancs, gardez-vous bien de saigner.

Vider.

C'est mettre sa main dans le rectum, pour en extraire les excrémens. Avant de le faire, on doit couper ses ongles, graisser la main d'huile d'olive, ensuite l'introduire doucement, et prendre garde de toucher les parois de l'intestin avec force, car on risquerait de porter inflammation. Après cette opération, on donnera un lavement nº 16.

Feu.

N'appliquez le feu sur la peau que pour fondre ou résoudre des tumeurs blanches, en dérivant l'irritation qu'entretient la maladie que l'on cherche à détruire : les parties sur lesquelles on l'applique ordinairement sont les tendons, les articulations,

©ENVA

depuis le genou et jarret jusqu'à la couronne; le feu doit se mettre légèrement, sans appuyer.

On suspend l'opération quand le fond de la brûlure prend une couleur jaune, et lorsque l'on en voit sortir quelques gouttelettes de sérosité. Du reste, on l'applique plus ou moins fortement selon les différens cas.

Le couteau doi têtre presque tranchant : sa température doit le rendre couleur de cerise claire; on applique le feu en raies ou en pointes. Dans l'une et l'autre manières, on ne doit point cautériser totalement la peau. Si on le met ne raie, on doit descendre tout doucement et légèrement son couteau, et s'en tenir là; ensuite passer à une autre raie : c'est le vrai moyen que les escarres tombent toutes en même temps. Si le couteau était trop large, l'escarre serait plus grande. On doit toujours tenir son couteau droit, perpendiculaire à la tumeur sur laquelle on l'applique; car, étant penché, l'escarre serait plus large, et on courrait risque que toutes les bandes de peau ne fissent qu'une seule et même plaie.

On applique le feu de trois manières : ou par approximation, ou par contact immédiat, ou par contact médiat. Le corps intermédiaire dont on se sert ordinairement est une coenne de lard : ce dernier moyen ne laisse pas apercevoir de cicatrice.

Le feu s'applique pour les vessigons, les jardons, les varices veineuses et articulaires, les courbes et éparvins commençans, les gonflemens de jarrets, les extensions de tendons, les molettes, les gonflemens de cette partie, les formes, les efforts de l'os coronaire, etc., etc.; en un mot, ceux qui ont des tumeurs ci-dessus, tels que ceux qui sont vésiculés et tubérosés; mais jamais n'appliquez le feu pour conserver les jambes, comme cela se pratique encore.

Dessoler.

Avant que de dessoler, ayez soin que votre fer

©ENVA

soit ajusté au pied, que votre appareil soit tout prêt; préparez votre sole de corne, de façon que vous puissiez l'enlever d'une seule pièce. Si vous vous servez du bistouri pour décerner la sole, évitez de trop l'enfoncer; prenez garde de mâchurer la sole avec l'élévatoire ou lève-sole. Si vous avez quelques ouvertures à faire dans le pied, faites-les toujours suivant la direction des tendons, et que ce soit la structure du pied et la maladie qui vous guide dans l'opération. Evitez la trop grande compression sur l'os du pied, de peur de gangrène; mais comprimez également, de peur que la sole ne surmonte ou qu'il ne survienne des cerises.

Ferrure.

Ferrez court; ne parez jamais le pied, la nature se débarrassant elle-même de ce qu'elle a de trop.

Ce raisonnement serait juste, si l'ongle n'était pas armé d'un fer; mais il n'en est pas ainsi: il est plus naturel de dire qu'en parant le pied, il faut le ménager de manière à le rendre dans un état tel qu'il aurait été, si l'excès de corne qui est poussé depuis la dernière ferrure eût été usé par le terrain sur lequel aurait progressé l'animal livré à l'état de nature.

Si l'on arme l'ongle d'un fer, c'est pour le garantir de l'usure que produisent les pavés ou les chemins pierreux. Il n'est pas naturel de ne le garantir qu'en partie de cette usure. Le fer doit donc aller jusqu'à la réunion de l'arc-boutant avec la paroi; c'est là que l'éponge doit prendre son point d'appui.

N'abattez jamais de pied ou de muraille, que ce qu'il faut pour faire porter votre fer.

Je pourrais faire ici la même réflexion que tout-à-l'heure. La fourchette et les arcs-boutans doivent toujours être ménagés; on ne doit en enlever que les portions qui sont dilacérées.

Ne montez pas votre fer en pince, comme le font la plupart des maréchaux pour éviter la peine d'abattre du pied. Prenez la tournure du pied, et

©ENVA

pour lors vous brocherez en bonne corne, et vos rivets tiendront; au lieu qu'en rognant la pince, il ne vous reste que la sole, ou la partie de muraille, qui est continuellement humectée, qui la rend tendre, et la fait fendre quelques heures après par le contact de l'air.

Ne râpez jamais la muraille, lui conservant cette pellicule grasse que la nature lui a donnée : vous éviterez les seimes et les altérations du sabot.

Si vous avez brûlé ou échauffé la sole, ce dont on s'aperçoit en la parant légèrement, par des trous semblables à un tamis. Le fer de devant doit être à peu près également épais dans toute son étendue : nous en avons déjà déterminé la longueur.

Ferrez court, à éponges minces. Faites en sorte que la fourchette porte à terre, puisqu'elle est la base du cheval, comme à l'homme le talon; cette partie n'est point sensible, comme quelques-uns le disent encore : les chevaux des Pays-Bas et d'Allemagne, qui vont sans fer, le démontrent clairement.

L'expérience prouve que les chevaux qui ont des fics à la fourchette, et qui sont dénués totalement de corne, n'en boitent pas. Une preuve encore plus convaincante, c'est que quand on est obligé de couper la fourchette charnue, pour cause de clou-de-rue, le cheval n'est sensible qu'à la portion de sole charnue qui la recouvre; et à la section entière de sa masse, l'animal ne marque aucune douleur.

Bannissez, par la raison ci-dessus, les crampons, les fortes éponges; par ce moyen, vous conserverez l'assiette du cheval; il sera moins exposé à devenir bouleté. Si vous êtes obligé de manœuvrer sur la pelouse, la fourchette, qui n'aura point été parée, fera fonction de crampons. D'ailleurs, mettez deux clous à chaque pied, les deux du milieu de la branche d'en dehors, et n'ayez en général pour but, en ferrant, que de conserver le pied, la propreté ne devant être recherchée que toutes les fois qu'elle n'est point préjudiciable.

©ENVA

Forger.

Un maréchal doit savoir 1° frapper; 2° chauffer son fer; 3° forger en raison du pied qu'il a à ferrer. Ses fers doivent être couverts selon la grandeur; l'étampure doit se suivre; en un mot, son fer doit avoir la tournure de la bigorne, qui, quand elle est une fois bien prise, donne de la facilité à prendre celle du pied. Mais malheureusement peu d'ouvriers aujourd'hui savent la prendre; ce qui prouve que la partie de la forgeure et de la ferrure sont dans une décadence singulière.

Je puis dire avec plaisir qu'aujourd'hui la ferrure est parvenue à un grand degré de perfection.

Parer.

C'est vider la sole ou le dedans du sabot; mais on ne doit jamais parer le pied, j'ajouterai trop profondément, que pour cause de clou-de-rue, de bleime, ou autre maladie du pied.

Section de la queue.

L'intention en mettant le feu à la queue après l'avoir coupée, est de brûler les vaisseaux et d'en arrêter le sang, et non de cuire les chairs. Le couteau ou le brûle-queue doit être d'un rouge vif, et ne doit être appliqué que l'espace d'un clin d'œil. Ceux qui le laisse long-temps, et qui reviennent plusieurs fois à l'opération, courent risque de faire survenir la gangrène. Cet accident est bien rare; mais l'inconvénient de cette faute consiste dans la chute d'une escarre très-épaisse. Il ne doit tomber qu'une légère escarre; quand il tombe un os, c'est qu'il a été coupé en deux par le couperet; c'est toujours d'ailleurs une preuve que l'on a brûlé les chairs, et que l'on a exposé le cheval à avoir la gangrène.

Saignée.

Faites-la toujours le plus près de la tête, sans ce-

©ENVA

pendant aller sur les glandes parotides; que votre flamme soit propre. Faites gonfler la veine en appliquant le petit doigt de la main armée des flammes au-dessous du lieu où vous voudrez ouvrir la veine. Frappez sur l'instrument un coup sec. Ne prenez pas trop de peau en mettant l'épingle, et surtout évitez de prendre les bords de la veine, car vous occasioneriez une fistule dans cette partie. Epongez la saignée avec de l'eau fraîche.

©ENVA

ARTICLE V.

PRÉJUGÉS.

Avives.

Ne battez jamais les avives; elles n'ont aucune correspondance avec le ventre, où siégent les causes des tranchées.

Barbillon.

Ne coupez jamais les barbillons, qui sont deux appendices de la membrane buccale destinés à couvrir les orifices des conduits salivaires que la nature a placés dans tous les quadrupèdes : c'est une erreur de croire qu'ils empêchent de boire. Rappelez-vous que le cheval hume, et ne lape pas, qui est le seul cas où l'on pourrait croire qu'ils empêchent de boire.

Barrer la veine.

Bien loin de barrer la veine pour l'engorgement d'une partie, il serait à souhaiter que l'on pût y en ajouter d'autres pour hâter le retour du sang au cœur. Une telle opération prouve le peu de connaissance d'anatomie qu'a l'opérateur, lequel devrait faire attention que tous les chevaux qu'il a traités ont eu les jambes ou les parties barrées bien plus grosses qu'avant l'opération.

Bistourner.

Il est très-rare qu'en bistournant un cheval, on le rende impropre à la génération. Cette opération a souvent des suites dangereuses, telles que le squirrhe

©ENVA

des testicules, ou un marasme dans lequel l'animal tombe. Le seul remède est la castration.

Boucler.

Outre que c'est un abus de boucler une jument, vu qu'elle n'est qu'un certain temps en chaleur, cette opération occasione souvent au vagin des fistules qui sont, pour l'ordinaire, incurables.

Déglander.

En déglandant un cheval pour cause de morve, on ne fait qu'ôter la cause secondaire du mal; et d'un autre côté, on l'aggrave: c'est donc une erreur que de déglander. Cette opération ne se pratique que par des gens qui veulent tromper le public.

Énerver, ou dénerver.

Il était, et il est encore de la vieille hippiatrique, de dénerver au bout du nez et à l'avant-bras: au premier, dans l'intention de dégraisser la vue; au second, dans celle de redresser une jambe. Cette dernière a eu lieu quelquefois, et elle paraît raisonnée; mais il est contre toute connaissance anatomique, d'enlever un des muscles releveurs de la lèvre, pour, soi-disant, dégraisser ou décharger la vue.

Fève, ou lampas.

C'est par ignorance, c'est faute d'avoir étudié la nature, que bien des gens encore donnent le nom de fève ou lampas à un débordement des gencives vers les dents incisives, et qu'ils prétendent que cette maladie imaginaire empêche l'animal de manger. Ils ne savent pas que les vieux chevaux n'ont jamais ce prétendu lampas, et qu'il n'est pas de jeunes chevaux qui ne l'aient: il en est de même de tous les quadrupèdes. Les dents n'étant pas sorties totalement, il faut nécessairement que les gen

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 137 sur 368

©ENVA

cives et le bord du palais débordent les dents. D'ailleurs, les jeunes chevaux ont le palais plus plein dans cette partie, pour donner de la nourriture à la dent, jusqu'à ce qu'elle soit formée; aussi plus les dents sont vieilles, plus le palais ou lampas se dessèche.

Il est vrai de dire que le palais s'enflamme dans certaines circonstances, dans la pousse des dents par exemple, et l'on a vu des animaux manger dès que cet organe se trouvait dégorgé par une saignée, que du reste on peut faire aussi copieuse que l'on veut.

Morve.

Cet article n'aurait pas eu lieu ici, si, au moment que nous écrivons, nous n'eussions pas reçu avis de plusieurs régimens d'Alsace et de Lorraine, qu'on leur avait donné le conseil des cautères, pour obtenir la guérison des chevaux morveux : aux uns d'appliquer trois raies de feu sur la glande de dessous la mâchoire, suivant sa direction; à d'autres, de cautériser les os du front et ceux du nez, etc. Mais enfin, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est de voir une quarantaine de chevaux auxquels on a mis des raies de feu autour des paupières, pour guérir la lunatique.

Je ne suis pas en opposition avec ces faits, qui peuvent du reste être expliqués d'une manière raisonnable.

Nager.

Il n'est jamais de cas où il faille faire nager un cheval; et lorsqu'on le fait, il est plus fatigué au bout d'un quart d'heure, que s'il avait fait quatre lieues.

Ne faites jamais nager à sec, ce serait le comble de l'ignorance que de faire ce remède.

Onglet.

C'est une erreur que de croire que l'onglet soit

©ENVA

susceptible de maladies : cette partie, à la vérité, paraît se prolonger dans certaines maladies, tel que dans la maladie du cerf; mais cette action ne lui vient que de l'éréthisme du muscle rétracteur, qui, plus il retire l'œil au fond de l'orbite, plus il fait sortir l'onglet, et le porte en avant.

C'est donc une erreur que de l'emporter à la faveur d'une pièce de six liards ou autre pièce de monnaie. Une telle opération accélère plutôt le mal que de le diminuer. Les saignées, les lotions, ou les vapeurs d'eau tiède, sont les seuls remèdes à employer.

Ces derniers sont souvent fructueux, mais on a quelquefois la peine d'en venir à l'ablation.

L'onglet peut devenir malade comme toutes les parties sensibles de l'économie. Voyez ce qui a été dit précédemment.

Secret.

Méfiez-vous de ces gens à secret; l'effet de leurs remèdes ne consiste que dans leur électuaire, dans le débit et le produit de leurs antidotes.

Agissez par principe, et soyez persuadé qu'il n'y a point en médecine de préservatifs au-delà de quelques jours, attendu que la circulation change par les alimens que l'animal prend.

Sifflet, ou rossignol.

Pratiquer un rossignol sous la queue pour faciliter la respiration du cheval, et chasser les vents qui peuvent l'incommoder, c'est la preuve de la plus grande ignorance de la structure de l'animal.

Surdents.

On ne doit appeler de ce nom, à toute rigueur, que les doubles rangées de dents, ou leur mauvaise situation. Mais c'est une erreur de dire que les inégalités qu'on observe sur les molaires sont des surdents, et qu'elles empêchent de manger. Si les

©ENVA

dents étaient plates et rases, elles ne broyeraient pas les alimens. Les gens qui enlèvent ces inégalités ne savent pas qu'ils ébranlent considérablement les alvéoles : ce qu'ils enlèvent, est l'émail; et que quand il est une fois détruit, le corps de la dent se carie.

Tirer l'épine.

Il est aussi rare de voir aujourd'hui tirer l'épine, que de voir arriver la maladie pour laquelle on a pratiqué cette dangereuse opération. Ceux qui la pratiquent croient que l'os de la cuisse est déplacé de dedans le bassin. En conséquence, ils attachent une corde dans le paturon de la jambe malade, et l'autre bout à un arbre flexible, ensuite ils fouettent l'animal qui, étant posé sur trois jambes, tire de toutes ses forces. Qu'arrive-t-il ? Que cette articulation, qui était dans son état naturel, sort de place, et l'animal en reste estropié. Rien n'est encore plus commun que de voir certaines gens qui, quand ils ne trouvent pas la cause du mal, font entendre que la maladie est un écart ou un effort de hanche, quoiqu'il n'y ait ni grosseur ni gonflement. Il semble que ces parties soient un labyrinthe où leurs connaissances vont se perdre; et le particulier qui n'est point instruit, et qui ne voit rien, admet avec eux que cette maladie peut bien exister, mais que la trop grande quantité des chairs empêche de voir les causes apparentes. Souvent l'animal guérit par des remèdes contraires, parce que la véritable maladie était une petite mémarchure des autres articulations, ou parce que la nature a été plus forte que leurs remèdes; et ces gens sont réputés instruits, d'après un succès auquel ils n'ont point de part, et ils reçoivent les applaudissemens que le vulgaire ignorant leur prodigue à outrance.

Veines.

Ne barrez jamais les veines, comme font les gens

©ENVA

qui ignorent la circulation du sang. Elles sont exposées aux trombus et aux fistules, quand la flamme avec laquelle on a saigné est malpropre, quand on a saigné sur une valvule, quand, en mettant l'épingle, on a pris les bords de la veine.

Cet accident arrive encore lorsque le cheval s'est frotté. *Voyez* les mots Varices et Saignées.

©ENVA

ARTICLE VI.

TARES, OU DÉFAUTS NATURELS.

De toutes les parties dont il a été traité ci-dessus, il n'en est pas qui soient aussi nécessaires à un officier de cavalerie que celle-ci; nous dirons de plus qu'elle est indispensable à celui qui est chargé d'inspecter soit dans les réformes, soit dans les remontes.

Pour bien juger des défauts d'un cheval, il faut nécessairement connaître sa belle conformation, et quoique nous n'ayons pas encore de règle et de proportion bien certaines pour statuer sa bonté, il en est néanmoins de générales qui annoncent ses qualités plus ou moins grandes. Par exemple, on sait qu'un cheval court n'a aucunes allures allongées; qu'un cheval ensellé est faible des reins; qu'un ventre de vache est pesant; qu'un cheval chevillé se berce et n'a pas de fixité dans ses allures; que celui qui est droit sur ses jarrets, ou qui a la croupe avalée, est faible sur son train de derrière et trotte-menu; qu'un cou court et une grosse tête dénotent un cheval lourd, pesant à la main, et portant bas, etc.

Un cheval de cavalerie, pour être bon, autant que l'expérience le prouve, doit avoir une longueur, depuis la pointe de l'épaule à celle de la fesse, d'un dixième de plus que sa hauteur, prise du sommet du garrot au sol; son dos et son rein doivent être sur un plan horizontal, parallèle avec la croupe; il doit avoir le cerceau bien fait, et son ventre à l'égalité du dessous de la poitrine, baissant de peu de chose la jointure du grasset; ses épaules doivent presque

©ENVA

être sensibles à la vue; minces dans leur partie la plus haute, charnues dans la partie la plus basse, et ne formant aucunes distinctions avec le bras; son coude doit être mince, apparent et détaché du corps, et placé dans la direction du grasset; son avant-bras doit former un cône dont la base est en haut; sa face extérieure doit être ventrue; cette même face, et l'antérieure et la postérieure, doivent être charnues et musclées; sa face interne doit être plate et tomber en ligne droite; la jambe, à partir du grasset au jarret, doit être faite comme cette dernière partie, et les jarrets doivent être écartés dans la direction avec le coude; les tendons doivent être détachés des os du canon; les paturons et le reste des jambes doivent former une inclinaison qui suive celle du sabot. *Voyez* ci-après la Description du pied du cheval.

Voilà en gros les proportions qui annoncent qu'un cheval doit être bon, et rarement il est mauvais étant construit ainsi.

Bourgelat a établi beaucoup d'autres proportions qui indiquent la belle conformation du cheval; je négligerai de les rappeler ici, car le plan de cet ouvrage ne peut me permettre d'entrer dans d'aussi grands détails.

Voyons maintenant quels sont les tares, ou défauts, qui doivent le faire réformer ou rejeter dans un achat.

Tares, ou défauts de la tête.

Bégu.

C'est une erreur de dire qu'un cheval est bégu. Si on veut considérer les dents incisives, on verra qu'elles sont beaucoup plus longues que dans l'état de nature. En supprimant d'idée ce que l'animal devrait avoir d'usé, il se trouvera avoir l'âge requis. Cet accident vient de ce que l'émail de la dent est plus dur dans certains chevaux que dans d'autres, ou de ce que les mâchoires ne portent

©ENVA

pas immédiatement l'une sur l'autre, ou bien encore de ce que les tables alvéolaires se rapprochent plus les unes des autres, font monter la dent en haut; en un mot on ne verra jamais de chevaux bégus avoir les dents courtes.

Quoi qu'en dise Lafosse, il existe des chevaux *bégus*, c'est-à-dire des animaux dont la cavité des dents incisives persiste au-delà de l'époque ordinaire. Cette cavité existe ou parce qu'elle est trop profonde, ou parce que la dent ne s'use pas suffisamment.

Contre-bégu.

J'appellerai contre-bégu un cheval qui a les dents courtes, et qui marque vieux quoique jeune; ajoutez d'idée, à l'extrémité de ses dents, ce qu'il y a de trop d'usé, pour lors vous aurez son âge.

Bout du nez gros.

Cette disposition naturelle, entre les parties de la tête, dénote assez souvent un cheval lourd à la main.

Brailleur.

Le désir de quelque chose, ou la souffrance, rend le cheval brailleur. C'est une espèce de hennissement perpétuel, qui est un défaut essentiel pour un cheval de troupe.

Chanfrein renfoncé.

Ce défaut, qui est presque toujours de construction, rend assez souvent le cheval siffleur et cornard, et le rend même courte-haleine dans ses exercices.

Faire les forces.

Le cheval, ainsi que tous les animaux herbivores, a un roulis de mâchoires dans la mastication, c'est-à-dire qu'il ne pile pas comme le chien et le loup, mais que sa mâchoire inférieure froisse et se porte de droite et de gauche sur la supérieure.

©ENVA

Quand ce mouvement est outré, il est réputé faire les forces. Cet accident, qui est quelquefois un symptôme de mort, est plus commun aux vieux chevaux qu'aux jeunes; quelquefois il tient à l'organisation; on voit même ce mouvement marqué chez les vieillards. Les chevaux auxquels on observe ce mouvement sont sujets à s'user promptement les dents; ce qui induit souvent en erreur du côté de la connaissance de l'âge.

Fort cheval.

On appelle fort cheval celui qui a la bouche gâtée, qui s'emporte, qui se ramène et qui bat à la main. Souvent ce vice est très-grand dans un cheval de cavalerie; il n'y a point de remède pour l'ordinaire, et les mors de bois réussissent rarement.

Fougueux.

Une bouche gâtée, et souvent les caprices, rendent le cheval fougueux. Il a les mêmes défauts que celui qui est appelé fort cheval.

Grosse ganache.

Ce défaut, qui est naturel, rend la tête pesante, et fait que le cheval ne se manie pas; il est peu sensible au mors, ce qui s'appelle avoir peu de barre.

Geulard.

Les barres offensées, ou la mauvaise éducation et les mauvais jarrets, rendent la bouche dure. Ces sortes de chevaux s'emportent facilement.

Hennissement.

C'est un grand défaut, surtout pour un cheval de troupe, que de hennir perpétuellement.

Joues charnues.

Ce défaut n'est pas de grande conséquence; mais il dénote un cheval lourd à la main.

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 145 sur 368

©ENVA

Langue pendante.

Les chevaux dont la langue pend, perdent souvent leur salive. Il est peu de remèdes pour cette maladie; cependant on a guéri plusieurs chevaux en leur coupant une certaine portion de la langue.

Langue petite.

Ce défaut, qui est naturel, n'est point de conséquence; cependant il faut y avoir égard quand on embouche un cheval.

Lèvre inférieure pendante.

Ce défaut vient ordinairement de vieillesse; mais il est des chevaux chez lesquels les muscles releveurs de cette partie sont tellement relâchés, qu'ils produisent cet effet. Il n'est point de remède connu pour cette maladie.

Lèvre supérieure grosse.

Cette conformation n'est que défectueuse à la vue.

Narines peu fendues.

Ces sortes de chevaux sont ordinairement siffleurs, ou le deviennent dans les exercices violens. De les fendre, comme certaines gens font, ce n'est point un remède; et, à parler vrai, il n'en est pas.

Oreillard.

Comme c'est un défaut de construction, il n'y a pas de remède : la chose n'est que désagréable à la vue.

Portant au vent.

Les chevaux serrés dans leur devant, qui par conséquent sont faibles de jambes, et qui ont le cou allongé, portent au vent. Les chevaux aveugles sont dans le même cas, et tous sont appelés casse-cous.

©ENVA

Portant bas.

Ce défaut est quelquefois naturel; mais plus souvent il est la preuve d'un cheval usé. Les chevaux qui ont la tête pesante, le cou de hache ou le gosier pendant, portent ordinairement bas.

Ramingue.

Mauvaise éducation, ou l'insensibilité. Le cheval se défend ou reste en place au pincé de l'éperon; ce défaut est dangereux pour un cheval de troupe, et rarement y a-t-il du remède.

Renifleur.

La peur ou l'inquiétude font renifler le cheval. Ce défaut n'est qu'impatientant pour l'ordinaire, car la plupart ne font point d'écart.

Salières creuses.

Les salières creuses ne sont point un défaut essentiel, mais une difformité qui vient ou de nature ou de vieillesse.

Siffleur, ou cornard.

On peut tenter de fendre les naseaux, mais ce remède est dangereux et ne réussit pas toujours, attendu que la cause vient du poumon et du larynx. Un cheval siffleur est souvent pire qu'un poussif. *Voyez* Cornards et Hennissement.

Tic.

Un cheval qui tique sur la mangeoire ou qui tique en l'air, se guérit quelquefois en lui mettant un collier de cuir. Celui qui a le tic de l'ours se guérit rarement, et on lui met les entraves. Le premier tic fait souvent maigrir l'animal, par la perte de la salive dans la mangeoire; le second n'est que désagréable, et le troisième fatigue prodigieusement.

©ENVA

Les tics doivent leur origine ou à l'éducation, ou à l'habitude, et le plus souvent à une lésion des organes de la digestion, qui trouble ou qui intervertit même leurs fonctions. Il convient donc de diriger ses soins vers la cause première, et ne pas s'efforcer en vain à s'opposer au tic, qui n'est autre chose, dans ce dernier cas, qu'un mouvement nécessaire au dégagement des fluides contenus dans l'estomac.

Yeux petits.

Ce défaut est le moindre de tous ceux qui sont connus; il est de nulle conséquence, pourvu toutefois que la diminution ne provienne pas de plusieurs flegmasies répétées.

Tares, ou défauts du cou.

Cou allongé.

La mauvaise construction fait que le cheval a la marche incertaine, et souvent l'avant-main en devient lourde.

Cou court.

Ces chevaux ont, pour l'ordinaire, la bouche dure, et se manient difficilement du devant.

Cou de hache.

L'enfoncement de la crinière, et le gosier pendant, sont ce qu'on appelle cou de hache. Comme c'est un vice de construction, il n'y a point de remède; et un tel cheval est, pour l'ordinaire, faible dans son avant-main.

Fausse encolure.

Ce défaut, outre qu'il est désagréable à la vue, dénote un cheval faible dans son devant, et surtout difficile à s'enlever dans le galop.

©ENVA

Gosier pendant.

Ce défaut est toujours de construction. Il est assez ordinaire aux chevaux dont le cou est court, et il est à remarquer que ces sortes de chevaux portent bas.

Tares, ou défauts du corps.

Arête, ou queue de rat.

Considérez la cause qui a fait tomber le crin. Si ce sont des dartres ou des poux; aux dartres, employez le nº 41; aux poux, le nº 42. Ne donnez point de coup de flamme sur la queue; scarifiez encore moins: une telle opération est le comble de l'ignorance. On appelle encore de ce nom, des espèces de cornes qui surviennent aux chevaux qui ont des eaux aux jambes. Ne tentez aucun remède, car il n'y en a pas.

Côte plate.

C'est toujours un défaut de construction. Les chevaux ainsi construits sont, pour l'ordinaire, serrés du devant, et la plupart sujets à la pulmonie.

Court.

Dans ce défaut, qui est de construction, le cheval se donne des atteintes, et bronche souvent. Nul remède.

Ce défaut est ordinairement dû à une inflammation chronique des poumons.

Courte-haleine.

Que le cheval soit courte-haleine par construction, ou qu'il le devienne à la suite de quelques maladies de poitrine, il n'est point de remède à tenter, à moins que cette maladie ne soit elle-même une suite d'une autre maladie. Un tel che-

©ENVA

val, pour l'ordinaire, est moins de service qu'un cheval poussif.

Cousu.

Un cheval est cousu, a le ventre rentré en dedans, quelquefois de nature; et alors il n'y a nul remède. Quelquefois il l'est à la suite d'une maladie inflammatoire, ou de la faim-valle. Dans le premier cas, employez les saignées; et les lavemens n° 16, dans le second. *Voyez* le mot Faim-valle.

Croupe avalée.

Ce défaut est de construction : on le reconnaît à la pente de la croupe. Un cheval ainsi construit a peu de reins, et est faible dans ses jarrets.

Défaut.

Voyez Maigreur.

Dos de carpe.

Défaut de construction. Le cheval qui a le dos voûté est raide et dur dans ses mouvemens.

Éflanqué.

Cette difformité est, pour l'ordinaire, la suite d'une maladie, ou la privation de nourriture. Le remède est une bonne et abondante nourriture farineuse, quand il n'existe pas d'irritation qui détermine le symptôme.

Ensellé.

La mauvaise construction, les trop grandes charges dans la jeunesse ou la vieillesse de l'animal, le rendent ensellé. On reconnaît cet accident en ce que le dos est enfoncé. Ce défaut dénote peu de force dans les reins, mais rend l'animal doux dans ses mouvemens.

©ENVA

Estrac.

On appelle estrac, le cheval qui n'a pas de boyaux. Ces sortes de chevaux sont, pour l'ordinaire, peu mangeurs : à cela il n'y a pas de remède.

Flanc serré.

Un cheval peut avoir beaucoup de ventre, même ce qu'on appelle ventre de vache, et avoir le flanc serré et rentré en dedans. Si la maladie est accidentelle, on y remédie par les alimens farineux.

Flanc retroussé.

Voyez Fortraits.

Forfait, ou étroit.

Les chevaux qui ont les dernières côtes rentrées en dedans, et qui sont longs de corps, sont sujets à avoir le flanc comme cousu aux reins, les flancs tendus comme des cordes. Dans ce cas, on dit que le cheval est fortrait et étroit : comme c'est un vice de constitution, il n'y a point de remède. Ces sortes de chevaux sont peu mangeurs, et quelques-uns ont trop d'ardeur.

Fourreau petit.

Ce défaut, qui est de nature, expose le cheval à avoir des chancres ou poireaux dans cette partie, souvent parce qu'il pisse dans son fourreau.

Garrot gros.

Au défaut de construction, il n'y a nul remède. Mais si c'est une tumeur, considérez de quel genre elle est. Évitez les onguens, à moins que vous ne soyez sûr qu'il veuille se former un abcès. Dans ce cas, employez le remède nº 43; mais s'il n'y a pas lieu de l'espérer, employez le remède nº 40, et jamais n'y mettez le feu ou les caustiques; il en

©ENVA

sera de même de l'ulcère qui peut y survenir.

Cependant j'ai vu des indurations volumineuses du garrot disparaître par l'application du feu.

Refait.

Un cheval refait est un cheval engraissé, et à qui on a donné du repos. Il ne faut pas croire que pour cet effet les maquignons aient un secret particulier : c'est une erreur ; mais ils connaissent quoique cela des moyens que beaucoup de personnes ignorent.

Rein bas.

Un cheval dont le rein est bas, s'il est de monture, est très-doux à son cavalier ; mais aussi est-il faible en revanche : c'est toujours un défaut essentiel.

Ventre de vache.

La construction, et souvent la trop grande abondance de nourriture, sont les causes de cette conformation, qui rend l'animal lourd. La diète est le remède de la trop grande abondance de nourriture.

Tares, ou défauts des jambes de devant.

Avant-bras menu.

Comme c'est toujours un vice de construction, il n'y a par conséquent point de remède. Un tel cheval est toujours faible sur son devant.

Arqué.

Un cheval dont les genoux sont continuellement ployés, est nommé arqué. Les grands travaux, et la faiblesse provenue d'une mauvaise constitution, sont souvent la cause de cette maladie. Un tel cheval est souvent exposé à broncher et même à tomber, et il n'y a aucun remède à tenter.

©ENVA

Bercer.

On reconnaît qu'un cheval se berce, aux mouvemens des épaules qui se jettent en dehors. Ou c'est un vice de constitution, ou la ruine de l'animal : à l'un et à l'autre il n'y a pas de remède.

Billarder.

Tout cheval qui jette ses jambes, tantôt en dehors, tantôt en dedans, est dit billarder; un tel animal n'est point solide sur son devant, et ordinairement s'entrecoupe.

Brassicourt.

Comme c'est un vice de constitution, il n'y a nul remède à tenter.

Broncher.

Ou le cheval bronche par faiblesse de ses jambes, ou de ce qu'il est ruiné, ou à la suite d'une maladie.

Chevillé, ou serré dans son devant.

Défaut de construction; cheval dont les épaules sont serrées, qui n'a nulle force dans son devant, et qui se berce. Nul remède.

Couronné.

On appelle ainsi un cheval qui a une plaie ou cicatrice aux genoux, ce qui provient de chutes.

On favorise la pousse du poil en entretenant la partie grasse et nette.

Croissant.

Si la sole de corne est crevée, c'est-à-dire s'il y a séparation de l'os du pied d'avec la sole charnue, gardez-vous bien de dessoler l'animal; encore plus, si cette première n'est que bombée, car rarement la charnue se recouvre-t-elle de corne.

©ENVA

Droit sur son devant.

La cause est la même qu'à celui qui est droit sur ses jarrets. Un tel cheval est toujours faible.

Épaule charnue.

Quoiqu'en général cette maladie soit le contraire de celle ci-dessous, et que, comme elle, elle vienne de construction, le remède est cependant le même, c'est-à-dire l'exercice, parce qu'il donne jeu aux muscles de cette partie, qui ordinairement en sont dénués.

Épaule décharnée.

L'épaule est telle, ou par constitution, ou par accident. Dans le premier cas, il n'y a point de remède, à moins qu'un fréquent exercice ne lui donne de la force. Dans le second, comme elle peut y être à la suite d'une entr'ouverture, de quelques coups, ou de quelques abcès, on essaiera le nº 38.

Faire des armes.

Tous chevaux qui tendent alternativement les jambes de devant en avant, sont réputés faire des armes, ou montrer, dit-on, le chemin de saint Jacques; la cause est la ruine, la fatigue; et plus souvnte la première. Un tel cheval est faible sur son devant, et bronche souvent. A la fatigue, il faut le repos et les bains froids.

Faucher.

Le cheval, dans cette allure, jette ses jambes de devant en quart de cercle de dedans en dehors; c'est toujours une preuve de faiblesse, et il est souvent sujet à broncher. A ce défaut de construction il n'y a nul remède.

Flageoler.

Un cheval qui fléchit souvent les genoux, mais

©ENVA

sans broncher, est dit flageoler. Cet accident vient de la faiblesse de sa constitution, peut-être aussi de ce qu'il est usé : à l'un et à l'autre il n'y a point de remède.

Froid des épaules.

C'est une erreur que de dire et de croire qu'un cheval est pris des épaules, tandis que c'est la partie seule qui soit en jeu. Si l'on veut faire attention, on verra que cette raideur du devant ne vient que depuis le genou jusqu'en bas, et qu'à peine ces articulations jouent.

Ces deux défauts peuvent exister isolément ou simultanément.

Jouer des timbales.

Outre que ce défaut, où le cheval jette ses pieds en dehors et les croise en dedans, est désagréable, il rend encore la marche incertaine, lente, et fait que le cheval est lourd.

Panard, ou jambes de veau.

On appelle ainsi un cheval dont les genoux se touchent, et dont les pieds paraissent se déverser en dehors : c'est un défaut de nature qui annonce toujours la faiblesse.

Cagneux.

C'est le défaut opposé.

Piaffeur.

L'inquiétude, et souvent la mauvaise constitution, sont la cause de ce que le cheval piaffe. Un tel animal a souvent plus d'apparence qu'il n'est bon.

Pieds en maître à danser.

On dit qu'un cheval a les pieds en maître à danser, principalement ceux de devant, lorsqu'ils se déversent en dehors. Ce défaut, qui est de nature,

©ENVA

vient de l'articulation de l'épaule avec le bras, plus souvent encore de celle du bras avec l'avant-bras, et annonce presque toujours un cheval faible sur son devant.

Raser le tapis.

La cause de la ruine du cheval. Il ne lève pas ses jambes, il bronche souvent, et un tel cheval est de peu de valeur.

Tâter le pavé.

Quoique ce défaut puisse venir de faiblesse d'articulation et de pied faible, cependant faites attention si la cause ne viendrait pas de la ferrure, ou de quelque corps étranger qui comprimerait la sole, ou bien, comme il arrive souvent, d'un commencement de fourbure.

Tricoter.

Le cheval qui croise ses jambes de devant, est dit tricoter. Comme c'est un vice de conformation, il n'y a pas de remède : c'est toujours une preuve de peu de solidité.

Tares, ou défauts des jambes de derrière.

Cornu.

Une hanche plus haute que l'autre, est dite cornue : cette maladie est quelquefois naturelle; mais elle survient plus communément d'un coup ou d'une chute qui aura occasioné une fracture à la pointe de l'os iléon : c'est une difformité, et non une maladie.

Crochu.

Un cheval dont les jarrets se touchent, est dit crochu. Ce défaut est des plus graves, en ce qu'un tel cheval n'a point de force dans son train de derrière.

©ENVA

Il existe cependant des chevaux crochus qui ont de bons jarrets; ils conviennent surtout pour limoniers, parce qu'ils retiennent la charge avec facilité.

Cuisse plate.

La mauvaise construction. Ces sortes de chevaux n'ont pas d'aplomb, écartent en dehors, et manquent de force.

Droit sur ses jarrets.

Défaut de nature, ou ruine du cheval, qui entraîne toujours une faiblesse de ses articulations; ce que bien des gens appellent faible de rein. Que la cause vienne de l'un ou de l'autre, il n'y a point de remède.

Épointé.

Une fracture de l'os de la hanche peut occasioner cet accident. Ce défaut est de nulle conséquence.

Harper.

Le cheval qui trousse une jambe de derrière plus que l'autre, est dit harper. Ce mouvement tride du jarret est convulsif: on lui donne le nom d'éparvin sec. Cette maladie est presque toujours naturelle; mais il est des chevaux à qui une fusée survenue proche le tendon du canon occasione ce mouvement; d'autres harpent des deux jambes, par la raison que les tendons sont trop comprimés par les os styloïdes. A la fusée commençante le remède est le feu.

Haut-monté.

Se dit d'une longueur disproportionnée des jambes avec le corps. Ces sortes de chevaux sont toujours serrés du devant, et faibles, par la raison que l'avant-bras et la jambe sont grêles.

©ENVA

Juché, ou huché.

Se dit d'un cheval droit sur ses jarrets. Ce défaut est naturel, et démontre un cheval faible sur son train de derrière, surtout lorsqu'il est de trait.

Jambes menues.

A cette mauvaise constitution, il n'y a pas de remède. Un tel cheval est toujours faible sur son devant, de peu de fatigue, et de peu de durée.

Jarreté.

Un cheval dont les jarrets se touchent, et dont les pieds se déversent en dehors, est dit jarreté. Ce défaut, qui est de nature, vient de l'articulation de la cuisse avec le bassin, et non du jarret. Un tel cheval est toujours faible sur son train de derrière.

Tares, ou défauts communs aux quatre jambes.

Avalure.

A la suite d'une atteinte encornée, d'un javart encorné, d'une matière soufflée au poil, d'une seime, d'une fourbure, il se forme une séparation du sabot qui descend, que l'on appelle avalure, et qui prouve la guérison. Le sabot, poussant comme les ongles, fait qu'avec le temps cette séparation ou avalure descend, et disparaît à la longue.

On favorise la chute de l'avalure, en parant souvent la corne.

Boiterie.

A moins qu'il n'y ait une cause bien apparente de la boiterie, telle qu'une matière soufflée au poil, un javart, une grosseur sensible ou une plaie, examinez la jambe dans toute son étendue, déferrez le pied, parez également, et sondez ou pincez-

©ENVA

le avec les tricoises, et s'il ne feint pas, soupçonnez quelques entorses ou mémarchures que se sera données le cheval, et n'admettez pas sa cause dans l'épaule, comme il est dit au mot Écart. Les bains, les fomentations d'eau froide, et surtout le temps, sont les seuls remèdes où la cause n'est pas apparente. C'est une ignorance et une charlatanerie de traiter le pied et l'épaule en même temps, comme bien des gens le font. *Voyez* Feindre.

Quand la cause de la boiterie est connue, on la combat selon la nature.

Bouleté.

Quoique cette maladie vienne le plus communément de la ferrure, de ce que l'on a ferré long, et de ce que l'on a mis de fortes éponges ou des crampons qui ont éloigné la fourchette de terre, on ne peut pas se flatter de rétablir cette articulation par la ferrure courte; le mal est presque toujours incurable : cependant on doit la tenter.

La ferrure longue et avec des crampons peut certainement favoriser ce défaut, mais la cause la plus ordinaire est le travail forcé. Le feu convient très-bien dans ce cas.

Canon menu.

Ce défaut naturel entraîne souvent avec lui la faiblesse des jambes.

Court-jointé.

Ce défaut vient de la mauvaise construction : on le reconnaît au paturon, qui est court. Un tel cheval est dur à la monture, et exposé aux efforts de l'os coronaire.

Feindre.

Un cheval feint-il? examinez la jambe dans toute son étendue; examinez s'il ne boite pas de l'articulation de l'épaule avec le bras; car, comme

©ENVA

il est dit au mot Écart, cette première partie ne souffre jamais, comme bien des gens le pensent. Examinez le genou, s'il n'y a point eu d'efforts, s'il n'est point vésiculé ou tubérosé. *Voyez* ces mots. Voyez si les tendons ne sont point tuméfiés ou gonflés, s'il n'y a pas de molette, si l'articulation du boulet n'est pas plus grosse que celle de l'autre jambe, s'il n'y est pas sensible, s'il n'y a pas de javart dans le paturon, si la couronne n'est pas gonflée ou déprimée, si les cartilages ne sont pas plus gros que dans leur état naturel, ou s'il n'a pas de forme; enfin, si vous n'y trouvez rien, déferrez le pied, parez-le également, de manière que la substance farineuse de la sole soit totalement enlevée, et que la sole puisse prêter sous les tricoises ou tenailles. S'il feint plus dans un endroit que dans l'autre, faites-y ouverture, et pansez selon le mal qui existera; mais si vous ne trouvez aucune cause, abandonnez la guérison à la nature. Le temps et l'eau sont les seuls remèdes, et ne traitez pas, comme des charlatans, l'épaule et le pied avec les charges. *Voyez* Boiterie.

Long-jointé.

La mauvaise construction, ou une ferrure continuée à crampons ou à fortes éponges, sont les causes de ce que le boulet se porte en arrière (1). Ces chevaux sont doux à la monture, mais faibles et exposés aux extensions de tendons; il en est aussi dont les paturons sont longs, quoique bien placés: on les appelle long-jointés.

Nerf collé à l'os.

Ce défaut, qui est naturel, fait que le cheval se manie mal, et qu'il est plus exposé que les autres aux extensions de tendons.

(1) Il me semble, au contraire, que les crampons devraient empêcher ce défaut.

©ENVA

Pied faible.

Un cheval dont la muraille est mince est dit avoir le pied faible. Ce défaut est de conséquence, en ce qu'il est difficile à ferrer solidement, et que souvent, lorsqu'il se déferre, il est obligé de garder l'écurie long-temps, parce qu'il a le pied dérobé.

Pied plat.

Beaucoup de chevaux naissent avec des pieds plats : c'est l'os du pied qui donne la forme à la muraille et non celle-ci à l'os. Lorsque l'animal naît, sa corne est molle et a la forme d'un pinceau, tandis que l'os du pied est totalement formé.

Pinçart.

Un cheval pinçart prouve un cheval ruiné, ou il est devenu tel parce que naturellement il était bouleté, ou par une suite consécutive de mauvaises ferrures.

Rampin.

Cette maladie est l'excès du cheval pinçart. L'animal a tellement les tendons fléchisseurs raccourcis, qu'il marche sur le devant de la muraille. A cela il n'y a pas de remède, si ce n'est une ferrure convenable.

S'entrecouper.

Si, après avoir ferré à demi-branche, un cheval s'entrecoupe, c'est une preuve de faiblesse. C'est un grand défaut, et on ne saurait y faire trop d'attention.

Sous lui.

La mauvaise construction, et quelquefois la ruine, sont les causes que le cheval a ses quatre jambes rassemblées sous le ventre.

Sur-os.

Il est peu de remède à tenter pour cette maladie.

©ENVA

Le feu, dans le commencement, peut la guérir; d'ailleurs le sur-os n'est pas un mal de conséquence, il n'est que difforme.

Talons bas.

La mauvaise construction, la mauvaise ferrure, les éponges épaisses et les crampons, sont les causes des talons bas. On remédie à ces dernières par la ferrure courte, en laissant porter la fourchette à terre.

©ENVA

ARTICLE VII.

CONNAISSANCES PARTICULIÈRES.

Quiconque voudra faire l'acquisition d'un cheval, devra posséder des notions plus ou moins étendues sur l'âge, la vue, les allures, les robes et les signalemens des chevaux, afin de se garantir de la mauvaise foi et des ruses multipliées des maquignons.

De l'âge.

L'âge du cheval se connaît par l'inspection des dents incisives, de la mâchoire inférieure surtout. Ces dents varient pendant le cours de la vie de l'animal, à ne pas s'y méprendre; c'est cette variété continue qui fait qu'avec un peu d'expérience, on peut assurer qu'un cheval a tel âge. Cependant combien de fois n'avons-nous pas vu des gens prendre un poulain de dix mois à un an pour un cheval qui avait rasé, et prendre pour vieux un jeune cheval dont les dents étaient rasées; ce que j'appelle contre-bégu.

Le cheval en naissant n'a point de dents incisives; quinze jours après sa naissance les dents de la pince sortent de l'alvéole. La partie de ces dents qu'on aperçoit la première est en dehors; le dedans alors n'est que de la chair. Cette partie de dehors est nommée muraille externe. La partie de dedans, qui ne tarde pas à paraître, se nomme muraille interne, laquelle peu de temps après se réunit avec l'externe, ce qui produit une dent creuse.

Ces deux murailles, en sortant de l'alvéole, sont

©ENVA

toujours tranchantes; l'externe, qui est sortie la première, se trouve par conséquent la plus haute; aussi est-elle la première qui s'use à fur et à mesure que la dent sort de l'alvéole.

Ces dents creuses cessent de l'être à un an environ : on remarque à leurs racines un collet.

Les dents mitoyennes commencent à pousser quinze jours après, et tiennent la même marche que celles des pinces; à treize mois, elles cessent d'être creuses, et ont de même un collet.

Les coins sortent à quatre mois; elles ont la même marche que les pinces et les mitoyennes, à leur muraille, leur creux et leur collet; à seize ou dix-sept mois elles sont pleines : de manière qu'à dix-huit, le poulain a rasé de ses six dents incisives de lait.

D'après ces remarques, on verra qu'il est facile de se tromper sur l'âge, et qu'on peut prendre un poulain pour un cheval. Cette méprise a souvent lieu à l'égard des chevaux des Pays-Bas, des Nord-Hollandais, et de tous ces grands chevaux de coche dont la crue subite en impose à ceux qui ne font pas attention aux caractères du poulain, qui sont d'être haut monté sur jambes, d'avoir les genoux et les jarrets excessivement gros, les talons très-évasés, leur mâchoire grosse, ouverte et arrondie, et surtout le poil frisé de poulain, ainsi que le crin de sa queue. On peut encore le juger par son trot incertain et son bercement.

Le poulain se maintient avec la plénitude de ses dents jusqu'à deux ans et demi, trois ans, où celles de la pince tombent et sont remplacées par celles de cheval, dont la marche est la même que celles de lait, à l'exception qu'elles n'ont pas de collet, qu'elles sont plus larges et d'un blanc plus mat, c'est-à-dire que ces dents présentent la muraille externe, ensuite l'interne sort; que peu de temps après elles se réunissent pour former un creux qui diminue insensiblement comme la dent de lait, et qui finit comme elle par raser.

A trois ans et demi, la dent mitoyenne de cheval

©ENVA

succède à celle de lait dans l'ordre égal en tout à celle de la pince, et est remplacée par celle de cheval. A quatre ans ou quatre ans et demi, la dent du coin, de lait, est semblable dans ses mutations à celle de la pince et à la mitoyenne.

Les six dents incisives de cheval sont donc creuses dans leur premier temps, comme celles des incisives de lait; comme elles, elles se remplissent avec l'âge: ce qui peut induire en erreur. Mais les dents de lait ne diffèrent de celles de cheval qu'en ce qu'elles sont d'un blanc de lait dans tous les temps, et que celles de cheval sont d'un blanc mat, pour ne pas dire jaune, et que dans leur vieillesse elles se chargent d'une substance lapidifique qu'on nomme tartre.

Les dents de cheval diffèrent encore de celles de lait, en ce qu'elles sont plus larges et plus longues, et qu'elles ont des cannelures à leur muraille externe.

A cinq ans, comme on le voit, le cheval a mis bas toutes ses dents de lait. A cet âge les pinces sont creuses, mais leur muraille est un peu usée: l'externe plus que l'interne; les mitoyennes sont moins remplies que les pinces, et les murailles commencent à vouloir se raser, ou au moins le creux de la dent est dans sa plus grande profondeur; la muraille interne des coins n'est pas encore de niveau avec l'externe, et son creux n'est pas parfait.

A six ans, les pinces sont rasées, ou peu s'en faut; les mitoyennes sont dans l'état où étaient les pinces à cinq ans; les murailles des coins sont réunies partout; l'extérieure est un peu usée, mais l'interne est tranchante, et par conséquent la dent est creuse.

A sept ans, les pinces sont entièrement rasées; les mitoyennes ne conservent plus qu'un très-petit creux, et la dent du coin a ses murailles déjà fort usées.

A huit ans, le cheval a rasé entièrement de ses six dents; passé ce temps, on ne peut plus tirer induction de l'âge que par la forme des dents, les cro-

©ENVA

chets ne pouvant être d'aucun secours; et c'est toujours la mâchoire inférieure qui sert de règle.

Pour connaître l'âge du cheval passé huit ans, il faut savoir qu'une dent incisive, considérée dans toute son étendue hors de la bouche du cheval, a une figure pyramidale recourbée, dont les contours sont difficiles à décrire; mais étant considérée dans son alvéole, on verra que la portion qui en sort a une figure ovalaire dans ce sens-ci:  et qu'elle la conserve depuis la réunion de ses murailles jusqu'à dix et onze ans, cependant approchant toujours de la seconde figure; que depuis cet âge jusqu'à quatorze elle a une figure à peu près ronde:  depuis quatorze jusqu'à dix-sept, elle a cette figure triangulaire:  et en partant de cette dernière époque jusqu'à sa chute, elle a constamment la figure ovalaire dans ce sens-ci: 

Il faut remarquer que, depuis l'âge de quinze ans, toutes les dents qui étaient recourbées en dedans de la bouche, plongent en avant de plus en plus, et que cette partie de mâchoire, qui est très-large dans les jeunes chevaux, est très-étroite dans le cheval qui est près de mettre bas ses dents de cheval, et cette diminution va à près d'un tiers.

Dans la vieillesse, les chevaux se trouvent avoir non-seulement le ratelier diminué de largeur, mais le dessous des mâchoires est tranchant; ils ont les salières creuses, ils sont cillés, la lèvre inférieure est pendante, les commissures des lèvres se renversent en

©ENVA

dehors, ils sont ensellés; et s'ils sont nés gris, rouans ou cap-de-more, ils se trouvent être blancs, en commençant par la tête, et finissant par le bas des jambes.

Résumé de l'âge du cheval.

Les dents de poulain naissent comme celles de cheval, c'est-à-dire qu'elles sont creuses, que leur forme est ovalaire, qu'elles finissent par se remplir, et que leur chute est la même.

Les dents de cheval diffèrent de celles de poulain, en ce qu'elles sont plus larges, plus longues, qu'elles n'ont point de collet à la racine, et qu'elles sont d'un blanc mat, et pour l'ordinaire recouvert de tartre.

Toute dent de la pince qui est creuse, tandis que les autres sont pleines, annonce un jeune cheval, ou, pour mieux dire, un vieux poulain de deux ans et demi à trois ans.

Lorsque les pinces et les mitoyennes sont creuses et les coins pleins, il a trois ans à trois ans et demi; et quand le cheval met bas son coin, il a quatre ans à quatre ans et demi.

A cinq ans, la muraille interne du coin est tranchante, et n'est pas encore de niveau avec l'externe.

A six ans, la dent du coin a ses murailles égales, et l'externe un peu usée.

A sept ans, cette même dent du coin a son creux diminué de plus de moitié.

A huit ans, cette même dent est entièrement rasée. Depuis huit ans jusqu'à onze, sa forme ovalaire diminue pour prendre la figure ronde qu'elle a jusqu'à quatorze ans. Depuis quatorze jusqu'à dix-sept, elle est triangulaire, et passé ce temps les dents paraissent se rapprocher de plus en plus, et elles prennent la dernière figure ovalaire dans le sens opposé à celle de six à sept ans.

Ces principes sont très-bons; je regrette beaucoup que le plan de cet ouvrage ne me permette pas de les développer davantage. Je renvoie, pour

©ENVA

tous les renseignemens que l'on désirerait avoir, à l'excellent Mémoire de M. Girard fils, publié dans la nouvelle Bibliothèque médicale, 1re année, nos 1, 3 et 4. Cependant, comme toutes les personnes qui liront ce livre ne seront pas à même de se procurer le travail de M. Girard, je vais en transcrire ici le résumé qu'il a fait imprimer en tableau; lequel résumé diffère de celui de Lafosse par quelques changemens et des additions. Le professeur étudie successivement l'éruption et le rasement des dents incisives caduques de la mâchoire inférieure, l'éruption et le rasement des remplaçantes, les formes successives que prennent les dents, la diminution et la disparition de l'émail central (1).

De six à huit jours, les pinces caduques sortent.

De trente à quarante jours, les mitoyennes.

De cinq à dix mois, les coins.

A dix mois, les pinces caduques inférieures sont rasées.

A un an, les mitoyennes.

A quinze mois, les coins.

De deux ans et demi à trois ans, les pinces remplaçantes sortent.

De trois ans et demi à quatre ans, les mitoyennes.

De quatre ans à cinq ans, les coins.

A cinq ans, les pinces inférieures sont rasées plus

(1) Les dents incisives sont formées de deux substances distinctes d'une substance qui en forme la base, que l'on appelle *ivoire*, et d'une enveloppe mince, dense, que l'on désigne sous le nom d'*émail*. Cet émail, après avoir enveloppé l'extérieur de la dent, se recourbe pour aller tapisser la cavité de la partie libre. Dès que le rasement de la dent a commencé, la réunion des deux régions de l'émail est détruite; c'est alors que l'on distingue l'émail extérieur et l'émail central, c'est-à-dire celui qui circonscrit la cavité. La racine de la dent offre encore une cavité que je dois signaler ici pour l'intelligence de ce résumé; son fond, qui est supérieur dans les dents inférieures, est très-près de la face antérieure de la dent, tandis que celui de la cavité de la table se rapproche beaucoup de la face postérieure, et cela d'autant plus que le rasement est avancé.

©ENVA

ou moins complétement; les mitoyennes sont au niveau des pinces; leur bord postérieur au niveau de l'antérieur; les coins sont moins élevés que les mitoyennes; il existe une échancrure à leur bord postérieur, qui n'est pas au niveau de l'antérieur; ils sont frais quoique bien sortis; l'arcade dentaire des incisives forme un cercle très-régulier.

A six ans, les pinces sont rasées; le cul-de-sac de leur cornet dentaire extérieur est légèrement concave dans tout son milieu; les mitoyennes sont rasées; les coins sont de niveau avec les mitoyennes; leur bord antérieur est un peu usé.

A sept ans, l'émail central des pinces est triangulaire; les mitoyennes sont rasées; leur cul-de-sac de l'émail central est concave dans son milieu; le bord postérieur des coins est au niveau de l'antérieur; ils commencent à raser; certaines mâchoires offrent encore une échancrure aux coins supérieurs.

A huit ans, les pinces sont ovales; leur émail central est rétréci et plus près du bord postérieur; les mitoyennes sont ovales, et l'émail central est triangulaire; les coins sont rasés; l'émail central est concave dans son milieu; le cul-de sac de la cavité intérieure commence à paraître sous la forme d'une petite bande jaunâtre, non exubérante, allongée transversalement, située entre l'émail central et le bord antérieur de la dent.

A neuf ans, les pinces sont arrondies; leur émail central est arrondi et très-près du bord postérieur; les mitoyennes sont ovales; l'émail central est arrondi et rapproché du bord postérieur; les coins sont ovales; l'émail central est triangulaire.

A dix ans, les pinces sont arrondies; l'émail central est rond et encore plus près du bord postérieur; les mitoyennes sont arrondies; l'émail central est comme dans les pinces; les coins sont ovales; l'émail central est comme dans les pinces et les mitoyennes.

A onze ans, les pinces sont arrondies; l'émail

©ENVA

central a disparu, ou ne forme plus qu'une petite tache ronde qui touche le bord postérieur ; les mitoyennes sont arrondies; l'émail central comme dans les pinces; les coins sont arrondis; l'émail central comme dans les pinces et les mitoyennes.

A douze ans, les pinces sont arrondies; l'émail central a disparu; les mitoyennes et les coins sont dans le même état que les pinces.

A treize ans, toutes les incisives sont arrondies.

A quatorze ans, les pinces sont triangulaires; les mitoyennes et les coins sont arrondis.

A quinze ans, les pinces et les mitoyennes sont triangulaires; les coins sont arrondis.

A seize ans, les incisives sont toutes triangulaires.

A dix-sept ans, même état.

A dix-huit ans, même état.

A dix-neuf ans, les pinces sont aplaties d'un côté à l'autre; les mitoyennes et les coins triangulaires.

A vingt ans, les pinces et les mitoyennes aplaties d'un côté à l'autre; les coins triangulaires.

A vingt-un ans, toutes les incisives sont aplaties d'un côté à l'autre.

A vingt-deux ans, même état.

De la vue.

Rien n'est plus difficile que de juger la vue du cheval : cette partie demande une connaissance particulière de la structure interne de l'œil; c'est par elle qu'on se met à l'abri de prendre une maladie pour une autre.

Un œil, pour être beau, doit être vif, bien placé dans son orbite, débordant un tant soit peu les paupières ; sa vitre, ou sa cornée antérieure, doit être transparente; il doit laisser apercevoir distinctement toutes les humeurs qu'il renferme.

Pour bien examiner un œil, il faut placer un cheval à la porte d'une écurie ou sous une remise, le corps en dedans, et la tête regardant la porte; on se place en face, et là on considère toutes les parties internes et externes qui composent l'œil.

©ENVA

Toutes les fois qu'on aperçoit un certain louche ou un blanc, il faut l'examiner de plus près, et voir quelle est la partie qui se trouve affectée.

Le première chose qu'on doit considérer, et qui se présente la première, c'est la vitre de l'œil; derrière elle est de l'eau qui est renfermée dans deux compartimens séparés par une cloison (l'iris) offrant à son centre une ouverture qu'on appelle pupille (vulgairement prunelle); derrière cette eau est le diamant de l'œil; et derrière lui est une eau environnée d'une peau ou membrane.

Lafosse a sans doute voulu désigner par cette seconde eau l'humeur vitrée qui est renfermée dans une membrane lucide très-mince. Elle offre une cavité qui sert à loger le cristallin, que l'auteur appelle le diamant de l'œil. Plus loin on rencontre la rétine, qui est une continuité du nerf optique qui transmet l'impression des objets au cerveau; enfin une dernière membrane, dont une région, qui est d'un bleu d'azur dans l'état de santé, se nomme tapetum. Ce tapetum doit toujours être vu quand l'œil est transparent; il est alors sain, à moins qu'il y ait paralysie de la rétine (la goutte sereine).

Les maladies les plus communes de l'œil sont les inflammations de la cornée opaque ou du blanc de l'œil, c'est-à-dire de la conjonctive;

L'opacité totale, ou la blancheur de la vitre;

Les taies, qui sont le noyau ou le résultat des déchiremens ou de cette opacité;

L'épaississement de l'eau qui est derrière la vitre, qui produit la lunatique;

L'épaississement du diamant, qui cause la cataracte; et il en est une autre qui est bien plus dangereuse que celle-ci, laquelle arrive aux chevaux qui ont les yeux beaux; c'est celle qu'on appelle la goutte sereine. Dans cette maladie, le cheval ne voit point du tout: on s'aperçoit de cet accident à la marche de l'animal, en ce qu'il lève ses jambes de devant très-haut, et qu'il porte ses oreilles al-

©ENVA

ternativement l'une en avant, l'autre en arrière; la prunelle n'exécute le plus souvent aucun mouvement, lors même que l'on expose l'animal successivement au grand jour et à l'obscurité.

Mais un défaut qui est bien plus commun que les maladies que nous venons de nommer, et qui vient de construction, ce sont des prolongations arrondies qu'on observe à la prunelle, au bord inférieur de l'iris, et qu'on nomme grains de suie. Il est peu de chevaux qui n'en aient pas. Ils ne causent de préjudice à l'animal que quand ils se portent au centre du cristallin ou du diamant de l'œil; alors l'animal voit devant lui quelque chose de trouble et d'opaque; et, comme cette uvée est susceptible de rétrécissement et de dilatation, il arrive que ces grains de suie paraissent et disparaissent dans ces différens mouvemens, et sont vis-à-vis de l'œil comme une espèce de pantin qui va et vient; ce qui rend le cheval ombrageux. A cet accident, il n'y a pas de remède.

Lafosse attribue sans doute à une cause ce qui est dû à une autre; car on dit ordinairement que les grains de suie, fongus, annoncent de bons yeux.

Des allures.

A l'exception du reculé, du changement de main sur deux pistes du traversé; toutes les allures ou mouvemens que fait le cheval lui sont naturels, c'est-à-dire qu'il les exécute en pleine liberté. En équitation, on n'appelle cependant allures naturelles que le pas, le trot et le galop; aussi n'allons-nous parler que de ceux-ci, les autres mouvemens n'étant qu'une modification de ces trois allures.

Le pas s'exécute en levant les quatre jambes les unes après les autres, avec des distances et des frappés égaux entre eux. Par exemple, un cheval entame-t-il le terrain du devant du montoir, la jambe de derrière, hors le montoir, suit aussitôt, ensuite la jambe de devant hors montoir, et après celle de derrière montoir.

©ENVA

Dans le trot, le cheval lève deux jambes à la fois, une de devant et l'autre de derrière, mais dans la diagonale. Par exemple, le cheval entame-t-il le chemin de devant montoir, celle de derrière, hors montoir, se porte en même temps en avant; ensuite les deux autres se meuvent de même.

Dans le galop, le mouvement se fait aussi en deux temps, mais dans un sens bien différent; ce sont les jambes de devant qui se portent en avant, et ensuite celles de derrière. Cependant on observe dans ce mouvement de galop quatre temps, deux de devant qui se suivent rapidement, et deux de derrière qui se suivent de même; mais ces mouvemens d'une jambe de devant ou de derrière à sa voisine sont si prestes, qu'on a peine à s'en apercevoir. Cette espèce de galop est dit de chasse. Le galop ordinaire s'exécute de la manière suivante : on entend trois foulées; le corps est alternativement porté par une extrémité ou par un bipède diagonal. Par exemple, un cheval entame-t-il le galop par le pied gauche de devant, le pied droit antérieur et le pied gauche postérieur le suivront; puis enfin le postérieur droit, qui, le plus souvent, se lève avant que le gauche de devant ait foulé le sol.

D'après ce qui vient d'être dit, le pas se fait en quatre temps, le trot en deux, et le galop en quatre au départ, et en deux quand le devant ou le derrière est en l'air; mais dans toutes ces allures les frappés sont égaux entre eux, et, quand il y a irrégularité, le cheval est réputé boiteux. On s'aperçoit au pas si le cheval est boiteux, et même encore au trot, et rarement s'en aperçoit-on au galop. Mais veut-on bien juger si un cheval est boiteux ou non, il faut le faire aller au très-petit trot, parce qu'au grand trot il est beaucoup plus difficile de s'en apercevoir; aussi est-ce une des raisons des marchands, de faire trotter ou galoper un cheval qui boite, ou bien de le mettre alternativement au trot et au galop.

©ENVA

C'est donc au petit trot qu'on examine si un cheval est boiteux. Pour juger si c'est du devant, il faut le faire venir à soi : alors la jambe du devant qui tombe le plus promptement est celle qui est saine, et c'est celle qui est opposée qui est affectée. Pour juger de la claudication de derrière, il faut, dans ce cas, faire trotter le cheval devant soi, et la jambe qui restera le plus long-temps en l'air est celle dont l'animal boite. A moins qu'on ait un grand usage, il ne faut pas considérer les quatre jambes ensemble; ce serait le moyen de se tromper, surtout s'il arrivait qu'un cheval boitât du devant et du derrière en même temps.

Il existe de certaines allures qu'on appelle défectueuses, et qu'il importe fort de connaître, parce qu'elles annoncent toujours un défaut :

1° *L'ambe* est une allure fort douce pour le cavalier, qui consiste dans l'action simultanée d'un bipède latéral, c'est-à-dire que les deux membres d'un même côté se meuvent en même temps, ce qui fait que l'on n'entend que deux foulées;

2° *L'entre-pas ou le traquenar,* allure très-défectueuse, qui consiste dans l'action successive des bipèdes latéraux; on entend alors quatre foulées : cette allure est ordinairement produite par de longues fatigues;

3° *L'aubin,* allure encore plus vicieuse que les deux précédentes, qui annonce toujours un cheval ruiné. Elle est caractérisée par l'action simultanée du bipède antérieur, et l'action successive du bipède postérieur. On dit alors que le cheval galoppe du devant et trotte du derrière.

Des robes.

Lafosse a oublié cet article, qui me semble cependant assez important pour toutes les personnes qui s'occupent de chevaux.

En hippiatrique on appelle robe l'ensemble des poils qui couvrent le corps de nos animaux mammifères domestiques.

©ENVA

Les robes offrent diverses nuances; ces nuances, sont ou uniformes, et elles se nomment simples; ou elles sont variées, elles sont alors dites composées.

Parmi les robes simples on distingue le *bai*. Cette nuance est d'un rouge brun ordinairement, et il en existe plusieurs variétés; mais toujours les extrémités et les crins sont noirs, à moins qu'il n'y ait des balzanes.

Les principales variétés sont:

1° *Le bai clair :* la nuance est peu foncée;

2° *Le bai cerise :* la nuance est d'un rouge plus vif, assez analogue à celui de la cerise;

3° *Le bai châtain :* encore plus foncé de couleur que l'écorce de la châtaigne;

4° *Le bai marron :* de la même nuance que le fruit du marronnier, plus foncé que le *bai châtain;*

5° *Bai brun :* encore plus foncé: cette nuance est souvent accompagnée d'une teinte pâle de la face interne des membres postérieurs; alors on dit que le cheval a les *fesses lavées:* d'autres fois ces parties sont rouges; dans ce cas, le cheval est dit marqué de feu;

6° *Bai doré :* nuance très-éclatante, d'un rouge doré.

Le bai peut être miroité ou pommelé, c'est-à-dire que le fond de la nuance peut offrir des emplacemens arrondis, entourés d'une nuance plus foncée, ou présenter des surfaces également arrondies, mais plus foncées que les parties circonvoisines.

L'*alezan*. La robe alezane ne diffère du *bai* que parce que les extrémités des membranes ne sont jamais noires; elle offre du reste les mêmes variétés de nuance: ainsi il y a l'alezan clair, l'alezan cerise, l'alezan châtain, l'alezan brûlé; cette dernière nuance est foncée et obscure.

Il existe une nuance alezane qui a été désignée sous la dénomination de *poil de vache;* elle est caractérisée par la blancheur des crins de la crinière et de la queue.

©ENVA

Le *blanc*. Cette robe n'a pas besoin d'être définie. Il existe deux nuances de blanc : le mat, qui n'est pas brillant; et l'argenté, qui semble être lustré.

Le *noir* offre plusieurs nuances :

1° Le *noir franc*, très-foncé et mat;

2° Le *noir jayet*, ou éclatant, qui est d'un beau brillant;

3° Le *noir mal teint*, qui est roussâtre.

Robes composées.

Elles résultent du mélange varié de plusieurs nuances simples.

La *robe grise*, de deux nuances, est un mélange de blanc et d'une autre couleur.

Il en existe de beaucoup de variétés :

1° Le *gris clair* : le fond est blanc mat, et il est parsemé de quelques poils noirs;

2° *Gris argenté* : le fond est d'un blanc argenté;

3° *Gris foncé* ou *sale* : le noir y est plus abondant et en presque égale quantité que le blanc;

4° *Gris ardoisé* : mélange qui réfléchit une nuance bleuâtre;

5° *Gris porcelainé* : cette nuance est rare; le fond de la robe est d'un blanc brillant parsemé irrégulièrement de bai ou de noir, simulant grossièrement la porcelaine couverte de petites fleurs variées;

6° *Gris tourdille* : fond gris sale parsemé de petites taches blanches;

7° *Gris étourneau* : fond gris sale foncé, les taches blanches plus petites et plus éclatantes;

8° *Gris tisonné* : fond blanc parsemé de taches noires irrégulières;

9° *Gris tigré* : fond blanc avec des taches irrégulières de noir ou de bai;

10° *Gris moucheté* : fond gris clair parsemé de très-petites taches noires;

11° *Gris truité* : les petites taches sont de bai ou d'alzan, au lieu d'être noires;

12° *Gris sanguin* ou *vineux* : mélange presque uniforme de poil blanc et bai, ou alzan;

©ENVA

13° *Gris souris.* Cette robe devrait plutôt être rangée parmi les robes simples, puisqu'elle résulte de la réunion de poils qui sont tous semblables; leur extrémité libre est presque noire, le reste est cendré ou d'un blanc sale. Cette robe peut être plus ou moins foncée, c'est ce qui a fait distinguer le *gris souris clair*, et le *souris foncé*.

Les robes grises peuvent être miroitées et pommelées.

La *robe pie*. Cette robe est caractérisée par une disposition particulière des nuances qui sont séparées les unes des autres, sur certaines régions, selon les nuances variées de blanc et d'une autre couleur. On distingue des pies noir, bai et alzan.

La *robe isabelle* est un mélange de poil blanc avec un excès de poil jaune. Il existe trois variétés d'isabelle, le *foncé*, le *clair* et le *doré*.

La *robe soupe de lait :* mélange d'un excès de poil blanc avec du poil jaune.

La *robe auber, mille fleurs, ou fleurs de pêcher :* mélange coupé de poil blanc, de bai, ou d'alzan. On a cherché à définir les nuances que doit désigner chacun de ces noms; ainsi on appelle plus particulièrement la robe *auber*, quand le mélange est à peu près égal; *fleurs de pêcher*, quand ce sont des taches rouges entourées de blanc; et *mille-fleurs*, quand les taches blanches sont enveloppées de rouge.

Robes de trois nuances.

Le *rouan :* mélange de poil noir, de poil blanc, de poil bai ou alzan.

Il existe plusieurs sortes de *rouan :*

1° Le *rouan ordinaire*: mélange à peu près égal des trois nuances;

2° Le *rouan vineux:* il y a excès de bai ou d'alzan.

Lorsque les chevaux *rouans*, les *gris sales* et les *ardoisés* ont la tête et les extrémités noires, ils sont appelés *cap-de-more*.

Le *louvet :* c'est la robe isabelle avec du noir.

Il y en a deux variétés :

©ENVA

1° Le *louvet clair :* le poil blanc et le jaune prédominent;

2° Le *louvet foncé :* le noir prédomine.

Marques.

On appelle marques certaines particularités dans les nuances des robes qui s'observent sur diverses régions du corps.

Le cheval est dit *zain* lorsque la robe est d'une seule nuance;

Rubican, quand le fond, d'une nuance simple, est parsemé de quelques poils blancs.

On appelle *raie de mulet* une bande de poil foncé qui longe la colonne épinière dans certains chevaux, comme les *isabelles*, les *gris souris*, les *bais* et les *alzans dorés, etc.* Ces chevaux offrent encore quelquefois des raies transversales aux jambes : on dit alors qu'ils sont *zébrés*.

Certaines marques de la tête ont reçu diverses dénominations : ainsi l'*étoile* est une tache blanche du front, avec des dentelures;

La *pelotte* est une tache dont la circonférence est unie;

La *liste* est une tache allongée qui peut avoir son siége sur le front, le chanfrein, le bout du nez, ou sur ces trois régions à la fois.

Quelquefois, au lieu de taches assez étendues, il n'y a que quelques poils blancs; on dit alors que le cheval est *marqué en tête*, ou au *bout du nez*. Lorsque les poils blancs existent aux lèvres, le cheval est dit boire dans son blanc; il y boit incomplétement ou complétement, selon que la tache existe à une lèvre ou aux deux.

Les *balzanes* sont des taches blanches, plus ou moins étendues, qui s'observent aux parties inférieures des jambes : elles sont petites ou grandes; ces dernières s'étendent au-dessus du boulet. Lorsqu'elles vont jusqu'au genou, on dit que le cheval est *chaussé haut;* et *trop haut chaussé*, quand elles

©ENVA

dépassent ces régions. Les balzanes peuvent être bordées, dentelées, herminées, et grisonnées.

Le *ladre* est une tache blanche de la peau; il existe ordinairement aux lèvres, près de l'anus, aux paupières, etc.

Signalemens.

On appelle signalement la réunion des caractères apparens qui peuvent faire distinguer un individu d'un autre.

Les signalemens sont simples ou composés : ils sont dits simples quand on indique seulement les caractères les plus apparens, comme le sexe, l'âge, la robe et les marques principales. C'est cette espèce de signalement qu'on emploie dans les régimens.

Le signalement composé, celui qui doit faire distinguer un cheval qui fait l'objet d'une contestation, doit renfermer le sexe, les diverses modifications qu'offre la queue, et si elle a été écourtée, coupée ou niquetée, etc.; la race, l'usage, la robe, les marques détaillées, son état de santé ou de maladie, sa taille et son âge.

Précautions à prendre dans l'achat des chevaux.

Celui qui est chargé de faire une remonte doit savoir quelle est la branche des chevaux dont il doit faire emplette, les proportions devant être différentes entre le cheval de selle et celui de trait; il doit être instruit de la couleur de la robe, de la taille, de l'âge qu'on désire avoir, et le prix qu'on y veut mettre.

Il doit connaître : 1° le pays dans lequel on l'envoie;

2° Les tares qui y sont propres.

3° Il doit s'instruire où et dans quel temps se tiennent les foires;

©ENVA

4° Quels sont les marchands qui ont coutume d'y aller, et où ils demeurent.

5° Il doit s'informer quels sont les herbagers et la situation de leurs pâturages.

6° Si ces herbagers font des élèves, ou s'ils achètent des poulains pour les nourrir.

7° Il doit visiter les poulinières et les étalons, et voir s'ils n'ont pas des défauts héréditaires; tels sont ceux qui proviennent de la charpente osseuse.

8° Il doit s'informer si leurs poulains réussissent, et s'il n'est pas des accidens propres au sol, tels que les vues grasses, les pieds plats, des principes de pousse.

9° Il doit savoir le prix des différentes branches de chevaux; ces prix variant dans certains cantons et dans certaines saisons.

10° Il préférera de courir le pays, sans attendre les foires, et il verra, chez le paysan et l'herbager, les chevaux qui sont à vendre.

11° L'acquéreur, lorsqu'il va à une foire, doit avoir fait quelques jours avant la plus grande partie de ses emplettes. Pour cet effet, il battra les villages circonvoisins de l'endroit où se tient la foire, deux, trois, ou quatre jours avant qu'elle se tienne, se persuadant bien que la foire n'est que d'appareil, le bon étant déjà vendu.

Connaissances particulières.

La branche de chevaux une fois déterminée, supposons un cheval de cavalerie; l'acquéreur examinera :

1° La robe, ou le poil auquel il est borné;

2° L'âge, qui doit être entre quatre et cinq ans, et le moins au-dessus que cela se pourra : ce qui donnerait à soupçonner que le cheval a été vendu pour cause de défaut;

3° La taille, qui doit être d'onze pouces sous potence, et jamais au-dessous de dix (1).

(1) Elle varie selon l'arme.

©ENVA

Ces trois choses considérées, l'acquéreur posera le cheval en profil devant lui, en se mettant à une assez grande distance, et il l'examinera dans son ensemble; il le choisira, autant que cela se pourra, d'un dixième plus long que haut, en le mesurant de la pointe de l'épaule à celle de la fesse, et du garrot au sol, de manière que si le cheval se trouve avoir cinq pieds de hauteur, sa longueur soit de cinq pieds et demi.

Étant toujours dans la même position, il verra :

Si le cheval a la tête petite, bien décharnée et bien placée; si elle est bien dégagée des avives;

S'il n'a pas une fausse encolure;

S'il n'a pas le cou de hache;

* Si son gosier n'est pas pendant (1);

* Si le cheval ne porte pas bas, ou s'il ne porte pas au vent;

Si son garrot n'est pas trop tranchant, ou s'il ne l'a pas gras;

* S'il n'est pas ensellé;

S'il n'a pas le dos de carpe;

S'il n'a pas les reins bas;

* S'il n'a pas le cerceau mal fait, ou si les côtes ne sont pas trop cerclées, ou trop plates;

* S'il n'a pas un ventre de vache;

* S'il n'est pas forfait;

S'il ne bat pas en poussif;

S'il n'a pas le fourreau petit;

S'il n'a pas de fistule au fourreau, ou au plat de la cuisse;

S'il n'est pas entier, au lieu d'être hongre;

Si ses épaules ne sont pas trop charnues;

* Si ces mêmes épaules ne sont pas chevillées et collées;

* Si son coude n'est pas trop rentré en dedans;

* Si son avant-bras n'est pas trop menu;

S'il n'a pas le canon trop menu;

(1) Les articles marqués d'un * désignent les maladies graves, et qui sont à rejeter dans une acquisition.

©ENVA

* Si ses tendons, vulgairement nommés nerfs, ne sont pas faillis ou collés à l'os;
* S'il n'a pas de nerf-férure et de ganglion;
S'il n'a pas de sur-os et des fusées;
S'il n'a pas de molette;
S'il n'a pas de loupes sur le boulet;
S'il ne'st pas long-jointé, ou court-jointé;
* S'il n'est pas droit sur ses boulets;
* Si le cheval ne se coupe pas;
* S'il n'est pas étroit de la couronne, ou si elle n'est pas cerclée;
* S'il n'a pas le pied plat et les talons bas;
* S'il n'a pas le quartier de devant serré;
S'il n'a pas de seime ni d'avalure;
* S'il n'a pas de cercle ou cordon;
* S'il n'a pas de forme.

Et en se rapprochant, levant le pied du cheval, l'acquéreur examinera :
* Si ce même cheval n'est pas encastelé;
* S'il n'a pas le pied comble;
* S'il n'a pas d'oignon;
S'il n'a pas de bleime;
S'il n'a pas de fourmilière;
S'il n'a pas de fic ou crapaud.

Après cela, en se remettant dans la première position, l'acquéreur considérera la jambe dans toute son étendue, et verra :
* Si l'animal ne montre pas le chemin de Saint-Jacques;
* S'il n'est pas arqué;
S'il n'est pas couronné;
* S'il n'est pas sous lui;
* S'il ne flageole pas.

L'acquéreur examinera après son train de derrière, et verra :
* S'il n'a pas la croupe avalée;
S'il n'est pas cornu ou si la hanche n'est pas trop haute;

©ENVA

* Si sa jambe, depuis le grasset jusqu'au jarret, n'est pas trop menue, et si elle n'est pas trop effilée;
* S'il n'est pas droit sur ses jarrets;
* S'il n'est pas sous lui;
* S'il n'est pas huché sur son derrière;
* S'il n'a pas les quatre jambes ensemble;
Enfin, si le reste de ses jambes de derrière ne sont pas affectées des mêmes défauts que celles de devant.

Le cheval examiné ainsi, l'acquéreur se mettra en face de l'animal, et examinera:
S'il n'a pas les oreilles mal placées;
S'il n'a pas les salières creuses;
S'il n'a pas les yeux trop petits, et s'ils ne débordent pas trop les paupières; s'ils ne sont pas larmoyans; si les humeurs de l'œil et sa vitre n'ont pas quelques défauts de ceux dont nous avons parlé plus haut;
S'il n'a pas de goutte sereine;
* S'il n'est pas glandé;
Si son chanfrein n'est pas renfoncé;
Si ses narines ne sont pas peu fendues;
S'il ne jette pas;
* S'il n'a pas les barres offensées;
S'il n'a pas de surdents;
S'il n'a pas de fistule au palais ou à l'œil;
* Si l'animal n'est pas serré du devant;
Si le dessous de sa poitrine n'est pas trop effilé;
* S'il n'est pas panard;
* S'il n'a pas les jambes de veau;
S'il n'est pas vésiculé;
* S'il n'est pas tubérosé;
* S'il n'a pas les pieds en maître à danser.

L'avant-main étant examinée, l'acquéreur se posera derrière le cheval, et verra:
* Si le cheval n'est pas trop serré dans son derrière, et s'il n'a pas la croupe étroite;
* S'il n'a pas de fistule à l'anus;

©ENVA

Si on ne lui a pas passé un sifflet ou rossignol;
S'il n'est pas mal gigoté;
* S'il n'est pas crochu;
S'il n'a pas de capelet ou passe-campagne;
* S'il n'a pas de jardon;
* S'il n'a pas de courbe;
S'il n'a pas de vessigon;
S'il n'a pas de varice;
* S'il n'a pas d'éparvin;
S'il n'a pas de solandre;
* S'il n'a pas le jarret gras, ou plein; et en un mot, s'il n'a pas les tares, dans le reste de cette extrémité, semblables à ceux de devant.

L'acquéreur ayant bien examiné son cheval, relativement aux défauts ci-dessus, ce qu'il doit faire, avec un peu d'expérience, dans un demi-quart d'heure au plus il fera trotter le cheval, et verra:
* S'il ne s'ébranle pas mollement;
* S'il n'est pas boiteux;
* S'il n'a pas les épaules froides, ou s'il n'est pas pris des épaules;
* S'il ne billarde pas;
* S'il ne nage pas en trottant;
* S'il ne joue pas des timballes;
* S'il ne se croise pas;
* S'il ne se berce pas;
* S'il ne bronche pas souvent;
Si, étant tenu de long, il ne paraît pas battre à la main;
S'il ne baisse pas la tête;
* S'il ne tend pas au vent;
* S'il ne s'entretaille pas;
* S'il n'est pas siffleur;
S'il n'est pas braillard;
* Si de derrière il n'est pas faible des reins;
S'il n'a pas le tour-de-bateau;
* S'il ne forge pas;
* Et si en général les mouvemens de ses jambes ne sont pas bornés, ce qu'on appelle raser le tapis.

©ENVA

C'est après les connaissances ci-dessus, qu'un acquéreur doit se décider à refuser ou à acheter le cheval, selon sa valeur. Il est des défauts, comme nous avons dit, qui sont propres aux pays. Par exemple, les chevaux de Frise et du Jutland sont haut montés sur jambes, les avant-bras et les jambes peu charnus, peu de boyaux, et les pieds plats et écrasés; et ce sont malheureusement ceux dont la plus grande partie de notre cavalerie est montée aujourd'hui. Les bretons sont bas du devant, avec la tête de vielle, faibles, serrés dans leur devant, la plupart crochus, et leurs pieds de même évasés. Les comtois ont la tête pesante, l'encolure courte, trop de dessous; ils sont lourds pour l'ordinaire. L'ancienne race limousine est haut montée sur jambes, l'encolure effilée, serrée du devant, et la côte plate. L'espèce régnante aujourd'hui y est bonne et de belle taille, et ne demande pas qu'on l'attende jusqu'à sept ans, comme est encore l'ancienne : il ne faut qu'attendre qu'elle se soit multipliée.

La vraie race normande, comme nous l'avons dit dans notre Traité des haras, est totalement perdue, par la cupidité des particuliers et des herbagers, qui reçoivent par troupeaux des poulains à quinze et dix-huit mois, qui viennent de la Bretagne, de l'Artois, du Berri, du Perche, et autres provinces circonvoisines. Ces gens gardent ces poulains jusqu'à deux ans et demi, trois ans, et ils les vendent, au bout de ce temps, à des prix excessifs, tant la concurrence des acheteurs de toute espèce est grande. C'est un brigandage qui ne cessera qu'autant que le gouvernement jettera un coup d'œil sur cette partie aussi négligée qu'elle est essentielle. Le vice primitif vient du déplorable état où sont nos haras. Il semble que, depuis le grand Colbert, on n'ait pu en établir d'autres qu'en Normandie et en Limousin, comme s'il n'était point dans les autres provinces des prairies, des collines, des sols, les uns propres aux chevaux de cavalerie, les autres

©ENVA

aux chevaux de trait. Le vice du pays dont nous avons parlé ci-dessus vient plutôt de ce qu'on a perpétué la même race sans la croiser ou la changer.

Nous osons assurer, en prenant les moyens que nous avons tant de fois indiqués, qu'en quinze ans de temps, la France pourrait fournir à l'étranger, après ses remontes faites, plus de trente mille chevaux, et même au-delà, si on encourageait et aidait le fermier et le laboureur sur certains points d'agriculture (1).

(1) Cet article est bon; il pourrait cependant éprouver quelques légères modifications à l'égard des expressions, et quelques additions; mais le plan de cet ouvrage me permet de négliger ce soin qui m'entraînerait trop loin; les indications ci-dessus suffisent d'ailleurs pour pouvoir acheter un bon cheval.

©ENVA

CATÉCHISME
DU MARÉCHAL.

D. *Qu'est-ce que la maréchalerie?*

R. C'est l'art de ferrer les chevaux, tant en santé que dans l'état de claudication.

D. *Comment divise-t-on la maréchalerie?*

R. En théorique ou spéculative, et en pratique ou expérimentale.

D. *Qu'entendez-vous par la théorie?*

R. La théorie mène à la connaissance de toutes les règles et préceptes tant généraux que particuliers de la maréchalerie, et de toutes les choses nécessaires pour ferrer un cheval suivant la construction de son pied, et pour lui faire les opérations quelconques avec succès.

D. *Qu'entendez-vous par pratique?*

R. C'est l'exécution méthodique des connaissances ci-dessus; c'est une habitude de la main à ferrer et opérer avec justesse.

D. *La maréchalerie, considérée sous le point de vue ci-dessus, exige-t-elle de celui qui l'exerce un grand nombre de connaissances?*

R. Il doit connaître à fond,

1° La structure du pied du cheval;

2. La ferrure dans l'état de belle conformation;

©ENVA

3° Les maladies du pied que l'opération seule peut guérir;

4° Les remèdes à administrer, et les différentes ferrures à pratiquer, soit avant, soit pendant et même après la cure.

D. *Qu'est-ce donc qu'un maréchal?*

R. C'est celui qui exerce la maréchalerie avec toutes les connaissances ci-dessus.

D. *Quel doit être le but du maréchal?*

R. C'est d'appliquer un fer au pied du cheval, relativement à sa conformation, et non de faire le pied comme le fer, et d'éviter tous les accidens qui peuvent être relatifs à son état.

©ENVA

DE LA STRUCTURE.

Anatomie du pied.

D. *Qu'appelez-vous le pied?*

R. C'est cette partie de corne qui termine l'extrémité d'une jambe, et dont on voit la plus grande partie, la jambe étant posée à terre, et l'autre, le pied étant levé.

D. *Quelle figure le pied doit-il avoir pour être bien construit?*

R. Pour cet effet, il faut le considérer étant posé à terre pour juger de son inclinaison, et ensuite le lever pour lui assigner sa figure, quoique avec un peu d'expérience on doive assurer sa forme, dans l'une et l'autre situation, sans y toucher.

Le pied doit être petit. Il est mieux de dire qu'il doit être en rapport avec les autres parties du corps. Sa partie antérieure, celle qui se présente à l'œil, le pied étant à terre, doit avoir son inclinaison semblable à celle du paturon; elle doit être lisse, luisante.

Le pied étant levé, sa partie inférieure doit avoir la figure d'un ovale tronqué postérieurement; elle doit être concave et non pleine.

La fourchette qui en forme la partie moyenne et postérieure doit être ni trop volumineuse ni trop petite.

Les quatre pieds ne se ressemblent pas, ceux de devant sont plus arrondis antérieurement, les quartiers plus évasés que ceux des pieds de derrière. La corne des premiers est plus luisante que celle des pieds postérieurs.

©ENVA

D. *Les proportions que vous admettez sont-elles toujours constantes dans tous les pieds, et sont-elles les seules auxquelles on doive s'en tenir?*

R. La plus grande partie des pieds sont construits de même; mais comme en tout il y a des espèces et des variétés, il y a pareillement différentes configurations de pieds. Les plus communs se réduisent à trois figures, qui sont le pied rond, le pied mulage ou allongé, et le pied en U ou celui qui en a la forme.

Si un cheval se trouve avoir ses pieds avec une de ces configurations, et que sa muraille ait sa ligne d'inclinaison, ils seront réputés beaux.

Tout pied qui s'écarte des proportions et figures ci-dessus est vicié dans quelqu'une de ses parties, et est appelé mauvais pied, tel qu'un quartier rentré, un talon bas, etc.

D. *N'est-il pas des pieds bien construits dans lesquels on puisse trouver quelques défauts?*

R. Il en est plusieurs qui tiennent ou de la substance de la corne, ou de sa solidité. Quant à la substance, ce sont ceux dont le pourtour est mince au point qu'on ne saurait y brocher des clous, et qu'on appelle pieds plats, pieds gras ou pieds faibles; quant à sa solidité, ce sont ceux dont la corne est molle, ou chez lesquels les sucs nourriciers abondent trop; ce qu'on appelle vulgairement corne tendre, et dans laquelle les rivets ne tiennent pas; d'autres au contraire qui manquent de nourriture et dont la corne casse facilement, et qu'on appelle cornes cassantes. Il est encore d'autres défauts; ce sont ceux qui regardent les maladies du pied.

D. *Quelles sont les parties qui composent le pied du cheval?*

R. Le pied est composé de parties dures et de parties molles, de parties sensibles et d'autres insensibles, qui sont renfermées dans une boîte de corne qu'on appelle sabot.

©ENVA

D. *Que considère-t-on au sabot?*

R. Le sabot présente deux parties; l'une qu'on aperçoit le pied étant à terre, qu'on nomme muraille; l'autre qu'on ne voit que quand le pied est levé, et qui s'appelle sole de corne.

D. *Que considère-t-on à la muraille?*

R. La muraille formant tout le contour du sabot, et étant obligé, dans des circonstances de maladies, de lui assigner un local, on l'a en conséquence divisée en trois parties, qui sont, la muraille de la pince, qui occupe le devant; la muraille des quartiers, qui occupe les côtés; et la muraille des talons, qui est située derrière.

D. *Quelle est la composition de la muraille?*

R. La muraille présente deux faces; une externe et l'autre interne : cette première est composée de différentes petites fibres de corne, situées perpendiculairement à côté les unes des autres, dont la consistance vient de la densité ou du resserrement plus ou moins grand de ces mêmes fibres. Ces fibres s'aperçoivent aisément dans les sabots qui ont été exposés à l'air, ou qui ont macéré long-temps dans l'eau. Ces mêmes fibres sont recouvertes d'une pellicule grasse, dont l'usage est d'empêcher la séparation de ses parties, et que tous maréchaux doivent conserver, bien loin de l'enlever avec la râpe, comme ils ont coutume de faire. C'est de l'enlèvement de cette pellicule que viennent pour l'ordinaire les fentes des rivets, et la plus grande partie des maladies de la muraille.

La muraille, considérée dans sa partie interne, présente dans toute son étendue des petits feuillets étroitement serrés en forme de gouttière, qu'on nomme corne crénelée ou cannelée, dont l'usage est de recevoir de pareilles lames de chair du même nom; au-dessus de ces feuillets se trouve une gouttière transversale qui forme le commencement de la muraille, dont l'usage est de recevoir la chair de la couronne.

©ENVA

D. *Que considère-t-on à la seconde partie du sabot, que vous appelez la sole?*

R. La sole se divise de même que la muraille et retient les mêmes noms; c'est-à-dire que la partie qui regarde la pince se nomme sole de la pince; celle qui regarde ou avoisine les quartiers se nomme sole des quartiers; et sole des talons, celle qui se joint à la muraille de ce nom. La sole est encore formée d'une quatrième partie qui occupe son milieu, et qui est située entre la sole des talons et celle des quartiers, qu'on appelle fourchette, qui a la figure d'un V.

D. *De quelle nature est la sole?*

R. Elle est de deux sortes; l'une qui est de la même nature de la muraille, soit qu'on la considère extérieurement, soit qu'on la considère intérieurement; c'est-à-dire qu'elle est fibreuse extérieurement et cannelée intérieurement; c'est celle qui s'observe à la sole des talons, aussi paraît-elle produite par le contour de la muraille des talons; elle est plus liante, et par là plus à l'abri de s'éclater, comme il arrive principalement à la muraille des quartiers. L'autre partie de la sole est d'une nature bien différente; elle s'en va en écaille lorsqu'elle a acquis une certaine épaisseur; c'est celle qu'on voit à la sole des quartiers, et principalement à la sole de la pince. Celle-ci paraît en partie être produite par l'expansion de cette première. L'une et l'autre tombent en espèce de farine au bout d'un certain temps; de manière que la nature se dépouille elle-même de ce qu'elle a de trop; ce qui prouve au maréchal l'inutilité d'enlever cette partie. On n'en peut pas dire autant de la muraille, qui est l'ongle du cheval; elle doit nécessairement être coupée, par la raison qu'elle ne se détache pas comme la sole, et qu'elle est préservée de son éclat par le fer qui la garantit: aussi voit-on que les chevaux qui ont séjourné plusieurs mois dans les écuries, ou qui ont habité des terrains mous et maré-

©ENVA

cageux, ont la sole mince et la muraille prodigieusement longue; ce qui démontre clairement qu'on doit abattre celle-ci lorsqu'on ferre un cheval, et qu'on doit s'abstenir de toucher à l'autre en aucune manière, puisqu'elle tombe d'elle-même.

D. *De quelle nature est la fourchette?*

R. Elle est spongieuse, plus mollasse qu'aucune partie du sabot; elle ne s'en va ni en écaille comme la sole, ni ne s'éclate comme la muraille; mais elle se détache par lames en commençant par sa pointe et finissant vers les talons. C'est une corne très-élastique qui sert de coussinet à la fourchette charnue, et qui est la base du corps de l'animal comme le talon l'est à l'homme.

D. *Quelles sont les parties renfermées dans le sabot?*

R. Ce sont, comme il a été dit, les parties dures et les parties molles.

D. *Quelles sont ces parties?*

R. Ce sont,

Les os, qui servent de soutien aux parties molles, et qui servent de charpente au reste du corps;

Le périoste, qui les recouvre;

Les cartilages articulaires, sur lesquels ils se meuvent réciproquement;

Les ligamens, qui les affermissent entre eux;

Les capsules, qui contiennent la synovie dans les articulations;

Les tendons, qui font mouvoir les os;

Les nerfs, qui produisent le mouvement;

Les vaisseaux, qui les nourrissent, et les parties adjacentes qui environnent ces mêmes os, et qui sont,

Les cartilages latéraux;
La chair de la couronne;
La chair cannelée;
La sole charnue;
Et la fourchette charnue.

©ENVA

D. *Quel ordre le maréchal doit-il mettre dans la description qu'il doit faire d'une partie quelconque?*

R. Le maréchal doit être bref dans sa narration; il doit parler clairement et intelligiblement, et se servir des termes propres et usités; ensuite il doit, 1° nommer la partie dont il va parler; 2° la situation de la partie qu'il vient de nommer; 3° la figure de cette même partie, si toutefois elle en est susceptible; 4° ce qu'on y remarque; 5° l'usage de la partie qu'on vient de décrire.

D. *Qu'est-ce qu'un os?*

R. C'est une partie dure et insensible qui sert de base et de charpente aux parties molles.

D. *Que considère-t-on dans les os?*

R. On considère dans les os leur conformation externe, et leur conformation ou structure interne.

D. *Qu'entendez-vous par conformation externe?*

R. Nous entendons tout ce qu'on peut apercevoir sur les os sans les casser, telles que leur grandeur, leur figure, leur connexion et leur couleur.

D. *Qu'appelez-vous la figure d'un os?*

R. C'est la forme qu'il a, et les choses qu'on y remarque sur toute son étendue.

D. *Quelles sont ces choses?*

R. Ce sont les éminences et les cavités.

D. *Qu'appelez-vous une éminence?*

R. Une éminence est une élévation sur un os.

D. *Ces éminences ont-elles des noms particuliers?*

R. Elles en ont plusieurs à raison de leur situation, de leur figure et de leur usage. On les distingue encore de deux manières : on nomme apophyse une éminence qui est continue à l'os, et qui

©ENVA

ne saurait en être séparée; on appelle épiphyse celle qui n'est que contiguë à l'os, qui paraît comme une pièce rapportée, et qui tient à l'os par une pièce intermédiaire.

D. *Qu'est-ce qu'une cavité?*

R. C'est une dépression sur l'os; il en est de profondes et de superficielles; il en est d'articulaires et de non articulaires.

D. *Que considère-t-on encore relativement à la figure des os?*

R. On observe encore dans les os des faces et des angles; ainsi on dit une face supérieure, quand elle est élevée, ou qu'elle domine quelques parties voisines. On appelle une face inférieure quand elle est située dans la partie la plus basse; face antérieure, quand elle est devant; face postérieure, quand elle est derrière; face latérale, quand elle se trouve sur le côté; face interne, quand elle est située en dedans, ou qu'elle est en comparaison avec un autre os; face externe, quand au contraire elle regarde le dehors. A raison de la figure, on dit encore qu'un os est convexe, pour dire qu'il est bombé ou arrondi; qu'il est concave, pour dire qu'il est creux; il en est de même des angles.

D. *Qu'appelez-vous connexion des os?*

R. On appelle connexion la jonction des os d'où dépend leur assemblage et leur union. L'assemblage forme l'articulation, et l'union est la tenue de ces mêmes os par divers moyens appelés symphyse, mais qui, dans le pied du cheval, se bornent à la tenue par des liens nommés ligamens.

D. *Qu'entendez-vous par la conformation ou structure interne des os?*

R. On entend par structure interne la substance des os, leur périoste et la moelle.

D. *Qu'avez-vous à dire sur la substance des os?*

R. On considère dans les os trois substances; la

©ENVA

première qui est extérieure, et qu'on nomme compacte ou serrée, qui est la plus dure; la seconde, appelée cellulaire, qui est aux extrémités des os; et la troisième, qui est intérieure, nommée réticulaire.

D. *Combien y a-t-il d'articulations dans le pied du cheval?*

R. Il n'y en a qu'une; elle est formée par l'os du pied, l'os de la noix, ou l'os de la navette, et en partie par l'os coronaire.

D. *Décrivez-nous l'os du pied?*

R. L'os du pied est situé dans le sabot : étant considéré à plat et dans sa position naturelle, il a la figure approchant d'un croissant; lorsqu'on le renverse, il présente assez celle d'un talon de soulier de femme.

On considère à cet os cinq faces, une supérieure, une antérieure, une inférieure et deux latérales : dans l'une et l'autre de ces faces, on y remarque des éminences et des cavités.

La face supérieure présente deux cavités en forme de facettes, séparées par une espèce de crête pour se joindre avec l'os coronaire.

La face antérieure est convexe; on y observe de petites inégalités où va s'insérer la chair cannelée et plusieurs petits trous, pour donner passage aux vaisseaux sanguins et lymphatiques. La partie la plus élevée de cette face présente une forte éminence qui donne attache au tendon qui porte le pied en avant, et qui, à cet effet, est nommé extenseur.

La face inférieure est concave; on y observe une ligne saillante, en forme de quart de cercle, qui donne attache au tendon fléchisseur, ou à celui qui le fléchit et le ramène vers le paturon; au-dessus de cette ligne se voient deux trous assez considérables, pour donner entrée à deux artères qui vont se distribuer dans la substance de l'os, pour ensuite en sortir par les petits trous de la partie antérieure dont il vient d'être parlé.

©ENVA

Sur chaque face latérale, on y considère une éminence et deux cavités. L'éminence est arrondie, et sert à donner attache au cartilage latéral; au-dessus de cette éminence, et un peu en avant, vers le corps de cet os, on y remarque une cavité assez marquée, où va s'insérer le ligament latéral qui unit cet os avec l'os coronaire; au-dessous de cette éminence, on voit la seconde cavité, qui tantôt est un trou, tantôt une échancrure, laquelle donne passage à une veine considérable qui rapporte le sang qui a été distribué dans le pied.

L'usage de cet os est de servir de moule au sabot dans le commencement de sa formation, et de maintenir sa forme dans tous les autres temps de la vie de l'animal; c'est de sa configuration que dépend la bonne ou mauvaise conformation du pied.

D. *Quels sont les vices naturels du sabot qui dépendent de la conformation du pied?*

R. Ce sont :
Le pied plat;
Le pied comble;
Le talon bas;
Les quartiers serrés;
Le pied faible, ou pied gras;
L'encastelure;
L'excroissance des talons;
La petitesse de la fourchette.

D. *Donnez-nous la description de l'os coronaire?*

R. L'os coronaire est ainsi nommé, à cause de sa situation à la couronne du pied. Il est placé en partie dans le sabot et en partie dehors; sa figure approche d'un carré. En conséquence on y considérera six faces, une supérieure, une inférieure, une antérieure, une postérieure et deux latérales.

La face supérieure présente deux facettes articulaires, séparées par une crête pour se joindre à l'os du paturon.

La face inférieure laisse apercevoir deux émi-

©ENVA

nences, séparées par une petite sinuosité pour s'articuler avec l'os du pied.

La face antérieure est inégale et raboteuse; on y observe quelques lignes saillantes, où va s'insérer le tendon de l'os du pied qui lui sert d'extenseur.

La face postérieure de cet os présente, dans la partie la plus élevée, deux fortes éminences, où va s'attacher son tendon fléchisseur. Dans la partie la plus basse, on y voit la prolongation des éminences de la face inférieure, où va s'articuler l'os de la noix.

Les faces latérales sont arrondies supérieurement, et aplaties inférieurement; c'est dans ces endroits que sont situés les ligamens latéraux.

L'usage de cet os est de servir de point fixe dans le mouvement de flexion de l'os du pied sur le paturon.

D. *Quel est le troisième os qui forme l'articulation du pied, et quelle description avez-vous à en faire?*

R. L'os dont nous avons à parler est nommé os de la noix, anciennement connu sous ce nom, quoique sa figure n'approche nullement d'une noix, mais bien d'une navette de tisserand dont les bords sont coupés; d'après cela on lui considérera quatre faces, qui sont une externe, une interne, une supérieure et une inférieure.

La face supérieure présente dans toute sa longueur une demi-gouttière; les bords de cette demi-gouttière sont inégaux et arrondis pour donner attache à un ligament capsulaire.

La face inférieure est plate; on y observe une partie lisse et cartilagineuse avec laquelle l'os du pied s'articule; de plus, on y voit un bord arrondi où va s'attacher un ligament transversaire qui unit cet os avec l'os du pied.

On observe à la face interne deux facettes cartilagineuses, séparées par une ligne saillante pour s'articuler avec l'os coronaire.

La face externe est arrondie et pareillement car-

©ENVA

tilagineuse, formant dans son milieu une légère éminence, sur laquelle glisse le tendon fléchisseur de l'os du pied.

Cet os sert de poulie pour faciliter le mouvement du tendon ci-dessus sur lui, dans la flexion.

D. *Qu'est-ce qui recouvre les os?*

R. Les os en général sont recouverts d'une membrane qui retient son nom, ou de sa situation, ou de son usage; celle qui recouvre le corps de l'os s'appelle périoste; celle qui recouvre les extrémités articulaires, ou les cartilages de ces mêmes os, se nomme périchondre. Cette première ne se considère que dans la partie postérieure de l'os coronaire, et manque dans tout le reste du pied, où l'insertion des tendons et des ligamens en fait fonction, et cette dernière ne se trouve que dans les jeunes chevaux.

D. *Par quel moyen les os sont-ils affermis entre eux?*

R. Ils sont affermis entre eux par le moyen de cordons blanchâtres très-serrés et très-peu élastiques, qu'on nomme ligamens.

D. *Vous avez dit que les os qui composaient le pied ne formaient qu'une seule articulation; quels sont donc les ligamens qui les tiennent ensemble?*

R. Il en est de trois sortes; les ligamens latéraux, les ligamens transversaires et les capsulaires.

Les ligamens latéraux sont au nombre de deux, un de chaque côté; leur attache est, d'une part, à la cavité au-dessus de l'éminence latérale de l'os du pied; et, de l'autre, à la partie inférieure de l'os coronaire. Ces ligamens sont ronds extérieurement, et aplatis dans la face qui regarde l'articulation; leur usage est de maintenir les deux os ci-dessus, et d'empêcher qu'ils ne se portent en dedans ou en dehors; ce qu'on appelle luxer.

Les ligamens transversaires, ainsi nommés à cause de leur situation, sont de petites bandes minces qui affermissent l'os de la noix dans tout

©ENVA

son pourtour ; d'une part, au tendon sur son bord supérieur; et de l'autre, à l'os du pied par sa face inférieure : ces ligamens font en même temps fonction de capsule pour contenir la synovie.

Le ligament capsulaire est, à proprement parler, une petite vessie qui entoure toute l'articulation, et dont l'usage est de contenir et d'affermir la capsule, qui elle-même est une petite vessie très-lisse du coté de l'articulation, et qui est humectée par la synovie.

D. *Qu'est-ce qu'un tendon?*

R. C'est la terminaison d'une partie charnue et rougeâtre, qu'on appelle muscle.

D. *Combien y a-t-il de tendons dans le pied?*

R. Il y en a deux, un extenseur qui porte le pied en avant, et un fléchisseur qui le ramène vers le paturon. Le premier, après avoir passé sur l'os du paturon, vient, en s'amincissant et en s'élargissant, s'adhérer sur l'éminence antérieure de l'os du pied ; le second a la forme d'un cylindre aplati; après avoir passé dans la bifurcation du tendon fléchisseur de l'os coronaire, autrement nommé perforé, il devient pyramidal, et, dans sa plus grande largeur, après avoir recouvert l'os de la noix en totalité, il diminue de largeur pour ensuite se terminer à la ligne saillante de la partie concave de l'os du pied dont il a été parlé.

D. *Qu'est-ce qu'un nerf?*

R. C'est un petit cordon blanchâtre qui part du cerveau ou de la moelle de l'épine, et qui, dans le pied, est produit par cette dernière et va porter le sentiment aux muscles d'où dépendent les mouvemens d'extension et de flexion.

Les nerfs qui vont se distribuer dans le pied sont au nombre de deux, un de chaque côté, situé sur la partie latérale de l'os coronaire; lesquels, après s'être divisés et avoir fourni plusieurs branches

©ENVA

collatérales, vont se distribuer dans le pied en accompagnant l'artère dont il a été parlé.

D. *Qu'appelez-vous un vaisseau?*

R. Un vaisseau est un canal destiné à charrier une liqueur quelconque.

D. *Combien y a-t-il de sortes de vaisseaux dans le pied?*

R. Il y en a de trois espèces, qui sont les artères, qui charrient le sang que le cœur y envoie; les veines, qui reprennent le sang pour le porter au cœur; et les vaisseaux lymphatiques.

D. *Où sont situés ces vaisseaux?*

R. Chaque partie latérale de l'os coronaire est pourvue d'une artère, d'une veine, d'un nerf et d'un vaisseau lymphatique qui s'accompagnent mutuellement pour aller ensuite se ramifier dans le pied.

D. *Vous avez dit que les parties adjacentes de l'os du pied étaient les cartilages, la chair de la couronne, la chair cannelée, la fourchette charnue et la sole charnue; présentement décrivez-nous ces parties en particulier?*

R. Les cartilages sont des corps blancs plus élastiques que les os, aussi insensibles qu'eux; ils sont au nombre de deux, un de chaque côté, d'où leur vient le nom de cartilages latéraux pour ne pas les confondre avec ceux qui sont articulaires.

Le cartilage latéral est situé sur l'éminence de l'os du pied, en partie dehors du sabot, et en partie dedans. Sa figure est d'une forme triangulaire; un de ses bords, qui est hors du sabot, est mince, tranchant et un peu arrondi; un de ses angles forme la pointe du talon; l'autre regarde le tendon extenseur du pied : la partie qui est enclavée dans le sabot est très-épaisse; c'est celle qui est située sur l'os du pied; cette partie se prolonge sur la face interne de cet os, en paraissant se confondre avec le tendon fléchisseur.

©ENVA

Le cartilage est formé d'une seule pièce, à l'exception de la pointe des talons, où il est composé de plusieurs petits paquets ; ce qu'il est bien essentiel de connaître relativement aux maladies qui peuvent y survenir.

Les cartilages sont percés de plusieurs petits trous pour donner passage à des vaisseaux de tout genre ; ils sont encore recouverts par une membrane serrée appelée périchondre : leur usage est de servir de parois et de défenses aux ligamens latéraux que des corps extérieurs pourraient léser.

La chair de la couronne, ainsi nommée parce qu'elle entoure le pied, est située sur la partie moyenne des cartilages latéraux, recouvrant la terminaison du tendon extenseur et l'éminence de l'os du pied ; elle remplit la demi-gouttière du sabot. Cette chair est grisâtre et mamelonnée extérieurement ; elle est blanchâtre intérieurement et très-sensible ; c'est de son altération dans ses maladies que viennent les défectuosités de la muraille.

La chair cannelée est située au-dessous de la chair de la couronne ; elle recouvre toute la partie convexe de l'os du pied et une partie des cartilages latéraux ; elle est composée de petits feuillets rougeâtres qui, d'une part, sont très-adhérens à l'os du pied, et qui lui servent de périoste ; et, de l'autre, qui vont s'enclaver dans les feuillets de corne de la muraille. L'usage de cette chair est en partie de donner de la solidité au sabot.

La fourchette charnue est la partie la plus molle et la plus volumineuse de toutes celles qui composent le pied ; c'est un corps blanchâtre, insensible, et d'une substance différente des autres parties qui constitue le cheval. Sa figure approche d'un coin ou d'un V, dont la partie la plus large regarde le paturon, et la plus étroite la pince. Cette chair occupe tout l'espace qui règne entre les cartilages, et s'étend depuis la fourchette de corne jusqu'au tendon fléchisseur. Son usage est de servir de soutien et de coussinet au tendon, et généralement de

©ENVA

servir de base au reste du corps; c'est de son éloignement de la terre qu'arrive l'extension du tendon; celui-ci se trouve tiraillé, par la raison que toute la jambe ne pouvant trouver de base assurée sur l'os du pied dont les surfaces sont obliques, l'os coronaire se trouve par là obligé de se porter en arrière et en bas, et occasioner l'extension de ce tendon.

La sole charnue, sans être la plus volumineuse, est regardée comme la plus étendue et la plus mince des parties molles du pied; elle recouvre non-seulement toute la partie concave du pied, mais même toute la fourchette charnue; elle est d'une substance coriace, grisâtre et greneuse; elle adhère à tout l'os du pied, et lui sert, ainsi que la chair cannelée, de périoste. On y observe quelquefois des prolongemens en forme de lame qui sont reçus dans de pareilles lames de la sole de corne, et ce sont ces prolongations de corne qui tombent par la vétusté en farine, faute d'être abreuvées par les sucs nourriciers : de même que nos cheveux se bifurquent et se cassent faute de nourriture, lorsqu'ils ont acquis une certaine grandeur, de manière qu'on peut assurer que la sole n'est jamais plus épaisse dans un temps que dans un autre, et qu'elle se débarrasse de ce qu'elle a de trop, et que c'est encore une des raisons pour ne pas la parer.

©ENVA

DE LA FERRURE.

D. *Quelles sont les parties de la forge qui intéressent le maréchal?*

R. C'est la forgeure et la ferrure.

D. *Comment parvient-on à la forgeure et à la ferrure, et quelles sont les choses qui en dépendent?*

R. On y parvient en travaillant souvent; d'où est venu le proverbe qui dit qu'en forgeant on devient forgeron. Les choses qui en dépendent sont, 1° de savoir bien frapper devant; 2° de manier son fer avec adresse; 3° de bien conduire son feu; 4° de forger un fer bien mené et bien conduit, c'est-à-dire qu'il ne soit pas trop couvert ni trop étranglé, qu'il soit d'une épaisseur suivie, qu'il soit bien étampé, qui est que les distances des trous se suivent également, et qu'ils ne soient pas trop gras, trop maigres, trop ou trop peu éloignés du bord du fer; il faut encore qu'il ne soit ni pailleux ni brûlé; 5° de bien ajuster son fer, de prendre la tournure du pied, et de brocher en bonne corne, solidement et non en musique.

D. *Quelles sont les différentes parties du fer?*

R. Les parties du fer sont, la pince, qui est le bord du devant; la voûte, qui est la partie moyenne de cette partie; les branches, qui sont comme les deux ailes du fer, qu'on distingue en branche de dehors et en branche de dedans; et les éponges, qui sont les extrémités des branches.

Il est des fers de devant et des fers de derrière; ces sortes de fers tirent leurs noms de la tournure et de l'étampure qu'ils ont; ceux de devant sont

©ENVA

plus arrondis en pince, et leur étampure plus également suivie; ceux de derrière sont plus ouverts, plus mulages, approchant de la figure d'un U; ils manquent d'étampure en pince, et ceux qui ont été pratiqués sur la branche sont plus près du bout de l'éponge.

Les fers de derrière diffèrent encore de ceux de devant, en ce qu'ils ont tous la branche d'en dehors plus forte et plus couverte que celle de dedans, ainsi qu'un pinçon en pince qu'on a coutume de lever pour soi-disant donner plus de solidité au fer; mais il est des fers de derrière différens entre eux, en ce qu'il y en a qui ont l'éponge très-mince, et d'autres qui ont des crampons en dedans et en dehors, principalement dans ce côté.

D. *Quel rapport y a-t-il entre la manière de frapper et celle de bien forger?*

R. Un bon frappeur doit être lui-même un bon forgeron, en ce que sachant forger, il n'aplatit son fer qu'autant qu'il est nécessaire, et que souvent il est dans le cas de redresser une faute que pourrait avoir commise un forgeron en dégorgeant trop son fer, et une infinité de petites inattentions, en défaut d'expérience, qu'aurait commises un mauvais ouvrier ou un apprenti.

D. *Comment parvient-on à devenir forgeron?*

R. Celui qui veut s'adonner à cette profession doit commencer par connaître tous les outils dont il doit se servir, les différentes parties du fer et différentes espèces; il doit savoir distinguer ceux de devant de ceux du derrière, s'ils sont du montoir ou du hors montoir, s'ils n'ont pas quelques défauts qui doivent les faire rejeter, etc.

Lorsqu'il a acquis ces connaissances, il doit s'appliquer à frapper devant avec justesse; de là, il passera au maniement des tenailles, qu'il doit tenir avec aisance. Pour y parvenir facilement, il prendra un morceau de plomb qu'il mettra dans ses tenailles; il s'accoutumera à le lâcher sur son en-

©ENVA

clume et à le saisir de nouveau à différentes reprises, jusqu'à ce qu'il ait acquis toute l'adresse et la facilité convenables; après quoi il s'appliquera à frapper d'aplomb sur toutes ses faces; ce qu'on appelle frapper à plat et dégorger: cette adresse dépend autant de la manière dont on tient et on applique son fertier que de l'exercice. Dans ce mouvement le corps doit être invariable, le bras seul doit agir, chaque coup est autant de coups de fouet donnés avec son fertier; ainsi le bras agit moins que l'avant-bras, et celui-ci moins que le poignet.

Lorsque l'artiste saura bien dégorger et donner ses coups d'aplomb, et qu'il aura une entière liberté des tenailles au point de saisir son lingot sur l'enclume sans se servir de l'appui de son fertier, alors il prendra un quartier de fer ou un morceau quelconque, il le mettra au feu; et, dès qu'il sera chaud, il le portera sur l'enclume, où il s'exercera avec un frappeur, à étendre, à aplanir, à dégorger et à contourner ce morceau.

Le maniement étant bien acquis, ainsi que la manière de dégorger, il s'exercera à faire des quartiers, des lopins, à souder, à refouler les éponges des fers, et à bien conduire son feu, qui consiste à chauffer son fer également, à ne pas trop lui donner de chaleur, qui le rendrait cassant, et à ménager son charbon.

Lorsque cet artiste possédera bien tout ce qui a été dit ci-dessus, il prendra un lopin de barre ou un autre qui sera bourru; il le mettra au feu jusqu'à ce qu'il soit assez chaud pour le souder; ensuite il forgera la première branche à l'aide de son frappeur; cette première branche étant forgée, il remettra ce même lopin au feu pour forger la seconde branche, ce qui achève le fer. Le fer étant forgé, il le remettra pour la troisième fois au feu pour l'étamper et le contre-percer; quoique avec un peu d'usage, il doit le faire ou l'étamper à chaque branche qu'il forge; ce qui dispense la troisième mise au feu qu'on nomme chaude, et qui évite une

©ENVA

dépense de charbon et fait moins perdre de temps. Cependant il est des cas où on ne doit étamper son fer qu'en raison du pied.

D. *Quelles règles doit-on observer en étampant?*

R. On doit avoir attention que le fer soit étampé plus gras en dehors qu'en dedans; que les trous ou étampures ne soient point de travers; qu'elles soient à fond, et qu'elles ne cassent ou ne crèvent pas.

Si on a un fer de devant à étamper, il faut que les huit trous soient semés de manière que la distance soit égale entre eux, qu'il ne s'en trouve pas en pince, ce qu'on nomme pendant d'oreille; mais cette règle ne regarde que les fers pour les bons pieds. Il est des cas où on doit laisser de l'espace entre une étampure et une autre; c'est celui dans lequel une portion de muraille est éclatée, ou lorsqu'on a des pinçons à lever soit pour une seime, soit pour donner plus de solidité aux fers.

D. *Pourquoi fait-on une différence d'étampure d'un pied de devant à un pied de derrière?*

R. Cette différence vient de l'usage, d'après un ancien proverbe qui dit, pince de devant, talon de derrière, quoique ce soit le contraire, car les chevaux ont la muraille de la pince, aux pieds de derrière, plus épaisse que n'est celle du pied de devant; et que les talons de ceux-ci sont plus forts que ceux de derrière. L'expérience journalière prouve assez ce fait, en ce qu'on voit plus de chevaux encloués du talon de derrière que du devant; ce qui oblige ordinairement le maréchal à choisir de très-petits clous pour cette partie.

D. *Quelle raison a-t-on d'étamper plus gras en dehors qu'en dedans, tant aux fers de devant qu'à ceux de derrière?*

R. La raison est que le quartier de dehors, principalement au pied de derrière, reçoit plus de nourriture que celui de dedans, et s'accroît par

©ENVA

conséquent davantage : cet accroissement a plus lieu aux pieds plats qu'aux bons pieds, et toujours plus de derrière que de devant. L'expérience prouve aux maréchaux que, quand ils ont ferré juste ces sortes de pieds, ils s'aperçoivent au bout d'un mois à cinq semaines que la corne déborde le fer dans le quartier de dehors; ce qui n'arrive pas à celui de dedans, à moins qu'il n'ait été ferré excessivement juste; c'est par cette raison qu'ils font garnir le fer; et, pour le faire garnir, ils sont obligés d'étamper gras.

D. *Les fers de devant et de derrière doivent-ils être menés ou conduits également?*

R. Les fers de devant doivent être égaux en épaisseur dans toute leur étendue; mais la branche d'en dehors des fers de derrière doit être plus épaisse et plus couverte que celle de dedans; la pince doit être plus couverte que toutes les deux. La raison est que le cheval présente plus la pince que les talons; qu'il pince plus du derrière que du devant, et que son mouvement naturel est de porter son pied en dedans du corps; ce qui l'oblige à prendre son point d'appui plus sur le quartier de dehors que sur celui de dedans.

D. *Pourquoi les éponges du fer de derrière sont-elles plus serrées que celles de devant?*

R. C'est que, malgré le proverbe ci-dessus, les maréchaux se sont aperçus que les talons de derrière étaient plus minces que ceux de devant; et qu'en conséquence ils ont été obligés de ferrer l'éponge, et d'étamper plus maigre dans cette partie qu'ils n'ont coutume de faire aux pieds de devant.

D. *Qu'appelez-vous contre-percer un fer?*

R. C'est le percer du côté opposé, pour pouvoir y implanter un clou; en le contre-perçant, on doit le faire d'une manière juste, à ce que le trou soit direct et qu'il ne soit pas trop large; car, si cela était, le clou ballotterait dans l'étampure, et la fer-

©ENVA

rure ne serait point solide. Pour éviter cet accident et la ruine de la muraille, il convient mieux de contre-percer le fer du côté de l'étampure, en se servant d'un billot en place d'enclume; cette méthode est d'autant plus préférable, que non-seulement la tête du clou ne ballotte point dans l'étampure, mais même la lame du clou contient le fer aussi bien que la tête; et, si ce clou est conique comme l'étampure, son collet contiendra le fer, fût-il usé comme la lame d'un couteau; et on voit de ces fers usés qui, quand on les arrache, emportent avec eux les clous, qui sont comme soudés, tant il est difficile de les avoir.

D. *Quelle forme doivent avoir les clous?*

R. Un maréchal doit être assorti de différentes grosseurs de clous; ils doivent être faits d'un fer doux et liant. Il y a quatre choses à considérer et à observer pour qu'un clou soit bien fait, qui sont sa tête, son collet, son corps et son rivet; sa tête doit être pyramidale et avoir la forme de l'étampure; le collet doit suivre insensiblement la tête; le corps de la lame, qui est la partie qui se trouve entre le collet et le rivet, doit être mince et délié; ce dernier doit être plus fort que le reste de la lame. Un clou construit de cette façon aura les qualités convenables.

D. *Quelles sont les choses à observer pour bien ferrer?*

R. Les choses à observer sont de bien prendre la tournure du pied, de bien ajuster son fer, de le faire porter également, de l'attacher comme il a été porté, de brocher en bonne corne, que les rivets soient solides, que le fer ne soit ni trop long ni trop court, qu'il garnisse en dehors, qu'il soit juste en dedans, que ses éponges soient courtes et minces, que la fourchette porte à terre.

Cette méthode ne doit pas être poussée à l'extrême, comme cela se pratique quelquefois, parce qu'alors non-seulement on détruit l'aplomb du

©ENVA

cheval, mais encore on laisse à nu une partie que les pavés finissent par affaiblir ou fouler, quoiqu'elle ait beaucoup de résistance et d'élasticité. Lafosse, en recommandant de ne pas toucher à la fourchette, a grandement raison; mais il faut cependant avoir la précaution de la rendre unie quand elle est filandreuse ou lamelleuse, afin de prévenir le séjour du fumier et des ordures en général.

Pour que la ferrure que recommande Lafosse puisse être praticable, il faudrait que les fers soient extrêmement minces dans toute leur étendue ou incrustés dans la corne, de manière à ce qu'ils soient de niveau avec l'excédent de la corne des talons; sans cela l'équilibre est rompu, et même la fourchette ne peut porter à terre et remplir ses fonctions.

En un mot, que le fer soit sain. Si avec ces conditions le fer se trouve forgé comme il a été dit ci-dessus, on peut dire que le cheval est ferré à son aise, solidement et avec propreté.

D. *De quelle manière doit-on s'y prendre pour ferrer méthodiquement?*

R. Le maréchal, après s'être muni de ses outils, doit commencer par déferrer le cheval; il est assez d'usage de déferrer trois pieds à la fois, assez souvent les quatre; mais il convient de déferrer en transtravat, c'est-à-dire en croisant un pied de devant et un pied de derrière opposé.

Lorsqu'on a à ferrer de mauvais pieds, il faut les ferrer les uns après les autres, de peur qu'étant totalement nu-pieds, ils ne s'abîment.

Après avoir abattu les rivets avec son rogne-pied, il doit prendre les triquoises pour les introduire entre le talon et l'éponge du fer de dehors, par la raison que celui de dedans est pour l'ordinaire plus faible; ce qu'on reconnaît facilement par la sensibilité que le cheval témoigne à la pression des triquoises quand on commence de ce côté préférable-

©ENVA

ment à l'autre. On doit en outre avoir attention, dans le mouvement d'élévation, de prendre son point d'appui sur la muraille et non sur la sole, surtout aux mauvais pieds. Ainsi, quand le maréchal aura introduit sa triquoise, il en baissera les branches dans la direction de celles du fer; par ce moyen il pèsera sur la muraille même et non sur la sole; et cette partie est si sensible dans les chevaux qui ont des oignons, qu'on est obligé de les déferrer sans se servir de ce moyen. Dans ce cas on enlève chaque clou par la tête, hors de l'étampure, avec le brochoir et le rogne-pied, et souvent avec le repoussoir : on doit se servir toujours de cette méthode, lorsqu'on a à déferrer un pied dessolé depuis peu de jours, ou qui a une plaie.

Le fer étant enlevé, on doit donner un coup de boutoir sur tout le pourtour de la muraille, pour voir ce qu'il y a à abattre; ensuite on prend son brochoir et son rogne-pied, et on jette à bas non-seulement la mauvaise corne, mais même tout ce qu'il y a d'excédant; c'est ce qui s'appelle abattre du pied, et qu'on ne doit pas confondre avec l'enlèvement de la sole, qui est de parer le pied.

Le pied étant suffisamment abattu, ce qu'on reconnaît en examinant les côtés de la muraille, on doit choisir un fer étampé ou qu'on étampe s'il ne l'est pas; on le présente au pied pour voir s'il n'est pas trop long, trop court, ou trop couvert, ou trop fort; dès qu'il convient, on le met au feu pour l'ajuster. Le fer étant chaud et de couleur cerise, on le porte à l'enclume, où on lui donne la tournure du pied dont on doit avoir la mesure dans la tête.

D. *Qu'est-ce que ajuster un fer, et de quelle manière s'y prend-on?*

R. Ajuster un fer, c'est le relever en pince, le rendre légèrement concave dans sa voûte et au commencement de ses branches; enfin c'est le bigorner et le rendre de manière qu'aucun coup de fertier ne paraisse.

©ENVA

On commence donc à ajuster un fer par la pince, et en finissant par les branches : un fer ajusté doit être légèrement relevé en pince et avoir les branches plates. Le fer de derrière doit avoir moins d'ajusture que celui de devant.

Lorsque le fer est ainsi arrangé, on le présente sur le pied pour voir s'il n'est pas trop large ou trop juste, ou s'il ne porte pas sur quelque partie de la sole. S'il lui manque quelque chose, on retourne à l'enclume, et on lui donne la tournure convenable ; après on le présente de nouveau sur le pied pour le faire porter également sur toute la muraille. Quand un ouvrier est au fait, il termine tout cela d'un seul temps, c'est-à-dire que de la même chaude ou d'une seule mise au feu, il ajuste son fer et il le fait porter : rarement un bon ouvrier est-il obligé de retourner une seconde fois à l'enclume, surtout s'il a abattu suffisamment le pied.

D. *L'ajusture du fer ne souffre-t-elle pas quelques exceptions?*

R. Il est des pieds pleins qui demandent que l'ajusture soit plus considérable, parce qu'autrement le fer porterait sur la sole : cette espèce d'ajusture se nomme entolure ou entolage. On entole un fer en commençant par la pince, en donnant des coups de fertier dans sa voûte, et successivement jusqu'au bout des branches ; ce qui s'appelle aller entre deux fers. Le fer, étant ainsi entolé, se trouve être concave, à l'exception des éponges qui doivent toujours être à plat ; comme il n'y a que les pieds de devant qui soient pleins ou bombés, il n'y a aussi qu'eux qui aient besoin de ces sortes de fers. Les pieds de derrière sont toujours creux, et il en est qui le sont tellement, qu'on est obligé d'entoler ou de voûter en contre-haut, c'est-à-dire d'ajuster le fer de manière que le haut de la voûte regarde la sole, comme si on avait ajusté ce même fer du côté de l'étampure. Cette précaution sert à faire porter son fer en partie sur la sole et

©ENVA

en partie sur la muraille, et lui donner par là plus de solidité; au lieu qu'une ajusture ordinaire ferait que le fer ne porterait que sur le bord extérieur de la muraille, et par conséquent ne tiendrait point.

Cette précaution est inutile; on peut toujours s'en dispenser et se borner à appliquer un fer sans ajusture.

D. *Vous venez de dire que le fer doit porter sur la muraille, mais vous n'avez pas défini sa longueur?*

R. Un fer quelconque, mais principalement celui de devant, doit être court, mince d'éponges, et aller en amincissant, ce qu'on nomme en mourant, pour se terminer en deçà des talons, à leur réunion des quartiers, de manière que la fourchette, réciproquement avec les talons, porte à terre: il doit aussi garnir un peu en dehors, et être juste en dedans.

J'ai ici la même observation à faire que tout-à-l'heure. L'éponge du fer, dans les bons pieds, doit aller jusqu'à la réunion de l'arc-boutant avec la muraille.

D. *En ferrant court et laissant poser les talons à terre, ne craignez-vous pas qu'ils ne s'usent trop sur le pavé, et que l'animal n'en boite?*

R. Il est vrai qu'il y a un vieux préjugé qui est que, pour conserver les talons et les garantir de la dureté du pavé, il convient de ferrer long, jusqu'à la pointe des talons; mais quand on représente aux partisans de cette ferrure que le fer sur lequel se repose les talons n'est pas plus tendre que le pavé, ils vous répondent qu'en ferrant ils ont l'attention de relever les éponges de manière qu'elles ne portent pas sur les talons; ce qu'ils font effectivement, au point qu'ils vous démontrent clairement qu'on peut passer avec aisance une lame de couteau entre l'éponge et le talon. Mais cette expérience n'a lieu que quand le pied est levé. Quand le pied est à

©ENVA

terre et qu'on lève l'autre pied, dites à ces mêmes gens de passer leur lame de couteau dans cette position, ils resteront tout surpris de voir qu'il n'y a aucune distance, et qu'il ne s'en trouverait pas même pour y placer un corps de l'épaisseur d'une feuille d'or battu. Ils croient alors que c'est le fer qui plie; en conséquence, ils en mettent un dont les branches sont plus fortes; mais quand le cheval est ferré, c'est toujours le même effet, et ces gens sont tout déroutés; ils le sont d'autant plus, qu'en levant de rechef le pied, ils trouvent cette même distance qui ne se voyait plus lorsque le pied était à terre.

Nous dirons, pour démontrer l'inutilité et le danger qui résulte d'une telle ferrure, qu'il est prouvé, par la structure du pied, que la muraille des talons et la sole de ce nom sont les parties les plus liantes et les plus dures du sabot. On a des exemples sans nombre que les chevaux qui se déferrent et qui marchent long-temps sur le pavé, ou sur une route faite, se ruinent totalement la muraille des quartiers et celle de la pince, au point que le sang en sort souvent, sans pour cela que les talons aient souffert la moindre altération. Un autre exemple encore plus frappant, ce sont les chevaux qu'on ferre court, à qui on pratique dans les talons des crampons de corne, et à qui on est obligé d'en abattre lorsqu'on les ferre; après avoir marché cinq à six semaines sur le pavé: ce qui prouve clairement qu'ils ne s'usent pas.

L'expérience prouve encore que les chevaux qui sont ferrés comme ci-dessus ne boitent pas, et l'anatomie du pied démontre que les talons et la fourchette servent de base au corps du cheval. Pour être convaincu de cette vérité, qu'on considère les chevaux abandonnés à eux-mêmes dans les prairies, dans les bois et sur les montagnes, ils ne sont pas ferrés, et on ne voit pas qu'ils boitent; qu'on considère encore les chevaux de trait ou de selle qui habitent l'Allemagne et généralement tout le Nord, il en est peu de ferrés, et ceux-là boitent-ils?

©ENVA

L'erreur dans laquelle les partisans de cette ferrure sont, vient de l'usage de parer les pieds; ils ont toujours vu faire de même, et ils croiraient manquer en quelque chose s'ils s'avisaient de vouloir consulter la nature. Ils ne savent pas que ceux qui ont été les premiers à ferrer les chevaux n'ont eu pour but de mettre du fer raisonnablement sous le pied du cheval que pour empêcher la corne de s'éclater; ce dont on a des preuves toutes récentes par la ferrure qui se faisait sous Philippe le Bel, et dont les fers se voyaient, il n'y a pas long-temps, attachés à la grande porte de l'église de Saint-Séverin à Paris, ainsi que des pieds ferrés qu'on trouvait attachés au mur de la petite église de Paris. Ces pieds n'étaient pas parés et les fers en étaient très-courts; mais comme les arts ont commencé à fleurir sous François Ier, les maréchaux ont cru devoir se distinguer; on voit que leurs fers étaient plus longs, et ressemblaient à ceux des Allemands, c'est-à-dire qu'ils avaient deux ou trois crampons, mais ces fers ne paraient pas leurs pieds, et ce ne fut que sur la fin du règne de ce prince qu'on inventa le boutoir. C'est depuis ce temps que les maréchaux se sont distingués à parer un pied; et comme ils étaient obligés de le parer en entier, ils ne pouvaient pas s'empêcher de creuser les talons, et par conséquent de ferrer long. Depuis ce temps, on a non-seulement continué cet usage, mais même on a renchéri sur les anciens, et on a été obligé de le faire à cause de la quantité de mauvais pieds que cette ferrure produisait. Comme ils creusaient les talons, le fer qu'ils mettaient plus long pour les garantir les écrasait davantage, et c'est pour remédier à cet accident, qui entretenait toujours la claudication, qu'ils ont inventé les fortes éponges et les crampons, en conservant toujours la distance entre ces parties, et c'est par défaut de connaissances qu'ils ne savent pas que le sabot qui est flexible doit venir chercher l'éponge du fer, et non l'éponge comme ils le croient encore; que le talon et la fourchette étant la base

©ENVA

du corps du cheval, ces deux parties doivent de toute nécessité porter à terre ou sur leur éponge. C'est toujours par la même raison qu'ils ignorent que les bleimes, les oignons, les seimes, les pieds combles, l'encastelure, les clous-de-rue, la fourbure, toutes les maladies de la muraille et plusieurs de la sole, sont les effets de leur ferrure. La plupart de ces accidens sont très-graves, et plusieurs sont incurables.

Ainsi de tout ce qui a été dit on doit donc conclure qu'on ne doit mettre du fer sous le pied des chevaux que pour leur conserver la partie du pied qui est susceptible de s'éclater; qu'on doit ferrer court, ne point parer la sole, et faire en sorte que l'animal pose parfaitement ses talons et la fourchette, qui sont les points d'appui que la nature lui a donnés, comme à l'homme le talon. Avec une telle ferrure on évitera les accidens ci-dessus et plusieurs autres, comme on le verra par la suite. Ce que nous disons regarde les bons pieds, on peut ajouter les très-bons pieds, car il n'en existe qu'un très-petit nombre qui puissent supporter cette ferrure sur le pavé, surtout quand les animaux travaillent beaucoup. Il me semble, en dernier résultat, qu'on peut sans aucun danger appliquer un fer sur tout le pourtour de la muraille jusqu'au talon, après avoir enlevé le surplus de la corne qui rendait le pied trop long; en un mot, après avoir coupé la portion de corne qui aurait dû être usée si le cheval eût marché à nu en l'état de nature. Il existe alors un aplomb parfait, et le pied est défendu dans toutes ses parties, de l'excès d'usure que produisent les divers travaux auxquels sont soumis les chevaux. L'élasticité de la corne n'est pas détruite pour cela; elle se fait aussi bien sentir sur le fer que sur le sol. On doit dans tous les cas se dispenser de parer la fourchette quand elle est unie; de même que les arcs-boutans et la sole, quand celle-ci n'est pas farineuse ou trop écailleuse.

Quant à la ferrure qu'on doit pratiquer pour les

©ENVA

pieds affectés, nous en traiterons en parlant de leur maladie, ainsi que des ferrures qui leur sont relatives.

D. *Le fer étant ajusté et portant également sur le pied, que doit-on faire ensuite?*

R. On prendra des clous que l'on affilera sans trop roidir la lame; on attachera son fer en commençant par un clou de la pince, et finissant alternativement par les branches. Les clous ne doivent pas être brochés haut, c'est-à-dire trop près de la couronne, parce qu'on risquerait d'enclouer, de piquer, ou de serrer le pied; ils ne doivent pas être brochés trop bas, c'est-à-dire trop près du fer, parce que, ne prenant pas assez de corne, la ferrure ne saurait être solide. Un clou, pour être bien implanté, doit sortir au-dessus de son rivet; tous les clous doivent être brochés sur la même ligne: lorsqu'il y en a de haut et de bas, on dit que le pied a été broché en musique.

Tous les clous étant brochés, on doit placer les mâchoires de ses tricoises sur le bord du fer qui leur sert de point d'appui; ensuite avec le brochoir on enfonce de force les têtes des clous dans l'étampure: on en use ainsi pour ne point étonner le pied, et pour ne point fendre la corne: ce qui arriverait si on prenait pour point d'appui les rivets. Après avoir bien enfoncé les têtes, on pose ces mêmes mâchoires sur les rivets pour les relever; pour cet effet on frappe à petits coups répétés. Quand tout cela est fait, on rogne les rivets avec les tricoises, soit en les tordant, soit en les coupant net. Cette dernière méthode ne vaut rien en ce qu'elle rétrécit le rivet qui se trouve ne pas avoir assez de force, qui, par cette manœuvre, devient tranchant et manque de solidité; il vaut donc mieux les tordre. Après les avoir tordus on prend le rogne-pied et le brochoir, et on enlève toutes les bavures de corne qui se trouvent derrière le rivet; après quoi on les rabat sur la muraille en déployant son bras, et n'agissant pas du poignet seulement, comme font

©ENVA

bien des gens qui par là ne font que de les aplatir sans les rabattre, de même que d'autres qui meuvent tout leur corps, et chez lesquels cette petite opération est pénible et mal faite.

D. *Quels sont les accidens qui peuvent arriver en brochant un clou?*

R. Ces accidens sont de piquer un cheval, de l'enclouer ou de le serrer. Ces accidens, qui regardent les maladies, peuvent s'éviter en conduisant à petits coups son clou, et ne l'abandonnant pas de la main jusqu'à ce qu'on s'aperçoive, par le son et sa dureté, qu'il pénètre au dehors de la muraille; alors on retire la main, et de l'autre on enfonce fermement avec son brochoir la tête du clou dans l'étampure.

D. *Présentement que vous nous avez expliqué la manière de ferrer, dites-nous quels sont les défauts de la ferrure qui est le plus en usage?*

R. Nous dirons sommairement que les fers dont les éponges sont longues et fortes ne peuvent pas tenir par leurs poids, ce qui fait éclater les rivets; qu'il faut à de pareils fers de gros clous pour les contenir, ce qui fait fendre la corne; que le cheval est exposé par la longueur à se déferrer, en s'attrapant du pied de derrière sur celui du devant, soit que le cheval marche, soit qu'il reste en place; ce qui arrive souvent en passant les ponts-levis, dans les terres fortes, ou entre deux pavés; qu'une telle pesanteur de fer rend la marche incertaine et lourde, et qu'un tel fer, qui éloigne nécessairement la fourchette de terre, produit nombre d'accidens, tels que la loupe au coude, qu'il fait glisser le cheval, qu'il s'entre-taille, et une infinité d'autres qu'une pareille ferrure occasione, et qui en comporte trente-trois qu'on trouve détaillés dans le *Cours d'Hippiatrique.*

La ferrure que je recommande n'a aucun de ces inconvéniens; elle est intermédiaire entre la

©ENVA

ferrure de Lafosse, qui est trop courte, et celle de beaucoup de praticiens, qui est trop longue. Avec elle on peut se dispenser d'user de forts clous, même pour les chevaux de carrosse, qui ont des pieds très-gros. Les éponges dont la longueur est moyenne ne sont jamais assez lourdes pour déterminer la chute du fer quand il est bien attaché, et surtout lorsque le maréchal a eu la précaution de ne pas user ou de casser les rivets avec sa râpe. Le fer ne doit pas avoir plus de garniture en dedans que Lafosse le recommande.

La ferrure de Lafosse a le seul avantage d'empêcher de glisser sur le pavé, en laissant porter la fourchette et les talons par terre; mais pour cela il faut encore que le fer soit très-mince, et que la muraille soit parée assez bas.

D. *En général n'avez-vous rien à dire de plus sur la ferrure?*

R. Non, si ce n'est des précautions à prendre pour ferrer les chevaux.

Le maréchal doit commencer par voir si le cheval qu'il va ferrer est attaché solidement au mur, et de façon qu'on puisse le détacher sur-le-champ en tirant la longe, en cas d'événement; la longe ne doit avoir que deux pieds et demi de longueur, de la têtière du licou au mur, et le cheval ne doit avoir que son licou à la tête.

Si on commence par ferrer un pied de devant, le maréchal doit voir si son cavalier est bien placé, ce qui lui donne à lui-même toute la facilité pour opérer.

Pour que le cavalier soit bien placé, il faut que, le pied du cheval étant levé, l'homme s'incline vers le poitrail, ce qui fait tourner le bras du cheval sur son épaule sans la fatiguer; le reste de la jambe, et principalement le pied, se trouve totalement détaché du corps, ce qui donne toute facilité au maréchal de ferrer.

Si on ferre le cheval hors du montoir, le cavalier

©ENVA

aura le corps droit, sa jambe droite étendue et portée en avant, faisant en sorte qu'elle croise la jambe gauche du maréchal. Le genou du cheval sera fixé dans l'aine droite du cavalier, et il aura ses deux mains dans le paturon en croisant ses pouces : cette position lui donne naturellement la facilité de lever le genou et de baisser le pied, et forme un point de résistance dont a besoin le maréchal, soit pour abattre son pied, soit pour le parer.

Si on a à ferrer un pied de derrière du même côté, le cavalier se posera de même, à l'exception que son bras droit passera par dessus le jarret; il contiendra le boulet au moyen de ses deux mains, comme il est dit au pied de devant, et qu'il posera sur le haut de sa cuisse, qui doit être inclinée et allongée; la jambe doit être droite et non étendue.

Le maréchal aura le corps incliné vers la partie des reins; sa poitrine sera droite; sa jambe gauche, dans telle position qu'il puisse être, ou tel pied qu'il ait à ferrer, sera croisée avec celle du cavalier sans cependant se toucher; son corps sera droit et détaché de celui du cheval; ses jambes seront un peu ployées, pour pouvoir aisément remuer ses reins de devant en arrière. Il doit tenir son boutoir sur son ventre, à peu de distance au-dessus de la ceinture, sans jamais l'en séparer; et au moyen de la projection de son ventre en avant il pare son pied : c'est ce mouvement des reins qui fait tout l'ouvrage, la main ne doit que contenir le boutoir. Un maréchal qui quitte son boutoir du ventre et qui fait agir son poignet, risque de blesser avec son boutoir le bras du cavalier, l'épaule du cheval, de donner un coup dans la sole charnue, ou de parer inégalement le pied; en un mot, il ne saurait avoir ni fermeté ni tenue. Ce défaut vient de ce qu'on ne s'est pas accoutumé de bonne heure à se tenir ployé sur ses jambes, et à faire agir ses reins; aussi un tel maréchal ne sait-il jamais parer un pied comme il faut.

Celui qui ferre doit être expéditif, de crainte de

©ENVA

trop fatiguer le cheval; pour cela faire, avant que de rien commencer, il doit avoir allumé son feu, choisi ses fers; ses clous doivent être affilés : après qu'il aura abattu suffisamment son pied, il mettra ses fers au feu pour les ajuster et les faire porter.

Ce qui vient d'être dit regarde les chevaux tranquilles; mais comme il s'en trouve beaucoup chez lesquels il se présente nombre de difficultés, le maréchal examinera leurs défauts, et s'en fera instruire pour pouvoir y remédier. Ces défauts sont, un cheval qui compte, qui se laisse tomber, qui s'abat, qui baisse la hanche, qui se couche sur son cavalier, qui se cabre sans cesse, qui rue, qui donne des coups de pied en vache; enfin un cheval qui ne veut point se laisser aborder et auquel on ne saurait prendre le pied.

D. *Qu'appelez-vous compter?*

R. Un cheval qui compte est celui qui retire son pied à chaque coup de brochoir que le maréchal donne; à ces sortes de chevaux il faut brocher doucement en commençant, ensuite augmenter de force jusqu'à ce que la tête du clou soit bien enfoncée; on doit appliquer les mâchoires de sa tricoise sur le bord du fer, pour ne pas étonner le pied. Les chevaux qui sont sujets à ce défaut sont ceux qu'on n'a pas coutume de ferrer, qui ont le pied faible, ou ceux qui ont une maladie dans le pied.

D. *Que ferez-vous à un cheval qui ne donne pas facilement le pied, qui s'abat ou qui se couche sur son cavalier?*

R. Ces sortes de chevaux doivent être pris par douceur, et être caressés. Si c'est un pied de devant qu'on veuille lever, on caressera le cheval sur l'encolure; on glissera la main sur l'épaule, ensuite sur le bras, et successivement jusqu'au boulet, et alors on lèvera le pied. Si c'est un pied de derrière, on commencera par passer la main à plusieurs reprises tout le long du dos, ensuite on la glissera sur la

©ENVA

fesse; la main étant parvenue au milieu de l'os de la jambe, on la passera en dedans du jarret, sans cependant la quitter de la jambe ; et ensuite après la prolonger sur le canon où on lèvera le pied.

La plupart des chevaux qui ont ce défaut le témoignent plus par le chatouillement qu'ils éprouvent sur toute l'habitude du corps, que par méchanceté. Pour cet effet on évitera de toucher l'épaule ou le grasset.

Quant aux chevaux méchans, il faut leur mettre des morailles, un torche-nez, ou un mors d'Allemagne, ensuite leur lever le pied comme ci-dessus. Si c'est un pied de derrière, pendant qu'on glissera la main droite ou la main gauche; la main droite, si c'est du montoir, s'emparera de la queue pour sur-le-champ entourer le paturon, ce qui donne de la fermeté à tenir le pied.

Si après avoir employé ce moyen l'animal ne se laisse pas ferrer, et qu'il retire son pied par secousses, on prendra une plate-longe qu'on attachera à la queue, et qui de là viendra passer dans une entrave qu'on aura mise au paturon, dont une personne tiendra l'autre bout fermement, en tirant à elle; par ce moyen on vient plus facilement à bout de le ferrer et à lui lever le pied. Toutes les fois que l'animal tire le pied à lui, ou qu'il le pose à terre, la résistance que lui oppose l'homme qui tient la plate-longe ne peut point lui occasioner un allongement de jarret, ni aucun effort; au lieu que deux hommes qui tiendraient cette longe, ou qu'on aurait fixée à un mur, occasionerait des efforts et des extensions de jarret qui souvent sont incurables. Il convient donc de lâcher la longe lorsque le cheval tire à lui ou pose son pied, parce qu'on peut le reprendre facilement, et que de plus il ne se mutine pas.

D. *Qu'est-ce qu'une moraille, un torche-nez et un mors d'Allemagne, et quels peuvent être leurs usages?*

©ENVA

R. La moraille est une espèce de pincette de fer brisé, à charnière, avec laquelle on serre la lèvre supérieure, dans l'intention de faire une dérivation de douleur, ou d'en marquer une sensible dans cet endroit, pour que le cheval, s'en occupant, puisse se laisser ferrer et opérer tranquillement. Le torche-nez est un anneau de corde qu'on place de même à la lèvre, et qu'on tortille et serre avec un garrot; on le pose encore à la lèvre inférieure et aux oreilles : ce torche-nez fait la même fonction que les morailles, et n'a pas comme elles le défaut de blesser le cheval ou celui qui reste à sa tête. Le mors d'Allemagne est une corde légère qu'on passe dans la bouche du cheval, et qu'on serre sur le haut de la têtière. Cette corde, qui contient l'animal autant que la moraille ou le torche-nez, est une méthode dangereuse, en ce qu'elle peut couper les commissures des lèvres et forcer les muscles buccinateurs et masseters au point que le cheval reste un certain temps la bouche béante après le lui avoir ôté. Soit qu'on se serve de l'un ou de l'autre de ces moyens, il ne faut pas laisser long-temps au nez celui dont on se sera servi, parce qu'on occasionerait la gangrène de la partie sur laquelle on l'aurait placé; et il arrive souvent qu'il survient une inflammation qui dure quelques jours; on a vu qu'une heure de temps de compression dans les grandes chaleurs avait occasioné une gangrène parfaite à la lèvre; et on a vu des chevaux auxquels on a été obligé de la couper pour les sauver. C'est donc au maréchal qui met le torche-nez à un cheval à être expéditif, et avoir l'attention de ne le laisser à la tête que le moins de temps possible, et de préférer toujours ce dernier instrument aux deux autres, par les raisons qui viennent d'être dites ci-dessus.

D. *Mais comme il y a des chevaux si méchans, qu'ils ne veulent pas se laisser aborder, qui se cabrent, qui ruent ou qui donnent des coups de pieds*

©ENVA

en vache, quel moyen emploierez-vous pour les ferrer?

R. A ces sortes de chevaux, après leur avoir mis le torche-nez, on leur met un caveçon martingale pourvu d'une bonne longe, et on les fait tourner sur une terre molle ou labourée, ou mieux encore sur une large et forte épaisse couche de fumier qu'on aura rangée à cet effet. On le fait tourner jusqu'à ce qu'il soit fatigué et étourdi; ensuite on lui place une entrave dans le paturon du pied qu'on va ferrer; on lui met un bout de la plate-longe à la queue, qu'on attache fermement; on passe l'autre bout dans l'entrave, et ensuite on lui lève le pied.

C'est au maréchal qui a de pareils chevaux à ferrer, à ajuster ses fers, à affiler ses clous d'avance, pour qu'il n'ait plus qu'à les poser l'instant après qu'il a déferré ses pieds; il doit pour cela avoir le coup d'œil juste, et savoir apprécier la tournure qu'a le pied pour la donner à son fer.

D. *N'y a-t-il pas autant de difficulté à placer un torche-nez dans certains chevaux, qu'à leur mettre une entrave ou une plate-longe?*

R. Il est effectivement des chevaux auxquels on ne saurait placer le torche-nez, par la raison qu'ils battent sans cesse de la tête, qu'ils donnent des pieds de devant, qu'ils se cabrent, qu'ils se serrent contre le cavalier ou l'écrasent contre le mur, et souvent ils ruent en vache; enfin il en est de si difficiles, que cinq à six hommes n'en sauraient venir à bout. Toutes ces difficultés viennent faute de savoir s'y prendre comme il convient, car un homme seul peut mettre un torche-nez au cheval le plus méchant, sans courir aucun accident ni pour lui ni pour l'animal.

Pour cet effet, le maréchal, qui ne devrait pas ignorer ce moyen, commencera par mettre un licou de force, pourvu d'une bonne longe; ensuite il conduira le cheval à un pilier; s'il y a un anneau, il y passera la corde; s'il n'y en a pas, il la tournera tout

©ENVA

autour du pilier; ensuite il posera le bout dans la sous-gorge-muselière; de là il reviendra passer cette même corde dans l'anneau du pilier, ou il tournera à l'entour, et successivement de l'un à l'autre, ce qui fera le même effet qu'une poulie mouffetée: par ce moyen il ramènera insensiblement la tête du cheval au point d'être appliquée contre le poteau. Cette opération ne demande pas qu'on aille par secousse, car il faut au contraire beaucoup de douceur et de légèreté. Quand la tête est ainsi amenée, de manière qu'il ne puisse faire aucun mouvement, on lui met le torche-nez; il cherche bien à la vérité les moyens de se cabrer, de donner des coups de tête et de pieds, mais tous ces efforts sont inutiles. Celui qui le lui place doit être sur le côté du poteau, pour moins risquer; il risquera encore moins, et aura plus de facilité de le lui placer, s'il se trouve un anneau au bas du poteau, où il puisse fixer la tête. L'animal dans cette position, après deux ou trois saccades, perd ses forces et ne peut plus donner des pieds de devant. C'est toujours après une saccade qu'on vient facilement à bout de mettre le torche-nez; et pour cet effet on prend d'une main la lèvre supérieure du cheval, et on glisse de l'autre l'anneau de corde qu'on avait premièrement placé dans le poignet de celle qui saisit la lèvre; ensuite on pose son garrot auquel on fait plusieurs tours pour serrer cette lèvre, et de l'autre bout on le fixe au licou, ou quelqu'un le tient en main.

Au reste pour ferrer un cheval il faut plus d'adresse que de force. Le maréchal, avant que de commencer à ferrer, doit prendre garde si le torche-nez ne bouche pas les narines; si, après l'avoir placé, on a eu soin de détacher le cheval du poteau pour le rattacher de nouveau, ou qu'en tirant la longe on puisse le dégager sur-le-champ, et voir si la longe n'est pas passée dans la bouche de manière à lui couper la langue ou à lui offenser les barres.

©ENVA

DE QUELQUES FERRURES PARTICULIÈRES.

D. *Quelle ferrure mettez-vous en usage pour un cheval qui forge?*

R. Un cheval est réputé forger, lorsque avec la pince du pied de derrière il attrape les éponges ou la voûte du fer de devant, soit en trottant, soit en galopant. Lorsqu'il n'attrape que les éponges, on dit qu'il forge en talon; s'il attrape la pince, on dit qu'il forge en voûte ou en pince.

Ce défaut dans le cheval vient ou de fatigue, ou d'un vice d'éducation et de conformation, ou est la preuve qu'il est usé. Le seul remède est de ferrer court et de mettre des fers légers.

Tout en ferrant court des pieds de devant, on doit encore tronquer la pince des fers de derrière, que l'on arrondit.

D. *Comment ferrez-vous un cheval qui se coupe?*

R. On dit qu'un cheval se coupe et s'entre-taille, quand il s'attrape avec ses fers, qu'il se heurte les boulets, soit aux pieds de devant, soit aux pieds de derrière; il peut se couper de la pince ou des quartiers; ce dernier cas est plus ordinaire. Quant à ceux qui se coupent de la pince, ce défaut vient communément d'un vice de conformation; ce qui fait qu'on y remédie rarement; cependant on les ferre juste, en laissant déborder la corne en pince; mais cela n'empêche pas qu'ils ne se coupent. Dans ceux qui se coupent des quartiers, la mauvaise conformation peut en être la cause; néanmoins cet accident est presque toujours un effet de lassitude, ou de la mauvaise ferrure, ou d'un fer qui garnit en dedans. Pour y remédier, on met un fer dont la branche de dedans soit courte, mince et étranglée, et sans étampure; il faut qu'elle soit incrustée dans l'épaisseur de la muraille, comme si l'on ferrait à cercle; la branche de dehors sera à l'ordinaire, à l'exception des

©ENVA

étampures qui doivent être serrées et en même nombre : il faut encore que le fer soit étampé en pince et jusqu'à sa jonction avec les quartiers.

D. *Quelle ferrure ferez-vous à une fourchette qui est petite et abreuvée d'humidité putride ?*

Il se trouve certains pieds, principalement ceux de derrière, dans lesquels la fourchette est petite; et c'est ordinairement ce qui arrive aux chevaux qui ont les pieds beaux et les talons forts : elle est exposée à se remplir d'humidité sanieuse. Dans d'autres pieds cette maladie arrive par le parement de la fourchette et par son éloignement de terre; les eaux et les boues entrant dans les différentes lames de corne, la minent, la corrodent, et forment ce que l'on appelle vulgairement une fourchette pourrie. On y remédie en abattant beaucoup de talon et en ferrant court, afin qu'elle soit forcée de poser à terre; par ce moyen on fait une compression qui oblige l'humeur ou les boues amassées de sortir : on doit prendre garde de ne point laisser de fumier ou d'humidité sous les pieds, et on aura soin de mettre tous les jours dans la fourchette une dissolution de vert-de-gris dans du vinaigre, de la consistance d'une bouillie.

La litharge et l'eau blanche conviennent encore beaucoup. La ferrure ordinaire de Lafosse est très-bien indiquée ici.

D. *Quelle est la ferrure à pratiquer pour un cheval qui use en pince, tant du devant que du derrière?*

R. Un cheval qui use en pince dénote un cheval ruiné ou qui tend à sa ruine, car c'est le commencement de ce défaut qui lui fait donner le nom de pinçart et celui de rampin, s'il y est porté à l'excès, et au point que l'animal marche sur sa muraille.

Cet accident vient presque toujours de ce que

©ENVA

dans les différentes ferrures on a paré le pied et éloigné la fourchette de terre : cette fourchette, étant la base du corps de l'animal, et ne trouvant pas de point d'appui, oblige le tendon fléchisseur à se contracter et à se maintenir dans cet état, ce qui le raccourcit et le force de porter l'os en avant, ainsi que le sabot.

A ces sortes de pieds il ne faut pas mettre de fer en pince; il faut que la voûte soit mince et étranglée, il faut lui donner plus d'ajusture, tenir les branches à plat et minces, ferrer court, et ne point parer la sole.

Sans se dispenser de mettre du fer en pince, ce qui nécessiterait une ferrure trop souvent répétée, on peut encore mettre le cheval d'aplomb pour éviter la tension des tendons fléchisseurs, en conservant de la force dans les talons du pied. On détruit insensiblement cette hauteur au fur et à mesure que le cheval perd son défaut; on doit encore avoir le soin de prolonger la pince du fer autant que possible : on accélère par là le redressement des aplombs, on favorise l'accroissement de la pince, et l'on prévient une usure trop prompte du fer.

Par cette ferrure on remédie au cheval qui tend à se ruiner sur ses jambes, mais quand il est une fois rampin, il n'y a plus rien à tenter, si ce n'est de lui mettre des fers très-forts en pince, mais seulement pour tirer un meilleur parti de l'animal.

D. *Comment doit-on ferrer un cheval qui use ses fers plus à la branche de dehors qu'à celle de dedans?*

R. Il est de la belle nature qu'un cheval doit user plus du dehors que du dedans de la branche; sa ferrure est la même que nous avons détaillée plus haut, qui est celle des bons pieds, à l'exception que la branche de dehors doit être plus forte.

Si ce défaut dépend de l'inégalité des quartiers, il faut favoriser l'accroissement du plus bas, en le parant davantage et en n'y brochant pas de clou. Si,

©ENVA

au contraire, le vice vient du défaut d'aplomb, on agit comme Lafosse le recommande.

D. *Qu'est-ce qu'un fer à tout pied, et dans quel cas le met-on?*

R. Un fer à tout pied est celui qui est composé de deux quartiers de fer, et qu'on rend mobile en pince en y pratiquant un rivet, et auquel on met deux rangées d'étampures qui se croisent, pour que dans tel cas et à tous les pieds, en l'élargissant ou en le serrant, on puisse commodément y poser des clous. Ces sortes de fers ne s'emploient qu'en route, dans le cas où il ne se trouve point de maréchaux, et qu'on appréhende que le cheval ne s'abîme sur le pavé; mais au premier endroit on ne doit pas tarder à lui mettre un fer convenable, parce que ce fer à tout pied n'est jamais solide, et que s'il venait à se déferrer il y aurait à craindre qu'il ne s'abîmât le pied davantage.

©ENVA

DES MALADIES.

D. *Qu'entendez-vous par maladie?*

R. Une maladie est un défaut, un excès et un changement quelconque dans tout ce qui constitue l'animal en santé; ainsi une fonction lésée est une maladie.

Le trouble des fonctions ne constitue que les symptômes des maladies, et les lésions des organes ces mêmes maladies.

D. *Quelles choses doit-on considérer dans les maladies?*

R. Il faut examiner dans une maladie, 1° sa cause; 2° ses signes; 3° ses effets; 4° sa conséquence; 5° son traitement.

La cause est ce qui a produit la maladie : par exemple, un cheval est boiteux, c'est sa maladie, et sa cause sera une enclouure ou un clou-de-rue, etc.

Les signes sont à quoi on reconnaît la cause; ainsi le pus qu'on trouve dans le pied est le signe par lequel on reconnaît qu'un cheval a été encloué.

L'effet d'une maladie sont les choses qui en résultent; ainsi l'avalure est l'effet de l'enclouure.

La conséquence est ce qui peut en résulter : par exemple, si dans l'enclouure la matière a soufflé au poil, et qu'elle ait filtré entre la chair de la couronne et le cartilage latéral de l'os du pied, la conséquence sera qu'il peut survenir un javart encorné.

Le traitement est l'application des médicamens et de l'appareil.

©ENVA

D. *Comment le maréchal doit-il s'y prendre pour connaître la cause qui fait boiter le cheval.*

R. Supposons qu'on conduise un cheval boiteux à un maréchal, la première chose qu'il doit faire, c'est de demander au cavalier, ou à celui qui conduit le cheval, de quand il est boiteux; comment il s'en est aperçu; s'il est tombé boiteux tout de suite aussi fort qu'il le paraît; s'il a coutume de boiter de cette jambe; s'il y a longtemps qu'on l'a acheté; s'il était boiteux quand on l'a acheté; si, quand il est échauffé par le travail, il se remet droit ou s'il boite davantage; si on ne l'a pas vu boiter alternativement des deux jambes.

Toutes ces questions sont essentielles pour connaître quelle peut être la cause et le traitement qu'il y a à lui faire, ou pour décider que la claudication est incurable.

Quand toutes ces questions sont faites, le maréchal doit faire marcher ou trotter le cheval devant lui, pour voir non-seulement de quelle jambe il boite, mais de quelle manière et de quelle gravité est la boiterie; il ne doit jamais s'en rapporter au cavalier ni à d'autres personnes, qui souvent prennent la jambe saine pour la boiteuse.

Pour juger si c'est de devant ou du derrière que le cheval boite, il l'examinera en se plaçant derrière, pour s'assurer de cette partie; il fera venir le cheval à lui, pour voir s'il n'est pas boiteux de devant.

Quand le cheval boite d'un pied de devant, on s'en aperçoit facilement à l'irrégularité des battues : ainsi est-il boiteux du pied montoir de devant, et entame-t-il du pied hors montoir ? on entend d'abord la battue du pied droit, puis, au bout d'un certain temps, celle du pied gauche, et immédiatement après celle du pied droit, parce que le pied gauche, étant malade, n'a pu sup-

©ENVA

porter le poids du corps qu'un temps très-court.

Il existe encore un autre moyen de reconnaître de quel pied boite un cheval. Le mal existe-t-il à un pied de devant? l'animal baissera la tête quand le pied sain touchera le sol, et au contraire il la lèvera quand le pied boiteux fera la battue. Le contraire existe pour les pieds postérieurs; l'animal lève la tête lors de la foulée du pied sain, mais il baisse la croupe; et il baisse la tête quand le pied malade touche le sol, alors il lève la croupe.

Lorsqu'il est assuré de la jambe malade, il l'examine de haut en bas; si le cheval boite du devant, il tâtera l'épaule, le bras, et successivement jusqu'au genou; il fera mouvoir ces articulations pour voir s'il n'y a rien de dérangé. Si l'animal ne ressent pas plus de douleur dans une partie que dans une autre et que le maréchal n'y trouve rien, il glissera sa main tout le long du canon, il tâtera le tendon pour voir s'il n'y a pas quelque gonflement ou quelque sensibilité. Il passera successivement au boulet, au paturon et à la couronne; il examinera le pied, si les clous ne sont pas brochés trop haut, s'il n'y a pas de clous-de-rue, si le fer ne porte pas sur quelques parties de la sole. Après avoir examiné toute la jambe en détail, si le maréchal n'y trouve rien, il fera derechef marcher et trotter le cheval; il considérera le mouvement de l'articulation de l'épaule avec le bras, et celui de la cuisse avec le bassin, si l'animal boite de derrière; et s'il ne trouve rien de différent entre la jambe malade et l'autre, alors il doit déferrer le pied; s'il y a de la muraille à abattre, il l'enlève avec son rogne-pied ou son boutoir, ensuite il pare la sole également : lorsqu'elle est assez amincie, il prend sa tricoise, et il sonde le pied. S'il y a plus de sensibilité dans un endroit que dans l'autre, alors il fait une ouverture dans cet endroit, et il ne tarde pas, pour l'ordinaire, à

©ENVA

trouver la cause. Si après avoir sondé le pied, le cheval ne témoigne aucune sensibilité, alors le maréchal peut soupçonner quelques entorses ou mémarchures, mais il ne doit jamais se rejeter sur l'épaule en disant que c'est un écart, ou sur la cuisse en attribuant la claudication à un effort de hanche, si le cheval boite de derrière. Toutes les fois qu'on ne trouve rien, on doit être vrai dans sa décision, et on ne doit point suivre l'usage de ceux qui par ignorance, ou de crainte qu'on les prenne pour peu instruits, décident effrontément, pour ne pas rester court, que le cheval boite de l'épaule ou de la hanche. Combien de fois n'a-t-on pas trouvé de la matière dans le pied, et soufflée au poil, à des chevaux dont on avait taxé l'épaule ou la hanche d'être le siége du mal.

D. *Quelles sont les maladies du pied?*

R. Il est trois sortes de genres de maladies du pied, qui sont : celles qui viennent de la ferrure, celles qui viennent accidentellement, et celles qui sont de construction naturelle.

©ENVA

MALADIES OCCASIONÉES PAR LA FERRURE.

D. *Quelles sont les maladies qui viennent de la ferrure ?*

R. Les maladies que la ferrure produit reconnaissent trois causes générales, qui sont :

L'implantation du clou,
L'application du fer sur le pied,
Et celles qui proviennent du parement du pied.

D. *Est-il plusieurs maladies qui viennent de l'implantation du clou ?*

R. On distingue trois espèces de maladies, 1° la piqûre ou retraite; 2° l'enclouure; 3° le pied serré.

La piqûre ou retraite est un clou que le maréchal broche, et qui, au lieu de sortir à la muraille, pénètre en dedans du pied, et pique la chair cannelée, ou sa réunion avec la sole charnue. Lorsque le maréchal s'aperçoit que le cheval a été piqué, et qu'il retire le clou sur-le-champ, cela s'appelle faire une retraite, ou une piqûre.

On désigne plus particulièrement sous le nom de retraite un accident qui survient lorsque la lame du clou se divisant en deux, une partie se dirige vers les parties sensibles, et l'autre sort comme si le clou n'eût pas été pailleux.

D. *A quoi reconnaît-on qu'un cheval est piqué?*

R. A la sensibilité que le cheval témoigne en tirant la jambe lorsqu'on broche le clou, ou à un froncement qu'on observe à l'épaule.

©ENVA

D. *Quelles peuvent être les conséquences d'une piqûre?*

R. Les conséquences sont en raison du plus ou moins d'importance de la piqûre; par exemple, si le clou n'a piqué que la chair cannelée ou sa réunion avec la sole charnue, il n'en arrive rien pour l'ordinaire; mais si l'os a été piqué, il en résulte souvent du pus, et quelquefois une carie à l'os.

D. *De quelle manière peut-on piquer un cheval?*

R. Il y a huit manières de piquer un cheval, qui sont :

1° Quand un fer est étampé trop gras, alors le trou se trouve sur la sole, et fait qu'on pique le cheval;

2° Quand un fer est étampé trop maigre, le maréchal pique cette même partie, parce qu'il est obligé de puiser, c'est-à-dire d'aller chercher de la corne, ce qui peut encore lui arriver lorsqu'il manque de corne dans l'endroit où il doit placer son clou, quoique le fer ne soit pas étampé trop maigre ni qu'il garnisse trop;

3° Lorsque la lame du clou n'a pas assez de force pour percer la muraille, et qu'elle pénètre dans la chair cannelée;

4° Lorsqu'on abandonne son clou, et qu'on l'enfonce à grands coups;

5° Lorsque le clou se trouve pailleux et qu'il forme deux lames dont la partie la plus forte perce au dehors et la plus faible va dans le pied;

6° Lorsqu'en brochant on rencontre une souche, qui est une portion d'un vieux clou qui s'est trouvé dans le pied; cette souche renvoie la lame en dedans et pique la chair cannelée;

7° Lorsqu'en brochant un clou la pointe se casse; le reste de la lame ne pouvant pénétrer la muraille, elle entre dans la chair.

8° Il arrive assez souvent qu'en mettant un clou dans un vieux trou on croit qu'il va sortir; en conséquence on frappe fort, et c'est alors que la lame

©ENVA

pénètre dans le vif, ce qu'on appelle faire une fausse route.

D. *Quel traitement doit-on faire à une piqûre?*

R. Si le cheval boite il faut le déferrer, et lui faire une ouverture suffisamment grande, avec la cornière du boutoir, pour que le sang en sorte; alors on coulera de l'essence de térébenthine dans la plaie, et on en chargera des petits plumasseaux avec lesquels on la pansera, et on posera son fer pour les contenir.

Si l'os du pied a été piqué, et qu'il se soit formé du pus, dans ce cas on ferait l'ouverture un peu plus grande pour favoriser la sortie de l'esquille ou la portion d'os qui doit s'en détacher; et on panse la plaie comme ci-dessus.

Cet accident, dont j'ai été plusieurs fois témoin, exige une prompte opération et surtout l'extirpation ou plutôt l'amincissement de la partie de corne qui avoisine la partie piquée.

D. *Ne peut-il pas survenir des suites plus fâcheuses?*

R. Si la piqûre a été négligée, ou qu'on n'ait pas assez fait d'ouverture du côté de la sole, la matière s'étendra tout le long de la chair cannelée, entre ses feuillets et ceux de la muraille; et de là, après avoir fait un délabrement dans cette partie, elle ira souffler au poil, c'est-à-dire qu'elle détachera la peau du sabot, et que le pus en sortira, faute d'avoir trouvé une issue du côté de la sole.

D. *Qu'est-ce qu'une enclouure?*

R. L'enclouure est l'implantation d'un clou dans la chair, et qui y demeure; elle ne diffère de la piqûre qu'en ce que dans celle-ci le clou est retiré sur-le-champ, et que dans l'autre il y reste.

D. *Comment reconnaît-on l'enclouure?*

R. On soupçonne qu'un cheval est encloué, lorsqu'il n'y a pas long-temps qu'il a été ferré, lorsqu'il

©ENVA

y a un clou plus haut que les autres, lorsqu'en frappant dessus, le cheval marque plus de douleur dans cette partie qu'ailleurs, et qu'en tirant ce même clou la sensibilité augmente.

On reconnaît l'enclouure lorsqu'en déferrant l'animal témoigne beaucoup de douleur, et qu'en tirant les clous on voit la matière sortir du côté de la sole et du côté du rivet; on en a une plus grande certitude quand on voit sortir le pus de la couronne.

D. *Quelles suites peut-il y avoir d'une enclouure?*

R. Les suites sont à peu près les mêmes que celles de la piqûre, c'est-à-dire qu'elles sont plus ou moins graves, en raison des parties lésées; l'enclouure peut être simple ou peut être grave.

L'enclouure simple est celle où il n'y a que la chair de piquée, l'os, ou une matière soufflée au poil.

L'enclouure sera grave si le pus, après avoir longtemps séjourné dans le pied, a carié l'os, ou si, après avoir fusé dessous la chair de la couronne, il a gâté le tendon extenseur, le cartilage latéral, ou l'articulation.

D. *Quel traitement y a-t-il à faire à une enclouure?*

R. Par la raison que nous avons établi deux états dans l'enclouure, nous établirons de même deux traitemens différens.

L'enclouure simple doit être traitée de même que la piqûre où il y a de la suppuration, si ce n'est qu'on est obligé de faire une plus grande ouverture du côté de la sole, pour faciliter la chute de la carie, et d'en faire une autre à la couronne, pour l'évacuation du pus.

L'enclouure grave étant la lésion du tendon extenseur, ou du cartilage, ou de l'articulation, on fera une ouverture à la chair de la couronne, pour empêcher que ce même pus ne gâte ces parties. La plaie du tendon se guérit par l'extirpation d'une

©ENVA

partie de la chair de la couronne, et la partie tendineuse qui a été attaquée se détache facilement. Il n'en est pas ainsi de la lésion du cartilage, à moins que l'enclouure ne soit vers la pointe des talons, où il est composé de plusieurs petits paquets que la suppuration détache facilement : le reste ou le corps de ce cartilage se gâte au point que la maladie se trouve être dégénérée en javart; ce qu'on reconnaît par la grande quantité de matière qui sort de la plaie, par sa qualité qui est blanche et épaisse, par un gonflement qui se forme au-dessus de la couronne, dans toute l'étendue du cartilage, et qui se reconnaît d'une manière bien plus certaine par la sonde qu'on introduit dans la plaie, et qui va heurter le cartilage.

Le pansement de l'enclouure est le même que celui de la piqûre lorsqu'elle est simple; mais lorsqu'elle est grave, le maréchal, après avoir fait son opération, arrangera un fer qui soit échancré à l'endroit de l'enclouure pour ne pas être obligé de déferrer toutes les fois qu'il panse la plaie. Il attachera son fer à quatre ou cinq clous, ensuite il posera son appareil, qu'il aura soin de préparer avant toutes choses, lequel consiste en plusieurs plumasseaux de différentes grosseurs, des éclisses, qui sont de petites plaques de bois ou de tôle; une enveloppe et une ligature. Il chargera ses plumasseaux de térébenthine et son essence, qu'il posera graduellement, en commençant par les plus petits, et finissant par les plus gros, de manière que la plaie soit bien comprimée, et que la chair ne surmonte pas la corne; ensuite il mettra sur le reste de la sole quelque onguent ou emmiellure pour entretenir sa souplesse, et il contiendra le tout au moyen des éclisses qu'il passera sous le fer. Cette partie étant pansée, il appliquera d'autres plumasseaux, chargés de même, sur la couronne, qu'il contiendra avec une enveloppe et une ligature qu'il aura soin de passer par-dessus les éclisses, pour les contenir; on continuera ce traitement jusqu'à parfaite guérison.

©ENVA

D. *N'est-il pas d'autres manières de traiter l'enclouure?*

R. La méthode la plus usitée parmi les maréchaux, de traiter l'enclouure dont le pus souffle au poil ou qui est près de sortir de la couronne, est de mettre des espèces d'emplâtres composés de suie de cheminée et de fort vinaigre, qu'ils appellent restrinctifs ou restrictifs, dans l'intention d'empêcher la matière de souffler à la couronne.

Cette méthode, bien loin d'être favorable, est dangereuse et meurtrière, en ce que, resserrant et contractant cette partie, le pus qui s'est formé ne trouvant pas d'issue ni de ce côté ni de celui de la sole, il fait le plus grand ravage dans le pied; il fuse dessous la chair de la couronne après avoir détruit la chair cannelée et carié l'os du pied, pour ensuite sortir par un dépôt au-dessus de la couronne; ce qui n'arrive jamais sans que le tendon ou le cartilage latéral ne soit plus ou moins attaqué.

Quand, malgré ces emplâtres, la matière vient souffler au poil, ce qui ne manque jamais d'arriver, comme il vient d'être dit, ces mêmes gens ont pour méthode d'appliquer plusieurs raies de feu sur la couronne qui est affectée; d'autres mettent des caustiques pour, disent-ils, manger ou enlever la grosseur qui survient toujours à la suite du dépôt et du gonflement total que leur ignorance a occasioné; en sorte que d'une plaie simple ils en produisent trois des plus graves, qui font périr l'animal ou le laissent boiteux toute la vie.

Il n'est point dans cette maladie de parties à détruire; mais toutes les fois qu'il en est question, il faut toujours le faire avec l'instrument tranchant, par la raison qu'on est le maître d'emporter autant et aussi peu qu'on veut, et qu'on procure promptement la chute de l'escarre de la partie enlevée; ce qu'on ne saurait obtenir avec le feu et les caustiques. Ainsi, dans toutes les maladies du pied, il

©ENVA

faut avoir pour principe de favoriser le plus promptement la sortie du pus.

Avec de tels principes on ne peut s'empêcher de triompher rapidement des lésions même très-graves; et elles ne deviennent telles que lorsqu'on a négligé de donner une issue au pus, ou de déterminer, de faire cesser même la compression, en amincissant la corne.

D. *Qu'appelez-vous le pied serré?*

R. On appelle clou qui serre la veine, ou pied serré, un clou qu'on a broché trop près de la sole, et qui par sa position comprime la chair cannelée, ou la réunion de celle-ci avec la sole charnue.

D. *Quels sont les signes qui font reconnaître que le pied est serré, et quel accident peut-il en arriver?*

R. Les signes sont à peu près les mêmes que ceux de l'enclouure. Quant aux accidens, il arrive que le pus s'établit dans le pied de même qu'à l'enclouure, et que, le mal étant négligé, la matière peut également souffler au poil, et y occasioner les délabremens dont nous avons parlé plus haut. Cette maladie, étant venue en suppuration, se traite de même que l'enclouure; mais quand il n'y a que de la compression, on se contentera de ne point mettre de clou dans cet endroit.

D. *Quelles sont les maladies que produit l'application du fer sur le pied?*

R. Ce sont la sole brûlée, la compression de la sole, l'oignon, la bleime, le pied serré, le talon foulé et le quartier renversé.

D. *Qu'appelez-vous une sole brûlée?*

R. C'est celle sur laquelle le maréchal a appliqué un fer trop chaud, ou sur laquelle, sans être rouge, il l'a laissé trop long-temps, ou qu'il a présenté sur le pied à plusieurs reprises; car il arrive plus sou-

©ENVA

vent qu'on brûle ou on échauffe plutôt la sole avec un fer qui n'est point rouge, qu'avec un autre qu'on présenterait tout blanc. Le maréchal fait bien quelquefois attention au premier, mais non pas à celui sans être rouge et très-chaud, parce qu'il ne pense pas qu'il puisse échauffer le pied. Cet accident est très-commun, et arrive par ignorance ou par paresse. Nous disons par ignorance, parce qu'un maréchal qui n'a point le coup d'œil juste pour saisir la tournure du pied et la donner à son fer est obligé de le présenter souvent sur le pied, de tâtonner, de regarder sans cesse; ce qui échauffe la sole. Si, joint à cela, le fer lui échappe des tenailles et qu'il tombe, il se trouve obligé de le reposer sur le pied; ce qui donne le temps à la chaleur extérieure de pénétrer en dedans et de chauffer la sole davantage. Nous disons par paresse, lorsque le maréchal, pour s'éviter la peine d'abattre du pied avec son boutoir ou rogne-pied, présente son fer chaud pour attendrir la corne et avoir plus de facilité à la couper; et, comme le pied est plus large à sa base que vers la couronne, il arrive que quand il veut faire porter son fer il ne se trouve pas avoir la tournure du pied, ou au moins qu'il est trop large, parce qu'au moment qu'il l'a ajusté, il avait bien la largeur du sabot, mais non pas après qu'il a enlevé son excédant, qui le diminue de beaucoup; ce qui oblige le maréchal à remettre de rechef au feu pour lui donner la largeur et la tournure convenables; ce qui ne se fait pas sans le présenter de nouveau sur le pied, et sans l'altérer et le priver du suc nourricier que lui fournissent les parties internes du sabot.

Il est encore un autre usage parmi les maréchaux, c'est celui d'attendrir la corne avec le bout d'un tisonnier qu'ils auront fait rougir, et qu'ils appliquent indistinctement et à plusieurs reprises sur la sole pour s'éviter la peine d'abattre du pied et de parer la sole. Ainsi, qu'on juge des suites qui peuvent en arriver, surtout aux chevaux qui ont le

©ENVA

pied comble, qui ont des oignons, qui ont été fourbus, ou qui ont eu la sole nouvellement parée.

D. *Comment s'aperçoit-on qu'une sole a été brûlée?*

R. On s'en aperçoit, après avoir déferré le pied, à la sensibilité que le cheval témoigne lorsqu'on le sonde avec la tricoise; on s'en aperçoit en parant le pied jusqu'au vif, ou on voit sortir des pores de la sole de la corne une eau rougeâtre qui passe comme à travers d'un tamis, et qu'on ne voit que dans cette circonstance. En parant cette sole plus avant, il arrive qu'on la trouve quelquefois détachée de la charnue vers la pince, et que celle-ci est blanchâtre au lieu d'être rouge.

D. *Quel remède doit-on apporter dans cette maladie?*

R. Lorsqu'il n'y a que de l'eau rousse, après avoir aminci la sole de toutes parts, on donne un coup de cornière de boutoir entre la sole et la muraille, comme si on voulait dessoler le cheval; ensuite on applique, dans la gouttière ou la rainure qu'on a faite, un long plumasseau imbibé d'essence de térébenthine, qu'on contient par le moyen du fer, et on étend sur tout le reste de la sole quelques corps gras pour lui entretenir sa souplesse; rarement on est obligé de faire un second pansement, parce que le cheval guérit. Lorsque la sole de corne se trouve détachée de la charnue, il faut faire une légère ouverture, et panser la plaie avec la térébenthine ou autres baumes naturels; quant à l'appareil, il est le même que ci-dessus. Si on prévoit que la sole soit longue à se recouvrir de corne, il faut alors poser un fer qui soit étranglé en pince, pour, à chaque pansement, n'être pas obligé de déferrer le pied, et pour conserver la muraille qui s'abîmerait par les différentes implantations de clous.

D. *D'après cet accident que vous dites être si*

©ENVA

commun parmi les maréchaux, ne pourrait-on pas se dispenser de ferrer à chaud?

R. On le pourrait à toute rigueur, mais la ferrure ne serait pas si solide, par la raison qu'on ne saurait abattre du pied avec assez d'uniformité pour pouvoir faire porter son fer comme quand il porte par le moyen du feu. Tout fer qui ne porte point casse, ou au moins les clous deviennent vacillans et dans l'étampure et dans la muraille; ce qui ruine le pied et le met dans le cas de se déferrer aisément.

Une raison à donner en faveur de l'application du fer chaud, c'est la consommation du charbon qu'occasionerait la méthode de ferrer à froid, parce que le maréchal le plus expérimenté serait obligé de mettre son fer au feu jusqu'à ce qu'il ait la tournure convenable, et on peut juger par là combien de fois un mauvais ouvrier serait obligé d'y mettre de fois jusqu'à ce qu'il fût parvenu à son but; d'ailleurs, que de temps perdu!

Nous dirons qu'il n'y a aucun inconvénient de mettre un fer rouge sur le pied, le présentât-on tout blanc, quand on a assez de dextérité pour le poser, et saisir sur-le-champ ce qui y manque. Il est des gens si au fait, qu'ils auraient vu le défaut de leur fer avant qu'ils n'eussent brûlé une feuille de papier qu'on aurait posée sur la sole; mais pour cela il faut avoir le coup d'œil assez juste pour qu'à l'ajusture du fer il ne puisse pécher que par un peu ou trop peu de largeur, et avoir aussi le maniement des tenailles très-familier.

D. *Qu'entendez-vous par la compression de la sole par le fer?*

R. Cet accident ne regarde que les pieds pleins et les pieds combles, et il vient de ce que la voûte du fer n'ayant pas été assez entolée, porte sur la sole dans quelques-unes de ses parties. En

©ENVA

levant le pied, on s'aperçoit de ce défaut; en le déferrant, et en considérant le fer, on voit dans certains endroits de son ajusture certaines places luisantes qui indiquent l'endroit où il porte; en considérant la sole, on y voit de petites places écrasées, marquées de rouille, qui, quand on présente le fer sur le pied, répondent aux parties brillantes du fer.

Les conséquences sont peu de choses pour l'ordinaire; il n'est question que de mettre le fer au feu pour l'entoler davantage dans les endroits où il porte sur la sole; mais il arrive quelquefois que la compression a été assez forte et assez de durée pour occasioner du pus sous la sole; alors la maladie est plus grave. Dans ce cas, on fait une ouverture à la sole, et on panse la plaie avec des plumasseaux enduits de térébenthine, et on pose le fer que préliminairement on a entolé. Si la compression avait été assez grande pour que l'os du pied fût attaqué, il faudrait échancrer le fer, pour ne pas le déferrer chaque fois, et la plaie une fois guérie, on lui met un autre fer couvert.

D. *Cette plaie tourne-t-elle toujours bien?*

R. Il peut arriver, pendant le traitement, que la chair surmonte la sole de corne, ce qu'on appelle cerise; cet accident vient de ce qu'un appareil se sera défait, ou de ce qu'on n'aura pas assez comprimé la plaie : le plus grand mal qui en arrive, c'est le retard que cela porte à la guérison. On guérit cette cerise en la comprimant lorsqu'elle est légère, et en la coupant quand elle est considérable et ancienne; mais on ne doit jamais se servir d'aucuns caustiques.

D. *Qu'appelez-vous un oignon?*

R. C'est une protubérance ou une élévation de corne qu'on remarque aux pieds de devant sur la sole des talons ou des quartiers, soit en dedans, soit en dehors, et quelquefois aux deux côtés en même temps.

©ENVA

La cause qui produit l'oignon vient de ce qu'on a mis au cheval des fers voûtés; ces fers représentent une pincette, et ne portent que sur les parties latérales de la muraille des talons, au lieu de porter à plat. Par cette position ils doivent nécessairement comprimer la muraille et la sole, et la faire bomber, et surtout l'os du pied, qui est spongieux. Cet os, étant comprimé sur ses bords par des ferrures répétées, doit faire bomber sa partie inférieure, et donner cette figure à la sole de corne, qu'une fois acquise, l'animal conserve toujours, par la raison que cette convexité de l'os du pied est une exostose, qu'on ne saurait enlever sans de grands dangers, et qui serait dans le cas de se reproduire, si on continuait la même ferrure, et même qui serait susceptible d'un plus grand accroissement.

D. *Quel remède y a-t-il à faire ?*

R. Cette maladie est incurable, mais on peut la pallier, c'est-à-dire remettre le cheval droit par la ferrure; ce que nous allons dire regarde les pieds combles, et voici la manière d'ajuster les fers pour ces sortes de pieds.

Le maréchal, après avoir déferré le pied, doit commencer par abattre la mauvaise corne sans toucher à la sole; ensuite il présente au pied un fer couvert sans étampure; puis, l'ayant mis au feu, il l'étampe suivant la corne, c'est-à-dire dans les endroits où la muraille est bonne et solide; mais avant cela il doit donner la tournure à son fer et les secousses nécessaires : sa figure doit être celle d'un U ouvert, et ses branches plus écartées, parce qu'en les ajustant elles se referment assez. Le fer étant étampé et contre-percé, le maréchal le remet au feu pour achever de lui donner le reste de la tournure sans déranger l'étampure, et après quoi il entole la pince. La pince étant entolée, il met une des branches au feu; il entole plus ou moins l'oignon ou la plénitude de la sole

©ENVA

des talons : cette branche étant arrangée, il met l'autre au feu, qu'il arrange de même. Tout cela étant fait, il redonne un coup tout du long de la voûte, en suivant les branches; pour cela, il met son fer derechef au feu, ou il le fait de la même chaude : cela dépend de son plus ou moins de dextérité. Après avoir totalement ajusté son fer, il le mouille s'il est trop chaud, et il le présente au pied pour voir s'il manque en quelque point : dès qu'il a reconnu ce qu'il doit encore y faire, il le remet au feu pour l'achever.

Pour bien entoler un fer, on doit prendre un fertier dont la bouche soit ronde, et se servir d'une enclume usée, inégale, où il y ait des enfoncemens; c'est là qu'à coups de fertier, on donne la concavité ou l'entolure nécessaire au fer, sans altérer l'épaisseur du bord de dedans, ce qui lui donne plus de durée, et par là plus de temps à la muraille de pousser, pour faire par la suite une ferrure solide.

Il est bien possible d'entoler un fer sur une enclume dont la table sera plate et même ronde; mais ce ne peut être qu'en amincissant la voûte du fer, ce qui le charge d'une épaisseur dans un endroit, et lui en ôte dans la partie où il en a le plus besoin : il n'y a qu'un mauvais ouvrier qui tombe dans ce défaut. Qu'on considère en effet le fer d'un habile ouvrier avant qu'il soit ajusté, et après on le trouvera égal en épaisseur; mais si on examine l'autre, on verra que la voûte sur laquelle le cheval marche est mince. Il arrive de là qu'on est obligé, au bout de trois semaines, de ferrer le cheval dont la voûte du fer est usée, pliée et mince au point qu'elle porte sur la sole, tandis que les clous sont neufs.

D. *Qu'est-ce qu'une bleime?*

R. C'est une rougeur qu'on observe aux pieds de devant, sur la sole des talons, soit en dedans, soit en dehors, et qui fait boiter le cheval.

©ENVA

D. *Qu'est-ce qui produit la bleime?*

R. Elle peut être naturelle ou accidentelle. La bleime naturelle survient aux beaux pieds; elle est produite par la compression des arcs-boutans de la muraille des talons ou de la sole même de cette partie, dont l'expansion est très-grande et très-forte.

L'accidentelle est occasionée le plus souvent dans les pieds plats par la compression de la branche de fer sur la sole des talons; elle peut encore être occasionée dans l'un et l'autre pied par un caillou qui se loge entre cette partie de sole et la branche du fer.

La bleime est ou simple ou grave : la bleime simple est celle où il n'y a que de la rougeur ou un pus quelconque, sans lésion de parties.

La bleime grave est celle où la compression a été assez grande pour occasioner la mortification de la chair cannelée de la sole des talons, et même de gâter le cartilage latéral à son insertion dans cette partie.

D. *Comment reconnaît-on la bleime?*

R. On reconnaît la bleime, en déferrant le pied, à une partie de rouille qu'on y remarque; et mieux encore, en parant la sole, à une rougeur qui existe dans la substance de la corne, et sous laquelle on trouve assez souvent un pus noirâtre ou blanc qui s'étend vers la pointe des talons.

D. *Quelle conséquence peut-il résulter d'une bleime?*

R. Si le pus a gâté le cartilage, il peut en résulter un javart. Cette maladie, comme on le verra, est des plus graves; autrement la bleime est de peu de conséquence.

D. *Quel traitement y a-t-il à faire à la bleime, et de quelle manière doit-on y procéder?*

R. La bleime simple, qui est produite par une

©ENVA

cause naturelle, où il n'y a que de la rougeur, demande qu'on pare la sole des talons, à ne conserver au cheval que ce qu'il lui faut pour qu'il ne devienne pas encastelé, et qu'on lui tienne cette partie grasse et humectée.

La bleime simple, qui est produite accidentellement, où il n'y a que de la rougeur, demande qu'on entole le fer, si toutefois elle est située vers les quartiers; mais si elle est vers la pointe des talons, alors le maréchal doit mettre un fer léger, un peu couvert, dont la branche du côté de la bleime sera courte et étranglée, et portera sur la fin des quartiers; il fera porter le bout de l'éponge totalement à l'extrémité de la pointe du talon, si le quartier est mauvais; la branche opposée doit être assez forte pour se trouver de niveau avec la voûte du fer; de manière que, le fer étant broché, ces deux parties portent également à terre, conjointement avec la fourchette; ce qui soulagera le talon affecté, et l'élèvera de terre. Pour réussir d'autant plus dans cette ferrure, on aura attention que la branche opposée au côté de la bleime soit plus longue, et que les clous soient de niveau.

Le moyen le meilleur et le plus simple consiste à tronquer l'éponge du fer du côté où existe la bleime, quand le cheval n'est pas contraint de marcher; et, dans ce dernier cas, on applique un fer dont les talons sont réunis (le fer à planche). La partie sensible est alors préservée des chocs divers par le talon du fer, dont la traverse est soutenue par la fourchette.

La bleime simple, où il y a de la suppuration, exige qu'on y fasse une ouverture. Du moment où le maréchal s'apercevra de cette suppuration, il commencera par accommoder son fer; il l'échancrera dans la branche du côté de la bleime, et il lui donnera un peu plus d'ajusture pour qu'il puisse placer ses plumasseaux; après quoi il parera la sole entièrement et également, à ce qu'elle prête sous les doigts ou facilement sous la triquoise. Lorsque

©ENVA

tout sera arrangé, il préparera son appareil, qui consiste en clous affilés, des plumasseaux, des éclisses, une enveloppe et une ligature; après quoi il fera, avec la cornière de son boutoir, l'ouverture de la bleime, et il ne la découvrira qu'autant qu'il en faut pour procurer la sortie du pus; il s'abstiendra, autant qu'il pourra, de faire du sang; ensuite il pansera la plaie avec des plumasseaux imbibés d'essence de térébenthine, et des onctueux sur le reste de la sole. Le tout doit être contenu par des éclisses, et une ligature par-dessus; de manière qu'au premier appareil, les chairs n'aient pas surmonté, et qu'il ne se soit pas formé de cerises, qui sont toujours des fautes de compression.

Comme dans cette opération il n'y a rien eu de coupé ni de sang répandu, on lèvera l'appareil le lendemain, et ensuite tous les jours, en se servant des mêmes médicamens jusqu'à parfaite guérison.

Si au bout de quatre à cinq jours on s'aperçoit qu'il veuille se détacher quelques parties de la chair des talons, qui est ordinairement de la chair cannelée, et une portion des cartilages, que nous avons dit être composés de petits paquets dans cet endroit, alors on fera une plus grande ouverture, et c'est le seul cas où on doive emporter toute la partie de corne qui a été détachée : cette plaie annonce donc la bleime grave.

La bleime grave doit être pansée avec un digestif composé de basilicum, de térébenthine et d'un jaune d'œuf, à parties égales, délayé avec de l'essence de térébenthine.

L'eau-de-vie à 22° est en tout préférable à cet onguent, quand toutefois la bleime est bien opérée, qu'il ne reste aucune partie de tissu qui ne soit bien vivante et bien saine.

On lèvera le premier appareil, qui doit être le même que ci-dessus relativement à la contention, au bout de trois jours; et ensuite de deux jours l'un, jusqu'à la chute parfaite du bourbillon ou de la partie mortifiée; on ne doit pas hâter cette

©ENVA

chute, il serait même dangereux de le faire; on doit attendre qu'il tombe de lui-même, ne tint-il qu'à un filet; car autrement, en l'arrachant, on serait cause que la bleime tournerait en javart encorné.

Lafosse suppose alors un javart avec un furoncle; ce qui n'existe pas toujours, quoique la bleime soit suppurée et grave.

Le bourbillon étant tombé, le maréchal emploiera la térébenthine seule et son essence.

Ce remède est trop excitant pour cette circonstance; l'eau-de-vie aqueuse ou le vin conviennent beaucoup mieux.

Le reste de l'appareil sera comme à la bleime simple, et continuera de même jusqu'à parfaite guérison. Mais si au bout de sept à huit jours il voit toujours la même quantité de suppuration, c'est une preuve qu'il y a un fond; ce dont on s'assurera au moyen de la sonde. Si ce fond existe, alors il prendra sa sonde cannelée et débridera le sinus, ou ce même fond vers la pointe des talons où il s'établit toujours, et il continuera son pansement et posera son appareil comme ci-dessus. Si, huit jours après cette dernière opération, le pus continue à venir et qu'il soit de même abondant, ou encore mieux, qu'il en survienne davantage et qu'il se soit formé une grosseur à la couronne des talons, il n'y a plus de doute que le cartilage latéral ne soit gâté dans son corps. Dans ce cas, la bleime a dégénéré en javart, et celui-ci ne peut se guérir qu'en extirpant tout le cartilage.

On peut toujours aller au-devant de cette gravité en opérant à fond dès l'origine du mal, et n'hésitant pas, comme le font bien des personnes qui ont la manie des onguens.

D. *De Quelle manière un pied peut-il être serré par le fer?*

R. Nous avons déjà dit, en parlant de l'oignon, qu'il était occasioné par la branche du fer qui en

©ENVA

était voûtée. Au pied serré, c'est le fer entier qui est voûté dans toute son étendue; c'est un fer auquel on ne considère aucunes sortes d'ajustures, et qui, étant arrangé ainsi, est une vraie pincette qui comprime tout le pied et le serre. Un pareil fer fait bien plus d'effet sur un pied plat, dont la sole est presque toujours mince, que sur un bon pied, quoique celui-ci y soit souvent exposé. Une pince qui presse continuellement sur une pesanteur aussi considérable que la jambe, ou pour mieux dire, celle-ci étant chargée du quart de la pesanteur totale du cheval et pressant sans cesse sur cette pincette, doit infailliblement écraser la muraille et faire tomber la sole. Ces sortes de pieds sont communs en France dans notre cavalerie, et ils le sont encore bien plus en Allemagne et dans le Nord, où la ferrure à trois crampons a lieu. C'est cette mauvaise ferrure, et celles des fortes éponges, dont on se sert généralement en France, qui produisent la plus grande partie des difformités du sabot.

Le remède est de ferrer comme il a été dit pour les bons pieds, à l'exception qu'il faut entoler davantage le fer des pieds dont la sole est plus bombée.

D. *Qu'est-ce qu'un quartier renversé?*

R. Le quartier renversé ne diffère d'un quartier serré qu'en ce qu'il est plus outré; la cause qu'il produit et la ferrure à établir sont les mêmes. Si cependant le quartier était totalement délabré au point qu'on ne puisse pas y faire porter la branche du fer, alors on serait obligé de la conduire, en l'amincissant, jusqu'à la pointe des talons.

D. *En est-il de même du talon foulé?*

R. Non; toujours le talon foulé et le quartier renversé, pour la plupart du temps, ne sont dans un état de délabrement que par des éponges trop fortes, ou des crampons qu'on aura pratiqués au fer. Il arrive, à la suite d'une pareille ferrure, que

©ENVA

quand le quartier est faible il s'écrase, et alors le talon résiste; pour lors la branche du fer lui sert de point d'appui. Quand c'est au contraire le talon qui est faible, c'est cette même branche qui en sert aux quartiers; et jamais, ou bien rarement, sont-ils faibles l'un et l'autre en même temps.

Le fer à planche convient dans ces deux cas; c'est le meilleur moyen de soulager les quartiers et les talons quand la fourchette est assez développée.

On sent facilement qu'un fer épais, pourvu de fortes éponges ou de crampons, appliqué sur une sole parée et dont la fourchette se trouve éloignée de terre, doit décidément écraser l'une ou l'autre de ces parties.

Au talon foulé, le remède est de ferrer court, si les deux sont affectés; et, s'il n'y a qu'un talon, on tiendra la branche de ce côté très-mince, qui ira poser au bout du quartier; on ne parera pas le pied, ni la sole, ni la fourchette. Si au contraire le quartier est foulé, on prolongera cette même branche jusqu'à la pointe du talon.

Cette branche n'est jamais assez résistante pour préserver les parties malades; la planche est toujours préférable. Les branches courtes ne conviennent que pour le repos.

D. *Quelles sont présentement les maladies occasionées par le parement du pied?*

R. Les accidens primitifs qui résultent du parement du pied sont,

Les clous-de-rue,
L'encastelure,
La seime,
La bleime, pour l'ordinaire,
La foulure de la sole,
Les coups de boutoir donnés dans la sole,
Le pied dérobé,
La compression de la sole charnue,

©ENVA

L'extension du tendon fléchisseur de l'os du pied, et nombre d'autres accidens secondaires qui en dépendent, tels que

Le resserrement du pied,
Le quartier serré,
Le pied desséché et resserré,
La sole battue,
Les efforts des ligamens,
La rupture du tendon fléchisseur,
Les fractures ou de l'os coronaire, ou de l'os du pied, ou de l'os de la noix.

D. *Qu'est-ce qu'un clou-de-rue?*

On appelle clou de rue tout corps tranchant ou pointu qui pénètre la sole, et qu'un cheval peut attraper partout où il se trouve; ce qu'il ne faut pas confondre avec l'enclouure, qui est l'implantation d'un clou faite par le maréchal.

D. *Quelle est la cause du clou-de-rue?*

R. Quoiqu'un cheval ne soit pas exempt de prendre un clou-de-rue dans l'état de nature, où on n'aura point touché à la sole, on sent bien qu'il sera bien plus facilement exposé à cet accident, si on lui pare la sole; en la parant, on la rend plus mince, plus tendre, au point qu'on a vu des épingles, qui sont faites de fil de laiton, la pénétrer: ainsi la cause, comme on voit, est donc le parement de la sole.

D. *Quelles peuvent être les conséquences d'un clou-de-rue?*

R. Comme il peut s'ensuivre différens événemens, à raison des parties qui ont été lésées, nous établirons à cet effet trois classes de clous-de-rue, savoir, le clou de rue simple, le clou-de-rue grave et le clou-de-rue incurable.

Le clou-de-rue simple est celui qui n'a piqué que la sole charnue, ou l'os du pied, vers la pince ou les quartiers, et même la terminaison du tendon fléchisseur de cet os.

©ENVA

Le clou-de-rue grave est celui qui a piqué ou le ligament transversaire de l'os de la noix à l'os du pied, ou qui, après avoir traversé le tendon, a piqué le ligament transversaire qui unit l'os de la noix au tendon.

Le clou-de-rue incurable est celui qui a piqué l'os de la noix, ou pénétré dans l'articulation, après avoir percé un des ligamens transversaires, et dont le cartilage articulaire a été piqué.

Cet accident n'est pas toujours incurable, et ne mérite pas ce nom. Il serait mieux qualifié de très-grave; mais cette épithète ni l'autre ne peuvent jamais désigner une maladie; la dénomination doit toujours indiquer la partie malade et son genre de lésion. Il n'y a que quelques jours encore que j'ai vu tomber une partie de l'os claviculaire à la suite d'un clou-de-rue qui avait en même temps ouvert l'articulation; l'animal a marché sans boiter, deux mois après l'accident.

D. *Comment peut-on reconnaître le plus ou moins de danger d'un clou-de-rue?*

R. Quiconque connaît l'anatomie du pied a bientôt décidé quelles sont les parties qui peuvent avoir été attaquées : s'il y a une incertitude, c'est du côté de la profondeur du clou; et la suite du traitement fait connaître cela. On peut cependant l'assurer jusqu'à un certain point, par la claudication ou la boiterie, par le pus qui en sort et par sa qualité : on peut mieux s'en assurer par le stylet, en sondant la plaie.

Tout clou qui n'affecte que la pince, c'est-à-dire la partie de la sole qui s'étend depuis la pointe de la fourchette jusqu'à la muraille, est toujours simple, si avant qu'il puisse être. Il en sera de même de toutes les autres parties du pied, s'il n'y a que la sole charnue ou l'os du pied piqué.

Le clou-de-rue qui est situé sur les quartiers qui avoisine la fourchette, et qui va profondément, est toujours grave; et il le sera d'autant plus, qu'il

©ENVA

aura attaqué des parties plus conséquentes les unes que les autres. Par exemple, il sera plus grave, s'il a piqué un des ligamens transversaires, que s'il n'avait piqué que le tendon de l'os du pied.

Le clou-de-rue qui passe la partie moyenne de la fourchette vers le paturon, et qui avoisine cette première partie, et qui va profondément, sera incurable, parce qu'il aura piqué l'os de la noix, ou les cartilages articulaires sur lesquels il se meut.

Les clous-de-rue qui s'implantent dans le tiers postérieur de la fourchette n'ont certainement pas tous cette gravité, et le plus souvent même leur direction est de devant en arrière; ce qui en rend le danger beaucoup moins grand.

D. *Comme vous avez établi trois espèces de clous-de-rue, il y a sans doute différens traitemens à suivre?*

R. De trente clous-de-rue qu'un cheval prendra, il y en a dix-huit qui n'auront besoin d'aucun traitement, ou tout au plus à qui une ouverture légère de corne suffira : les douze autres doivent être traités suivant les parties qui auront été attaquées.

Le clou-de-rue simple demande qu'après avoir déferré le cheval, on lui pare la sole uniment, et qu'on fase une petite ouverture pour laisser couler le pus qui est sous la sole, ou pour empêcher qu'il ne s'établisse : l'ouverture faite, on se contente de couler un peu d'essence de térébenthine, et de mettre une emmiellure sur le reste de la sole, pour entretenir sa souplesse. On contient le tout par des plumasseaux et des éclisses, tel qu'il a été dit tant de fois. On réitère ce pansement tous les jours, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à la sole; et c'est l'affaire de cinq à six pansemens au plus, et quelquefois même l'animal se trouve guéri au second appareil.

Si, pendant le temps ci-dessus, on s'aperçoit que le pus, au lieu de diminuer, se maintient et même

©ENVA

augmente, il faut alors enlever une portion de corne, ou augmenter la première ouverture, pour qu'il sorte avec plus d'aisance; mais si après cette seconde opération le cheval boite de même, et que ce pus soit toujours abondant, ou même qu'il soit supprimé, il faut sonder la plaie avec un stylet, pour voir qu'est-ce qui peut occasioner les effets ci-dessus. Comme c'est ordinairement l'os, ce qu'on sent facilement avec le stylet, à la résistance qu'il présente sur lui, on doit prendre l'instrument nommé feuille-de-sauge, et on emporte la portion de sole charnue de l'endroit de la piqûre, de manière qu'on puisse panser l'os, duquel il doit sortir, au bout de quelques appareils, une ou plusieurs esquilles, qui sont de petites portions de son corps, que la piqûre a occasionées, ou des portions de carie que le pus, par son séjour, a formées. Le pansement doit être comme ci-dessus; ou, pour faciliter la carie, on mettra, en place d'essence, de la teinture d'aloès aux deux premiers pansemens.

Ce que nous venons de dire regarde le clou-de-rue simple, qui n'attaque que la sole charnue et l'os. Mais s'il gagne un peu au-delà de la pointe de la fourchette, et qu'il ait piqué la terminaison du tendon et même l'os, après avoir fait une ouverture assez grande à la fourchette charnue, on panse le tendon comme ci-dessus; et si l'os est piqué, on doit prendre un bistouri étroit, et à la faveur de la sonde cannelée qu'on introduit dans le trou de la piqûre, on fend longitudinalement ce tendon suffisamment pour pouvoir introduire de petites tentes ou plumasseaux qui puissent aller jusqu'à l'os, et le pansement sera comme ci-dessus; mais on n'emploiera alors que du vin tiède ou de l'eau-de-vie aqueuse.

D. *Le clou-de-rue grave demande-t-il donc un autre traitement que le simple, où il y a lésion du tendon?*

©ENVA

R. Il ne demande pas, à bien dire, d'autres traitemens; mais la manière d'y procéder est toute différente.

Lorsque le clou a piqué la sole charnue, le tendon et le ligament transversaire d'une des deux parties de l'os de la noix, au point que la synovie sort, ce qui est une preuve de la lésion de ces parties, sans qu'il soit besoin de sonder la plaie, on doit en venir à la dessolure. La sole de corne étant enlevée, on prendra la feuille-de-sauge, et à quelques lignes au-dessus de la piqûre, on coupera toute la fourchette vers sa pointe, de manière qu'elle soit de niveau avec la sole charnue, et qu'il ne reste de fourchette sur le corps du tendon que ce qu'il en faut pour le préserver de l'air et des médicamens. Cette opération étant faite, on quittera la feuille-de-sauge pour prendre un bistouri étroit de lame, et au moyen de la sonde cannelée qu'on introduit dans la piqûre, on fend le tendon seul, suivant la direction de ses fibres, seulement autant qu'il en faut pour pouvoir panser le ligament transversaire, et qu'il faut bien éviter de toucher dans cette incision. Quant au pansement, il est le même que pour le clou-de-rue simple.

Le clou-de-rue grave qui a pénétré, dans lequel le cartilage latéral a été piqué vers la pointe des talons, se guérit quelquefois aussi facilement que le clou simple; par la raison que nous avons dit que le cartilage dans cette partie était composé de plusieurs petits paquets dont il s'en détachait comme un bourbillon de peau à la suite d'un javart simple; mais lorsque la partie interne du cartilage à son insertion a été piquée, ce qu'on reconnaît par sa situation et sa profondeur en le sondant, et par la quantité de matière qui en sort, alors on doit le regarder comme un javart, et on doit le traiter comme tel.

Le plus ordinairement, lorsque le javart cartilagineux survient à la suite d'une piqûre, il reconnaît pour causes la continuité de l'inflammation et

©ENVA

la présence du pus, et non la blessure du clou.

Le clou-de-rue incurable est, comme il a été dit ci-dessus, l'altération de l'os de la noix ou celle du cartilage articulaire; cependant on doit toujours tenter la cure. Pour cet effet, après avoir dessolé et emporté toute la partie de fourchette charnue qui recouvre la piqûre, on fend le tendon plus long que dans les cas ci-dessus, pour engager l'os de la noix à s'exfolier, ce qui arrive assez souvent quand le cheval est très-vieux; la raison est que les jeunes chevaux ont cet os revêtu de cartilage articulaire dans la face sur laquelle glisse le tendon; tandis qu'il se trouve manquer dans les vieux chevaux : ce n'est pas que ce cartilage s'ossifie, comme on l'a dit de tous les autres de cette espèce, mais bien qu'il s'use; et il arrive que quand il en manque, l'os, qui alors est de la même nature que les autres du corps du cheval, tombe en exfoliation; ainsi on ne risque rien dans le clou-de-rue incurable de tenter sa cure pendant un certain temps, principalement quand le cheval a passé neuf ans.

D. *De quelle manière procède-t-on à la dessolure?*

R. Lorsque pour une cause quelconque on est obligé de dessoler, le maréchal doit commencer à préparer son appareil, qui consiste à faire des plumasseaux, des tentes relatifs à la plaie qu'il va traiter; une enveloppe, une ligature, des éclisses, des clous courts et affilés, et les médicamens dont il doit se servir; tout cela doit être arrangé sur un plateau, de manière que dans l'emploi de chacun il n'y ait point de confusion ni de retard dans l'application de l'appareil.

Lorsque c'est un clou-de-rue que le maréchal a à traiter, il arrange ses plumasseaux en forme de tente et de bourdonnet; ensuite il déferre le pied, il met son fer au feu pour redresser ses branches, pour lui donner plus d'ajusture et l'échancrer s'il en est besoin.

Il est toujours préférable, quand on le peut, de

©ENVA

confectionner un fer exprès, dit à *dessolure*. Il doit avoir très-peu de couverture, des éponges longues, afin de favoriser l'application de l'appareil; et pas plus de quatre étampures.

Après cela le maréchal prend son boutoir et prépare le pied, qui consiste à abattre du pied s'il est trop long, à parer la sole et à la décerner jusqu'au sang, de manière qu'il en sorte quelques gouttes tout autour de la muraille, depuis la pince jusqu'au talon; ce qui donne toute la facilité convenable pour l'enlever; mais pour le faire avec encore plus d'aisance, il faut que le bord de la sole ait assez de consistance pour ne pas plier sous le lève-sole; il faut, d'un autre côté, qu'elle soit bien amincie le long des côtés de la fourchette, pour qu'au moyen de la tricoise on puisse facilement la plier sur elle-même. Une sole trop parée vers ses bords ne s'enlèverait que très-difficilement et par portion; si la fourchette l'est aussi, elle reste à la charnue, et c'est ce qu'on voit souvent arriver. La portion de sole qui est dans la tricoise a la figure d'un V, et la fourchette est totalement en place, et pour l'enlever on blesse souvent la portion de sole charnue qui la recouvre.

Quand le pied est ainsi préparé, on met le cheval dans le travail, ensuite on lui serre le paturon avec une corde qui fait fonction de tourniquet, dont l'usage est d'arrêter le sang, pour n'en point être empêché dans le temps de l'opération.

La méthode qui consiste à abattre les chevaux sur un lit de paille ou de fumier, à l'aide d'entraves et d'un lac, convient beaucoup mieux, et c'est presque la seule en usage maintenant. Mais avant de jeter le cheval par terre on doit avoir le soin d'appliquer le fer à dessolure sur le pied, et de l'y fixer, pour l'enlever immédiatement après, afin que lorsqu'on sera prêt à appliquer l'appareil on n'ait pas la peine de faire de nouveaux trous pour brocher les clous. Avec ce soin on s'assure en outre si le fer est bien disposé pour maintenir les diverses

©ENVA

pièces de l'appareil. L'animal abattu, on dégage le pied malade de son entrave, puis on le fixe avec une plate-longe, de manière à ce que l'opérateur puisse agir avec liberté; les pieds de derrière se fixent sur l'avant-bras antérieur avec la plate-longe, après avoir passé cette dernière autour de l'encolure. Les pieds de devant, sur la jambe postérieure, au-dessus du jarret.

Souvent même la dessolure se pratique sur l'animal debout; on ne doit agir ainsi que lorsque l'opération n'entraîne pas à de grands délabremens et qu'elle n'occasione pas de grandes douleurs.

La corde étant posée et le pied arrêté à une des mains du travail, le maréchal doit prendre un bistouri à dos et emmanché, et avec le manche de son brochoir il doit détacher la sole de la muraille dans l'endroit où il l'a décernée, en commençant par la pince et finissant par la pointe des talons. Il doit avoir attention de ne pas trop enfoncer sa lame; il ne doit en donner qu'une couple de lignes au plus, car autrement il séparerait la sole charnue d'avec la chair cannelée, ce qui formerait une plaie et détruirait nombre de vaisseaux essentiels. C'est principalement vers les talons qu'il doit bien s'éviter de donner trop de lame, pour éviter la section des cartilages, qui infailliblement tournerait en javart encorné; il doit, pour éviter cet accident, tenir son bistouri droit avec le pouce et l'index; le reste de ses doigts doit prendre un point d'appui sur la muraille : étant parvenu au commencement des talons, il renversera le manche vers la pince, pour ne séparer que la sole des talons d'avec la muraille.

C'est avec les précautions ci-dessus qu'on doit enlever la sole; mais comme cette méthode n'est pas facile, qu'elle demande beaucoup d'expérience, et qu'elle entraîne avec elle des dangers, le maréchal fera mieux de se servir de son boutoir. Pour cet effet il introduira une des cornières depuis la pince jusqu'au talon; ensuite il se servira

©ENVA

de l'autre pour le côté opposé. La cornière étant introduite entre la sole de corne et la charnue, il poussera son boutoir, qu'il détachera du ventre en le vacillant pour ne rien forcer, et c'est le seul cas où il doit le quitter du ventre. Après avoir décerné la sole, soit avec le bistouri ou le boutoir, on prendra un élévatoire de fer, nommé lève-sole, on l'introduira en pince pour soulever cette sole, la pince étant détachée aux quartiers; ensuite on passera cet instrument dans l'autre main, pour manitenir la pince en l'air; et, de la main avec laquelle on a détaché les deux soles, on saisira, au moyen de la tricoise, la pince, puis on la renversera de droite et de gauche vers la fourchette; et quand elle paraîtra bien séparée, on tirera le tout vers la couronne des talons, pour l'enlever totalement. Par exemple, a-t-on un pied de devant du hors-montoir à dessoler, on prendra avec la tricoise la partie de la sole qui est en dedans, et on la plièra sur la fourchette jusqu'à ce qu'elle soit détachée; on en usera de même pour la partie de dehors, et quand toutes les deux seront bien détachées, on saisira la pince pour enlever le tout vers la couronne du paturon, de manière que l'enlèvement de la sole se fasse en trois temps. Après que la sole sera enlevée, on emportera les bavures de corne qui se trouvent à la réunion de la muraille avec la sole, et toujours en vacillant le boutoir; ensuite on fait l'opération qu'on croit nécessaire.

Le boutoir dans ce cas est toujours remplacé avantageusement par un bistouri à lance courte, emmanché d'une manière fixe.

Lorsqu'on dessole pour cause d'étonnement de sabot, pour un heurte, pour une extension de tendon, pour une compression de la sole charnue ou autre, où il n'y ait point de plaie dans le pied, on commence par attacher son fer, on pose des plumasseaux à plat, en commençant par les quartiers, continuant par la pince, et finissant

©ENVA

par les talons, et en observant d'appuyer le pouce dans tous les endroits de la sole, pour y remettre des plumasseaux, afin que tout soit comprimé également; après quoi on pose les éclisses et une ligature par dessus, pour les contenir; il convient même de mettre encore une enveloppe pour être plus assuré de la tenue de l'appareil; il convient aussi de mettre sur cette enveloppe quelque corps gras qui puisse humecter la muraille.

Ces préceptes sont très-bons à l'égard de l'application de l'appareil, mais je ne pense pas que les divers accidens que Lafosse énumère au commencement de ce paragraphe nécessitent l'opération de la dessolure; dans tous ces cas le parement de la sole suffit pour détruire la compression que l'on a à redouter.

Si on dessole pour une cause de clou-de-rue, de fic, etc., on commence par poser ses plumasseaux sur les côtés de la sole, qu'on garnit bien; ensuite on met une éclisse en dedans et en dehors; après quoi on panse la plaie avec de petites tentes, puis des plumasseaux; et quand le tout est posé et également comprimé, on met le reste des éclisses, on rassure les autres, on enveloppe le pied comme ci-dessus, et on ôte la corde du paturon : on en use ainsi pour ne pas avoir la peine de toujours ôter tout l'appareil toutes les fois qu'on panse la plaie.

D. *Ne peut-il pas arriver quelque accident de la dessolure ?*

R. Il en est plusieurs qui résultent non-seulement de la dessolure, mais même de la manière de poser son appareil. Par exemple, si on comprime trop en pince, il arrivera que la sole charnue se trouvant trop comprimée entre l'os du pied et les éclisses, il y surviendra une inflammation si grande, que la gangrène ne tardera pas à y venir : on juge cet accident toutes les fois que le cheval, depuis le moment de la dessolure, lève le pied,

©ENVA

le porte en avant, et qu'il a de la fièvre, accompagnée d'un grand battement de flanc.

Si on ne comprime pas assez, et inégalement, il arrive qu'au premier appareil on aperçoit la sole remplie de haut en bas, comme autant de tumeurs; que la corne ne s'y forme pas facilement, et qu'assez souvent la sole se trouve baveuse, mollasse et humide, et qu'elle tourne en fic. Nous parlons de la partie de la sole charnue qui n'est point lésée, et qui doit toujours être recouverte d'une pellicule de corne au bout de huit jours, qui est le temps où on lève le premier appareil. Ce laps de temps ne convient pas dans toutes les circonstances. L'été, le premier pansement doit se faire plus tôt qu'en hiver, vers le troisième ou le cinquième jour, et en général les pansemens doivent être d'autant plus fréquens que la suppuration est abondante.

Il est encore deux autres accidens qui regardent la plaie ou l'endroit que le clou a piqué. Le premier est celui qui arrive faute de mettre de petites tentes et plumasseaux analogues à la configuration de la plaie; les chairs, dans ce cas, se boursouflent; la suppuration est interceptée faute d'une compression égale. Les bords de cette plaie restant toujours les mêmes, et produisant une sérosité roussâtre, le maréchal, qui ne connaît pas d'autres moyens que de ronger ou manger cette mauvaise chair, qu'il appelle cerise, applique ou le vitriol, ou l'eau-forte, ou autre caustique : il arrive que ce caustique, dont il ne peut pas borner l'effet, ronge le tendon, ou le ligament transversaire, ou l'os, et gâte ces parties, tandis qu'il aurait dû se servir de l'instrument tranchant.

Le second accident est celui dont la plaie va bien en apparence, est rougeâtre, et produit un pus louable, mais dont la quantité est trop grande à raison de cette même plaie, et à laquelle on remarque un petit point noir, lequel annonce un fond, et dont on s'assure au moyen de la sonde.

©ENVA

Ce fond est entretenu par quelques portions de fibres, soit du tendon, soit du ligament transversaires, auxquelles les maréchaux donnent le nom de filandres, et qui, pour les enlever, au lieu de se servir de l'instrument tranchant, et mieux encore, d'attendre leur chute, à l'aide des digestifs et des maturatifs, aiment mieux employer les caustiques ci-dessus, et même le feu, avec lesquels ils estropient le cheval.

Un autre accident, qui arrive fréquemment, c'est le sang qui survient à la plaie toutes les fois qu'on la panse; la cause vient de ce que celui qui tient le pied plie le paturon et le comprime : il doit donc, pour éviter cet accident, lever la jambe en la prenant par le canon, et laissant pendre le reste; c'est au maréchal à se baisser pour panser la plaie. On n'en use ainsi que dans les six ou huit premiers appareils; car après ce temps les chairs se consolident, et on n'a plus d'hémorragie à craindre.

D. *Ne peut-il pas arriver des accidens avant et pendant l'opération de la dessolure ? n'y a-t-il pas une manière d'assujétir l'animal pour éviter une partie de ces dangers ?*

R. Les premiers dangers auxquels le cheval est exposé viennent de la manière de le contenir : ou on le jette à terre, ou on le met dans le travail, pour l'opérer; et cette dernière manière est la plus usitée. Il en résulte donc, si le maréchal n'y porte toute l'attention convenable, que le cheval peut suffoquer en s'abandonnant sur les soupentes, ou par la bricole, ou par les longes de son licou, ou par le licou même s'il a été mal placé; que le cheval peut se casser le canon contre une des mains du travail; qu'il peut, si c'est du pied de derrière, se donner un allongement de jarret, et qu'il peut même, quoique bien pris dans le travail, y prendre une fièvre considérable,

©ENVA

accompagnée d'une sueur abondante qui le fait périr en vingt-quatre ou trente-six heures.

Toutes ces raisons doivent faire rejeter le travail.

Les accidens qui arrivent pendant l'opération sont : lorsque le maréchal en décernant la sole avec la cornière de son boutoir ou le bistouri, coupe les cartilages des talons; lorsqu'en dessolant un pied comble il plonge son lève-sol entre l'os du pied et la muraille, et qu'il soulève cet os; lorsqu'en coupant ou en faisant quelques incisions, il coupe ou extirpe des parties qui sont à conserver.

Quant au premier accident, nous avons dit ci-dessus la manière de s'y prendre, et c'est la raison pour laquelle nous conseillons le boutoir en place du bistouri, parce que cet accident est bien plus rare qu'avec celui-ci; quant au second accident, il n'y a qu'une parfaite connaissance de la conformation interne du pied qui puisse empêcher ces bévues.

Le bistouri à lame courte et immobile, dirigé par une main adroite qui prend son point d'appui sur la muraille, garantit de tous ces inconvéniens.

D. *Quelle ferrure ferez-vous à un cheval nouvellement guéri d'une dessolure?*

R. On doit lui mettre un fer très-léger et très-couvert qui puisse garantir toute la sole, et qu'il n'y ait qu'une ouverture vers la fourchette; on doit en outre toujours tenir le pied gras; le fer doit être long, et les éponges d'égale épaisseur au reste du fer.

D. *Ne pourriez-vous pas nous donner la manière de mettre un cheval dans le travail, et celle d'éviter la plus grande partie de ces dangers?*

R. Comme il n'est guère possible d'opérer facilement un cheval sans le mettre dans le travail, ou au moins le jeter à terre, nous allons donc expliquer ces deux méthodes.

©ENVA

Le maréchal, avant de mettre le cheval au travail, doit avoir préparé son fer, ses clous, ses instrumens, son appareil, et le pied doit être abattu et à demi préparé. Le travail doit être garni des choses nécessaires; ensuite de quoi on le met dedans. On commence par lui poser un licou de force à deux longes, au moyen duquel on lui maintient la tête un peu élevée, et à distance égale des piliers; ensuite on lui met un torche-nez au lieu de morailles, par les raisons qui ont été dites plus haut, et on le suspend de manière qu'il ne perde pas terre; après quoi on lui attache les trois jambes saines avec des plates-longes au bas de chaque pilier, et on le suspend par la queue. Tout cela étant fait, on donne un demi-tour aux soupentes, pour qu'il ne puisse s'appuyer que sur les pinces. Il faut remarquer que les longes, tant des jambes, de la queue et du licou, soient attachées de manière qu'en tirant on puisse débarrasser le cheval en cas d'événement. Un homme doit toujours être à la tête pour le caresser ou le châtier d'un bout de corde sur le bout du nez lorsqu'il se débat, et pour prendre garde si son torche-nez ou quelques parties du licou ne sont point dans le cas de lui ôter la respiration. Le maréchal, de son côté, lorsque tout est préparé, lève le pied malade et le garotte à la main du travail, toujours de manière que dans la minute on puisse le poser à terre, dans le cas où l'animal s'abandonnerait sur les soupentes ou que quelques cordes vinssent à se défaire ou à se casser. Le pied étant attaché, il lui met une corde ou tourniquet dans le paturon, comme il a été dit, et ensuite il procède à son opération. Quand tout est fini, et que l'appareil est posé, on débarrasse le cheval du travail; on commence par défaire les trois plates-longes des jambes, on ôte la longe de la queue, celles du licou; on met le pied malade à bas, on désuspend le cheval, et on finit par lui ôter le torche-nez : on doit toujours suivre cet ordre pour éviter les accidens.

Si on manque de travail, ou qu'on soit obligé de

©ENVA

jeter le cheval à terre, on commence par lui mettre le torche-nez; autrement, s'il fait quelques difficultés, on ne lui met qu'étant à terre; ensuite on lui pose les entraves aux quatre jambes et dans l'ordre suivant. Par exemple, veut-on dessoler un pied de devant ou un pied de derrière hors montoir? dans ce cas, on place 1° une entrave au paturon de devant montoir, dont l'anneau doit être plus large que les autres, et auquel on attache un bout d'une longe; 2° on passe l'autre bout dans une seconde entrave qu'on a mise au pied de derrière du même côté; de cette entrave on passe le même bout à l'autre de derrière, et on vient à la jambe de devant hors le montoir, pour ensuite finir par la passer dans celle du montoir; par ce moyen les quatre jambes se trouvent liées ensemble, et il n'est plus question que de les rassembler pour jeter l'animal à terre. Pour cet effet, quatre à cinq hommes prennent cette corde, et se placent sur les côtés ou derrière le cheval pour qu'en appuyant cette corde sur lui on puisse, en la tirant, lui faire perdre son équilibre et le jeter par terre de l'autre côté. Pour qu'il n'y ait point de retard dans la chute, on doit bien faire attention que les anneaux soient placés l'un devant l'autre, et que la longe les enfile sans détours. S'il se trouve assez de personnes pour aider, une se mettra à la tête, une à la crinière et l'autre à la queue, pour qu'au moment où on tire la plate-longe, il tombe du côté de ces mêmes personnes. Quand tout est prêt, le maréchal donne le signal à ce que tous agissent ensemble; il doit avertir de ne point tirer par secousse, de peur que le cheval ne se donne quelques mémarchures ou entorses, et qu'il ne se blesse pas en tombant : en tirant doucement, le cheval plie les jambes en se débattant, et tombe pour l'ordinaire mollement.

Il est mieux que la longe ou le lac, après avoir été passé dans les quatre anneaux des entraves, soit saisi par quatre à cinq personnes qui le tirent du côté opposé à celui où l'on veut que l'animal tombe.

©ENVA

On détermine ensuite plus sûrement la chute, en passant entre le membre antérieur et la poitrine une plate-longe que l'on jette par dessus le garrot, et que l'on confie à un aide fort qui agit dans une direction opposée à celle des aides qui tirent le lac. On ne doit pas négliger pour cela les autres précautions que recommande Lafosse. L'animal tombé, on fixe le lac d'une manière immuable en le passant deux fois dans les anneaux, et en terminant par un nœud simple qui enveloppe les deux anses du lac et un bouchon de paille qu'on y ajoute. L'opérateur qui doit diriger tous les aides et leur donner le signal pour qu'ils agissent en même temps, ne contribue pas peu par son adresse à favoriser la chute de l'animal. Cette chute ne doit pas être subite; on doit d'abord chercher à faire fléchir les membres après les avoir réunis; puis l'opérateur, en commandant d'agir et en appliquant sa main sur la hanche du cheval, détermine la partie postérieure à tomber la première.

Lorsqu'il est à terre, la première précaution est de placer le plus tôt possible de la paille sous sa tête. Pour cet effet, il doit y avoir quelqu'un de préposé pour cela. Pendant ce même temps, celui qui était à la crinière se met à genoux sur son encolure, et un autre sur son dos : ces deux hommes servent à empêcher qu'il ne se relève. Pendant ce même temps, on tient la corde des jambes ferme jusqu'à ce que l'animal ayant fait toutes ses secousses, on puisse les arrêter toutes ensemble. Quand tout cela est fait, on lui met le torche-nez, et on prend garde qu'il ne comprime les narines; car on a vu des chevaux périr par un torche-nez qui bouchait une narine; et l'autre, sur laquelle il était couché, être comprimée par le lit de paille. Pour éviter cet accident, il est à propos de poser une botte de paille sous la tête du cheval, à ce qu'il ait le nez en l'air; par ce moyen on peut y veiller de près.

Comme nous supposons toujours avoir un pied de devant hors montoir à opérer, et que l'animal se

©ENVA

trouve couché sur ce côté, pour lors les pieds étant bien arrêtés, on jette le bout de la corde de l'autre côté vers le dos, et on retourne le cheval, qui se trouve être sur le montoir et donner toute facilité d'opérer celle du hors montoir.

Pour éviter cette seconde manipulation, il convient beaucoup mieux de faire tomber de suite le cheval sur le côté opposé à celui du membre à opérer. Pour y parvenir, on fait toujours en sorte que le lac, après avoir enfilé les quatre anneaux, vienne se rendre du côté du pied malade.

J'ai dit précédemment que pour opérer à son aise, on fixait les membres de devant sur les jambes, et ceux de derrière sur les avant-bras, etc.

D. *Qu'est-ce que l'encastelure?*

R. L'encastelure est un resserrement de la partie supérieure de la muraille, et qu'il ne faut pas confondre avec le talon serré et le quartier rentré. Il est deux sortes d'encastelures, la naturelle et l'accidentelle. La naturelle est celle qui vient de conformation, telle qu'on la voit dans les poulains sortant des haras; les chevaux barbes et les espagnols y sont plus sujets que d'autres. L'encastelure accidentelle vient, pour l'ordinaire, de ce qu'on a paré la sole, détruit les arcs-boutans; de ce qu'on a râpé la muraille, surtout à la couronne : les pieds faibles ou pieds gras y sont plus exposés que les autres. Cette maladie peut encore venir à la suite d'une fourbure ou d'un effort de l'os coronaire sur l'os du pied; elle peut encore venir à un cheval qui aura été dessolé plusieurs fois; des raies de feu, mises trop profondément sur la couronne, sont de même capables d'y donner naissance.

D. *Quel est le remède de l'encastelure?*

R. A l'encastelure naturelle il n'y a point de remède. On guérit l'accidentelle dont la cause vient du parement du pied, de la destruction des arcs-

©ENVA

boutans des talons, et du râpement de la muraille, en ne détruisant pas la sole, ni la pellicule qui revêt la muraille. On doit ferrer court et entretenir le sabot gras.

D. *N'y a-t-il pas une manière usitée de ferrer les chevaux qui ont les pieds encastelés?*

R. Il est toujours entendu que la ferrure à pratiquer est celle que nous venons d'établir, qui est de ferrer court, éponges minces, et de ne point toucher au pied pour l'approprier. Cependant il convient de parer la muraille ancienne qui est très-dure, pour favoriser le développement d'une nouvelle corne qui sera plus élastique. On ménage toujours les arcs-boutans avec précaution, ainsi que la fourchette. J'ai plusieurs fois redressé des chevaux encastelés, en affaiblissant la position de muraille qui comprimait; c'est selon moi le meilleur moyen de triompher de cette cause de boiterie, en y joignant la ferrure courte, légère et les autres précautions recommandées ici. Mais l'usage, qui est de tous les temps, fait que les maréchaux mettent des fers longs et forts d'éponge, dont le bord externe de chaque branche est mince, et l'autre qui est en dedans fort épais : ils appellent cela ferrer à la pantoufle, ou mettre un fer en pantoufle. Leur intention en ferrant de cette façon, après avoir bien vidé les talons, est de les élargir. Une erreur semblable ne vient que de ce qu'ils ne connaissent pas la structure du pied; car ils sauraient que la muraille, en poussant, prend toujours la direction de la chair cannelée avec laquelle elle se joint; que celle-ci suit l'os du pied; et qu'en vidant les talons, c'est le seul moyen de les rapprocher l'un de l'autre par le défaut des étais de cette partie, et d'augmenter l'encastelure; que leur fer ne saurait, par leur forme captieuse, ouvrir les talons momentanément, sans occasioner une douleur vive au cheval; aussi voit-on des chevaux, ferrés de même des deux pieds de devant, marcher comme

s'ils étaient fourbus, et c'est ce qu'on appelle jouer des épinettes.

D. *Qu'appelez-vous une seime?*

R. Une seime est une fente longitudinale et profonde, qui survient à la muraille, tant aux pieds de devant qu'aux pieds de derrière, qui commence par la couronne, pour l'ordinaire, et qui descend vers le bas à mesure que le sabot pousse. Nous disons pour l'ordinaire, parce qu'on en voit qui commencent par le bas, ou la partie moyenne de la muraille; mais celles-là sont rares, et toutes deux regardent les pieds défectueux ou mal construits.

La seime qui arrive aux pieds de devant s'appelle seime quarte ou seime en quartier; celle qui survient aux pieds de derrière se nomme seime en pied de bœuf, parce qu'elles sont toujours, ou presque toujours situées en pince, et que le sabot représente celui du bœuf. Ces derniers arrivent en pince aux pieds de devant, mais c'est bien rare.

D. *Les seimes sont-elles toutes de la même conséquence?*

R. La seime du pied de devant est plus conséquente que celle de derrière; cette dernière peut être simple ou grave. La simple n'est ordinairement qu'une séparation de corne, sans addition de partie; mais il arrive quelquefois qu'il se trouve un prolongement de ses bords qui recouvre l'autre, comme une tuile sur sa voisine, et qu'on nomme alors seime en huître à écaille : à l'une ou l'autre de ces seimes, il n'y a que la chair cannelée d'attaquée. La seime grave est celle dont l'os du pied est carié, la chair de la couronne détruite, ou encore le cartilage latéral, puisqu'elle produit le javart encorné, ce qui la rend plus grave.

D. *Quelles sont les causes de la seime?*

R. La sécheresse de la peau de la couronne et

©ENVA

de la muraille sont les causes secondaires de la seime. Les causes primitives sont de ce qu'on a coutume de parer le pied, de râper la muraille, et de dessécher le sabot par l'application des fers chauds.

Les atteintes, à la couronne surtout, quand elles sont négligées et que la boue irritante s'y engage, en retarde la guérison, et en général toutes les divisions de cette région.

Lorsque le sabot est ainsi desséché, il perd cette humidité naturelle et cette souplesse nécessaire à toutes ses parties, la muraille se rapproche vers la sole, elle bombe dans sa face antérieure, et crève comme un cerceau qu'on plie.

D. *Quel est le traitement de la seime?*

R. En considérant les causes ci-dessus, on verra que le premier remède à établir est de ne point toucher à aucunes de ces parties toutes les fois qu'on ferre, à l'exception de la muraille, dont il faut emporter l'excédent. On guérira par ce moyen une seime commençante, et on préservera le pied de celles qui pourraient y arriver.

La seime étant une fois formée, il faut examiner de quelle nature elle peut être, si elle est simple ou grave; si cette première ne présente qu'une séparation, ou si elle est en huître à écaille. S'il n'y a qu'une séparation, on se contentera d'amincir également ses bords avec la cornière du boutoir vers la couronne, au point de découvrir légèrement quelques feuillets de la chair cannelée; ensuite on fera avec la rénette une petite plaie à la peau de la couronne, à ce qu'il en sorte quelques gouttes de sang.

On doit se contenter seulement d'unir la peau de la corne avec une feuille-de-sauge ou un bistouri, et non avec la rénette, qui ne doit servir qu'à couper la corne, et cela seulement lorsque la couronne est fendue ou qu'elle est calleuse et irrégulière.

©ENVA

L'opération étant faite, on appliquera des petits plumasseaux imbibés d'essence de térébenthine, de manière qu'ils compriment assez la chair cannelée, à ce qu'elle ne surmonte pas pardessus les bords de la muraille. Pardessus ces plumasseaux, on en mettra un de toute la largeur du sabot, sur lequel on étendra quelques corps gras pour entretenir sa souplesse; et on contiendra le tout avec une forte et longue bande, qui doit être serrée autant que faire se peut. On fera cependant attention que cette même bande ne porte sur aucune partie de la peau, car il en arriverait une mortification de la partie comprimée. On lèvera l'appareil au bout de cinq, six à huit jours, et on fera le même pansement: et il arrive souvent qu'au second appareil la seime est guérie; ce dont on s'aperçoit par une corne blanchâtre qu'on voit descendre de la peau, et qui est le commencement du nouveau sabot; ce qui prouve sa réunion.

Quand l'opération de la seime est superficielle et qu'elle se borne à la partie supérieure de la muraille, il n'est pas même nécessaire de mettre d'appareil; on enduit seulement la seime et la muraille avec de l'onguent de pied. Si l'opération a nécessité l'enlèvement de la paroi jusqu'aux lames charnues, on applique alors des étoupes imbibées d'eau-de-vie, que l'on comprime bien également et fortement en ayant soin de ménager la couronne, et que l'on n'enlève que quinze jours après; alors la seime doit être guérie par première intention, c'est-à-dire sans suppuration.

Il en est tout autrement de la seime en huître à écaille; ordinairement la chair cannelée est gâtée et souvent l'os du pied l'est aussi. Pour lors, on commence par déferrer le pied, on ajuste son fer suivant la position de la seime, c'est-à-dire, qu'on raccourcit ou qu'on allonge la branche du fer du côté de la maladie, suivant que celle-ci est située sur la muraille. Quand le fer se trouve aller jusqu'à la pointe du talon, il donne plus d'aisance à

©ENVA

poser son appareil, et le maintient davantage. Après que le cheval est déferré, on doit lui parer la sole également; ensuite on prend la tricoise et on sonde le pied, principalement les talons. Si le cheval témoigne plus de douleur dans celui qui est du côté de la seime que dans l'autre, on continue de parer ce côté sensible jusqu'au vif; et s'il se trouve du pus, comme cela arrive assez souvent, on enlève avec la cornière du boutoir une petite portion de corne, pour favoriser son écoulement; et on doit traiter cette partie comme une bleime : ce sont les pieds plats qui sont les plus sujets à cet accident.

Pour traiter la seime, on râpe les deux bords de la muraille dans toute leur étendue, de la largeur d'un travers de doigt de chaque côté, au point que la muraille paraisse blanche.

Quand les premières couches de la muraille sont enlevées avec la râpe, on remplace avantageusement cet instrument avec la rénette double, qui a l'avantage d'offrir un tranchant plat, et deux autres anguleux dont l'un est plus ouvert que l'autre; ensuite on prend un bistouri, et avec sa pointe on enlève toute la portion de muraille qui recouvre l'autre.

On manie plus facilement la feuille-de-sauge double, qui, en outre, à l'avantage d'offrir deux tranchans convexes.

Cela fait, on prend la rénette et on coupe de petites bandes de corne pour mettre la chair cannelée à découvert : tout cet enlèvement de corne doit se faire d'une manière légère sans effusion de sang. Cette opération étant faite, on trouve assez souvent que la chair cannelée a surmonté, et qu'elle s'est trouvée comprimée entre la muraille recouverte et celle qui recouvre : il arrive aussi qu'elle forme une plaie sanieuse; alors on prend la feuille-de-sauge, on coupe toute cette chair auras de la corne, et on panse la plaie comme ci-dessus.

©ENVA

L'expérience a prouvé que toutes les fois que la seime était complète, qu'elle atteignait les feuillets charnus, il était préférable d'en venir de suite à l'enlèvement complet des deux portions de corne qui sont séparées par la seime. Pour cela on pare le dessous du pied à fond à la partie inférieure de la seime; on fait ensuite avec la rénette deux divisions latérales; on sépare, avec une feuille-de-sauge ou un bistouri court de lame, la muraille à enlever de la sole, puis saisissant cette portion avec les tricoises après l'avoir soulevée avec un lève-sole, on la renverse sur la couronne avec les plus grandes précautions. On applique un fer échancré vis-à-vis la seime, et enfin l'appareil, que l'on doit avoir le soin de comprimer bien également. Le plus ordinairement la seime guérit par première intention. L'opération complète est toujours plus certaine que celle qui est partielle, et elle n'exige que le même temps pour guérir.

Si avant ou après l'opération, ou même encore au premier appareil, qui est cinq à six jours après, on s'aperçoit que l'os du pied soit gâté, alors on le rugine, c'est-à-dire qu'on le gratte avec la rénette; et on met, pour le premier et second appareil, des plumasseaux imbibés de teinture de myrre ou d'aloès, et on continue les suivans comme ci-dessus, en attachant son fer, en posant l'appareil de la sole, et en finissant par la seime.

Le cheval étant guéri, on lui met un fer dont la branche du côté de la seime soit coupée et mince, si la seime est en talon; et on la tiendra longue et mince, depuis la dernière étampure jusqu'à la pointe du talon, si la seime est en quartier. L'autre branche du fer doit être plus épaisse qu'à l'ordinaire, pour se trouver à l'égalité de la voûte du fer; les clous doivent être posés de manière qu'ils ne dérangent pas la base de la jambe, laquelle doit porter sur la voûte et la branche forte. Cette ferrure soulage le quartier de la seime, et fait qu'il

©ENVA

profite à son aise : l'étampure de ce fer doit être semée depuis le quartier du côté affecté jusqu'au talon du côté opposé.

J'applique, après la guérison de la seime, un fer qui varie selon la région divisée. Si la seime est en pince, on pare la muraille dans cette partie, de manière à ce qu'elle ne porte pas sur le fer, qui doit être prolongé légèrement en pince pour les chevaux pinçarts, et qui dans la plupart des cas doit porter deux pinçons qui soutiennent antérieurement les parties latérales de la division.

Il faut bien se garder, dans cette circonstance, de placer les pinçons sur les mamelles, comme le font la plupart des maréchaux; on produit un effet tout opposé à celui que l'on en attend : la seime ne tarde pas à se renouveler à la suite des deux pincemens latéraux qui déterminent la fente de la pince.

La division est-elle en quartier? on pare le pied de la même manière, on applique un fer avec deux pinçons, et dont la branche se prolonge jusqu'à l'extrémité du talon sur lequel elle doit faire son point d'appui. Enfin, lorsque la seime est très-près des talons, on soulage ces parties en mettant un fer à planche. A l'aide de ce dernier moyen, j'ai fait travailler des chevaux le douzième jour de l'opération complète.

Si après avoir levé cinq ou six appareils, la plaie fournit beaucoup de pus, et que la couronne au-dessus de la seime soit tuméfiée, il y a tout lieu de croire que le cartilage latéral est attaqué à sa base sur l'os du pied. On s'en assure en sondant la plaie avec le stylet; et s'il pénètre dessous la chair de la couronne et qu'on sente une forte résistance, il n'y a plus de doute que le cartilage ne soit gâté.

Le cartilage étant décidément gâté, la seime se trouve compliquée et être la maladie la plus grave de toutes celles qui peuvent arriver au pied; puisque dans ce cas on est obligé de dessoler le

©ENVA

pied et de couper tout le quartier en même temps. Les suites en sont toujours fâcheuses, en ce que non-seulement le pied est défectueux, mais parce que le cheval en reste toujours boiteux quand c'est un pied de devant qui a été opéré.

D. *Est-ce la méthode la plus ordinaire et la plus suivie?*

R. Non; la méthode la plus suivie est celle de mettre des S de feu en travers de la seime; les gens qui suivent cette pratique en placent ordinairement trois, deux dessus le sabot et une au-dessus. Comme ils ne vont pas à la source du mal, aussi ne guérissent-ils pas; ils altèrent le sabot sans y faire le moindre bien; et le peu de succès qu'ils en ont est-il une des raisons pour laquelle le particulier qui achète un cheval qui a une seime, a une espèce de répugnance?

D. *Qu'entendez-vous par la foulure de la sole?*

R. On appelle foulure de la sole la compression qu'elle a soufferte, soit par un ou plusieurs cailloux qui se sont logés entre elle et le fer, ou par des sables ou terres fortes qui se sont mastiqués et qui l'ont comprimée, et qui font dans ce cas le même effet que ferait le fer sur elle; ce qui n'arriverait pas, si on avait laissé le pied dans son état naturel. Cet accident a plus lieu dans les pieds plats, dont le fer n'est pas assez couvert ni assez ajusté, et que la sole porte à terre : le remède est donc de mettre un fer couvert qui garantisse cette sole.

Lorsque le cheval boite de cet accident et que le pied a été paré, on mettra une emmiellure pour lui rendre sa souplesse, et le fer ci-dessus fait le reste.

D. *Qu'appelez-vous coup de boutoir sur la sole?*

R. Un maréchal maladroit, qui ne sait point tenir son boutoir à son ventre, ou qui l'abandonne en

©ENVA

parant un pied, et voulant le vider pour en faire soi-disant un beau pied, va plus avant qu'il ne veut, et entame la sole charnue. Cet accident arrive plus souvent au maréchal qui pare un pied plat et comble, par la raison que ne connaissant pas sa structure, il croit que la sole est plus épaisse que dans les pieds bien faits : en conséquence il va profondément, il enlève des lames de corne inconsidérément; bientôt il ne tarde pas à voir le sang ruisseler, qui l'aveugle et l'intimide. Soit pour cacher sa maladresse, soit pour arrêter le sang, il fait chauffer un tisonnier ou un morceau de fer qu'il applique dessus. Il arrive que la plaie, qui se serait cicatrisée le lendemain, s'il se fût contenté d'une simple compression, produit une escarre qui est quelquefois sept à huit jours à tomber, et qui en est près de quinze à guérir; et encore ne faut-il pas qu'il arrive quelque accident; mais, comme il ne suffit pas que l'escarre soit tombée pour que la plaie se guérisse, il survient souvent pendant son traitement des boursoufflures de chair qu'on nomme cerises, et qui surmontent la corne dont la cause vient toujours du trop peu de compression dans l'application de l'appareil. Le maréchal, qui ignore que cette cerise est l'effet de son peu d'adresse, et qui croit au contraire que c'est une maladie particulière, ne trouve pas d'autres moyens pour la détruire que d'y appliquer derechef le feu ou d'autres caustiques, qui souvent gâtent l'os et quelquefois le cartilage latéral. Si le coup de boutoir a été donné dans la sole des talons, le remède, aussitôt l'accident, doit être de mettre un plumasseau chargé d'essence de térébenthine, et de comprimer cette partie à ce que les chairs ne surmontent pas, et ensuite de mettre une emmiellure ou autre onguent gras dans le pied pour détendre la sole.

D. *Qu'est-ce qu'un pied dérobé?*

R. C'est celui à qui on a abattu beaucoup de muraille et paré la sole, qui, après s'être déferré,

©ENVA

s'est abîmé la muraille en marchant sur le pavé, au point qu'il n'est plus possible de pouvoir y planter des clous pour lui rattacher son fer, et souvent même le sang sort de toutes parts de la muraille; ce qui n'arrive pas sans que la sole charnue et la chair cannelée n'aient été meurtries; ce qu'on reconnaît au sang noirâtre et froid qui en sort.

Lorsqu'il n'y a point de possibilité de mettre un fer, il faut se contenter de mettre un soulier au cheval, qu'on remplira d'onguens adoucissans, et qu'on laissera au pied l'espace de six semaines deux mois, jusqu'à ce que la corne soit suffisamment repoussée pour y brocher sans danger des clous; mais s'il existe quelques parties de murailles en état d'en recevoir, alors on étampera un fer léger en raison de la corne. Le fer étant posé, on mettra tout autour de la sole, à sa réunion avec la muraille, des plumasseaux imbibés d'essence; par dessus on appliquera quelques onctueux pour entretenir la souplesse de la sole, on contiendra le tout aux moyens des éclisses et d'une ligature; on enveloppera la muraille avec un linge, sur lequel on mettra les mêmes onctueux.

D. *Qu'appelez-vous une extension de tendon, et quel rapport peut-il y avoir avec le parement du pied?*

R. Pour bien concevoir ce qui va être dit à ce sujet, on se rappellera que l'os du pied qui est situé dans le sabot a deux cavités obliques qui reçoivent les éminences de la partie intérieure de l'os coronaire; que celui-ci ne trouvant pas de base assuré par cette position, est obligé de presser sans cesse sur l'os de la noix qui est situé au-dessous de lui, et sur lequel il porte en très-grande partie. Celui-ci à son tour presse sur le tendon fléchisseur de l'os du pied, lequel s'étend plus ou moins, suivant que la fourchette a été parée et qu'elle est éloignée de terre; car le mécanisme de cette partie du pied démontre clairement que la nature a mis la four-

©ENVA

chette pour servir de base et de soutien au reste du corps, comme à nous le talon ; et il arrive que quand elle est éloignée de terre, ou par des crampons ou des fortes éponges ; que joint à cela on l'a parée, il faut nécessairement qu'il s'en suive un tiraillement du tendon, parce que la nature se sert toujours de ses moyens : ainsi le tendon n'étant pas fait pour soutenir une partie, mais bien pour la mouvoir, doit lui-même être nécessairement soutenu.

D'après cette structure, il est aisé de voir que l'os coronaire, qui porte tout le fardeau de la jambe, est obligé de porter sur l'os de la noix plus que sur l'os du pied, et qu'il tend par cette position à écarter le tendon de ce même os de la noix ; mais qu'il en est préservé par la fourchette charnue et celle de corne qui le soutiennent par le point d'appui que cette dernière prend à terre, toutes les fois qu'on n'a point touché au pied et que les éponges du fer sont minces.

Je ne pense pas que ces causes seules puissent produire une extension de tendon ; elle est ordinairement la suite d'efforts subits, de mémarchure, de sauts élevés, etc.

D. *Quels sont les signes qui font connaître qu'un cheval a une extension de tendon ?*

R. Les signes sont la sensibilité de la sole vers la pince, plus que partout ailleurs, que le cheval témoigne en retirant son pied lorsqu'on le sonde avec la tricoise ; c'est le gonflement du tendon tout le long de la partie postérieure du canon ; et c'est la jetée de sa jambe en avant avec la difficulté de la ramener et de la plier.

D. *Quelles peuvent être les suites d'une extension de tendon ?*

R. Le cheval est assez souvent exposé à avoir, à la partie moyenne du tendon, un nodus ou une grosseur qui consiste dans son corps et ses gaînes, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de la nerf-

©ENVA

férure. Il arrive quelquefois que l'effort du tendon a été si considérable, que l'articulation du pied en a souffert au point qu'il s'ensuit une ankilose ou une soudure de tous les os qui la composent, et qui rend, dans l'un et l'autre cas, la boiterie incurable.

D. *Quel remède y a-t-il à employer à l'extension de tendon?*

R. Aussitôt qu'on amène un cheval au maréchal, il doit l'examiner et le faire marcher, comme il a été dit au commencement des maladies; ensuite il le déferre, il lui pare le pied également. Cela étant fait, il prend sa tricoise et il le sonde. S'il trouve qu'il feigne plus en pince qu'ailleurs, et que la cause ne vienne pas des clous, il est assuré que c'est une extension; alors il pare de nouveau la sole et principalement la pince; et suivant la boiterie, il fait une saignée à la pince, ou il dessole; et, pour peu que le cheval ressente de douleur dans le paturon, il vaut mieux dessoler; car cette opération est peu de chose quand elle bien faite, et l'animal se remet droit plus promptement et plus facilement.

Quoique l'opération de la dessolure ne soit pas grave par elle-même, il est inutile de la pratiquer ici; on se contente seulement d'amincir la sole.

D. *Quelle raison avez-vous de dessoler pour une extension?*

R. La raison est que la fourchette charnue et la sole recouvrent la terminaison du tendon, et que dans son extension cette sole se trouve comprimée entre l'os du pied et la sole de corne.

D. *Vous nous avez bien dit, en parlant du cloude-rue, comment il fallait dessoler un cheval; mais présentement expliquez-nous comment on fait une saignée à la pince?*

R. Après avoir paré le pied également, on prend la cornière du boutoir et on fait une ouverture transversale en pince, jusqu'à ce qu'il sorte un

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 281 sur 368

©ENVA

peu de sang; ensuite on quitte le boutoir pour prendre la rénette; on coupe la réunion de la chair cannelée avec la sole charnue, et on trouve une artère qui produit autant de sang qu'on en veut tirer. L'opération étant faite, on remplit cette ouverture de petits plumasseaux imbibés d'essence de térébenthine; après quoi on place le fer qui sert à les contenir, qu'on attache avec quatre ou cinq clous, et on finit par mettre une emmiellure dans la sole. Six ou sept jours après on le déferre de nouveau pour le panser comme ci-dessus, et ce pansement suffit, parce que la corne y revient tout de suite. Il reste maintenant à traiter les autres accidens de l'extension.

La saignée étant faite et l'appareil posé, on applique tout le long du tendon des cataplasmes de plantes émollientes, telles que celles de mauve, de bouillon blanc, de guimauve, etc., que l'on contient par une enveloppe, depuis le genou jusqu'à la couronne du fer; mais comme elle glisse souvent, il vaut mieux en mettre deux l'une sur l'autre; par ce moyen elles se soutiennent plus facilement. On continue ce traitement jusqu'à ce que la sensibilité et la chaleur du tendon soient passées; ensuite on substitue les plantes aromatiques aux plantes émollientes, telles que le thym, la sauge, le serpolet, etc., et on continue jusqu'à parfaite guérison. Cependant il arrive qu'une grande partie du gonflement se passe, mais qu'il reste sur la partie moyenne du tendon une grosseur qui est un nodus, qu'on appelle ganglion, lequel assez souvent n'est pas sensible; alors il faut appliquer le feu, ou par raies, ou par des pointes : cela dépend du plus ou moins d'étendue qu'a la grosseur. On ne doit employer ce dernier moyen qu'au bout de cinq semaines de traitement, et qu'on voit qu'il n'y a pas d'amendement, sur tout si on a employé les résolutifs les plus forts, tels que les bains aromatiques faits avec de la lie de vin, l'eau-de-vie camphrée, l'eau d'alibour, la lessive de cendres, l'eau végéto-minérale, et sur-

©ENVA

tout le vinaigre de saturne. Le feu étant posé, on frotte la partie sur-le-champ avec de l'huile de laurier, ou on applique une cirouane, et on s'en tient là, c'est-à-dire qu'on abandonne le reste au temps et à la nature.

D. *Cette manière de traiter est-elle toujours suivie?*

R. La méthode des gens qui ne connaissent point la circulation du sang, comment se font les sécrétions, non plus que la vertu des médicamens, n'emploient ordinairement pour tout remède que les quatre onguens chauds, mêlés ensemble, qui est le seul remède qu'ils connaissent pour toutes sortes de grosseurs. Comme ils ignorent la circulation, ils ne savent pas que ces grosseurs peuvent tenir de genres différens; qu'il est des grosseurs ou tumeurs inflammatoires, d'œdémateuses, de squirrheuses, d'enkistées, etc.; et que toutes demandent des traitemens biens différens; qu'aucun onguent, aucune graisse ne leur conviennent, et qu'il n'y a que les cas d'apostème ou d'abcès où il faille employer le basilicum. Ils ignorent encore que les graisses que contiennent les onguens bouchent les pores de la peau, et qu'elles augmentent le gonflement par l'arrêt de l'humeur de la transpiration. On en a une preuve bien convaincante en frottant une jambe dont le tendon sera bien détaché du canon, avec telle graisse qu'on voudra, soit suif, sain-doux, beurre frais, et enfin une graisse simple qui ne contienne aucun médicament; il arrivera qu'après avoir frotté la jambe deux ou trois fois seulement à rebrousse-poil, le canon deviendra tellement rond qu'on aura de la peine à distinguer le tendon d'avec lui; que la jambe restera plusieurs mois dans cet état; et c'est ce qu'on voit journellement arriver. Comme ces mêmes gens voient que la jambe qu'ils ont frottée reste toujours grosse, et même qu'elle augmente, ils se déterminent à y appliquer le feu, qui ne fait pas plus d'effet que leur onguent, par la raison que

©ENVA

la jambe est devenue totalement squirrheuse, ce qu'ils sont bien éloignés d'attribuer à leurs drogues, mais dont ils rejettent la cause sur la gravité de la maladie.

D. *Quelle est la manière de mettre le feu?*

R. Ce qui va être dit de l'extension regarde toutes les parties sur lesquelles on doit appliquer le feu.

On ne doit employer le feu que pour les grosseurs œdémateuses qui tendent au squirrhe, qui surviennent depuis le genou jusqu'en bas, et depuis le jarret jusqu'à la couronne.

L'action dérivative du feu est utile dans toutes les inflammations chroniques qui avoisinent la peau.

On se sert pour cette opération d'un morceau de fer figuré en forme de couteau ou en forme de pointe; le couteau s'emploie sur les grosseurs qui ont de l'étendue, en y appliquant des raies; les pointes sont réservées pour celles qui en ont peu, qui sont élevées ou circonscrites. La forme qu'on a à donner aux unes et aux autres est indifférente; les raies s'appliquent ou en côte de melon ou pate d'oie, ou de fougère, tout cela est arbitraire; mais l'essentiel est d'appliquer la première raie dans le centre de la grosseur. Il en est de même des pointes. La partie tranchante du couteau doit être d'un quart de ligne d'épaisseur, et la pointe doit être en forme de grain d'orge, c'est-à-dire ni trop obtuse, ni trop pointue, et la chaleur de l'un et de l'autre doit être d'une couleur de cerise.

Lorsqu'on forme une raie, on doit tenir son couteau comme on tiendrait une plume, avec trois doigts seulement; on doit être toujours placé vis-à-les pieds de l'animal et non sur son dos ou sur les côtés de ses jambes. On commence une raie par le haut de la tumeur ou par le haut de la jambe, puis on descend lentement, sans appuyer, pour donner le temps au couteau de cautériser; lorsqu'on est

©ENVA

parvenu au bas, on remonte dans le même ordre sans quitter la peau. Quand on a fait ces allées et venues, on s'en tient là, et on passe à une autre, et successivement à toutes celles qu'on doit appliquer. On doit toujours tenir son couteau droit à la peau, car en le penchant une des faces cautériserait la peau, et occasionerait une escarre trop considérable : cet accident arrive assez souvent quand on marque les contours; pour l'éviter on doit se servir tantôt d'une main, et tantôt de l'autre, et ne pas se retourner sans cesse des pieds à la queue, et de celle-ci aux pieds; cela annonce un homme embarrassé; et il arrive qu'avec tout ce tracas, le feu est mal mis tant au dessin qu'à la profondeur des raies. Un maréchal qui est au fait doit savoir retourner son couteau en tous sens, afin de n'être pas obligé de changer de position pour mettre le feu.

Quand toutes les raies sont posées, on prend de l'huile de laurier dont on frotte la partie à rebrousse-poil, et on s'en tient là. On attend que l'escarre soit tombée, ce qui arrive le huitième ou neuvième jour; pendant ce temps la jambe enfle et reste ainsi jusqu'à ce que la suppuration se soit bien établie. Dans ce cas on fait travailler le cheval, s'il est de carrosse ou de trait; mais il doit rester à l'écurie, s'il est de selle. Lorsque l'escarre est tombée on bassine la jambe avec quelque décoction aromatique, ou eau-de-vie camphrée, et on abandonne le reste à la nature.

Il est bon d'observer qu'outre la propreté du dessin et la manière réglée, prescrite ci-dessus, pour l'application du feu, il faut avoir attention de cautériser le corps de la peau, sans aller au-delà; pour cet effet on observera que le fer ait toujours sa couleur de cerise; que les raies soient nettes, d'un brun clair; qu'elles soient cautérisées également quant à la profondeur, et que de leur fond il suinte des petites gouttelettes de sérosité.

©ENVA

D. *L'extension du tendon n'entraîne-t-elle pas avec elle d'autres suites?*

R. Il peut arriver cinq accidens des plus graves occasionés par l'extension de tendon, qui sont: sa rupture, la fracture de l'os coronaire, celle de l'os de la noix, celle de l'os du pied, et l'effort complet de toute l'articulation; la plupart de ces accidens sont incurables.

Le tendon souffre un tiraillement, en raison de ce que la fourchette a été éloignée de terre plus ou moins. Il sera considérable si on a paré cette partie, et qu'en outre on ait mis des crampons et de fortes éponges; il sera encore plus considérable si avec cet état le cheval est situé sur la pince, et que dans ce moment il soit surpris par un coup de fouet ou un coup d'éperon, ou autres causes semblables: ainsi, dans une position pareille, il peut se rompre le tendon.

D. *Comment peut-on s'apercevoir qu'un tendon a été rompu?*

R. On s'en aperçoit en ce que le cheval porte son pied en avant sans pouvoir le ramener; en ce qu'en touchant le tendon, il se trouve lâche; en ce qu'il survient dans le paturon, vers le haut de la fourchette, un gonflement très-douloureux qui ne tarde pas à venir en dépôt: et on en a une preuve bien plus convaincante, lorsque, quelques jours après qu'on a eu dessolé le pied, on voit un dépôt se former à la pointe de la fourchette, qui met à découvert la partie du tendon qui a été rompue, et que la suppuration qui y survient fait tomber.

D. *Quel traitement y a-t-il à faire à la rupture du tendon?*

R. Le traitement doit être le même que pour un clou-de-rue grave; c'est-à-dire qu'on fait une ouverture à la sole et à la fourchette charnue,

©ENVA

pour procurer la chute de la partie tendineuse qui est à l'os du pied, qui ne se reprend jamais, et devient comme un corps étranger, dont la plaie cherche à se débarrasser. Cette portion tombée, le tendon reprend, s'attache sur l'os du pied, et la plaie se cicatrise; mais il arrive pour l'ordinaire que le cheval reste boiteux; en outre de ce traitement, on doit panser le reste du tendon, comme il a été dit ci-dessus relativement à son gonflement.

D. *Comment s'aperçoit-on que l'os coronaire est fracturé?*

R. Lorsque le tendon a été assez fort pour résister, il arrive que l'os coronaire se casse. Comme l'extension violente du tendon ne saurait se faire sans que la partie inférieure de cet os ne s'incline en arrière, et la supérieure en avant, alors son corps se trouve appuyé sur l'éminence antérieure de l'os du pied, qui lui sert de coin, et sur lequel il se fracture presque toujours en trois parties, dont la figure des pièces fracturées est assez constante dans tous les os à qui cet accident-là arrive. Les deux portions d'os les plus considérables se trouvent en devant, et la pièce qui est en arrière a une forme triangulaire dont un des bords est comme taillé en biseau.

On s'aperçoit que l'os a été fracturé, en prenant le pied en avant avec les deux mains, et en poussant avec les deux pouces l'os coronaire en arrière; alors on sent un cliquetis qui annonce cet accident, lequel est sans remède.

D. *Quel est le symptôme qui annonce que l'os de la noix est fracturé?*

R. Il arrive qu'à la suite d'un pareil effort, le tendon et l'os coronaire résistent; mais que l'os de la noix se fracture en deux parties. Cet accident est produit par la grande poussée de l'os coronaire sur lui, et la résistance du tendon.

©ENVA

Quant à la manière de reconnaître cette fracture, on ne le saurait; ce n'est qu'après avoir dessolé que quelquefois on s'en aperçoit par un dépôt qui s'annonce à la pointe de la fourchette, ou dans le paturon. La fracture ne se guérit pas, par les raisons que nous dirons ci après.

D. *Qu'avez-vous à nous dire sur la fracture de l'os du pied ?*

R. Quand ces trois parties ont résisté à l'effort du tendon, c'est-à-dire quand celui-ci ne s'est pas rompu, et que les deux autres ne se sont pas fracturés, il arrive que c'est l'os du pied qui l'est du haut en bas. Comme cet os est totalement enclavé dans le sabot, il présente autant de difficulté que l'os de la noix pour le reconnaître; on ne peut que soupçonner sa fracture par la grande douleur que l'animal ressent à la couronne, et à la pression de la tricoise sur la sole. A cet accident il n'y a rien à tenter.

La raison pour laquelle ces os une fois fracturés ne se guérissent pas, c'est qu'ils le sont toujours dans l'articulation, et qu'il est démontré que quand un cartilage articulaire a été offensé, il n'en guérit jamais; il s'ensuit une carie qui s'étend sur lui et les os voisins, qui ensuite produit une ankilose ou une soudure de toute l'articulation. La partie inférieure de cet os se reprend bien, parce qu'elle n'est pas cartilagineuse; mais l'autre, non.

On possède cependant des exemples de réduction complète de fracture de l'os du pied. On prévient la plupart des accidens qui accompagnent cette fracture, en diminuant le plus possible la compression exercée par le sabot sur les parties enflammées. A cet effet on dessole le cheval, on amincit la muraille en la râpant, et on a le soin de la tenir toujours souple en la privant du contact de l'air, et en la tenant toujours grasse. Il faut être très-prudent dans l'emploi que l'on peut faire de l'animal après

©ENVA

sa guérison sensible, pour prévenir un nouveau mal. On commence par la promenade sur la terre, on augmente ensuite peu à peu le travail jusqu'à ce que la soudure de l'os soit bien consolidée.

D. *Qu'entendez-vous par un effort complet ?*

R. L'effort complet est le cinquième accident dont il reste à parler. Lorsque toutes les parties que nous venons de décrire ont résisté à l'effort du tendon, pour lors toutes celles qui sont situées dans le sabot, et que nous avons appelées parties molles, souffrent un tel tiraillement, au point qu'elles se soudent ainsi que les os, et ne font plus qu'une masse informe.

On s'aperçoit de cet accident par un bourrelet qui survient à la couronne, accompagné d'une très-grande sensibilité, et à celle que l'animal témoigne lorsqu'on lui sonde le pied après l'avoir paré.

D. Quel remède doit-on porter à cet effort ?

R. Le plus prompt remède est de dessoler, et traiter la sole tel qu'il a été dit en parlant de la manière de faire cette opération; ensuite d'appliquer à la couronne des cataplasmes émolliens qu'on contiendra avec une enveloppe; on continue ce remède jusqu'à ce que la douleur et la chaleur soient passées; ensuite on substitue à ceux-ci les cataplasmes aromatiques pendant un mois ou environ, depuis la cessation de la douleur. Au bout de ce temps, s'il n'y a pas d'amendement du côté de la boiterie ou claudication, alors il faut appliquer huit raies de feu sur la couronne, dans la direction de haut en bas; ensuite on posera une cirouane sur la partie du feu : et voici comme on y procède.

On prend une poignée de bourre ou de poil de veau bien cardé; on fait fondre une certaine quantité de poix grasse de Bourgogne, et sitôt qu'on a posé le feu, on prend une spatule ou un morceau de bois plat, et on frotte toute la partie cautérisée de cette poix. Pendant cette opération une autre

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 289 sur 368

©ENVA

personne, pour profiter de la chaleur de cette poix, met dessus une couche légère de la bourre qu'on a préparée : quand tout en est revêtu, le maréchal ou celui qui a mis le feu prend un couteau qu'il a eu soin de faire rougir, et ensuite, avec un de ses côtés, il aplatit cette bourre, et il l'incorpore avec la poix. Mais il doit être bien preste à faire cette opération, de peur que le feu n'y prenne; c'est pourquoi la chaleur du couteau ne doit pas paraître; et à peine est-il posé sur la partie, qu'il faut l'ôter. Cette opération étant faite, on abandonne le reste au temps et à la nature; mais rarement le cheval devient-il droit, parce qu'à la suite de ces efforts, il survient presque toujours une soudure des trois os qui forment l'articulation du pied.

D. *Qu'avez-vous à dire sur le dessèchement du pied, son resserrement, et le quartier serré?*

R. Ces maladies sont toutes des variations qui sont produites par la destruction plus ou moins grande d'une des parties du pied. Le quartier sera serré, parce que le maréchal aura eu plus d'habitude à parer la sole du côté affecté que de l'autre. Le dessèchement doit suivre nécessairement l'enlèvement de cette partie dans sa totalité, attendu qu'on lui a enlevé son suc nourricier. Le remède, pour rétablir ces sortes de pieds, est de ferrer court, de ne pas parer la sole, et de faire porter la fourchette à terre.

J'ai dressé plusieurs chevaux qui boitaient à la suite du resserrement des quartiers ou des talons, en amincissant les parties rentrées, et en lâchant les animaux dans les pâturages, où ils restaient jour et nuit. Quand une première opération ne suffisait pas, je la renouvelais. L'humidité presque constante qui entourait les sabots favorise beaucoup le moyen que j'ai mis en usage.

©ENVA

DES MALADIES QUI SURVIENNENT ACCIDENTELLEMENT.

D. *Quelles sont les maladies qui arrivent au pied du cheval, que vous appelez accidentelles?*

R. Ces maladies sont :

L'atteinte,	Le javart encorné,
L'avalure,	Le quartier défectueux,
L'étonnement de sabot,	Le fic ou crapaud,
La fourmilière,	La cerise,
La forme,	La fourbure.

D. *Qu'est-ce qu'une atteinte?*

R. C'est une blessure que le cheval s'est faite avec un de ses pieds, ou qu'il a reçue d'un autre cheval sur une partie quelconque : mais ici nous entendons celle que l'animal reçoit à la couronne avoisinant le sabot.

L'atteinte peut être profonde ou légère; elle peut être située en devant, ou sur les quartiers, ou sur les talons. Sa conséquence vient de sa position et du plus ou moins de profondeur qu'elle a : en général une atteinte est peu de chose. Le remède qu'on emploie se réduit à des poudres dessicatives, et c'est l'affaire de quatre à cinq jours pour la guérir; mais une atteinte qui est située sur le quartier ou sur le talon, et dont la peau a été enlevée jusqu'au cartilage, produit pour l'ordinaire un javart. *Voyez* ci-après cette maladie.

L'atteinte que le cheval se donne lui-même d'un pied sur l'autre en trottant, vient de la ferrure, ou de la faiblesse ou mauvaise construction

©ENVA

du cheval ; à cette dernière cause il n'y a point de remède : dans ce cas le cheval est réputé se couper de nature. Quant à celle qui est occasionée par la ferrure, on y remédie en ferrant court et juste dans la branche du fer de dedans, en mettant un fer étampé en pince et en dehors de la branche : celle de dedans doit être mince, étranglée et rentrée en dedans de la sole.

Lorsque l'atteinte a été profonde, et qu'au bout de cinq à six jours elle ne guérit pas avec les dessicatifs, et qu'elle produit au contraire une sérosité roussâtre, il faut promptement frotter la plaie jusqu'au sang, et y appliquer un plumasseau chargé d'un digestif composé de térébenthine, de basilicum et du jaune d'œuf à partie égale.

Il faut pour que ce moyen puisse être employé avec efficacité, que l'atteinte ne soit pas encornée, et qu'elle soit de plus de cinq à six jours. Il faut en un mot que l'irritation et l'ulcère qui la constitue soient chroniques.

Lorsque la suppuration est bien établie, on continue la térébenthine seule et jusqu'à parfaite guérison, en se servant d'un bandage pour contenir le plumasseau.

La térébenthine est inutile pour terminer la guérison quand l'ulcère est redevenu à l'état de simplicité.

D. *Qu'est-ce qu'une avalure?*

R. A bien dire, l'avalure n'est point une maladie, mais est une preuve qu'il y en a eu une à la couronne, laquelle peut avoir été occasionée par une atteinte, une enclouure, une seime, des raies de feu qu'on a appliquées sur la couronne, ou par d'autres causes quelconques.

L'avalure est une séparation qui s'est faite de la peau avec la muraille, et qui avec le temps, à mesure que le sabot pousse, s'éloigne de la couronne. L'avalure diffère de la seime en ce qu'elle

©ENVA

présente une ouverture transversale, au lieu que celle de la seime est de haut en bas et suit la direction des fibres du sabot. L'avalure peut être plus ou moins grande en raison de la plaie qui l'a produite : par exemple, celle d'une atteinte est moins grande que celle qu'a occasionée une matière soufflée au poil; celle-ci sera moins grande qu'une qui sera survenue à la suite d'une fourbure ou d'un feu mal mis à la couronne. L'avalure, une fois descendue au-delà de la gouttière, ne fait plus boiter le cheval : ainsi à cette maladie il n'y a pas de remède à tenter; d'ailleurs la corne n'est point susceptible de se cicatriser comme la chair.

D. *Qu'entendez-vous par un étonnement de sabot?*

R. On appelle étonnement de sabot un ébranlement dans le pied du cheval occasioné par une mémarchure arrivée dans un trou ou entre deux pavés; par un coup que le cheval aura reçu sur la muraille, ou par un coup de brochoir que le maréchal aura donné en voulant rabattre un pinçon.

On reconnaît cette maladie en frappant sur la muraille, et l'endroit où l'animal paraît sensible est celui où il a été blessé. Le remède est de parer le pied également, de faire ensuite une saignée à la pince, et, après l'avoir pansée, de mettre une emmiellure dans la sole, qu'on contiendra avec des éclisses, et une autre à l'entour de la muraille, qu'on maintiendra avec une enveloppe et une ligature. Quelquefois il arrive que la boiterie du cheval augmente; que la couronne dans l'endroit lésé se tuméfie; ce qui annonce une matière qui veut souffler au poil. Alors on ne doit pas attendre cet événement; il convient dans ce cas de faire une ouverture du côté de la sole, comme si on avait une enclouure à traiter; mais il arrive quelquefois que le pus est établi, et qu'il ne se présente pas par cette ouverture, par la raison qu'il s'est établi à la partie moyenne de la muraille;

©ENVA

alors on est obligé de faire une seime artificielle, c'est-à-dire qu'on doit fendre avec la rénette la muraille au-dessous de la tumeur ou de la grosseur de la couronne, depuis cette partie jusqu'à sa région moyenne. L'opération étant faite et le pus en étant extrait, on panse la plaie comme une seime naturelle. Cette maladie n'a pas d'autres suites quane elle est prise à temps; mais lorsqu'on l'a négligée elle peut avoir toutes les conséquences de l'enclouure.

D. *Qu'est-ce qu'une fourmilière?*

R. C'est un vide qui se trouve entre la muraille et la chair cannelée, et qui règne depuis le haut jusqu'en bas. Cette maladie reconnaît pour causes celles de l'étonnement de sabot; mais le plus souvent elle vient de l'application d'un fer chaud qui aura desséché le pied; ce qui est assez ordinaire aux pieds faibles, où elle vient à la suite d'une fourbure. La cause qui vient d'un coup demande à être traitée comme l'étonnement du sabot; celle qui vient de l'application d'un fer chaud exige qu'on pare le pied jusqu'à la rosée, et qu'on mette des plumasseaux autour de la sole, imbibés d'essence de térébenthine, et qu'on tienne le sabot humecté de toutes parts par quelque onctueux.

Quant à la cause qui produit la fourmilière et qui vient de la fourbure, il n'y a point de remède. On reconnaît facilement celle-ci par une large ouverture qui existe toujours en pince lorsqu'on ferre le cheval, et qui s'étend même sur les quartiers, au lieu que celle qui vient des autres causes ci-dessus, principalement celle qui est produite par le fer chaud, ne laisse en pince qu'un petit espace qui, quand on le sonde, se trouve régner jusqu'à la couronne; en quoi elle diffère de celle de la fourbure, puisque dans celle-ci la sonde ne saurait pénétrer plus loin que vers la partie moyenne de l'os du pied où commence cette séparation.

©ENVA

D. *Qu'appelez-vous une forme ?*

R. La forme est une grosseur qui survient aux parties latérales du pied, tant de devant que de derrière, mais plus rarement à ce dernier. Elle peut exister en dedans ou en dehors, et assez souvent des deux côtés en même temps, et il n'est pas rare d'en voir quatre aux pieds de devant.

La forme est naturelle ou accidentelle ; la naturelle est une ossification du cartilage latéral qui vient aux poulains peu de temps après leur naissance, et qui arrive aux chevaux qui ont principalement le pied plat et les talons bas.

La forme accidentelle vient d'un coup ou d'un effort dans cette partie; celle-ci se distingue de la première en ce qu'elle présente simplement une grosseur au-dessus du sabot, et dont le principe est une tumeur inflammatoire qui, pour l'ordinaire, devient squirrheuse, au lieu que la première s'annonce par une grosseur dans le quartier, qui insensiblement gagne la couronne, par la raison que l'ossification du cartilage commence à se former par le bas, et une fois formée elle donne la figure au sabot; ce que n'a pas toujours la forme accidentelle.

A la forme naturelle il n'y a point de remède; à celle qui vient d'accident il faut commencer par y appliquer des cataplasmes émolliens tant qu'il y a de la douleur et de la chaleur ; ensuite employer les résolutifs, tels que les décoctions de plantes de thym, de sauge, de serpolet, ou autres de cette classe, à moins qu'il ne veuille se former un abcès; ce qu'on reconnaîtra à une dépression qui se fait sous le doigt en y touchant, et qui le repousse sur-le-champ ; à une partie blanchâtre qu'on remarque à la peau et qui est ordinairement dénuée de poil. Alors, si la tumeur tournait ainsi, on y appliquerait un emplâtre de basilicum pour hâter cette suppuration. Cette suppuration étant bien établie, on doit ouvrir cette grosseur

©ENVA

avec un bistouri, de haut en bas, et ne jamais y mettre le feu, car ce serait le moyen d'occasioner d'autres accidens, et surtout la gangrène, si on l'appliquait avant que la suppuration soit établie : il en est de même de toutes les tumeurs de ce genre qui peuvent survenir sur toute l'habitude du corps du cheval. L'abcès étant ouvert, on traite la plaie avec la térébenthine seule jusqu'à parfaite guérison.

Si, après avoir employé les résolutifs l'espace de trois semaines environ, la forme ne diminue pas, et qu'elle devienne insensible, alors il faut y appliquer quatre à cinq raies de feu, dont la première sera sur le centre de la grosseur, et toujours dirigée de haut en bas, tel qu'il a été dit plus haut : l'opération faite, on mettra une cirouane, et s'en tenir là. Quand l'escarre est tombée, il est à propos de mettre le cheval dans une prairie, et encore mieux, de l'envoyer au labour, pour entretenir le jeu de cette partie et éviter l'ossification du cartilage.

D. *Expliquez-nous ce qu'on entend par un javart?*

R. Le javart est une mortification de peau avec suintement, accompagnée de douleur, qui se détache de son corps par le moyen de la gangrène, et qui est toujours fétide. Cette portion de peau est nommée bourbillon, et ressemble assez au furoncle ou clou qui survient à l'homme.

Cette définition n'est pas exacte : il ne peut y avoir mortification et douleur en même temps. Le javart est une inflammation du tissu cellulaire sous-cutané qui se propage à la peau; elle est accompagnée d'une douleur vive, et suivie pour l'ordinaire de la mortification d'une partie de la peau et du paquet de vaisseaux qui pénétraient cette région.

A raison de sa situation, le javart a retenu différens noms : il est nommé nerveux ou tendineux,

©ENVA

s'il est situé plus haut que la couronne, tel qu'au paturon, ou sur le canon, ou ses parties voisines; il est nommé javart encorné, s'il touche la corne; mais comme la situation ne fait point le caractère, nous le diviserons en trois espèces, qui sont le javart simple, qui n'attaque que le corps de la peau et le tissu sous-cutané; le javart nerveux ou tendineux, qui, outre la peau, attaque les tendons ou leurs tissus; et le javart encorné, cartilagineux, qui attaque les cartilages latéraux de l'os du pied.

D. *Quelle est la cause des javarts?*

R. Les causes qui produisent les javarts sont de fortes contusions, les boues âcres, les fumiers, les urines, la malpropreté en général.

D. *A quoi reconnaît-on le javart?*

R. On s'aperçoit d'un javart par une chaleur, une sensibilité plus marquée dans cet endroit que partout ailleurs : quelques jours après on trouve le poil hérissé dans ce même endroit, accompagné d'une sérosité qui s'écoule de la partie qui doit s'en détacher. Les jours suivans cette sérosité augmente, la tumeur est fétide; on voit le bourbillon se décerner, et ensuite tomber par la suppuration qui ne tarde pas à s'y établir, et qui hâte sa chute. Cet escarre, ou ce bourbillon, est plus ou moins large, plus ou moins profond; ordinairement il est de la largeur d'un écu de six livres, et on en a vu assez souvent dans le paturon dont la peau s'est dépouillée entièrement jusqu'à la couronne, et dont la cause était toujours une de celles ci-dessus. Le bourbillon étant détaché, on voit une plaie noire qui par le traitement ne tarde pas à devenir de bonne qualité.

D. *Quelle conséquence peut-il arriver d'un javart?*

R. Le javart sera plus ou moins conséquent suivant que la mortification aura été plus ou moins

©ENVA

profonde, et suivant la partie sur laquelle il sera situé. Un javart qui est large et peu profond n'a pas de suite; la plaie est simple et se guérit facilement; mais si le bourbillon qui se détache de la peau est étroit et profond, il arrive pour l'ordinaire qu'il s'ensuit une fistule. Le javart qui est situé sur un tendon, et dont la gaîne est attaquée, est réputé grave; mais s'il est situé sur les quartiers et qu'il ait gâté le cartilage latéral, le mal est encore plus grave, parce qu'il produit un javart cartilagineux.

D. *Quel est le traitement du javart?*

R. Comme nous avons établi trois espèces de javarts, nous établirons par conséquent trois espèces de traitemens différens.

Le javart simple demande qu'on emploie dans le commencement les cataplasmes émolliens; mais si ce remède n'y fait rien et qu'on s'aperçoive d'un suintement, il faut alors appliquer un emplâtre maturatif, tel que le basilicum, pour hâter la chute de l'escarre ou du bourbillon. Si au bout de cinq à six jours ce bourbillon ne tombe pas, et qu'il ne tienne qu'à un très-petit filet, on remettra le même plumasseau ou le même emplâtre pour le pourrir davantage, et on attendra qu'il soit tombé; on se gardera bien de le couper ou de l'arracher, car de tels fils annoncent des portions tendineuses, qui sont presque toujours la cause des javarts nerveux. Le bourbillon étant tombé, on voit une plaie noirâtre et peu profonde, dont les bords de la peau paraissent comme avoir été coupés avec des ciseaux. Après avoir lavé tous les environs de cette plaie, on applique dessus un digestif, composé d'un tiers de basilicum, de térébenthine et du jaune d'œuf, dont on délaiera le tout avec de l'essence de térébenthine qu'on étend sur un plumasseau de la largeur de la plaie, et qu'on contient par une enveloppe et une ligature.

Quand le bourbillon est détaché, ce remède est

©ENVA

inutile : les lotions de vin tiède la propreté suffisent toujours; il faut cependant toujours garantir la plaie du contact de l'air, soit avec une enveloppe, ou mieux avec des étoupes hachées.

On continuera ce médicament jusqu'à ce que la plaie soit rouge et que le pus soit blanc et épais; ce qui arrive sous trois ou quatre jours; ensuite on continue l'usage de la térébenthine seule jusqu'à ce que la plaie soit prête de se cicatriser, et on termine la cure par quelque poudre dessicative, telle que celle d'os de mouton calcinée, de vieux cuirs brûlés, etc.

Je le répète, ces soins sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Si ce javart simple, au lieu de tourner comme nous venons de le dire, vient au contraire à produire plus de suppuration que ne peut en fournir l'étendue de la plaie, il y a tout lieu de croire que la plaie est devenue fistuleuse : on s'en aperçoit assez par ses bords, qui sont livides, élevés, renversés et quelquefois noirâtres. On s'en assure encore plus aisément au moyen de la sonde qu'on introduit dans la plaie; alors on ne tarde pas à apercevoir la résistance que lui oppose le tendon qui annonce la fistule, occasionée par une partie de sa gaîne et quelquefois de son corps. Lorsque la fistule est une fois bien reconnue, on prend une sonde cannelée qu'on introduit jusqu'au fond de la plaie, et de l'autre main on glisse dans sa rainure un bistouri étroit, et on débride la plaie ou d'un seul temps ou de deux, suivant que le sinus est plus ou moins droit; il convient même quelquefois d'emporter une portion de peau de chaque côté, pour empêcher non-seulement que les bords de la plaie ne se referment, mais encore pour favoriser la chute de la portion tendineuse qu'on appelle filandre. Cette opération étant faite, on introduira dans la plaie de petites tentes de teinture de myrrhe et d'aloès, et on finira par poser plusieurs plumas-

©ENVA

seaux qu'on contiendra avec une enveloppe. Au bout de trois jours on lèvera l'appareil, et on pansera la plaie de même : le surlendemain de ce second appareil on la pansera avec un digestif, tel qu'il a été dit ci-dessus. La filandre une fois tombée, on voit le fond de la plaie se remplir, et venir de niveau avec la peau; alors on continue avec la térébenthine seule, et on finit, comme ci-dessus, par les poudres dessicatives.

Il faut encore supprimer tous ces remèdes, qui ne font qu'irriter une plaie qui est déjà très-douloureuse par elle-même : on entretient la propreté avec de l'eau tiède en lotion ou en injection; et l'on prévient surtout le séjour du pus par des opérations variables, suivant les positions diverses des dépôts. On prévient le contact de l'air par des étoupes hachées que l'on introduit dans la plaie, et que l'on tient par une enveloppe quand elles ne peuvent se maintenir elles-mêmes.

D. *Ce que vous venez de dire regarde bien le javart simple et le javart nerveux; mais expliquez-nous le traitement qu'on doit faire au javart encorné et au javart cartilagineux?*

R. Le javart encorné, qui fait toujours des progrès rapides, exige le plus promptement possible une opération dont l'étendue varie suivant la gravité de la lésion. Le furoncle n'existe-t-il qu'au biseau? on met la partie malade à nu, et l'on amincit les parties de corne qui avoisinent, afin de prévenir de nouveaux ravages. Le quartier de la muraille est-il totalement séparé par la suppuration? on l'enlève; quelquefois même on est contraint de faire une dessolure partielle. Dans tous ces cas graves il faut toujours préparer le pied à l'opération, et confectionner un fer approprié, celui qui convient à une branche tronquée; l'autre, au contraire, doit être un peu plus longue qu'à l'ordinaire, pour retenir les tours de ligature. Avant de l'appliquer, on pare le pied de manière à ce que le quartier et le talon

©ENVA

du côté malade soient à la rosée, c'est-à-dire qu'ils suintent quelques gouttes de sang : on fait alors porter son fer, et on l'attache pour faire des avant-trous seulement ; on l'enlève ensuite. Puis, pour détacher la corne déjà séparée par le pus, on fait une rainure sur la muraille à une distance fixée par l'étendue du mal, qui ne pénètre que les deux tiers de la paroi environ. C'est alors que l'on abat l'animal, quand la gravité de l'opération l'exige. On fixe le pied malade d'une manière convenable, et l'on serre le paturon avec une ligature pour prévenir l'abord du sang. L'opérateur continue sa rainure à fond ; il s'arme ensuite du bistouri à lame courte et fixe, et détache le quartier de la sole ; soulève ensuite la portion de muraille à détacher vers l'angle inférieur, la fait saisir avec des tricoises par un aide qui la renverse avec précaution sur le talon. Il unit la plaie, enlève toutes les parties lésées, et il applique le fer, puis l'appareil, de manière à ce que la compression soit égale, surtout sans être trop forte.

On ne lève ordinairement le premier appareil que le septième ou le cinquième jour en été, et en hiver le sixième ou le huitième jour ; ce qui, du reste, peut dépendre d'une infinité de circonstances. Toutes les fois que l'on panse la plaie, il faut avoir la précaution d'égaliser la nouvelle corne, afin d'éviter l'inégalité dans la compression.

On modifie l'opération selon les complications du mal. Si, par exemple, il y a division de la peau, il faut avoir grand soin de ne pas l'entretenir en mettant un corps étranger entre les parties désunies.

Le javart cartilagineux est une carie du cartilage ; et, soit que cette maladie vienne d'une atteinte, d'une enclouure, d'une bleime, d'une seime ou d'un javart simple, on lui donne néanmoins le titre de javart cartilagineux.

Le javart cartilagineux ne diffère du javart nerveux qu'en ce que, dans celui-ci, le fond de la

©ENVA

plaie, ou la fistule, n'est entretenu que par une portion tendineuse; au lieu que, dans le premier, ce même fond est entretenu par la carie du cartilage, qui produit un pus à peu près semblable à celui du javart nerveux.

Lorsqu'on a la certitude que le javart est cartilagineux, ce qu'on reconnaît en introduisant la sonde, par la résistance qu'elle éprouve, il ne reste pas d'autres moyens d'obtenir la guérison qu'en extirpant totalement le cartilage, à moins que le javart ne soit situé à la pointe du talon, où ce cartilage est composé de petits paquets qui se détachent et tombent comme si c'était un bourbillon de peau; mais lorsqu'il est situé sur les quartiers, il exige l'opération.

D. *Comment pratique-t-on cette opération?*

R. Le maréchal, avant que de rien entreprendre, doit s'assurer de la cause qui a produit le javart, s'il y a complication, et si le cartilage qu'il va extirper n'est pas en partie ossifié.

Nous disons complication, parce qu'un javart peut avoir été occasioné par une seime qui demande qu'on enlève plus de corne; il peut avoir été occasioné par une bleime qui demande la dessolure en même temps que l'extirpation du cartilage. Il arrive quelquefois que la carie a été produite par trois maux les uns après les autres, et qu'au moyen de l'opération ils existent encore: un état de plaie semblable présente la maladie la plus grave qui puisse arriver au pied du cheval.

D. *Comment procède-t-on à cette opération?*

R. Pour bien concevoir de quelle manière on doit procéder à cette opération, il est nécessaire de détailler les moyens suivant les causes ci-dessus.

Le javart cartilagineux qui a été produit par une atteinte, ou un javart simple sur le quartier,

©ENVA

ou vers la pince, demande qu'avant toutes choses le maréchal prépare son appareil; ensuite il doit déferrer le cheval, lui parer le pied également, lui râper la muraille en travers, de la largeur d'un doigt, à l'endroit de la couronne et de toute l'étendue qu'occupe le cartilage dans le sabot, au point que la corne paraisse blanche et soit flexible sous le doigt.

Cette méthode est vicieuse; elle occasione toujours une avalure très-difforme; il est préférable d'enlever le quartier jusqu'à la sole, après avoir fait une rainure.

Le pied étant ainsi préparé, on met le cheval dans le travail ou on le jette à terre, comme il a été dit ci-dessus; on lui met un torche-nez et une corde dans le paturon pour arrêter le sang, à ce qu'il n'empêche pas l'opérateur d'agir, et qu'il ne lui cache point les parties sur lesquelles il va opérer. Quand les jambes sont arrêtées et qu'il y a toutes facilités pour l'opération, le maréchal alors prend un bistouri et en pose la lame à un demi-travers de doigt au-dessus de la couronne, et il l'enfonce dans la direction transversale du pied, comme s'il voulait couper la jambe.

Il faut maintenant renoncer entièrement à cette méthode qui ne doit plus être pratiquée.

Son bistouri étant parvenu au cartilage, qu'il coupe en deux, il doit le renverser, le dos du côté du paturon, et il emporte, autant qu'il peut, une partie de la chair de la couronne et de la gouttière de la muraille : cette première section doit se faire en un ou deux temps, sans bavures ni dentelures.

On peut, et il faut toujours, se dispenser d'enlever la chair de la couronne quand elle n'est pas altérée au point de devenir nuisible à la régularité de la cure, de même que la peau qui recouvre le cartilage; ces organes sont absolument nécessaires pour que la cure soit radicale et solide.

©ENVA

Cette partie, qui est un composé de peau, de cartilage, de chair de la couronne et du sabot, étant enlevée, le maréchal alors quitte son bistouri pour prendre la feuille-de-sauge, et il emporte à plusieurs reprises tout le cartilage qui y est, en prenant bien garde de toucher la capsule ou le ligament latéral. Comme ce cartilage est situé sur les parties latérales de l'os du pied, et qu'on ne saurait l'enlever entièrement avec cet instrument, le maréchal est donc obligé de le quitter pour prendre la rénette, avec laquelle il gratte l'os, et enlève la partie du cartilage qui y est fixé. Après avoir détruit toutes substances cartilagineuses dans cette partie, il extirpe celle qui se trouve dessous la peau dans la partie supérieure de la plaie : cette opération pour être bien faite doit présenter la plaie de la forme du cartilage qu'on aurait disséqué.

On a beaucoup perfectionné l'opération du javart cartilagineux. Après avoir enlevé le quartier de la muraille, comme je l'ai indiqué plus haut, l'opérateur s'arme d'une feuille-de-sauge double, la plonge sous le bourrelet et sous la peau qui recouvre le cartilage, détache ces parties avec les deux tranchans de l'instrument qu'il met de côté pour prendre une feuille-de-sauge simple, avec laquelle il enlève en une ou plusieurs fois la partie postérieure du cartilage; puis faisant tendre le paturon du côté opposé où existe le mal, pour éviter le boursouflement de la capsule articulaire, il enlève les parties du cartilage avec la feuille-de-sauge. Avant d'appliquer l'appareil il s'assure qu'il ne reste plus de cartilage et que la plaie est bien nette. Cet appareil doit être placé avec les mêmes précautions que celui du javart encorné; il faut surtout avoir le soin de ne pas interposer d'étoupes entre la peau séparée et le fond de la peau, pour prévenir une difformité très-grave. Les soins subséquens pour les pansemens doivent être suivis attentivement pour obtenir une cure régulière et solide. Quand on veut faire travailler l'animal avant que la corne

©ENVA

du quartier soit devenue très-solide, on protège cette partie en mettant un fer à planche.

L'opération étant faite, on pose son appareil, après avoir attaché le fer, en commençant par remplir la plaie avec les plus petits plumasseaux chargés de térébenthine, observant bien de comprimer également, à ce que la capsule de l'articulation ne surmonte pas. Quand toute la plaie est garnie de plumasseaux, on pose une large ligature qu'on arrange en doloir ou en recouvrement, de manière qu'elle fasse fonction d'enveloppe, et qu'elle comprime fortement les plumasseaux de toutes parts. On prendra bien garde, en la posant, de ne pas la passer sur la peau de la couronne, car il s'ensuivrait une mortification de peau, qui, étant en pince, attaquerait le tendon extenseur et le cartilage opposé si elle comprimait la peau de la couronne du quartier; ce qui formerait un second javart, qu'il faudrait opérer. Par-dessus cette ligature on met une enveloppe sur laquelle on a étendu quelque onguent gras, pour détendre le sabot, et qui, en même temps, contient l'appareil du quartier et celui de la sole.

Cet appareil restera ainsi huit jours si c'est l'hiver, et cinq jours si c'est l'été. Au premier qu'on lèvera on posera de pareils plumasseaux chargés du même médicament, sans chercher ni à sonder ni à nettoyer la plaie, parce qu'autrement le sang y viendrait; d'ailleurs la plaie est en si mauvais ordre, qu'on ne saurait y rien distinguer : trois jours après on lèvera le second; on continuera ensuite tous les jours, et le pansement sera comme ci-dessus.

Après quelques appareils, la plaie commence à devenir unie, d'une couleur de cerise, et la suppuration est assez établie : alors, en levant les plumasseaux qui avoisinent la plaie, on examine ceux qui sont les plus chargés de suppuration, et ce sont ceux qui recouvrent la partie de la plaie sur la-

©ENVA

quelle il doit se former un fond ou fistule, et ce fond arrive ordinairement vers la pince. On reconnaît ce fond par un petit bouton noirâtre : dans ce cas on sonde la plaie, et on trouve le fond. Ce sinus ou cette fistule annonce toujours qu'il est resté une portion de cartilage sur la partie latérale de l'os du pied : ce fond ne s'est point, à bien dire, formé, mais ce sont les chairs qui environnent cette partie cartilagineuse qui ont surmonté. Lorsqu'on est bien assuré de ce fond et de sa situation, on prend la rénette et on gratte ou on rugine l'éminence latérale de l'os du pied où est située cette portion de cartilage. En ruginant cette éminence dans tout son pourtour, on est assuré d'enlever tout le cartilage qui y reste, et on n'est plus dans le cas de revenir une troisième fois à l'opération; de plus, c'est que l'exfoliation se fait promptement, et la cure en va plus vite. Un cheval opéré d'un javart cartilagineux demande six à sept semaines au plus pour en obtenir une guérison parfaite, en supposant qu'on soit obligé d'en revenir à une seconde et troisième opération; mais si on est assez adroit pour emporter le cartilage en entier dès la première, c'est l'affaire de trois semaines ou un mois au plus.

Lorsqu'on a opéré une seconde fois, il est rare qu'on réitère une troisième. Cependant, comme il se forme un petit fond après cette seconde opération, on entretiendra son ouverture avec de l'éponge préparée ou un petit bourdonnet dur, et d'une figure conique, dont on introduit la pointe dans cette ouverture, qu'on fait entrer de force, et qu'on contient par d'autres plumasseaux pareillement durs; ce qui élargit ce fond, et facilite la sortie de la pièce d'os ou de cartilage.

Il arrive quelquefois que le cheval étant bien guéri de son javart, il lui reste au-dessus de la couronne une grosseur qui ne se dissout pas par aucun remède : alors il faut y appliquer quatre à

©ENVA

cinq raies de feu. Cet accident arrive ordinairement aux pieds de devant; de même qu'il arrive assez souvent qu'un cheval bien opéré de devant reste boiteux; ce qui n'arrive jamais, ou presque jamais, aux pieds de derrière.

Le feu étant mis, ou on frotte la partie avec de l'huile de laurier, ou on y applique une cirouane, tel qu'il a été dit.

Si le javart a été occasioné par une seime ou une enclouure, alors l'opération est plus grande et demande qu'on enlève une partie du quartier, et la totalité de la chair de la couronne dans l'endroit de la seime; voici comme on procède à cette opération.

Le maréchal, après avoir déferré, abattu son pied, arrangé la branche du fer du côté affecté et paré la sole, emporte avec son boutoir toute la partie de muraille qui est détachée de la chair cannelée; ensuite il examine avec la sonde si l'os du pied est carié, et dans quel endroit cette carie est située; alors il quitte sa sonde pour prendre la feuille-de-sauge, et il coupe toute la partie de la chair cannelée qui surmonte les deux bords de la muraille, ou celle qui est de mauvaise qualité. Si l'os est carié, il quitte cet instrument, après avoir fait cette première opération, pour prendre la rénette, avec laquelle il gratte l'os, et emporte toute la partie noire qui y est.

Après avoir opéré la seime, et fait l'extirpation du cartilage, tel qu'il est dit ci-dessus; quant à l'appareil, après avoir attaché le fer et mis dans le pied une emmiellure, il panse les deux plaies qui n'en font plus qu'une, et il pose ses plumasseaux, comme il a été dit ci-dessus, en se servant de la térébenthine et de son essence.

Si l'on emploie un médicament pour panser cette plaie, ce ne doit pas être de la térébenthine, mais bien de l'eau-de-vie, et mieux encore du vin faible.

©ENVA

La partie qui se guérit la première est la seime, parce qu'une fois l'exfoliation faite, l'os se recouvre facilement de chair, et la corne ne tarde pas à y venir.

Le cheval étant bien guéri et la corne revenue, le maréchal mettra un fer léger dont la branche du côté du javart soit mince, étranglée, et aille porter, en diminuant d'épaisseur, sur la pointe du talon, qui est la partie de corne qui pousse le plus promptement, et qui est la seule, après une telle opération, qui puisse donner du soutien au fer. Le fer sera donc forgé, étampé, ajusté et broché de manière que tout le poids du corps porte sur la voûte du fer, sur la branche opposée, et que le quartier et le talon opérés, le pied étant posé à terre, puissent être en l'air; ce qui lui donnera la facilité de pousser.

Le fer à planche est de beaucoup préférable; nous l'avons déjà plusieurs fois indiqué.

On se contentera de graisser tous les jours le sabot, jusqu'à ce que l'avalure ou le nouveau sabot soit descendu au point de recevoir des clous.

Si le javart a été occasioné par une seime, et que celle-ci l'ait été par une bleime, ce qui forme la complication la plus grande, alors on doit couper tout l'angle du sabot, et voici comme on y parvient.

Après avoir préparé un fer léger et étranglé, dont les branches soient droites, affilé des clous très-courts, et généralement tout ce qui concerne l'appareil (le fer à branche courte, dit *javart*, convient beaucoup mieux), on commence par préparer la sole, tel qu'il a été dit en parlant de la manière de dessoler; ensuite on emporte avec le boutoir toute la partie de muraille qui se trouve depuis la seime jusqu'à la pointe du talon, ou au moins l'amincit-on de manière qu'elle fléchisse sous le doigt, et qu'on puisse l'emporter facilement avec

©ENVA

le bistouri. Quand cette muraille est préparée, ainsi que la sole, on enlève premièrement cette seconde partie, et après on coupe tout le quartier et le talon. Par cette opération, on enlève tout le cartilage, la chair cannelée et celle de la couronne qui le recouvre, de manière que l'opération étant faite, le talon soit emporté dans toute sa totalité, et que la plaie ait une figure triangulaire.

Cette opération, que Lafosse recommande comme un moyen extrême, doit être employée plus souvent; elle n'est pas plus grave qu'une opération partielle; la cure du mal en est même plus prompte.

Nous avons indiqué les changemens avantageux que l'on doit faire subir à ce mode opératoire.

Pour ce qui est du pansement et de la manière de poser son appareil, il doit être le même que ci-dessus quant au javart, et on arrange la sole comme il a été dit en parlant de la dessolure; mais on commence toujours à la panser la première, parce que les éclisses qu'on y met servent de contentifs à l'appareil du javart.

Comme dans cette opération il y a plus de facilité d'enlever tout le cartilage de dessus l'os, il est rare qu'on soit obligé à une seconde opération : la plaie, quoique très-grande, se guérit facilement si on a soin de toujours comprimer également. La plaie étant guérie et la corne revenue, on pose un fer tel qu'il est dit ci-dessus, et on entretient la souplesse du sabot avec des corps gras.

D. *La manière de traiter les différentes espèces de javarts que vous venez de détailler, est-elle la plus communément suivie ?*

R. Cette méthode, qui demande une parfaite connaissance du pied, étant ignorée de la plus grande partie des maréchaux, fait que dans la crainte qu'il ne leur arrive quelques accidens dans l'opération, ils s'en tiennent à la routine ordinaire,

©ENVA

qui est d'employer le feu et les caustiques pour manger les filandres.

On a employé fort souvent et l'on emploie encore avec avantage le feu pour guérir les javarts simples qui avoisinaient la couronne; je conseille, quoique cela, d'être très-prudent dans l'usage de ce moyen.

Par exemple, si le javart est nerveux, au lieu de débrider le fond de la plaie, ils y appliquent une pierre de vitriol, qui ne tarde pas à faire une escarre plus ou moins considérable. Comme cette escarre s'étend plus qu'elle n'approfondit, la fistule se trouve toujours exister, et fournit beaucoup de pus; alors ils appliquent de nouveau une seconde pierre, puis une troisième, etc; et ils font tant, que d'une petite filandre, ils en font une grande, parce que la pierre a attaqué le tendon.

Quoique la cautérisation avec la pierre infernale est un mauvais moyen, puisqu'il détruit la peau qu'il faut conserver, il est toujours préférable d'agrandir l'ouverture fistulaire avec le bistouri, et d'en mettre le fond à découvert.

D'autres maréchaux qui se croient plus habiles ont de petits couteaux à feu, de la longueur et de la largeur d'une pièce de six sous, qu'ils mettent rougir, avec lesquels, et à plusieurs reprises, ils enlèvent des portions de peau et de tissu, comme on enlèverait un cerneau de sa coquille. Souvent ils vont jusqu'au tendon, et l'escarre qui en tombe est si considérable qu'il s'en trouve attaqué. De cette manœuvre il survient des suites qui rendent le cheval incurable; souvent périt-il de la fièvre dans le cours du traitement; et si le hasard permet qu'il en guérisse, la cure n'a pas lieu sans avoir été prolongée de beaucoup.

Ces mêmes gens ont-ils un javart encorné à traiter? Ils en usent de même; et comme le cartilage est plus large que le tendon, ils sont obligés d'ap-

©ENVA

pliquer à plusieurs reprises ou leur pierre de vitriol ou le feu. Ce traitement dure quelquefois un an et plus, et même dix-huit mois; et au bout de ce temps, le cheval en périt, ou le mal est incurable, par la raison qu'à force de mettre des caustiques ils attaquent le ligament latéral ou la capsule.

Le débridement et l'excision des parties altérées est ce qui convient le mieux; on seconde ce moyen simple en ayant le soin d'entretenir la propreté, et surtout en évitant l'accumulation de la matière purulente.

D. *Qu'est-ce qu'un quartier défectueux ?*

R. C'est celui dont la muraille du quartier est mollasse, raboteuse, filamenteuse, inégale, semblable à des sillons de terre qu'aurait formés une charrue, et dans laquelle on ne saurait implanter des clous d'une manière solide. La cause vient ou de l'enlèvement de la chair de la couronne, ou des caustiques, ou du feu qu'on aura appliqué, et souvent encore faute d'avoir comprimé la plaie. Cette maladie peut survenir à la suite d'une seime, d'une enclouure, et plus souvent d'un javart encorné. Lorsque l'accident commence, on ne peut le guérir qu'en faisant une seconde opération et en observant de bien comprimer : lorsque le quartier est descendu, il n'y a plus de remède; il faut se contenter d'appliquer un fer dont l'étampure réponde aux endroits où se trouve la bonne corne; la branche de ce côté doit être mince, et aller reposer sur la pointe du talon.

On soulage mieux un quartier faible ou un faux quartier avec un fer à planche, qu'avec celui recommandé par Lafosse, pourvu toutefois qu'il y ait une bonne fourchette.

D. *Qu'est-ce qu'un fic?*

R. On nomme fic ou crapaud un délabrement total de la fourchette de corne avec putridité, qui

©ENVA

met la fourchette charnue à découvert, laquelle se tuméfie, devient filamenteuse et de la forme d'un chou-fleur; c'est, à bien dire, un poireau dans cette partie, dépourvu de toute sensibilité, et abondant en sérosité.

Le fic ou crapaud est une inflammation chronique des vaisseaux blancs des régions où on l'observe le plus souvent.

D. *Quelles sont les causes qui produisent le fic?*

R. Le fic vient de la saleté ou des ordures dans lesquelles le pied séjourne, ou de l'âcreté des boues, ou à la suite des eaux dans le paturon, qui, à force de couler, séparent la fourchette de corne de la peau, et insensiblement de toute la charnue, ou à la suite d'une blessure, d'un clou-de-rue, et le plus souvent d'un coup de boutoir donné dans cette partie.

Ces dernières causes ne peuvent occasioner seules le crapaud; il faut toujours que de nouvelles viennent s'y réunir, comme la malpropreté, l'humidité, ou le déplacement d'une irritation ancienne des parties inférieures de la peau du membre.

Cette maladie peut arriver à un cheval dont les pieds sont bien construits : nous disons bien construits, parce que, comme il a été exposé en parlant de la structure du pied, la fourchette dans les beaux pieds est petite, les talons sont hauts: d'après cela, il est aisé de concevoir que toute humidité qui s'y portera doit y séjourner et la ronger, si elle ne trouve pas un corps dur qui la comprime sans cesse, et c'est ce qui arrive dans ces sortes de pieds dont la fourchette ne porte pas à terre. Cette maladie n'arrive pas aux chevaux dont le pied est plat, et qui ont les talons bas, par la raison que la fourchette pose toujours à terre, malgré les fortes éponges que les maréchaux font à leurs fers, quoique cependant il puisse arriver des fics à ces pieds-là comme aux bons, si on a maltraité une plaie, ou qu'on ait

©ENVA

donné un coup de boutoir dans cette partie, et qu'on l'ait négligée; mais jamais la malpropreté, ni les boues, ni les eaux dans le paturon, n'engendreront un fic; mais une des causes du fic la plus ordinaire vient de ce qu'on a paré la sole.

D. *Le fic est-il une maladie grave, et peut-il en arriver des suites fâcheuses?*

R. Le fic est plus ou moins grave en raison de la cause qui l'a produit, en raison de son siége et de sa qualité. Par exemple, un fic qui aura été occasioné par un coup de boutoir, ou qui aura été produit par un clou-de-rue, ou une plaie négligée, est bien plus facile à guérir que celui qui vient d'un écoulement des eaux dans le paturon, ou qui vient à la suite d'un œdème universel. Si le fic n'attaque que la fourchette, il sera bien plus curable que s'il lèse les quartiers et les talons, et que si la muraille de ses parties est séparée; il sera plus difficile à guérir s'il est ancien, et s'il a gâté le tendon ou les cartilages latéraux. Mais que le fic soit ancien et occasioné par une cause quelconque, le cheval n'en boitera pas s'il n'y a que la sole charnue ou la fourchette charnue d'attaquée; on en voit tous les jours la preuve dans ceux qui en ont de gros comme le poing, qui même saignent assez souvent, et qui vont continuellement à la voiture ou à la selle, et qui n'en boitent point.

D. *Quelle est la manière de traiter le fic?*

R. Comme le fic, dans son principe, n'attaque qu'une partie de la fourchette ou de la sole, il est aisé de le guérir en coupant toute la partie livide, après avoir bien aminci toute la sole; on traite cela comme une plaie simple, avec les baumes naturels, tels que la térébenthine et son essence, et en comprimant bien la partie.

Si le fic a gagné toute la fourchette et une partie de la sole charnue, il faut alors dessoler le cheval et

©ENVA

couper jusqu'au sang la partie affectée, et traiter la plaie comme ci-dessus.

Si le fic a pénétré sous la muraille des talons et des quartiers, il faut enlever la partie de muraille qui est détachée, pour pouvoir l'opérer; voici de quelle manière on procèdera à l'opération et au traitement.

On commencera par abattre du pied, on ajustera un fer léger et étranglé de toutes parts; ensuite on parera la sole et on la préparera pour la dessolure, après quoi on enlèvera, avec la cornière du boutoir, toute la muraille qui se trouvera détachée de la chair cannelée, en observant bien de ne pas faire du sang, ce qui empêcherait de voir toute l'étendue de cette séparation. Quand tout est préparé, on met le cheval dans le travail comme il a été dit; on lui pose une corde dans le paturon et on le dessole, ensuite on enlève les parties de muraille qui ont cédé au boutoir. Quand tout cela est fait, on prend la feuille-de-sauge, on coupe de la fourchette et de la sole charnue tout ce qui est en fic, c'est-à-dire tout ce qui excède, qui est blanc, filamenteux et produit de la sérosité, en commençant son opération par la pince, et finissant par les talons, pour ne pas être gêné par le sang. Lorsque la sole est bien nettoyée, on opère ensuite les quartiers et les talons, et on détruit de même toute la chair cannelée presque jusqu'à l'os; mais il faut la ménager, autant que faire se peut, sur la partie qui recouvre le cartilage latéral, car celui-ci étant à découvert se gâterait bientôt, et deviendrait javart encorné.

L'opération étant entièrement faite, on attache le fer, on panse la sole qu'on a soin de comprimer également; on se sert pour médicamens de teinture de myrte et d'aloès, dont on mouille tous ces plumasseaux, et on termine cette partie en mettant des éclisses pour maintenir le tout. Lorsqu'on a posé son appareil sur la sole, on revient aux quartiers sur lesquels on applique des plumasseaux imbibés

©ENVA

de la même teinture; et quand ces plumasseaux sont en assez grand nombre, on les maintient au moyen d'une large bande qu'on arrange comme il a été dit en parlant du javart encorné cartilagineux, et qu'on a soin de passer à plusieurs reprises, ou dont on fait différens tours sur les éclisses pour leur donner plus d'assurance.

Le tout étant fini, on ôte la corde du paturon, et on met le cheval à l'écurie; au bout de cinq jours on lève l'appareil, et on continue de même tous les jours.

Il existe dans ce mode opératoire quelques vices que j'ai corrigés ailleurs. Voyez l'article Dessolure, et Javart encorné.

Si après avoir levé quelques appareils on trouve, ou du côté de la sole, ou du côté des quartiers, des portions de chair blanchâtre, il faut sur-le-champ les couper et poser son appareil comme ci-dessus. Il arrive quelquefois qu'au bout d'un certain temps, la corne paraît vouloir revenir; pour lors on s'en aperçoit par une pellicule qui se forme et qui annonce la régénération de la sole ou des quartiers; mais souvent cette corne, qui dans son commencement tenait bien, vient à se détacher, et il se forme entre elle et la chair une matière blanchâtre, épaisse comme du fromage caillé. Dans ce cas on doit enlever cette corne et ébarber toute la chair de dessous jusqu'au sang. Cet accident arrive souvent: aussi l'opérer de nouveau serait une opiniâtreté trop grande dans certains chevaux, car on en a vu être des cinq et sept mois à guérir, quoiqu'ils aient été bien traités.

Si avant ou après l'opération il arrive que le cartilage latéral se trouve gâté, alors au lieu d'une maladie on en a deux, c'est-à-dire qu'il faut opérer comme si c'était un javart; mais on doit, avant que d'en venir là, voir si le cheval vaut la peine d'être traité, surtout s'il a des fics à deux pieds ou aux quatre, comme cela n'est pas rare à voir.

©ENVA

La corne, qui repousse après l'opération du crapaud, doit être surveillée bien attentivement; très-souvent la compression forte, que l'on a été obligé de faire, a rendu cette substance rougeâtre et d'une densité inégale; il faut alors parer souvent, et cela jusqu'à ce que l'on ait obtenu une corne franche et de couleur ordinaire.

D. *N'est-il pas d'autres médicamens à employer pour traiter les fics que vous regardez, pour la plupart, comme rebelles?*

R. Il est différentes méthodes de traiter les fics: les uns emploient le baume de commandeur, de térébenthine ou autres incarnatifs de cette espèce, et ce sont ceux qui raisonnent le mieux; d'autres emploient les dessicatifs, tel que l'onguent ægyptiac, l'eau de Rabel; et d'autres enfin se servent des caustiques, tels que la pierre de vitriol réduite en poudre, l'eau-forte, le beurre d'antimoine, le feu, etc. Mais la pratique des uns et des autres n'a pas le succès qu'ils en attendent; et ceux qui mettent en usage ces derniers remèdes, occasionent des accidens fâcheux qui les obligent d'abandonner l'animal, parce qu'avec leurs caustiques ils attaquent le tendon ou le cartilage. Cependant nous conseillerons les incarnatifs et les dessicatifs, parce que l'expérience prouve que ce sont ceux qui réussissent le mieux: mais on peut dire, avec vérité, que le plus essentiel pour obtenir la guérison, est de bien opérer et de bien poser son appareil, à ce que les chairs soient toujours comprimées fortement et également. Les médicamens ne sont qu'accessoires; le temps et la nature font le reste.

Ces principes sont extrêmement exacts; l'expérience le prouve journellement.

D. *Qu'avez-vous à dire sur la cerise?*

R. La cerise, à bien dire, n'est pas une maladie, mais une suite, un produit de plaie: nous avons eu occasion d'en parler plus d'une fois; cependant il

©ENVA

arrive quelquefois que par le traitement elle devient plus grave que la maladie même, parce que, pour l'emporter, certaines gens y appliquent le feu ou autres caustiques qui rongent des parties essentielles à conserver. Le vrai remède est de couper cette cerise lorsqu'elle est considérable; et on doit se contenter de la compression lorsqu'elle est légère.

D. *Qu'est-ce que la fourbure?*

R. La fourbure est une maladie dans laquelle le cheval a de la peine à marcher : rarement peut-il reculer; ses extrémités paraissent d'une seule pièce; il semble n'être appuyé sur aucunes jambes; on dirait que toutes ses articulations sont soudées ensemble, toutes les fois qu'on le fait tourner; cette maladie, qui paraît attaquer le jeu des muscles et les articulations, se manifeste aux pieds. La couronne est sensible; il survient quelque temps après des difformités au sabot, tant du côté de la muraille que du côté de la sole; celles de la muraille sont des cercles ou cordons; les uns sont déprimés et viennent d'un appauvrissement de cette partie; les autres sont convexes, et ont été causés par une maladie inflammatoire; les difformités de la sole sont sa convexité totale, et quelquefois son éruption.

Lafosse n'a pas reconnu la nature réelle de la fourbure. Cette maladie consiste dans une inflammation plus ou moins intense du tissu réticulaire du pied; cette inflammation est très-douloureuse, en raison de la compression continuelle qu'exerce le sabot. Elle parcourt ses périodes plus ou moins promptement; de là, la distinction de la fourbure en aiguë et en chronique. Cette dernière occasione souvent des difformités de l'ongle qui deviennent incurables. La fourbure aiguë détermine souvent des effets sympathiques très-marqués; le plus souvent même elle est accompagnée de cette série de symptômes qu'on a désignés sous le nom de fièvre.

©ENVA

Les suites en sont souvent funestes, telles que la chute du sabot, sa difformité extrême, et quelquefois même elle entraîne la perte de l'animal. Cette espèce se fait plutôt remarquer dans les chevaux qui ont la corne dure et le pied étroit; tandis que la fourbure chronique s'observe dans les pieds gras et larges, qui, exerçant une compression faible sur le tissu, permettent à l'inflammation de suivre une marche plus lente.

La fourbure affecte encore plusieurs pieds à la fois, quelquefois les quatre en même temps. Elle parvient à son plus haut degré quelquefois dans vingt-quatre à trente heures; d'autres fois dans quinze, vingt et même trente jours.

D. *Quelle est la cause de la fourbure?*

R. La fourbure vient ou d'un travail forcé, comme d'une course ou d'une marche longue et fatigante, surtout si le cheval passe tout d'un coup d'un grand chaud à un grand froid, ou par le trop long séjour à l'écurie; elle vient encore pour avoir mangé du blé en vert; mais la cause la plus commune est celle qui est produite par un travail forcé, et dont le principe vient d'une tension considérable et continuelle dans les tendons. Cette maladie est plus fréquente aux chevaux qui ont les pieds parés, et dont la fourchette a toujours été éloignée de terre.

Le travail forcé est sans doute la cause la plus ordinaire de la fourbure; mais ce n'est pas parce que cette cause détermine la tension des tendons, mais bien parce que la percussion continuelle sur le sol a irrité le tissu réticulaire du pied. C'est de cette manière que les mauvaises ferrures deviennent encore cause de la fourbure; c'est encore par la pression continuelle du sol qu'un cheval qui a un pied extrêmement douloureux par suite d'un accident ou d'une opération grave, devient fourbu de l'autre qui était sain d'abord.

©ENVA

D. *Comment connaît-on qu'un cheval est fourbu et qu'il l'a été?*

R. On le reconnaît par l'état de la maladie que nous venons d'exposer, et par la position de ses jambes en avant lorsqu'il marche, en ce qu'il ne les plie pas, et par la rentrée de celles de derrière, en se portant dessous le ventre, comme si elles voulaient venir au secours de celles de devant. Lorsque le cheval est fourbu des quatre pieds, les jambes se portent en dessous, et il est réputé être sous lui: rarement voit-on un cheval fourbu du derrière sans qu'il ne le soit du devant; mais il est fort ordinaire d'en voir de fourbu du devant sans qu'il le soit de derrière; ce dont on s'aperçoit tous les jours par les difformités du sabot, qui existent bien plus du devant que du derrière.

Les pieds fourbus sont en outre sensibles et chauds: la couronne est souvent enflammée; les membres qui leur correspondent tremblent en raison de la sensibilité du pied.

On reconnaît qu'un cheval a été fourbu par les cercles ou cordons qu'on trouve à la muraille, par l'élévation ou la convexité de la sole, et même son irruption, qu'on appelle croissant, et souvent par un épaississement de la muraille, qui est dans certains chevaux trois ou quatre fois plus épaisse que dans l'état de nature, et dans laquelle un maréchal pourrait brocher un clou à bande de roue sans risquer de blesser le cheval; mais comme il y a des chevaux auxquels on n'aperçoit aucune trace de fourbure sur le sabot, on verra alors qu'en les faisant marcher ils jettent leurs jambes en avant, et que la première partie de leur pied qui pose à terre est le talon, ou bien on verra qu'ils les portent en avant en les jetant de dedans en dehors; ce qu'on appelle marcher en nageant. Dans l'un et l'autre cas, la jambe paraît se mouvoir tout d'une pièce; c'est un défaut bien grand, et auquel on doit faire

©ENVA

attention quand on achète un cheval. On voit beaucoup de gens confondre cette maladie avec un cheval qui billarde, et dont la cause vient de la mauvaise construction des épaules, et dont les mouvemens paraissent être les mêmes à quiconque n'y regarde pas de près, quoiqu'il y ait une grande différence.

D. *Quel est le traitement de la fourbure?*

R. Comme les cercles ou cordons et le croissant ne sont que les effets et les suites de la fourbure, et qu'ils existent au sabot, ils ne sont pas curables; on peut pallier les cordons en les amincissant avec la râpe, mais on affaiblit la muraille.

On guérit assez souvent la fourbure, dans son principe, par les saignées, les lavemens et les embrocations adoucissantes, et les fortifiantes ensuite; et voici comme on doit procéder à la cure.

Il faut commencer par saigner le cheval; une heure après on donnera un breuvage composé du jus de quatre oignons pilés, avec l'oignon même, auquel on joindra une poignée de sel de cuisine, et on jettera ensuite le tout dans une pinte d'eau de rivière; un moment après on frottera les couronnes avec de l'essence de térébenthine. Une heure et demie après le breuvage on réitérera la saignée; une demi-heure après celle-ci on donnera une couple de lavemens de décoction de feuilles ou de racines de mauve ou guimauve, et on les continuera d'heure en heure. Si la fourbure n'est pas considérable, on se contentera d'une seule saignée, et en place d'essence de térébenthine, on emploiera du fort vinaigre; ensuite on mettra en usage les plantes aromatiques, dont on fera souvent des embrocations, et dans lesquelles on ajoutera de l'eau-de-vie ou du vinaigre. On donnera tous les matins, pendant trois ou quatre jours, une once de thériaque, délayée dans une chopine de vin.

©ENVA

Tous ces remèdes sont assez souvent efficaces, mais il est des chevaux auxquels, malgré ces remèdes, il survient les difformités ci-dessus ; il y en a même où la fourbure est si considérable, que les sabots leur tombent en vingt-quatre ou trente-six heures ; mais rarement tardent-ils le septième jour à les perdre. On s'aperçoit de cet accident par un suintement tout autour de la couronne, ensuite on voit la séparation se faire de la peau avec la muraille. Les chevaux auxquels on observe des croissans sont ceux qui ont échappé à cet accident, et en qui la nature, long-temps indécise, s'est tournée en partie en résolution, et en partie en mortification; car la séparation de l'os du pied d'avec la muraille, à ces sortes de chevaux, prouve ce qui vient d'être dit. Il est d'autres chevaux auxquels on voit des avalures descendre, et qui tiennent tout le tour de la muraille; aussi, quand cette avalure est presque descendue, on considère dans la sole une convexité qui, si malheureusement le maréchal l'entame jusqu'au vif, produit une plaie très-difficile à guérir, et qui assez souvent est incurable : on voit, à ces sortes de pieds, l'os séparé de la sole et de la muraille, et comme vacillant dans le sabot.

Le traitement de la fourbure doit être en rapport avec la nature de sa cause, et selon le degré d'intensité de l'irritation. Quand la fourbure est un effet sympathique d'une autre maladie, on dirige d'abord le traitement vers l'irritation première; et dans tous les cas on secourt d'abord le pied : on le déferre, on met l'animal sur une bonne litière, et on observe une diète sévère.

Si l'inflammation est aiguë, on saigne à la jugulaire à diverses reprises; l'état du pouls indique suffisamment quand il faut cesser ce moyen. On applique des cataplasmes restrinctifs sur le sabot et la couronne, le paturon et même le boulet.

J'ai obtenu de très-bons résultats des sangsues

©ENVA

et des bains d'eau froide : ce moyen est facile à employer quand on se trouve près des marais.

On dérive l'irritation en faisant des frictions irritantes aux genoux, et aux jarrets avec de l'essence de térébenthine ou de l'alcool de cantharides.

Les cataplasmes astringens se préparent ou avec de la suie, du vinaigre et des blancs d'œufs, et mieux avec de la terre glaise que l'on délaie avec du vinaigre tenant en dissolution du sulfate de fer, ou un mélange de muriate d'ammoniaque et de sel de cuisine. Les bains de boue, préparés avec ces dernières substances, sont encore préférables à tous les autres moyens.

On seconde ces moyens par l'usage des dérivatifs sur le canal intestinal, les purgatifs d'aloès, pourvu toutefois qu'il n'existe pas d'avance une irritation de ces viscères.

Quand il y a irritation des voies digestives, complication très-fréquente, on donne des lavemens émolliens à diverses reprises.

Quand les symptômes d'irritation continuent malgré ces moyens, on doit amincir le sabot le plus possible. Ce moyen conviendrait dans tous les cas, mais il a l'inconvénient de mettre l'animal hors d'état de servir pendant un certain temps. On a conseillé de faire des rénettures longitudinales. Le premier moyen convient mieux et n'a pas plus d'inconvénient que le dernier.

C'est en amincissant le sabot de diverses manières et en ferrant convenablement que l'on remédie aux diverses suites fâcheuses qu'occasione la fourbure.

La sole devient-elle bombée? on amincit la muraille vers la couronne, et l'on abandonne l'animal dans une prairie quand la chose est possible, sinon on met un fer couvert ayant une ajusture proportionnée à l'exubérance.

©ENVA

Enfin on oppose aux diverses difformités de l'ongle qui suivent la fourbure les moyens qui ont été indiqués antérieurement à l'article où il a été traité de ces maladies.

Quant à la ferrure, il en est deux à établir : la première est celle qu'on doit faire aux chevaux qui marchent en nageant, et la seconde est celle pour les croissans.

On mettra aux premiers un fer ordinaire, dont les branches seront fortes et la pince mince, pour obliger l'animal à la poser à terre en même temps que le talon.

On mettra aux seconds un fer mince et très-couvert, dont les éponges aillent, en amincissant, porter sur la pointe des talons. A l'un et l'autre pied on ne doit jamais parer, et on doit mettre quelque emmiellure dans le pied pour le tenir gras.

D. *Quelle était anciennement la méthode de traiter la fourbure ?*

R. On peut dire que la méthode ancienne, que nous allons exposer, est celle encore d'aujourd'hui pour ceux qui n'ont aucune connaissance de l'anatomie du cheval, et qui ne sont accoutumés qu'à traiter avec des recettes qu'ils tiennent de tous les côtés.

Cette méthode est de donner un breuvage sudorifique au cheval, de le faire promener à la longe, ou trotter dans une terre labourée. Comme ces deux moyens ne peuvent qu'augmenter la maladie, aussi l'animal, en rentrant à l'écurie, se trouve-t-il plus mal. Pour comble d'ignorance, ces mêmes gens prennent des liens de paille, dont ils serrent les quatre jambes tant qu'ils peuvent; si elles sont toutes affectées, les uns placent ces liens au-dessus du boulet, les autres au-dessous du genou, dans l'intention, disent-ils, d'empêcher que la fourbure ne descende. On pense bien que d'a-

©ENVA

près une telle opération le cheval doit périr de la gangrène; ce qui arrive pourtant très-rarement, parce que les liens se sont relâchés au point de ne pas intercepter la circulation du sang, par les différens mouvemens du cheval : ainsi la nature va son train; ou il guérit, ou il survient des difformités au sabot, ou il en périt.

©ENVA

MALADIES QUI VIENNENT DE CONSTRUCTION NATURELLE.

D. *Quelles sont les maladies naturelles ?*

R. Ces maladies sont :

Le pied plat,
Le talon bas,
Le quartier, ou les quartiers serrés,
Le pied faible, ou pied gras,
L'encastelure,
La forme,
L'excroissance des talons,
La bleime,
La petitesse de la fourchette.

La plupart de ces maladies ayant été traitées dans le cours de cet ouvrage, comme étant produites par des causes étrangères, il ne nous restera plus qu'à parler du pied plat, du talon bas, du quartier serré, de l'encastelure et du pied gras ou du pied faible.

D. *Qu'appelez-vous un pied plat ?*

R. Le pied plat est celui dont le sabot est évasé et la sole plate.

Le pied plat est toujours plein et a très-peu de talon, mais en revanche il a une très-grosse fourchette; la sole est ordinairement très-mince, à moins qu'il n'ait été dessolé plusieurs fois, ou qu'il n'y soit arrivé quelques accidens. Le pied plat est plus exposé à devenir comble, à avoir des oignons et à devenir fourbu, que le bon pied. Ces deux derniers accidens, c'est-à-dire l'oignon et

le pied comble, viennent toujours, ou presque toujours, de la ferrure; de ce qu'on a mis des fers voûtés, de fortes éponges, des crampons, et qu'avec cela on a vidé le pied. Les chevaux qui ont de tels pieds sont lourds; leur marche n'est pas assurée, et ils jouent, pour la plupart, des timballes, qui est d'écarter les pieds de devant et de les jeter en dehors.

D. *Quelle est la ferrure du pied plat?*

R. Elle doit être la même que celle pour le bon pied, c'est-à-dire qu'on doit ferrer court, et ne point parer la sole en aucune manière; mais comme il arrive que la plupart de ces sortes de pieds ont la muraille des quartiers faibles, et comme séparée de la sole, on ferrera, dans ce cas, plus long; les branches du fer seront étranglées vers les éponges, et iront, depuis la dernière étampure, en s'amincissant, porter à la pointe des talons; ce qui s'appelle aller en mourant. Par cette ferrure, et en ne parant point le pied, on évitera les pieds combles et les oignons.

J'approuve tous ces principes, à l'exception de la forme du fer, qui doit être plus couvert que celui que recommande Lafosse.

D. *Qu'est-ce qu'un talon bas?*

R. Les pieds plats ont pour l'ordinaire les talons bas, c'est-à-dire peu de talon; dont la distance du bas de la muraille à la couronne est bien moins grande que dans le beau pied : ils ont de plus une inclinaison plus ou moins grande, qu'on ne remarque pas à ceux-ci; et leur longueur et leur inclinaison de dehors en dedans augmentent par les mauvaises ferrures, par les fers forts d'éponges ou à crampons.

La ferrure est la même que ci-dessus; mais comme il arrive que beaucoup de chevaux se trouvent avoir les quartiers meilleurs que les talons,

©ENVA

on leur mettra un fer dont les éponges seront courtes, pour se terminer à la jonction des quartiers avec les talons.

On étampe plus vers la pointe que vers les talons, afin de favoriser l'accroissement de ces derniers; il faut éviter les grosses éponges.

D. *Qu'entendez-vous par quartier serré?*

R. Le quartier serré est un rétrécissement du pied dans toute la face latérale du quartier, depuis la couronne jusqu'en bas, et qui suit la configuration de l'os du pied. Cette conformation peut exister dans un bon pied, mais plus communément la voit-on aux pieds plats; quelquefois le quartier devient serré par le parement du pied, et plus souvent en dedans qu'en dehors, par la raison que la muraille est plus mince dans cette partie que dans l'autre. Ces deux distinctions sont aisées à s'apercevoir; dans le quartier produit par le parement du pied, il n'est serré que dans la partie inférieure de la muraille, au lieu que le quartier naturel l'est dans toute son étendue.

On ne saurait remédier au quartier serré de construction; mais celui qui vient de la ferrure et du parement du pied se rétablit en ferrant court, et en ne touchant point à la sole ni à la fourchette; cette ferrure empêchera l'augmentation du quartier serré naturellement.

On remédie à ce défaut en faisant garnir le fer ordinaire dans la région où il y a un resserrement. L'on évite de brocher dans la corne qui rentre, et l'on entretient le pied gras.

D. *Qu'appelez-vous un pied faible ou pied gras?*

R. On appelle de ce nom un sabot dont la muraille est très-mince, au point qu'on a beaucoup de peine à y brocher des clous, et sans risquer de piquer ou de serrer le pied. Cette conforma-

©ENVA

tion a lieu dans le beau pied aussi bien que dans le mauvais; on ne peut s'apercevoir de cette conformation qu'en déferrant le cheval et en blanchissant le pied; c'est-à-dire en levant la superficie de la sole et de la muraille à leur réunion. Ce défaut est très-grand, en ce qu'il est très-difficile de ferrer un tel pied; et que, quand malheureusement il vient à se déferrer et à se détruire la muraille sur le sol, on est obligé de laisser longtemps l'animal sur la litière.

Il faut à ces sortes de pieds des fers courts, légers, peu couverts, une étampure maigre, et de petites lames de clous.

D. *Qu'avez-vous à nous dire de plus sur l'encastelure, ayant déjà fait une description de cette maladie?*

R. Quant à la description, nous ne saurions en faire une plus ample; et quant à la manière d'y remédier, on ne saurait que remplir les conditions de la ferrure ordinaire, qui est de ferrer court, éponge mince, de ne point parer le pied, de mettre des fers très-légers, et de tenir les pieds gras.

Il a déjà été fait mention de l'encastelure.

D. *N'avez-vous rien de plus à nous dire sur les maladies du pied?*

R. Non; il arrive cependant dans le cours de ces mêmes maladies des différences et des variétés que l'expérience apprend, et qui mettent à même de diversifier les traitemens. Quant au reste, nous avons dit tout ce qu'il y a d'essentiel, au point que quiconque serait parfaitement instruit des connaissances ci-dessus serait un habile artiste dans cette partie.

D. *Ces connaissances sont-elles suffisantes pour un maréchal expert?*

R. Il conviendrait qu'un maréchal expert, dont

©ENVA

les fonctions sont de traiter toutes les maladies tant internes qu'externes, sût, en outre des connaissances ci-dessus : 1° l'anatomie du cheval; 2° la pathologie; 3° la matière médicale; enfin il faudrait qu'il eût toutes les connaissances du médecin et du chirurgien instruit, par la raison que le cheval est composé de même que l'homme; et que la différence qui se trouve entre l'un et l'autre ne vient que de l'arrangement dans ses parties, et dans la variété des signes et symptômes dans les maladies.

Comme on ne saurait espérer de trouver un seul homme qui réunisse les connaissances du médecin, du chirurgien, et qui, joint à cela, soit un habile maréchal, on ne peut raisonnablement exiger de lui, outre sa qualité de maréchal, qu'une connaissance pratique de l'anatomie, pour ne point biaiser dans les opérations; qu'outre une parfaite connaissance de la situation des viscères, il sût de quelle manière se fait la circulation du sang et les différentes sécrétions; qu'il eût une connaissance théorique et pratique des maladies internes; qu'il fût très au fait des tumeurs et des plaies, et qu'il possédât, de la matière médicale, les principaux remèdes dans chaque genre, dont les vertus seraient le plus connues, le moins dispendieux et le plus faciles à trouver ou à se procurer.

D. *N'est-il pas d'autres connaissances que doit avoir un maréchal expert ?*

R. La fonction d'un maréchal expert ne se borne pas à traiter et à guérir les chevaux; il est souvent dans le cas d'être consulté, soit pour le régime des chevaux, soit pour les réformes, soit pour les achats; or, il doit donc connaître la partie diététique du cheval, qui regarde ses différens alimens, leur espèce, leurs qualités plus ou moins nutritives, et savoir apprécier la quantité qui convient à un chacun.

Quant aux réformes et aux achats, il doit con-

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 329 sur 368

©ENVA

naître à fond la conformation extérieure du cheval dans son état de perfection; ses tares ou défauts, dans celui de maladie ou d'usure; enfin, il doit parfaitement connaître l'âge, la vue, la robe et les différentes allures du cheval.

D. *Ce que vous exigez d'un maréchal, n'est-il pas hors de sa portée?*

R. Non, parce que la plupart de ces connaissances tiennent plus de l'expérience que du raisonnement, et il ne faut que de l'assiduité et l'amour du travail pour les acquérir. Nous dirons plus, qu'il doit les connaître tellement à fond, qu'il serait de son devoir d'instruire les maréchaux de compagnies sur ce qu'on exige d'eux.

Il serait donc à souhaiter que chaque régiment formât une école de maréchalerie: un tel établissement ne serait nullement dispendieux; car il est à observer que la plus grande partie des chevaux ne sont réformés que relativement à leurs jambes, et tous les accidens qui leur arrivent et qui les mettent dans ce cas ne sont dus qu'aux mauvaises ferrures: ce sont elles qui produisent les ganglions, les jardons, les loupes sur le boulet; ce sont elles qui rendent les chevaux bouletés, long-jointés, et très-souvent qui sont la cause des courbes, des varices, des éparvins, des vessigons, des vessicules, des tubéroses, des molettes et des gonflemens squirrheux des tendons.

Nous répéterons donc, sans crainte d'être démentis, que l'art de la ferrure est totalement tombé; nous ne dirons pas dans la cavalerie seulement, mais dans nos grandes villes. Étant à Metz, en 1784, plusieurs officiers-généraux, inspecteurs de cavalerie, nous demandèrent, dans une de nos démonstrations au corps des carabiniers, quelle était la raison pour laquelle les chevaux de cavalerie d'aujourd'hui avaient de si mauvais pieds, et principalement plus l'été que l'hiver. Nous répondîmes que les chevaux d'aujourd'hui avaient de gros pieds,

©ENVA

des pieds plats et évasés que la ferrure ne pouvait corriger; mais que les maréchaux maintiendraient tels s'ils savaient ferrer; et comme ils n'ont aucune connaissance de la structure du pied, et le façonnent comme le fer, et non celui-ci comme le pied, par là ils jettent à bas la partie de muraille le plus solide; et sont, par conséquent, obligés de brocher leurs clous dans une corne tendre, dans laquelle ils ne peuvent tenir; ce qui est cause que le fer tombe. Ces mêmes maréchaux en referrant le cheval se trouvent encore obligés de rogner et de brocher dans de la nouvelle corne; ce qui abîme encore le pied; et si par hasard le cheval se déferre une troisième fois, et qu'il fasse un certain trajet, le pied est tellement abîmé qu'on ne saurait plus y attacher un fer, et le cheval est obligé de rester à l'écurie jusqu'à ce que la corne soit repoussée. C'est ce qu'on voit arriver journellement dans le temps des manœuvres; au lieu que pendant l'hiver cela est moins fréquent, par la raison que les chevaux ne font presque rien, qu'ils ne sont pas ferrés si souvent, et que la corne a le temps de pousser.

©ENVA

FORMULE
DE MÉDICAMENS.

BREUVAGES.

On appelle breuvage un liquide quelconque que l'on fait prendre de force au cheval par le moyen d'une corne, d'une bouteille ou autre chose semblable.

Le meilleur vase que l'on puisse employer est une bouteille en bois. Les personnes peu habituées à se servir de la bouteille remplacent avec avantage ce vase par un bridon à entonnoir.

On doit avoir attention, en donnant un breuvage, de ne point lever la tête de l'animal trop haut, de le lui donner en trop grande dose, et encore moins de toucher au gosier; ce qui le ferait tousser.

On peut frotter légèrement le gosier du cheval pour le faire déglutir, sans déterminer la toux. Ce procédé est le plus souvent l'unique moyen à l'aide duquel on puisse parvenir à faire avaler les liquides aux chevaux.

S'il arrivait qu'il toussât, on aurait soin de lâcher bien vite la tête. Tous les breuvages doivent être donnés froids.

©ENVA

Il n'y a aucune raison pour ne pas donner les breuvages tièdes; il est même préférable d'agir ainsi, parce que la plupart des substances se dissolvent mieux à chaud qu'à froid.

N° 1. Breuvage adoucissant.

Toutes les fois qu'il est nécessaire d'adoucir, de délayer, l'on doit employer les boissons de son, de froment ou de farine d'orge, à moins que l'animal ne veuille point boire. Dans ce cas, on lui fera avaler deux ou trois pintes de décoction légère, ou infusion de plantes adoucissantes, ou de mauve, ou de bouillon blanc, à la dose d'une poignée pour les trois pintes.

On emploie avec avantage la graine de lin; il faut la faire bouillir long-temps pour en faire dissoudre le mucilage.

N° 2. Breuvage analeptique, ou qui rétablit les forces.

Toutes substances farineuses la décoction faite d'orge, le pain, etc., sont nutritifs, et conviennent aux chevaux qui sont dans la maigreur. Le pain bouilli, dans lequel on ajoute du vin, est capable non-seulement de restaurer l'animal, mais même de l'engraisser en peu de temps. Le sel de verre, à la dose d'une once jusqu'à deux, donné pulvérisé dans du son ou de l'avoine, est un des moyens non-seulement de prévenir les maladies putrides, mais même d'engraisser un cheval : on le donne au bœuf et au mouton avec succès.

N° 3. Breuvages anti-farcineux, ou contre le farcin.

Prenez cinq ou six onces de racine de *humulus lupulus* ou de houblon, ou quatre onces de gaïac, ou de sassafras, ou de salsepareille; faites bouillir dans quatre livres d'eau et réduire à trois. Donnez ce breuvage froid, après l'avoir passé dans un linge.

Il n'existe aucun breuvage qui seul ait la pro-

©ENVA

priété de guérir le farcin ; on ne triomphe de cette maladie que par le secours de divers moyens combinés. Les substances que recommande Lafosse ne sont certainement pas nuisibles, quand le farcin est décidément borné aux lymphatiques ; elles produisent alors une dérivation de l'inflammation lymphatique sur les vaisseaux sanguins.

N° 4. Breuvage anti-putride, ou contre la putridité.

Prenez écorce du *salix alba* pulvérisée, ou du saule blanc, une once, dont vous ferez une légère décoction dans une pinte d'eau ; autre écorce pulvérisée d'*æsculus hippocastanum* ou marronnier d'Inde, que vous donnerez comme ci-dessus.

Autre.

Prenez gousse d'ail, une demi-once ; quinquina, deux gros ; camphre, un gros ; miel, quantité suffisante : mêlez le tout ensemble, délayez-le ensuite dans une livre d'eau, et donnez-le à l'animal. Ces remèdes conviennent dans presque toutes les maladies épizootiques, dans les maladies pestilentielles et dans la gangrène.

Il est toujours préférable de prévenir l'état de gangrène en dissipant l'irritation qui l'a précédé ; car la putridité ne se guérit jamais quand elle est bien déclarée, puisqu'il y a mort ; on ne peut diriger des moyens anti-putrides que contre la tendance à la gangrène, qui est annoncée par une irritation extrême ou par une torpeur, si l'on peut le dire ainsi, de la partie qui va se gangrener.

Quand l'irritation se manifeste encore par des symptômes de douleur, on saigne, et l'on emploie les adoucissans ; ce n'est que lorsque après des douleurs vives on voit succéder un calme trompeur, que l'on doit risquer les médicamens dits anti-putrides, et encore est-il très-prudent de ne pas agir trop promptement. J'ai été témoin plusieurs fois de faits qui prouvent que six et même

©ENVA

douze heures après un calme parfait, précédé d'une irritation intense (métrite), les saignées locales des veines mammaires et de celles du plat des cuisses, aidées de frictions dérivatives, avaient suffi pour rappeler à la vie des animaux dont on désespérait et auxquels on voulait absolument donner du vin pour leur faire venir des forces.

N° 5. Breuvage diurétique, ou qui fait uriner.

Prenez pariétaire ou menthe aquatique, quatre poignées si elle est fraîche, ou trois si elle est sèche ; faites la bouillir dans six livres d'eau ou trois pintes l'espace de cinq à six minutes, passez-la dans un linge, ensuite ajoutez-y trois gros de sel de nitre, et donnez-la.

Quoique le liquide destiné à dissoudre le nitre soit préparé, la quantité de trois gros de sel est insuffisante : sur deux litres de liquide il faut deux onces de nitre. On remplace avec avantage la décoction ci-dessus avec de l'eau de graine de lin : les proportions de nitre sont les mêmes.

Ce remède convient dans la rétention d'urine, dans l'enflure des jambes, dans l'œdème, les bouffissures ; quelquefois il se trouve infructueux. Dans ce cas il est bon d'y ajouter une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine sur les trois pintes, lesquelles doivent être données en deux fois, à cinq à six heures de distance.

L'essence de térébenthine ne doit être employée qu'avec une extrême précaution, et quand il n'existe aucun signe d'irritation.

N° 6. Breuvage carminatif, ou contre les vents.

Prenez graine d'anis ou de coriande, de l'une ou l'autre une poignée ; faites légèrement bouillir l'espace de cinq à six minutes dans une pinte d'eau ; ajoutez-y une chopine de vin, passez le tout dans un linge, et donnez à l'animal.

©ENVA

L'éther sulfurique à la dose d'une demi-once à une once est le meilleur carminatif, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas irritation.

N° 7. Breuvage cordial et stomachique, ou qui réchauffe, qui est propre à l'estomac.

Prenez cannelle, demi-once, ou une muscade pulvérisée; faites légèrement bouillir l'espace de deux minutes dans un gobelet d'eau; tirez de dessus le feu, et ajoutez une pinte de vin; donnez à froid. Ce remède est propre aux chevaux qui sont froids partout le corps, dont la circulation et le battement de cœur sont ralentis.

Un animal peut être froid partout le corps et être irrité intérieurement; il n'y a du reste aucun risque d'administrer ce breuvage quand le froid est survenu subitement après un passage brusque du chaud au froid, après une digestion laborieuse, surtout quand les alimens étaient de mauvaise qualité et peu succulens.

N° 8. Breuvage dyssentérique.

Prenez une livre de riz, faites bouillir dans quatre pintes d'eau environ, passez-le dans un linge. Si l'animal le prend bien, mettez-le dans sa boisson, sinon faites-lui prendre. Ce remède convient dans les dévoiemens, la dyssenterie, le gras-fondu, le relâchement de l'anus et pour les vents.

J'ai obtenu de très-bons résultats du riz dans les dyssenteries.

N° 9. Breuvage fébrifuge, ou contre la fièvre.

Prenez le n° 4, le *salix alba*, ou *æsculus hippocastanum*, et donnez-le de même, ou prenez encore de quinquina concassé trois onces; faites bouillir dans trois livres d'eau.

La fièvre n'étant qu'un symptôme de plusieurs lésions diverses, le même médicament ne peut

©ENVA

être employé contre les variétés de lésions. Seulement on peut dire que lorsque l'intermittence du mouvement fébrile est déclarée, le quinquina et quelques autres excitans, administrés pendant l'apyrexie, favorisent la cessation de cette intermittence, et par suite la résolution de l'irritation intestinale. Du reste, on peut appeller fébrifuge toutes les substances qui font dissiper l'irritation qui cause la fièvre.

N° 10. Breuvage purgatif.

Prenez des feuilles de *fraxinus excelsior*, ou de frêne, cinq onces : faites-les infuser dans une pinte d'eau, et donnez-le à l'animal.

Autre.

Prenez aloès, deux onces; faites-les dissoudre peu à peu sur les cendres chaudes dans une livre d'eau, et donnez-le à froid. Ce purgatif convient dans les maladies de la peau, le farcin et dans les tranchées des vers.

L'aloès ne doit pas toujours être administré à la dose de deux onces, une once suffit souvent.

Autre.

La racine de *gratiola officinalis* ou gratiole, herbe à pauvre homme, deux gros, qu'on fait légèrement bouillir dans une pinte d'eau environ, et qu'on donne à l'animal.

N° 11. Autre.

Prenez jalap, diagrède, de chacun un once; délayez le tout dans une livre d'eau, et donnez-le. Ces remèdes conviennent aux chevaux œdémateux, qui ont les jambes enflées, le fourreau, le ventre, ou autre partie sur laquelle, en appuyant le doigt, l'empreinte reste marquée.

©ENVA

J'ai usé avec beaucoup d'avantage des sels neutres comme purgatifs, à la dose de trois à quatre onces dans du jus de pruneaux. Le sulfate de magnésie est celui que l'on doit préférer.

Nota. Il est peu de cas où il faille purger le cheval, vu que les purgatifs agissent difficilement, et que souvent ils produisent des maladies inflammatoires dans le bas-ventre. Pour éviter la plupart de ces accidens il faut laisser l'animal trente-six à quarante-huit heures à la diète, et lui donner pendant ce temps autant d'eau blanche qu'il en désirera; après la purgation le laisser quatre heures sans manger, et ne lui donner après ce temps que du son mouillé, jusqu'à ce que le purgatif ait produit son effet.

N° 12. Breuvage rafraîchissant.

Les boissons d'orge, les boissons nitrées, les acidulées rafraîchissent.

N° 13. Breuvage sudorifique, ou qui fait suer.

Prenez racine d'*humulus lupulus*, n° 3, et donnez-le de même.

Autre.

Prenez salsepareille ou gaïac; de chacun deux onces; faites bouillir dans trois livres d'eau réduites à deux. Passez dans un linge, et donnez à froid à l'animal, et ayez soin de le couvrir.

N° 14. Breuvage vermifuge, ou contre les vers.

Prenez absinthe, une poignée; faites une infusion dans une pinte ou deux livres d'eau; jetez-y ensuite une poignée de suie de cheminée : passez le tout dans un linge et donnez-le à froid. On peut, si l'on veut, donner la suie à la même dose, et même deux petites poignées dans une pinte de lait, qu'on passera de même, sans faire bouillir.

©ENVA

L'huile empireumatique, de demi-once à deux onces, est un poisson actif pour ces animaux parasites; on l'administre dans une décoction d'absinthe.

N° 15. Breuvage vulnéraire.

Prenez bugle-sanicle ou mille-feuille, de l'une ou de l'autre une poignée; faites-en une espèce de thé; ajoutez une bouteille de vin, et faites prendre. Ce remède convient dans les défaillances, dans le cas où le cheval chancelle, qu'il paraît avoir la vue trouble, sans cependant aucun symptôme de maladie marquée.

Lavemens.

Il n'est presque aucune maladie dans laquelle les lavemens ne soient indiqués et ne soient avantageux. S'ils ne procurent pas seuls la guérison, ils la préparent et l'aident puissamment, en nettoyant les intestins des matières âcres qui les irritent, en les tempérant, les rafraîchissant et les amollissant, ainsi que presque tous les viscères, de proche en proche, quoiqu'ils ne parviennent pas jusqu'à eux. Dans presque aucun cas, ce remède ne peut être dangereux ni par sa dose, ni par son administration fréquente; on ne court aucuns risques de le prescrire : on l'emploiera presque toujours avec succès, au moins sans inconvénient. Nous parlons des simples lavemens faits avec la décoction des plantes émollientes, du son, et même l'eau naturelle, tiède et sans aucun mélange. Il en est d'autres plus composés, appropriés à certaines maladies, dont l'abus pourrait être dangereux : tels sont les lavemens astringens, quelquefois d'irritans, d'autres nourrissans, etc.; alors la prudence et la circonspection sont nécessaires : mais ces cas sont peu fréquens; il est rare qu'on soit obligé de forcer la nature. On réussit plutôt en l'aidant, en la soulageant sans violence et insensiblement par les remèdes les plus doux et les plus simples. Cependant

©ENVA

afin que ces remèdes opèrent le bien qu'on doit en attendre, ils doivent être administrés dans la proportion convenable, relativement aux parties qui doivent les recevoir. L'intestin rectum est d'un pied et demi ou environ de longueur, et a quatre ou cinq pouces de diamètre. Or, les seringues dont on se sert ordinairement ne contenant pas au plus trois chopines, que peuvent faire de tels lavemens donnés dans l'intention de délayer, non-seulement les matières contenues dans le rectum, mais même dans le colon? Il faut absolument en administrer trois tout de suite, ou avoir une seringue qui contienne quatre pintes, ou quatre pintes et demie; autrement ils sont suivis de peu d'effets; et pour peu que le cheval fasse quelques efforts ou quelques mouvemens, il les rend, étant restés dans le rectum.

Avant de donner le lavement il est à propos de vider le cheval.

N° 16. Lavement adoucissant.

De l'eau tiède, ou une légère infusion de mauve, ou de graine de lin, ou de son, qu'on aura passé dans un linge.

Nota. Tous les lavemens doivent se donner tièdes et lentement; la seringue doit tenir quatre pintes environ, autrement on est obligé d'en donner deux de suite, l'intention étant de les faire passer dans les gros boyaux.

N° 17. Lavement analeptique.

Comme il est des cas où l'animal ne pourrait rien prendre par la bouche, tels que dans une fausse gourme, une gourme maligne, une esquinancie, une plaie à l'œsophage, etc., il est à propos de substanter par des lavemens adoucissans. Pour lors on fera bouillir les substances ou farines nutritives, que l'on passera dans un linge et que l'on

©ENVA

donnera à l'animal. L'orge, l'avoine, le pain, le riz, etc., étant donnés de cette manière, peuvent nourrir et substanter un cheval long-temps.

N° 18. Lavement anti-farcineux, ou contre le farcin.

Prenez feuilles de *colutea arborescens* ou baguenaudier à vessies, ou faux séné, à la dose de trois onces, que vous ferez légèrement bouillir dans deux pintes et demie d'eau.

Autre.

Le remède n° 10. Le *fraxinus excelsior*, et donnez-le de même, dans trois pintes d'eau, à moitié dose.

Autre.

Prenez feuilles de séné, une once; faites les légèrement bouillir dans trois pintes d'eau; ajoutez-y deux poignées d'oseille que vous ferez infuser; passez le tout dans un linge, et donnez-le tiède.

Ces préparations ne méritent pas plus la dénomination d'anti-farcineuses que beaucoup d'autres que l'on emploie dans le traitement combiné de cette affection.

N° 19. Lavement anti-putride, ou contre la pourriture.

Le même que ci-dessus, c'est-à-dire le *colutea arborescens*, ou le *fraxinus excelsior*.

N° 20. Lavement apéritif, diurétique, ou qui fait uriner.

Le breuvage de ce nom peut se donner en lavement.

N° 21. Lavement carminatif, ou contre les vents.

Le breuvage de ce nom doit se donner à moitié dose, étendu dans la même quantité d'eau.

©ENVA

N° 22. Lavement dyssenterique.

Le breuvage de ce nom peut se donner en lavement.

N° 23. Lavement fébrifuge, ou contre la fièvre.

Le lavement adoucissant.

N° 24. Lavement purgatif.

Faites dissoudre quatre onces de catholicon dans trois pintes d'eau, et donnez.

N° 25. Lavement rafraîchissant.

La décoction légère de mauve dans trois pintes d'eau, dans laquelle on ajoute deux gros de nitre.

N° 26. Lavement vermifuge, ou contre les vers.

Prenez-une bonne poignée d'absinthe, faites bouillir dans trois pintes d'eau, et donnez.

L'huile empireumatique s'administre encore avec succès en lavemens ainsi qu'en breuvages.

N° 27. Lavement vulnéraire.

Le breuvage de ce nom peut se donner dans trois pintes d'eau, en retranchant le vin.

N° 28. Lavement astringent et détersif.

Prenez aigremoine, deux bonnes poignées; faites bouillir dans trois pintes d'eau, et donnez. Ce lavement convient dans les hémorragies, à la suite de la dyssenterie.

Il existe des substances dont la décoction est beaucoup plus astringente que celle de l'aigremoine, telles sont la bistorte, la tormentille.

©ENVA

N° 29. Masticatoire (qui excite l'appétit) stomachique.

Prenez deux gousses d'ail, écrasez-les, mettez-les dans deux ou trois cuillerées de vinaigre dans lequel vous aurez fait fondre une bonne cuillerée à café de sel marin ou de table, ensuite trempez-en un linge, dont vous entourerez un filet, et que vous mettrez dans la bouche de l'animal. Ce remède convient aux chevaux qui ont perdu l'appétit sans aucune apparence de maladie.

N° 30. Masticatoire stimulant.

Prenez semence de moutarde, de poivre, à la dose d'un dé à coudre; concassez-le tout, enveloppez-en un filet avec un linge, trempez-le dans le vinaigre, et mettez-le à la tête du cheval. Ce remède convient dans le grand engorgement des glandes salivaires dessous la mâchoire ou aux avives, accompagné de rougeur des yeux.

N° 31. Masticatoire stimulant, inflammatoire.

Prenez racine de pyrèthre, coupez-la en petits morceaux, mettez-la de même dans un linge, à l'entour du filet. Ce remède ne doit rester qu'un demi-quart d'heure dans la bouche de l'animal, et s'emploie dans les maladies soporeuses, et dans le vertigo principalement.

N° 32. Sternutatoire, ou qui fait éternuer.

Prenez tabac en poudre bien pulvérisé, jetez-en dans les narines. Ce remède convient dans les engorgemens de la membrane pituitaire, dans la suppression du mucus des narines.

Les fumigations émollientes sont préférables pour ce dernier cas, puisque la suppression du mucus nasal est due à une irritation de la membrane.

Il convient aussi dans le vertigo, et généralement

©ENVA

dans toutes les maladies soporeuses, où l'animal dort continuellement ou est assoupi.

N° 33. Fumigation (vapeurs que l'on fait respirer par les narines) adoucissante.

Prenez feuilles et racines de mauve, une grande brassée, faites bouillir dans quatre à cinq pintes d'eau, mettez les herbes dans un sac que vous pendrez à la tête du cheval pour lui en faire respirer la vapeur. Ce remède convient dans tous les écoulemens des narines, même lorsqu'il n'y a que des glandes engorgées sous la ganache, dans la gourme, avec difficulté de respirer, la morfondure, la courbature et la morve commençante.

N° 34. Fumigation détersive, qui déterge et nettoie.

Prenez orge, une pinte; aigremoine ou feuille de noyer; faites bouillir et mettez à la tête du cheval comme ci-dessus. Ce remède convient dans tous les écoulemens où il y a des chancres ou ulcères dans les narines.

Nota. L'on ne doit point mettre les herbes trop chaudes dans le sac, de peur d'enflammer les parties internes du nez. De même on doit faire attention à ce que le sac soit assez large pour qu'une partie de la vapeur sorte dehors, car autrement l'animal courrait risque d'être suffoqué. On laisse le sac à la tête du cheval, jusqu'à ce que les herbes ne produisent plus de vapeurs.

N° 35. Injection (liqueur que l'on introduit dans les narines) relâchante et adoucissante.

La décoction de la fumigation adoucissante.

N° 36. Injection détersive.

La décoction de la fumigation détersive.

On ajoute avec avantage au liquide préparé une cuillerée d'acétate de plomb liquide sur une pinte.

N° 37. Fomentation (lotion ou frottement) adoucissante.

Prenez mauve ou guimauve; faites légèrement bouillir, et bassinez-en la partie affectée. Ce remède convient à toutes les grosseurs où il y a chaleur, sensibilité, et où il y a inflammation.

Toutes les plantes mucilagineuses peuvent être employées pour préparer un liquide émollient. Je fais un usage fréquent de la décoction de graine de lin.

N° 38. Fomentation résolutive.

Prenez sauge, romarin ou thym, à la dose que l'on voudra, dans une petite quantité d'eau, et bassinez la partie affectée. Ce remède convient dans les œdèmes, les infiltrations, dans les indurations blanches du tissu cellulaire, et en général dans toutes les parties où il n'y a ni chaleur, ni douleur.

N° 39. Autre.

Prenez couperose blanche, sulfate de zinc, trois onces; vitriol bleu, sulfate de cuivre, autant; faites dissoudre dans une pinte d'eau, et bassinez-en la partie affectée.

N° 40. Autre.

Prenez sel de saturne un gros, que vous ferez fondre dans une pinte d'eau, ou mieux dans une chopine de vinaigre, ou mieux encore de l'eau végéto-minérale. Ce remède convient dans les enflures des jambes, dans les anciens œdèmes, aux vessigons, varices, jardons, molettes, et autres tumeurs de ce genre.

Ce moyen, qui du reste n'est pas contre-indiqué ici, n'a pas assez d'énergie pour triompher de pa-

©ENVA

reilles affections, il est toujours insuffisant; nous avons indiqué ceux qu'il convenait de lui substituer.

N° 41. Autre.

Prenez l'huile de cade. Ce remède convient pour les dartres et le farcin.

J'ai indiqué ailleurs la préparation pharmaceutique qui convenait le mieux pour la gale.

N° 42. Autre.

Prenez dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, étendue dans trois parties d'eau. Ce remède convient pour les poux.

La décoction de tabac ou de staphysaigre, dans le vinaigre, convient également pour détruire ces insectes parasites.

N° 43. Maturatif, qui attire en suppuration.

Onguent basilicum. Cet onguent, dont on frotte la partie affectée, convient pour les tumeurs ou grosseurs qui veulent tourner en abcès, et une fois l'abcès percé, il faut s'abstenir d'en mettre.

N° 44. Digestif (ou qui procure un pus louable) simple.

Prenez onguent basilicum, un quarteron; térébenthine, même quantité; mêlez le tout ensemble, et chargez-en les plumasseaux : on peut, au lieu de basilicum, substituer un jaune d'œuf. Ce remède convient pour les abcès ouverts dont le pus n'est pas bien blanc et séreux.

N° 45. Digestif animé qui a plus de force et plus de vertu.

Le même que ci-dessus, auquel on ajoute partie égale de styrax délayé avec de l'esprit-de-vin ou de l'essence de térébenthine, et même de l'un et de

©ENVA

l'autre. Ce remède convient dans les plaies noirâtres, d'où il découle un pus liquide, et même où il y a suppression de matière.

N° 46. Détersif qui déterge et modifie une plaie.

Prenez aloès et myrrhe, de chaque deux onces; pulvérisez le tout et mettez dans un demi-setier de vin. Ce remède convient pour les dépôts enkistés, les ulcères sordides, pour ceux qui sont fistuleux, et à qui les digestifs ont été infructueux.

N° 47. Incarnatif.

Prenez térébenthine ou son essence.

Ce prétendu incarnatif n'agit que comme les autres excitans.

N° 48. Dessicatif ou qui dessèche.

Prenez poudre d'alun, ou os calciné, ou vieille corde hachée menue.

Des étoupes bien fines et propres sont préférables à la vieille corde qui contient des matières en putréfaction.

Ce remède est propre pour hâter la cicatrice et dessécher les plaies.

N° 49. Caustique ou qui ronge.

Prenez pierre de vitriol. Ce remède convient pour ronger ou agrandir une ouverture où l'on ne saurait porter l'instrument tranchant : le vitriol en poudre s'emploie encore sur les plaies dont les chairs surmontent la peau.

N° 50. Autre.

Le feu. Ce remède s'emploie pour emporter la carie d'un os, ou pour faire tomber les carnosités

©ENVA

d'un vieil ulcère; mais plus communément il s'emploie sur les jambes des chevaux. De la manière de l'appliquer dépend son action; l'intention de l'opérateur étant de résoudre ou de fondre une grosseur, il ne doit jamais s'appliquer sur les jambes, que dans ce cas; et l'on sait aujourd'hui que c'est un abus que de le mettre pour conserver les jambes des chevaux. Le feu, pour faire l'effet que l'on en attend, doit être léger au point de ne pas cautériser totalement le corps de la peau. L'on doit pareillement mettre la principale raie sur le centre de la tumeur; et le dessin, qui doit être relatif à la grosseur, doit être juste et proportionné. On met le feu aux ganglions venus à la suite d'une extension de tendon, aux engorgemens de jambes avec induration, aux loupes sur le boulet, aux molettes, aux efforts de l'os coronaire sur l'os du pied, aux anciens vessigons, varices, jardons, aux éparvins commençans, aux courbes, et rarement aux capelets ou passe-campagne.

FIN.

©ENVA

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

Accès. Ce qui le produit. La manière de le reconnaître. Celle de l'ouvrir et de le traiter. 30
Age. 147
Air. Sa mauvaise qualité. Des maladies qu'il occasione. 12
Ankylose. De quelle nature est cette tumeur. 91
Alimens. Espèces qui conviennent au cheval. Leur qualité. 1
Allures. Leur définition. 156
Anthrax. Son traitement. 92
Anus. (*fistule à l'*) Son genre parmi les plaies. Sa description et son traitement. 72
Aphtes. Maladie de la bouche. Son genre parmi les ulcères. 92
Aréte. Ulcère putride. Ce que c'est. Son traitement. 133
Arqué. Maladie du genou. Ce qu'on entend par ce mot. Ce qui produit cette maladie. 136
Atteintes. Maladies des extrémités. 82
Attelles. 111
Avalure. Maladie du sabot. Ce qui la produit. Son peu de conséquence. 142
Avives. Son genre parmi les tumeurs. 120
Avoine. Sa qualité nutritive. Manière de la conserver. 4
Avortement. Son traitement. 73

Barbillon. Erreurs à ce sujet. 120
Barer la veine. *ibid.*
Bares offensées. Leur traitement. 56
Bégu. Erreur à ce sujet. Ce qu'on doit entendre par ce mot. 127
Bercer. Mouvement des jambes de devant. A quoi on reconnaît ce défaut. 137

©ENVA

Bézoard : pierre des intestins. Symptômes auxquels on reconnaît que le cheval en est affecté. 40
Billarder. 137
Bistourner. Opération imparfaite des testicules. Inutilité de cette opération. 120
Bleime. Maladie du pied Son genre parmi les maladies. 76
Boisson. Ce qu'on entend par ce mot. 6
Boiterie. Ce qu'on doit faire dans ce cas. 142
Boucler Opération de la vulve. Son abus. 121
Bouleté Ce qui rend l'animal tel. Ce qu'on peut tenter à cet égard. 143
Bourbillon. Maladie qui peut avoir lieu partout. Ce qu'on doit faire pour en favoriser la chute. 93
Boursoufflure. Manière de la traiter. *ibid.*
Brailleur. Espèce d hennissement Ce qu'on entend par ce mot. Le remède qu'on a coutume d'employer. 128
Brassicourt. Maladie des jambes de devant. Vice de construction. 137
Broncher. D'où vient ce défaut. Le remède qu'on peut tenter. *ibid.*
Brûlure. Ordre parmi les plaies. Manière de la traiter. 93
Bubon. Maladie qui a lieu aux parties glanduleuses. A quoi on le reconnaît. Le traitement qu'on doit faire. 94

Cancer. Quelles sont les parties qui y sont sujettes. Manière de le parer. Celle de le traiter. *ibid.*
Canon menu. Maladie des jambes de devant. Maladie héréditaire. 143
Capelet. Maladie des jambes de derrière. Son genre parmi les tumeurs. 80
Carie. Maladie des os et des cartilages. Son ordre parmi les ulcères. Manière de la traiter. 94
Cartilages. Leurs structures. Leurs situations. Leurs usages. 185
Castration. 111
Cataracte. Maladie de l'œil. Avis à ce sujet. *ibid.*
Cercle ou cordon. Maladie du sabot. Moyens pour y remédier. 82
Chair cannelée. Ce qu'on appelle ainsi. 186
Chancre. Maladie qui peut avoir lieu partout. Son ordre parmi les ulcères Manière de le traiter. 95
Chanfrein renfoncé. Défaut naturel de la tête. 128
Chassie. Son siège. Les remèdes à employer. 57
Cheval. (*fort*) Maladi de la bouche. 129
Chevaux. (*précautions à prendre dans l'achat des*) 163

©ENVA

Chevillés. Défaut de construction des jambes de devant. 137
Ciron. Tumeur lymphatique des yeux. Son genre parmi les tumeurs. A quoi on reconnaît cette maladie. 57
Clignotement. Quelle en est la cause. *ibid.*
Cliquetis. A quoi on le reconnaît. 95
Clou-de-rue. Son genre parmi les maladies. Son ordre dans les plaies. Les conséquences qu'on peut en tirer. 82
Cœur. (*avant-*) Maladie du poitrail. 66
Cœur. (*faiblesse du*) Remède à employer dans cette maladie. 62
Constipation. Causes de cette maladie. Les remèdes à employer. 67
Convulsion. 95
Cornée, (*lésion de la*) Maladie de l'œil. Voyez *taye.* 62
Cornu. Défaut de construction dans les hanches. 140
Coronaire. (*description de l'os*) 181
Cors. Maladie des côtes. Leur genre parmi les tumeurs. 66
Côte plate. Défaut de construction. 133
Cou allongé. Défaut de construction. 132
— *court.* *ibid.*
— *de hache.* *ibid.*
Coude. (*loupe au*) Son genre parmi les tumeurs. Manière de la traiter. 78
Courbature. Maladie de la poitrine. Manière de la traiter. 63
Courbe. Maladie du jarret. Manière de la traiter. 80
Couronne. (*chair de la*) Sa structure. Son usage. 186
— (*effort de la*). A quoi on le reconnaît. Les remèdes à y employer. 83
Couronné. Maladie du genoux. Son traitement. 137
Court. Défaut de construction. 133
Courtauder. Ce que c'est. 112
Courte-haleine. D'où dépend ce défaut. Le remède qu'il y a à employer. 133
Court-jointé. 143
Cousu. Maladie du bas-ventre. Quelle en est la cause. Le remède. 134
Crampe. Distinction. Remède à y apporter. 83
Crapaud. Maladie du pied. 84
Crochu. 140
Croissant. Maladie de la sole. 84
— Son traitement. 137
Crottin. 96
Croupe avalée. 134
Cul-de-poule. Ulcère de mauvaise qualité. Son traitement. 96

©ENVA

Dartre. 96.
Déglander. 121
Dégoût. 97
Démangeaison. *ibid.*
Dessoler. Précaution à prendre dans cette opération. 115
Dévoiement. 67
Distention. Ce qu'on appelle ainsi. La manière de procéder à la cure. 97
Dos de carpe. Défaut de construction. 134
Dragon. Maladie de l'œil. Sa description. 42
Droit sur son devant. 138
Droit sur ses jarrets. 141
Durillon. D'où il provient. Ce qu'il y a à faire. 97
Dyssenterie. 68

Eau. Qualité des différentes eaux. La température à laquelle on doit la présenter au cheval. 6
Eaux aux jambes. Son genre parmi les plaies. 84
Ébullition. 98
Écart. Maladie des jambes de devant. 77
Éclisses. 113
Écume. 98
Écurie. Sa situation. Sa construction. Manière dont elle doit être aérée. Danger qui résulte d'une écurie malsaine. Maladies qui s'ensuivent. 12
Efflanqué. Maladie du bas-ventre. 134
Égagropiles. Maladie. Espèces de boules qu'on trouve dans l'estomac. 69
Égarroté. 67
Empiétrure. Différence à observer dans le traitement. 85
Encastellure. Maladie du pied. Sa distinction. La manière de la traiter. 77
Enclouure. Maladie du pied. Son genre dans les maladies. 85
Encolure (*fausse*). Défaut de construction. 132
Énerver. Préjugés de cette opération. 121
Ensellé. Défaut du corps. 134
Entr'ouverture. Distinction qu'il y a à faire avec l'écart. 77
— Même traitement que ce dernier. *ibid.*
Éparvin. Maladie du jarret. 80
Épaule charnue. Défaut de construction. 138
Épidémie. Ce qu'on entend par ce mot. Les maladies qui peuvent être appélées ainsi. 98
Épilepsie. 100
Épointé. Maladie de la hanche. 141
Épreinte. 68
Érection. 74

©ENVA

Esquinancie. 43
Esquilles. Petite portion d'os. Ce qu'on doit faire. 100
Estrac. Défaut de construction du bas-ventre. 135
Étourdissement. 44
Étranguillon. Maladie du gosier. *ibid.*
Étroit. Défaut de construction de la poitrine. 351
Exercice. Sa nécessité. Les maladies qu'occasione sa privation. Manière d'exercer le cheval. Les maladies qui proviennent de son excès. 15
Exostose. Gonflement d'un os. 100
Extension. Ce qui la produit. La manière de la traiter. 101

Faim-valle. Appétit désordonné. 68
Faire des armes. Défaut des jambes de devant. 138
Farcin. Son traitement. 101
— (*corde-de*). 96
Faucher. Défaut de construction des jambes de devant. 138
Feindre. Boiterie, ou claudication du cheval. 143
Ferrure. Manière de ferrer tous les chevaux. 116
Feu. Manière de l'appliquer. Dans quel cas il convient. Les tumeurs les plus ordinaires sur lesquelles on l'applique. Son plus ou moins de succès. 114
Fève ou *lampas.* Tumeur imaginaire du palais, proche les dents incisives. 121
Fic. Maladie du pied. Manière de le traiter. 85
Fistule à l'anus. 72
— *aux barres.* 56
— *lacrymale.* Sa description. A quoi on la reconnaît. Le traitement à y faire. 59
— *au fourreau.* 74
— (*saignée à la*). 60
Flageoler. Défaut des jambes de devant. 138
Flanc retroussé. Défaut de construction du bas-ventre, ou la suite d'une maladie. 135
— *serré.* *ibid.*
Foin. Sa qualité. Manière de le conserver. Celle de l'employer étant dénaturé. 2
Fondement (*ouverture du*). Sa cause. Le remède à employer. 74
Forces (*faire les*). Mouvement des mâchoires. 128
Forger. Manière de faire un fer. 118
Forme. Maladie du pied. Manière de la traiter. 86
Formule de médicamens. 316
Fortrait. Défaut de construction du bas-ventre. 135
Fougueux. 129
Foulure. 102
Fourrages. Temps auquel on doit les distribuer. 8

Manuel d'hippiatrique, contenant : 1° une instruction sur la manière ... - page 353 sur 368

©ENVA

Fourrages. Les maladies qu'ils occasionent aux chevaux. 11
Fourbure. 86
Fourchette charnue. Sa situation. Sa texture. Son usage. 185
— *de corne*. 177
Fourmillière. Manière de l'opérer et de la traiter. 87
Fourreau. Maladies auxquelles il est sujet. 74
— (*fistule au*). *ibid.*
— (*pissant dans son*). 76
— (*petit*). 135
Froid des épaules. 139
Fumée (*cheval pris de la*). 63
Fumigations. Manière de les faire. 112
Furoncle. Espèce de clou ressemblant à celui de l'homme. 102
Fusée. Tares des jambes du cheval. Sa description. Son traitement. 87

Gale. Manière de la traiter. 102
Ganache (*grosse*). Défaut de construction. 129
Ganglions. Maladie des jambes. Ce qu'on appelle ainsi. Le traitement qu'on doit y porter. 88
Gangrène. Sa description. Remèdes à employer. 32 et 103
Garrot (*tumeur du*). 135
Geulard. Maladie de la bouche. 129
Glandes. Manière de juger de la nature des glandes sous la ganache. 57
Gosier pendant. Défaut de construction. 133
Gourme. Maladie de la tête. 44
Goutte sereine. Maladie de l'œil. A quoi on la reconnaît. Les remèdes à tenter. 58
Gras-fondure. Maladie du bas-ventre. 69
Grosseurs. 75 et 103

Hanche (*effort de*). 81
Harper. Mouvement irrégulier d'une ou des deux jambes de derrière. 141
Haut monté sur jambes. *ibid.*
Hennissement. 129
Hernie. 73
Hydropisie. 63
Hygiène. Ce qu'on entend par ce mot. 1

Jambes menues. 142
Jardon. Maladie du jarret. 81
Jarreté. Défaut de construction des jambes de derrière. 18 et 142
Jaunisse. 103

©ENVA

Javart. 88
Jouer des timbales. Défaut des jambes de devant. 139
Joues charnues. Défaut de construction. 129
Juché ou *huché.* Défaut de construction des jambes de derrière. 142

Immobilité. 103
Insensibilité. *ibid.*

Kiste. A quoi on le reconnaît. La manière de l'opérer et de le traiter. 33

Lacrymale (*fistule*). Sa description. A quoi on la reconnaît. Le traitement à y faire. 59
Langue coupée. 60
— *pendante.* Espèce de tic. 130
— *petite.* Défaut de construction. *ibid.*
Larmoiement. 60
Lèvre inférieure pendante. Défaut. 130
— *supérieure grosse.* *ibid.*
Long-jointé. Défaut de construction des jambes. 144
Loupe. A quoi on la reconnaît. Manière de l'opérer et de la traiter. 67
Lunatique. Maladie de l'œil. 45
Luxation. 104

Maladies (*Observations générales sur les*). 18
— inflammatoires. 28
— chroniques. *ibid.*
— internes de la tête. 42
— externes de la tête. 56
— internes de la poitrine. 62
— externes de la poitrine. 66
— internes du bas-ventre. 67
— externes du bas-ventre. 72
— externes des extrémités de devant. 76
— externes des extrémités de derrière. 80
— produites par les mauvais fourrages et les eaux de mauvaise qualité. 11
— qui proviennent de la propreté des écuries. 12
— occasionnées par les exercices outrés. 16
— occasionnées par le passage subit du chaud au froid. 17
— (précautions à prendre dans les). 36
— (symptômes généraux dans les). 38
— (symptômes dangereux dans les.) 39
— incurables (symptômes de quelques). *ibid.*
— (maximes sur les). 42

©ENVA

Maladies inflammatoires.

— A quoi on les reconnait. 28

Maladies chroniques.

— Leur nature. *ibid.*

Maladies internes de la tête.

Cul-de-verre, ou dragon. 42
Écoulement des narines. *ibid.*
Esquinancie. 43
Etourdissement. 44
Étranguillons. 44
Gourme. *ibid.*
Lunatique. 45
Mal de cerf. 46
Morve. *ibid.*
Vertigo. 55

Maladies externes de la tête.

Barres offensées. *ibid.*
Chassie. 57
Cirons. *ibid.*
Clignotement. 57
Glande. *ibid.*
Goutte sereine. 58
Fistules aux barres. 56
Fistule lacrymale. 59
Fistule (saignée à la). 60
Langue coupée. *ibid.*
Larmoiement. *ibid.*
Plaie, carie au palais. *ibid.*
Roux-vieux. 60
Taupe. 61
Taie. 62

Maladies internes de la poitrine.

Cœur (faiblesse du). 62
Cœur (palpitation du). *ibid.*
Courbature. 63
Fumée (cheval pris de la). *ibid.*
Hydropisie. 63
Phthisie. 64
Pleurésie. *ibid.*
Poussif. *ibid.*
Pulmonie. 65
Toux. *ibid.*

Maladies externes de la poitrine.

Avant-cœur. 66
Cors. *ibid.*
Égarroté. 67
Loupe au poitrail *ibid.*

©ENVA

Maladies internes du bas-ventre.

Constipation. 67
Dévoiement. *ibid.*
Dyssenterie. 68
Épreinte. *ibid.*
Faim-valle. *ibid.*
Gras-fondure. 69
Pierre. *ibid.*
Rage. *ibid.*
Tour-de-bateau. 70
Tranchées. *ibid.*
Tympanites. *ibid.*
Urine. 71
Urine (incontinence d'). *ibid.*
Urine (suppression d'). *ibid.*
Vents. 72
Vers. *ibid.*

Maladies externes du bas-ventre.

Anus (fistule à l'). 72
Avortement. 73
Battre du flanc. *ibid.*
Descente ou hernie. *ibid.*
Érection. 74
Fondement (ouverture du). *ibid.*
Fourreau. *ibid.*
Fourreau (fistule au). *ibid.*
Grosseurs des testicules. 75
Hernie. *ibid.*
Paraphymosis. *ibid.*
Phymosis. *ibid.*
Pissant dans son fourreau. 76
Testicules (grosseurs aux). *ibid.*
Verge chancrée. *ibid.*

Maladies des jambes de devant.

Bleime. 76
Écart. 77
Encastelure. *ibid.*
Entr'ouverture. *ibid.*
Loupe au coude, 78
Malandre. *ibid.*
Nerf-férure. *ibid.*
Oignon. 78
Pied-comble. 79
Quartier renversé. *ibid.*
Talon renversé. *ibid.*
Tubérosité. *ibid.*
Vessiculé. 80

Maladies des jambes de derrière.

Capelet. 80
Courbe. *ibid.*
Éparvin. *ibid.*
Hanches (effort de). 81
Jardon. 81
Solandre. *ibid.*
Varice articulaire. 82
Vessigon. *ibid.*

Maladies communes aux quatre jambes.

Atteintes. 82
Cercle ou cordon. *ibid.*
Clou-de-rue. 82
Couronne (effort de la). 83

©ENVA

Crampe. *ibid.*
Crapaud. 84
Croissant. *ibid.*
Eaux aux jambes. *ibid.*
Empiéture. 85
Enclouure. *ibid.*
Fic ou crapaud. *ibid.*
Forme. 86
Fourbure. *ibid.*
Fourmilière. 87
Fusée. *ibid.*
Ganglions. 88
Javart nerveux. 88
Javart encorné. *ibid.*
Javart simple. 89
Mémarchure. *ibid.*
Molette. *ibid.*
Mule traversine. *ibid.*
Quartier défectueux. 90
— faible. *ibid.*
— resserré. *ibid.*
— renversé. *ibid.*
Seimes. *ibid.*
Sole battue. *ibid.*
— brûlée. 91
Talon bas. *ibid.*
Varice veineuse. *ibid.*

Maladies qui peuvent avoir lieu par tout le corps.

Ankylose. 91
Anthrax. 92
Aphthes. *ibid.*
Blessures. *ibid.*
Bourbillon. 93
Boursoufflure. *ibid.*
Brûlure. *ibid.*
Bubon. 94
Cancer. *ibid.*
Carie. *ibid.*
Chancre. 95
Cliquetis. 95
Convulsion. *ibid.*
Corde-de-farcin. 96
Crottin. *ibid.*
Cul-de-poule. *ibid.*
Dartre. *ibid.*
Dégoût. 97
Démangeaison. *ibid.*
Distension. *ibid.*
Durillon. *ibid.*
Ébullition. 98
Écume. 98
Épidémie. *ibid.*
Épilepsie. 100
Esquilles. *ibid.*
Exostose. *ibid.*
Extension. 101
Farcin. *ibid.*
Foulure. 102
Fourreau. *ibid.*
Furoncle. *ibid.*
Gale. *ibid.*
Gangrène. 103
Grosseur. *ibid.*
Jaunisse. *ibid.*
Immobilité. *ibid.*
Insensibilité. *ibid.*
Luxation. 104
Meurtrissure. *ibid.*
Mue. 104
Noyé. *ibid.*
Ossification. 107
Phlyctènes. *ibid.*
Piqûre de mouches. *ibid.*
Plaie. *ibid.*
Poireau. 108
Pouls. *ibid.*
Poux. *ibid.*
Putréfaction. *ibid.*
Sang. *ibid.*
Sphacèle. 109
Squirrhe. *ibid.*
Sueurs. 110
Transpiration arrêtée. *ibid.*
Tremblement. *ibid.*
Tumeurs. *ibid.*
Ulcères. *ibid.*

©ENVA

Malandre. Maladie du pli du genou. 78
Mal de cerf. Maladie de la tête. 46
Maréchalerie. Ce qu'on entend par ce mot. Comment elle se divise. 171
Maréchal. Quel est son objet. 172
Marques. 162
Mémarchure ou *Entorse.* Son traitement. 89
Meurtrissure. 104
Molette. Manière de la traiter. 89
Morve (*observation sur la*). 46
— *proprement dite.* Son traitement. 122
— Tableau des différens écoulemens qui se font par les narines des chevaux, désignés sous le nom de *Morve.* 46
— Tableau servant à distinguer les différentes morves, ou à caractériser les différens écoulemens qui se font par les narines. 48
— Tableau raisonné des différentes espèces de morve. 49
Mue. 104
Mule traversine. Maladie des jambes. 89
Muraille. Corne du pied. Ce qu'il y a à remarquer. Sa composition. 175

Narines (*écoulement des*). Précautions à prendre dans cette maladie. Son traitement. 42
— *peu fendues.* Défaut de construction. 130
Nager. 122
Néphrétique. 99
Nerf collé à l'os. Défaut de construction des jambes de devant. 144
Nerf. Ce qu'on doit appeler ainsi. 184
Nerf-férure. Maladie des jambes de devant. 78
Nez gros (*bout du*). Défaut de construction. 128
Noyé. Erreur du traitement ordinaire. Celui qu'on doit faire. 104

Œdème. 32
Oignon. Maladie du pied. 78
Onglet. Préjugés à ce sujet. Vraie cause de son apparence totale. 122
Oreillard. Défaut de construction. 130
Os. Sa description. 178
— Quelles sont les parties qui les recouvrent; 183
— Celles qui les affermissent entre eux. *ibid.*
Ossification. 107

Paille. Sa qualité. Sa préférence sur le foin. Manière de la donner. 3

©ENVA

Palais (*plaie ou carie au*). 60
Palpitation du cœur. 62
Panard. Défaut de construction des jambes de devant. 139
Paraphymosis. Maladie de la verge. Sa description. La manière de le traiter. 75
Parer. Opération de ferrure. 118
Phymosis. La manière de le traiter. 75
Phlegmon. A quoi on le reconnait. Son augmentation. Son changement. Le remède à employer. 29
Phlyctènes. Ce qu'on entend par ce mot. Manière de les traiter. 107
Phthisie. Maladie de la poitrine. 64
Piaffeur. Mouvement désordonné des jambes de devant. Défaut. 139
Pied (*de la structure ou anatomie du*). 173
— Ce qu'on appelle ainsi. *ibid.*
— Quelle figure il doit avoir pour être bien fait. *ibid.*
— Ses proportions. 174
— Défaut de construction. *ibid.*
— Quelles sont les parties qui le composent. *ibid.*
— Ce qu'on considère au sabot. 175
— Ce qu'on considère à la muraille. Quelle est sa composition. *ibid.*
— Ce qu'on considère à la sole. Ce qu'on appelle ainsi. De quelle nature elle est. 176
— De quelle nature est la fourchette. Quelles sont les parties renfermées dans le sabot. 177
— Quel ordre doit mettre le maréchal dans une description qu'il a à faire du pied. Qu'est-ce qu'un os. Ce qu'on y considère. 178
— Ce qu'on entend par conformation externe. Par la figure d'un os. *ibid.*
— Qu'est-ce qu'une éminence. Une cavité.
— Leur connection. Leur conformation. Leur substance. 173
— Combien il y a d'articulations dans le pied. 180
— Description de l'os du pied. *ibid.*
— Quels sont les vices du sabot qui dépendent de la conformation du pied. 181
— Description de l'os coronnaire. *ibid.*
— Celle de l'os de la noix. 182
— Qu'est-ce qui recouvre les os. Ce qu'on entend par glandes synoviales. 183
— Par quel moyen les os sont affermis entre eux. Les ligamens qui les tiennent ensemble. *ibid.*
— Qu'est-ce qu'un tendon. Combien il y en a. 184
— Qu'est-ce qu'un nerf. Ce qu'on appelle vaisseau. 185

©ENVA

Pied. Combien il y en a dans le pied. Où ils sont situés. 185
— Quelles sont les parties qui environnent l'os du pied. *ibid.*
— Leur détail. *ibid.*
— De la ferrure. 188
— Quelles sont les parties de la forge qui intéressent le maréchal. Comment on parvient à forger et ferrer. Comment on devient bon forgeron. 189
— Quelles règles on doit observer en étampant un fer. 191
— La raison pour laquelle on étampe différemment le fer de devant de celui de derrière. Pourquoi on étampe plus gras en dehors qu'en dedans, tant aux fers de devant qu'à ceux de derrière. 191
— Les fers de devant et de derrière doivent-ils être conduits également. 192
— Pourquoi les éponges du fer de derrière sont plus serrées que celles de devant. Ce qu'on entend par le mot *contrepercer*. 192
— Quelle forme doivent avoir les clous. Quelles sont les choses à observer pour bien ferrer. 193
— De quelle manière on doit s'y prendre pour ferrer méthodiquement. 194
— Qu'est-ce qu'ajuster un fer, et de quelle manière s'y prend-on. 195
— L'ajusture du fer ne souffre-t-elle pas quelques exceptions. 196
— De la longueur du fer. 197
— Un cheval peut-il boiter étant ferré court, et sa fourchette posant à terre, ainsi que ses talons. *ibid.*
— Manière d'attacher un fer. 201
— Quels accidens il peut résulter en brochant les clous. Quels sont les défauts de la ferrure ordinaire. 202
— Des précautions à prendre pour ferrer les chevaux. 203
— Que doit-on faire à un cheval qui ne se laisse pas prendre facilement le pied, qui s'abat ou qui se couche sur son cavalier. Ce qu'on entend par le mot *compter*. 205
— Ce que c'est qu'une moraille, un torche-nez, un mors d'Allemagne, et quels peuvent être leurs usages. 206
— Quel moyen on doit employer pour ferrer les chevaux méchans qui ne se laissent pas aborder, qui se cabrent, qui ruent ou qui donnent des coups de pieds en vache. Des difficultés qu'il y

©ENVA

a à placer un torche-nez à certains chevaux, ainsi que de leur mettre des entraves ou plate-longe. 207
Pied. Ferrure des pieds malades. 209
— Ferrures particulières. 210
— De la ferrure à mettre en usage pour un cheval qui forge. *ibid.*
— De celle d'un cheval qui se coupe. *ibid.*
— Ferrure à faire à un cheval qui a une fourchette petite, ou qui l'a abreuvée d'humidité. Celle qu'on doit établir pour un cheval qui use en pince, tant du devant que du derrière. 211
— Ferrure pour le cheval qui use ses fers plus à la branche de dehors qu'à celle de dedans. Qu'est-ce qu'un fer à tout pied, et dans quel cas il convient. 212
— Des maladies du pied. Ce qu'on entend par maladie. Ce qu'on doit considérer dans les maladies. 214
— Comment le maréchal doit-il s'y prendre pour connaître la cause qui fait boiter son cheval. 215
— Combien il y a de genres de maladies du pied. 217
— Des maladies du pied occasionées par la ferrure. Quelles sont les maladies qui viennent de la ferrure. Des maladies qui viennent de l'implantation des clous. A quoi on reconnaît un cheval qui est piqué. 218
— Quelles peuvent être les conséquences d'une piqûre. De quelle manière on peut piquer un cheval. 219
— Quel traitement on doit faire à la piqûre. Quelles suites il peut arriver d'une piqûre. Ce que c'est qu'une enclouure. Comment on la reconnaît. 220
— Quelles sont les suites d'une enclouure. Quel est son traitement. 221
— Quelle est la méthode ordinaire des maréchaux de traiter l'enclouure. 223
— Serré du pied. Quels sont les signes qui font connaître qu'il est serré. Quel accident il peut en arriver. 224
— Quelles sont les maladies qui proviennent de l'application du fer sur le pied. Ce qu'on entend par sole brûlée. *ibid.*
— Comment on s'en aperçoit. Quel remède on doit y apporter. La nécessité de ferrer à chaud. 226
— Comment la sole charnue peut-être comprimée par le fer. Des plaies qui en surviennent. 227
— Ce qu'on appelle oignon. 228

©ENVA

Pied. Quel remède on doit y porter. 229
— Ce que c'est qu'une bleime. 230
— Ce qui la produit. 231
— Comment on la reconnait. Quelle conséquence il peut en résulter. Quel traitement il y a à faire, et comment on doit y procéder. *ibid.*
— De quelle manière un pied peut-être serré par le fer. 234
— Qu'est-ce qu'un quartier renversé. Du talon foulé. 235
— Des maladies occasionées par le parement du pied. 236
— Ce que c'est qu'un clou-de-rue. Quel en peut être la cause. Les conséquences qui peuvent en résulter. 237
— A quoi on reconnait le danger d'un clou-de-rue. 238
— Les traitemens qu'il y a à suivre. 239
— Manière de procéder au traitement. 240
— La manière de dessoler. 232
— Des accidens qui arrivent de la dessolure. 246
— Manière d'assujétir l'animal pour éviter une partie des accidens de cette opération. 248
— De la ferrure à établir lors de la guérison. 249
— Manière de mettre un cheval dans le travail, et celle d'éviter la plus grande partie de ces dangers. *ibid.*
— Qu'est-ce qu'une encastelure. 253
— Quel en est le remède. *ibid.*
— La manière usitée de ferrer les pieds encastelés. 254
— Définition de la seime. De son plus ou moins de conséquence. 255
— Quelles en sont les causes. Son traitement. *ibid.*
— Ce qu'on entend par la foulure de la sole. 261
— Du coup de boutoir donné dans cette partie. *ibid.*
— Ce que c'est qu'un pied dérobé. 262
— De l'extension du tendon, et du rapport qu'il peut y avoir avec le parement du pied. 263
— Quels sont les signes qui font reconnaitre l'extension. 264
— Le remède à employer. 265
— De quelle manière on fait une saignée à la pince. *ibid.*
— Manière usitée des maréchaux de traiter des extensions. 267
— La manière de mettre le feu. 268
— Des accidens qui arrivent à la suite de l'extension. Comment on peut s'apercevoir de la rupture du tendon. Son traitement. 270
— De la fracture de l'os coronaire. Quels sont ses signes. 271

©ENVA

Pied. Des symptômes de la fracture de l'os de la noix. 271
— Ceux de l'os du pied. 272
— Ce qu'on entend par effort complet. Le remède à y porter. 273
— Du dessèchement du pied. 274
— Des maladies du pied qui surviennent accidentellement. Ce que c'est qu'une atteinte. 275
— De l'avalure. 276
— De l'étonnement du sabot. 277
— Ce qu'on entend par fourmilière. 278
— Description de la forme. 279
— Ce que c'est qu'un javart. 280
— De ses causes. A quoi on le reconnaît. Quelles conséquences il peut en résulter. 281
— Son traitement. 282
— Du javart encorné. La manière de l'opérer. 284
— Les différences à observer dans le traitement. 285
— Exposition de la manière de traiter les javarts. 286
— Du fic. Les causes qui le produisent. 295 et 296
— De la conséquence et des suites fâcheuses qui peuvent en arriver. 297
— La manière de le traiter. *ibid.*
— Cérise. 300
— De la fourbure. 301
— Quelle en est la cause. 302
— A quoi et comment on reconnaît un cheval qui est fourbu. 303
— Son traitmeent. 304
— Des maladies qui viennent de construction. 309
— Ce qu'on appelle pied plat. *ibid.*
— De la ferrure qui lui est convenable. 310
— Du talon bas. *ibid.*
— Du quartier serré. 311
— Du pied faible, ou pied gras. *ibid.*
— Description de l'encastelure. 312
— Des connaissances que doit avoir un maréchal-expert. *ibid.*
Pierres. Corps étrangers qui se trouvent dans tous les boyaux, etc. De quelle manière elles se forment. Les endroits où elles se trouvent. 69
Pinçart. Maladie du pied provenant des tendons. 145
Piqûres de mouches. Remède qu'on doit y porter. 107
Plaies et ulcères. Leurs descriptions. 35
— Ulcère benin. *ibid.*
— malin. *ibid.*
— gangreneux. *ibid.*
— fistuleux. *ibid.*

©ENVA

— carcinomateux. 36
Pleurésie. Maladie de la poitrine. Difficulté de la reconnaître. Signes qui la caractérisent. Son traitement. 64
Poireaux. Tumeurs qui peuvent avoir lieu partout. Méthode convenable pour les détruire. 108
Poitrail (*loupe au*). Nécessité d'en venir à l'opération. 67
Portant au vent. Défaut d'éducation, ou de construction dans la tête, ou l'encolure, et le plus souvent la preuve que les barres sont offensées. 130
Portant bas. Même défaut que ci-dessus. 131
Pouls. Les endroits où on peut sentir les battemens des artères pour juger de la fièvre du cheval. 108
Poussif. Symptômes auxquels on reconnaît un cheval poussif. Le peu de succès qu'on a dans le traitement de cette maladie. 64
Poux. Remède à employer pour les détruire. 108
Pratique. Ce qu'on entend par ce mot. 171

Précautions qu'on doit prendre dans les maladies.

Examen à faire de la constitution du cheval. 36
Question qu'on doit faire aux gens d'écurie. 37
Question à faire relativement aux maladies externes.
Conduite que doit tenir le maréchal ou l'artiste vétérinaire. 38

Précautions à prendre dans l'achat des chevaux.

Connaissances générales que doit avoir celui qui va en foire. Connaissances particulières relativement à l'examen des chevaux. 163
Préjugés. 120
Propreté. Soin qu'on doit avoir des chevaux. 12
Pulmonie. Sa description. Son traitement. 65
Putréfaction. A quoi on la reconnaît. La manière de le traiter. 108

Quartier défectueux. Maladie du pied. 90
— *faible.* *ibid.*
— *resserré.* *ibid.*
— *renversé.* *ibid.*
Queue. Accident qu'on doit craindre dans l'amputation de la queue. 118

Rage. 69

©ENVA

Ramingue. Insensibilité de l'animal, ou sa mauvaise éducation. 131
Rampin. Maladie du pied. 145
Raser le tapis. Défaut des jambes, principalement de celles de devant. 140
Refait. Vieux cheval qui a été rengraissé. 136
Renifleur. 131
Robes. Leurs espèces. 158
Roux-vieux. Maladie de la peau de la crinière. Son traitement. 60

Saignée (fistule à la). Manière de l'opérer. Précautions à prendre dans cette opération. *ibid.*
Salières creuses. Défaut de construction du dessus des yeux, ou le signe de la vieillesse. 131
Sang. Qualité que doit avoir le sang, et les différentes proportions entre ses parties. Erreur populaire à ce sujet. Dans quel cas on doit saigner. 108
Scrotum ou fourreau (fistule au). 74
Secret (ce qu'on doit penser des possesseurs de). 123
Seime. Maladie du pied. 90
S'entrecouper. Faiblesse des jambes. 145
Sifflet ou rossignol. Opération dangereuse que bien des gens font à l'anus, dans l'intention de faciliter la respiration. 123
Siffleur ou cornard. Espèce de difficulté de respirer. 131
Signalemens. 163
Signes généraux qui font connaître que le cheva est malade. 38
— Symptômes généraux. *ibid.*
— dangereux. 39
— de quelques maladies incurables. *ibid.*
Solandre. Maladie du jarret. Le traitement. 81
Sous lui. Situation inclinée des jambes de devant. 145
Sphacèle. Manière de le traiter. 109
Squirrhe. Ce qui le produit. A quoi on le reconnaît. La manière de le traiter et de le guérir. 31
Sueurs. 110
Surdents. 123
Sur-os. Maladie des jambes. 145

Tares.

Tares ou défaut naturels. 126
— ou défauts de la tête. 127
— ou défauts du cou. 132
— ou défauts du corps. 133

©ENVA

Tares ou défauts des jambes de devant. 136
— ou défaut des jambes de derrière. 140
— ou défauts communs aux quatre jambes. 142
Taie. 62
Tâter le pavé. Cheval qui souffre dans sa marche. 140
Taupe. Maladie de la tête. Son genre de maladie. 61
Tendon. Ce qu'on appelle ainsi. 184
Testicules (grosseurs des). *ibid.*
Testicules (grosseurs aux). 76
Théorie. Ce qu'on entend par ce mot. 171
Tic. 131
Tirer l'épine. Remède inventé par l'ignorance même. 124
Tour-de-bateau. Maladie du rein. 70
Toux. Ce qui la produit. Son genre. 65
Tranchées. 70
Transpiration arrêtée. 110
Tremblement. *ibid.*
Tricoter. Mouvement des jambes de devant. 140
Tubérosité. Maladie du genou. 79
Tumeurs. Ce qu'on entend par ce mot. La distinction qu'on en doit faire. Précaution à prendre dans le traitement. Ordre des tumeurs suivant leur genre. 29
Tympanites. 70

Ulcère benin. Sa nature. Son traitement. 35
Ulcère malin. A quoi on le reconnaît. Son traitement. *ibid.*
Ulcère gangreneux. Sa nature. La manière de le traiter. *ibid.*
Ulcère fistuleux. Ce qui l'annonce. La manière de le traiter. Exemples de plusieurs ulcères de ce genre. *ibid.*
Ulcère carcinomateux. Précautions à prendre. Son traitement. 36
Urine. Sa qualité. Son incontinence. Sa suppression. 71

Varice articulaire. Maladie du jarret. Son genre de maladie. Sa description. 82
Varice veineuse. 91
Veines. Barrer les veines. Opération que certaines gens font encore. 124
Ventre de Vache. Défaut de construction pour l'ordinaire. 136
Vents. Traitement qu'on doit faire. 72
Verge chancrée. 76
Vers. Manière de les détruire. 72
Vertigo. Maladie de la tête. Ce qui le produit. La manière de le traiter. 55
Vert. Dans quel cas il convient. 9

Vessiculé. Maladie du genou. 88
Vessigon. Maladie du jarret. 82
Vue (de la). 154
Vider. 114

Yeux petits. 13

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.